

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDÉ, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne;

Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64;



JUILLET 1759.

TOME XI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1759.

TRAITÉS de physique, d'histoire naturelle, de minéralogie & de métallurgie, par M. LEHMANN, docteur en médecine, conseiller des mines du roi de Prusse; &c. 3 vol. in-12. A Paris, chez Herissant, rue S. Jacques. Prix relié 9 livres.



Q'ON suppose un profond physicien, un naturaliste accompli, un sçavant chymiste, consommé surtout dans l'art de connoître, d'apprécier & d'exploiter les mines, qui se propose de communiquer tout son sçavoir à des élèves destinés à le remplacer, & qu'on se

4 TRAITÉS DE PHYSIQUE,

demande comment un tel homme s'y prendra pour parvenir à instruire ses élèves. On verra qu'il les mène d'abord sur les terrains soupçonnés de receler des mines, qu'il leur indique comment le coup d'œil peut confirmer le soupçon qu'on se forme; à quels caractères on reconnoîtra les eaux, les terres, les pierres, les crevasses de rochers, qui doivent être ou dans le voisinage des mines qu'on cherche, ou charriées de dessus ces mines; leurs empreintes, leurs couleurs, leur abondance, leur concours convertissent le soupçon en assurance. On fouille, nature du terrain, manières différentes de percer les premiers puits, moyens de prévenir l'éboulement, établissement des galeries, proportions des puits, leur forme, leurs profondeurs, leurs directions, les machines nécessaires pour retirer les décombres; celles qui doivent servir à la découverte des filons, celles qui renouvellent l'air, ou qui épuisent les eaux; enfin tout ce qu'il est essentiel de voir, de faire ou de conduire prudemment, avec sûreté & économie; voilà le nombre d'objets qui s'offrent en foule à notre minéralogiste. La veine est découverte, il la faut suivre, il en faut distinguer le toit de sa substance, il faut en connoître les directions, les variations pour la forme, pour l'étendue, pour la profondeur; toutes considérations qui déterminent la ma-

nière de l'exploiter, & qui s'étendent jusqu'aux moyens de la tirer par glebes de ces souterrains profonds, d'où les instrumens tranchans, quelquefois la poudre à canon l'ont détachée & rendue transportable.

La mine hors de ses puits, est exposée à de nouveaux examens; rarement c'est une substance homogène qu'on tire; elle est plus ou moins mêlée de terres, de sels, de pierres, de métaux différens, de substances inflammables, toutes choses non seulement différentes les unes des autres, mais variées entr'elles, & dont la connoissance exacte importe d'autant plus qu'elles influent beaucoup sur l'économie du travail & sur sa nature. C'est ici que le jeune élève commence à devenir naturaliste; s'il est possible à son maître de lui donner des idées générales sur chacun de ces objets, il lui est impossible d'entrer dans aucun détail; il faut voir & voir beaucoup d'échantillons pour acquérir ce coup d'œil sûr qui juge sainement de la nature d'un minéral qu'on lui présente.

Si chaque métal est ainsi confondu avec d'autres métaux & minéraux; il est cependant certains assemblages où ce métal ou prédominant, ou plus facile à retirer, détermine la nature du minéral, & en forme les différens genres; c'est ainsi, par exemple, que l'argent recélé dans le soufre ou dans de la terre jaune, ou masqué par l'arsenic, ou

6 TRAITÉS DE PHYSIQUE;

mêlé avec le plomb, le cuivre, &c. forme autant d'especes de mines d'argent. L'étendue des connoissances auxiliaires qui rendent ce coup d'œil plus certain, le nombre d'expériences chymiques qui doivent déterminer sans équivoque la nature des substances minérales, forment une suite de travaux qui lient nécessairement le minéralogiste & le métallurgiste à la saine chymie, & qui les obligent de s'en instruire à fond.

Chaque especie de mines doit être exploitée différemment, & si la nature des matieres qui envelopent le métal, influe sur la détermination du travail nécessaire pour l'exploiter, la quantité respective du métal fin qu'on en doit retirer, doit fixer l'indécision sur l'avantage & le profit qu'on en retirera; découvrir cette quantité respective, c'est ce qu'on appelle l'art des essais, art qui lui seul est susceptible d'une infinité de variations, & dont nous nous abstiendrons de faire mention ici.

D'après le résultat de l'essayeur, on exploite leur mine en grand; alors nouveaux détails, tirés tant de la nature de cette mine ou de son métal, que de celle des ressources, que l'emplacement, la nature des lieux circonvoisins, les facultés des propriétaires fournissent en plus ou moins grande abondance.

Malgré le grand nombre de choses inutiles

qu'on retire d'une miniere en la fouillant , il est rare qu'on n'y trouve les choses nécessaires pour accélérer la fonte ou fixer la volatilité de cette mine ; autre considération qui rend encore plus importante la connoissance des minéraux , & qui fait voir combien est ridicule la raillerie de ceux qui condamnent les collections nombreuses que font des minéraux , les naturalistes , ceux sur-tout que le ciel a fait naître dans des pays dont la richesse dépend de la bonne & abondante exploitation des mines.

Devenu métallurgiste , & instruit , plus encore par son propre travail , que par les leçons de son maître , le jeune élève sçait diriger les fouilles , éclairer le travail de l'essayeur & économiser celui du fondeur. L'habitude lui rend ses occupations moins pénibles , moins sérieuses , il revient sur ses pas , se propose mille questions relatives à ses premières études , il veut les approfondir , il devient physicien. Le but où tend cette curiosité n'est point équivoque ; surprendre à la nature quelque'un de ses secrets , en appliquer la découverte au bien de l'humanité ; voilà ses intentions , & combien ne trouve-t-elle pas à s'exercer ?

On trouve dans les cavernes qu'on creuse , des exhalaisons sinon mortelles , toujours dangereuses pour le moins ; on les appelle mofètes. Quelle est leur origine , quels sont

§ TRAITÉS DE PHYSIQUE ;

leurs effets, peut-on s'en garantir , peut-on en diminuer le danger ? Que d'objets dignes de l'humanité & de la sagacité d'un physicien ! Un certain Théobalde a écrit sur cette matière. M. Leehman le commente, le réforme, & présente sur les moutetes des idées neuves, des expériences à tenter, des faits déjà observés.

Que sera-ce, si plus curieux, notre métallurgiste veut sçavoir comment se forment les métaux, s'ils ont une matrice, quelle elle est, & pourquoi il regne dans les croustes dont il a pénétré l'épaisseur, une certaine régularité ?

Les métaux peuvent être produits dès la création & ne plus se perpétuer, ou bien ils se réforment par quelque moyen. Le premier sentiment répugne à l'expérience journalière ; mais comment se fait leur reproduction ? A l'exemple des végétaux, est-ce une semence tombée dans une terre préparée, qui en se développant, attire & s'approprie les sucs de cette terre ; comme les animaux, peut-on soupçonner aucun accouplement qui les produise ? non, leur nature est différente des corps de ces deux règnes ; ils doivent se produire différemment ; les principes qui les constituent, peuvent bien être épars sous terre, mais ils ne formeront jamais un corps métallique, que lorsqu'ils rencontreront un milieu capable,

non seulement de les fixer, mais encore de leur donner le tems de s'affimiler, de se perfectionner. C'est ce milieu qu'on appelle *Matrice* par l'idée qu'on s'en forme d'après ce viscere singulier, & varié des animaux où le fœtus est déposé, nourri, développé jusqu'au tems de sa naissance. En effet on trouve toujours une substance arsenicale ; voisine & compagne des fillons & des gèbes métalliques ; par tout où cette substance est détruite, on ne trouve que des traces de destruction du métal lui-même ; par tout où elle ne l'est pas, il ne se rencontre que des matières analogues aux métaux, mais qui n'en sont pas encore ; l'arsenic de son côté se trouve également dans les fillons cuivreux, & dans les fillons d'argent ; l'arsenic est donc sinon la matrice même des métaux, ce qu'on ne peut affirmer, au moins une substance minérale, sans la présence de laquelle l'opération de la reproduction d'un métal ne peut avoir lieu. Ces matrices quelconques, qu'elles existent de tout tems ou non, qu'elles soient arsenicales, sulphureuses ou mercurielles, ces matrices conservent, perfectionnent, consolident les principes des métaux, & leur procurent le degré de ductilité, de malléabilité, & sur-tout de pureté qui les distinguent entr'eux ; en sorte qu'il est aussi absurde de croire que dans une matrice propre à donner du fer, il s'y produira

indifféremment du cuivre , que d'imaginer que d'une brebis il naîtra un loup ou autre production pareille ; il est vrai cependant que comme le concours des deux sexes n'est pas le moyen qui fait rencontrer les principes métalliques , comme aussi les matrices quoiqu'appropriées ont cependant des qualités communes ; il est possible qu'en même tems que dans une matrice propre à donner du plomb , les principes métalliques nécessaires à cette production s'y fixeront , il s'en fixera d'autres qui donneront de l'argent , possibilité d'autant plus fréquente , qu'il y aura plus d'analogie entre les divers principes des deux métaux.

De l'examen de cette matiere physique très-délicate , & que M. Leehmann a de plus en plus développé , suit la solution d'un problème très agité en chymie , en physique & en minéralogie. Les métaux se reproduisent-ils journellement , ou sont-ils existans dès l'instant de la création ?

Ce premier objet de physique intéresse d'autant plus les élèves qu'il tient de plus près à la connoissance de l'objet immédiat de leur travail. On sçait exploiter les mines , on en distingue les variétés , on connoît leurs produits métalliques ; mais comment naissent ces produits , comment se conservent-ils , &c. &c. ce sont les premières questions que doit se faire un métallurgiste zélé. Puis

portant au-delà ses vues & ses recherches, il passe bientôt de l'admiration que lui cause la régularité des couches de la terre, à la recherche & des raisons qui établissent cette régularité, & des systèmes de ceux qui en ont pu parler.

Jamais matiere ne fut plus agitée, & ne mérita plus de l'être, que la cause de cette régularité; cette cause tient au système général de notre globe. On convient assez en général que cette régularité est la suite d'une révolution universelle. Une comete, suivant les uns, un abîme ouvert, suivant les autres; les catacactes du ciel, disent quelques-uns, une secousse violente, disent certains philosophes, couvrirent d'eau la surface du globe, qui antérieurement n'étoit autre chose que la séparation subite *du liquide & du solide*; cette inondation, en s'écoulant ou se dissipant, donna le tems aux matieres solides de se précipiter, chacune selon sa pesanteur spécifique, & de former ces couches uniformes, qu'on remarque en creusant à certaines profondeurs; dans les endroits inclinés, ces couches ont une épaisseur plus ou moins grande; telle couche ne paroît pas au haut d'une coline dont on trouve des traces vers le milieu de sa pente, qui est très-épaisse dans le fond, & qui va se perdre sur une autre coline,

Dans des tems moins éclairés que ceux-ci , peut-être eût-il été permis de former des disputes sur l'universalité de cette inondation , ou de supposer que la mer ayant autrefois couvert une portion de terrain , s'en est ensuite retirée , & a laissé en dépôt , les coquilles , les poissons , & les autres substances qu'elle porte dans son sein ; mais sans compter la plus respectable autorité , celle de Moïse qui parle positivement d'un déluge universel , nous avons tant de preuves physiques qui le démontrent , les possibilités des autres systèmes sont si peu satisfaisantes , qu'on ne peut ni ne doit s'empêcher d'admettre le déluge universel , comme cause des couches de la terre ; en laissant aux physiciens le plaisir de disserter sur les causes mêmes de ce déluge.

En exposant ainsi la serie & la progression des études , par lesquelles un sçavant conduiroit son élève pour en faire successivement un bon métallurgiste , un-minéralogiste entendu , un profond physicien , un naturaliste éclairé ; nous avons tracé le plan presque-immense des différentes œuvres minéralogiques de M. Leehman , annoncées dans le titre , Elles sont traduites de l'Allemand , par un sçavant déjà connu dans la république des lettres , & qui donne ici des preuves de sa profonde connoissance dans l'histoire

naturelle & dans la minéralogie. Ses notes, ses avertissemens, sa préface décelent & son goût & son sçavoir. Par-tout on y découvre l'ami des arts, le zélé propagateur de la chymie, le modeste auteur d'une infinité de traductions d'ouvrages chymiques & minéralogiques, dont il nous a enrichi.

Pour ne rien laisser à desirer sur cet excellent ouvrage, malgré la concision que nous prescrivit la forme de notre Journal; nous devons dire un mot d'une préface essentielle de l'auteur, qui commence le second volume: c'est moins une préface qu'une introduction, où M. Leehmann discute la nécessité de faire des géographies souterraines, & où, pour montrer l'exemple tant de l'importance de la chose, que de la manière dont il y faut procéder, il décrit avec scrupule tout le territoire de la Prusse Brandebourgeoise; cette description qui ne tient aucunement à l'histoire des matières qui doit suivre, n'est rien moins qu'inutile en elle-même, & il feroit à souhaiter qu'à son imitation, chaque naturaliste fit pour son pays ou les environs de sa ville, ce que M. Leehmann a fait pour la Prusse.

Il nous reste encore un mot à dire de petits mémoires détachés, relatifs à la minéralogie, que le traducteur a réunis en les abrégant, & qu'on trouve à la fin du premier

volume ; ainsi que d'un mémoire sur les causes des tremblemens de terre , qui termine le troisieme volume.

Le projet de la description du monde souterrain , est exécuté en partie dans la préface du second volume dont nous venons de parler. Les curiosités naturelles du pays de Freyenvaldt , ses mines d'alun , celles du pays d'Halberstadt, les marbres de Blanckenbourg , tiennent tous à l'idée que nous avons donnée des études d'un minéralogiste ; en quelque pays qu'on se trouve , il y a des curiosités , ou à découvrir ou à examiner de nouveau , & notre intention est au moins de faire naître dans nos lecteurs , ce zele pour les recherches naturelles , puisque nous ne pouvons pas nous abandonner à des détails que nous ferions très-volontiers , mais qui occuperoient trop de place dans ce volume.

Quant aux tremblemens de terre , différentes causes les produisent , l'air & l'eau échauffés , dilatés & chassés par les feux souterrains , allumés par le concours de causes assez difficiles à développer ; voilà ce qui cause les explosions , les secousses ; tant que ces élémens dilatés & contenus dans des cavernes profondes , ne trouvent pas de débouchés , & que les vapeurs inflammables qui les accompagnent , y sont renfermées ;

les ébranlemens se font sentir aux endroits où les masses de rochers sont interceptées , où il y a des crevasses , où la pierre & les terres sont plus ou moins accumulées. Se présente-t-il quelque ouverture , cet air , cette eau dilatée , sortent impétueusement , soufflent avec violence , renversent ce qui se présente ou s'oppose à leur action ? Si les vapeurs inflammables sont réellement enflammées , elles agissent avec force , brûlent , calcinent , fondent tout , rejettent , poussent au-dehors , des pierres calcinées , des cendres , des fleuves de matières fondues ; tous effets plus ou moins funestes , selon que l'orifice est plus ou moins élevé , que la quantité des matières inflammables est plus ou moins grande , que les vapeurs aqueuses sont plus ou moins abondantes ou dilatées.

Il nous reste à faire des remerciemens au citoyen zélé & désintéressé , qui emploie tous ses soins à l'avantage des arts & aux sciences. Heureux celui dont les amusemens sont si utiles à la société , & heureuse la société de posséder de pareils citoyens.



PRECIS de la médecine pratique, contenant l'histoire des maladies, dans un ordre tiré de leur siège, avec des observations & remarques critiques sur les points les plus intéressans, par M. LIEUTAUD, médecin de Mgr le duc de Bourgogne & des enfans de France, de l'académie royale des sciences, de la société royale de Londres, & ancien professeur d'anatomie. A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, un volume in-8°. Prix relié 6 livres.

Les médecins désiroient depuis long-tems un traité complet de pratique, qui fut dépouillé des productions subtiles de l'esprit, qui n'eut pour base que l'observation, & qui ne fut en un mot qu'une histoire abrégée des faits, un tableau clair & précis des maladies, & une exposition méthodique & judicieuse des remèdes les mieux accrédités. La plupart des auteurs qui ont écrit sur la médecine pratique, se sont copiés servilement les uns & les autres, ont été diffus ou obscurs dans le détail des maladies, prolixes dans l'explication des causes, trop crédules dans le choix des remèdes, ou pas assez méthodiques dans le traitement.

L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui
n'a

n'a aucun de ces défauts, & nous paroît mériter la préférence sur tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici en ce genre. L'auteur déjà connu tant par d'excellens traités qu'il a donnés au public, que par son goût particulier pour l'anatomie & ses connoissances profondes dans toutes les parties de la médecine, a rassemblé dans cet ouvrage le fruit de toutes ses veilles, de ses réflexions, & de ses observations pratiques.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première roule sur les maladies internes, & forme quatre sections, qui contiennent les maladies de la tête, celles de la poitrine, du bas-ventre, & celles qui n'ont aucun siège déterminé. Le second livre traite des maladies externes, dans quatre sections. La première renferme les maladies qui n'ont aucun siège affecté; la seconde concerne les maladies externes de la tête; la troisième celles du tronc & des extrémités; les maladies de la peau composent la quatrième section; dans le troisième livre il s'agit des maladies des femmes & des enfans, ce qui ne constitue que deux sections.

Les signes qui caractérisent toutes les maladies, sont détaillés, & présentés avec méthode & clarté. L'auteur qui est ennemi des hypothèses, a cru dans l'examen des causes, ne pas devoir s'arrêter à celles que l'on nomme prochaines ou immédiates; parce

qu'elles sont trop cachées , mais il a fait mention avec beaucoup d'exactitude, des causes évidentes & éloignées.

Un avantage qu'a ce traité , & qu'on ne trouve pas dans tous ceux que l'on a composés sur le même objet , c'est de contenir un détail exact , un exposé fidèle des différens désordres qui se trouvent dans le corps humain d'après l'ouverture des cadavres. Quelle obligation ne doit-on pas avoir à un auteur qui veut bien rendre public un travail aussi utile ! Anatomiste infatigable , M. Lieutaud rapporte dans presque tous les articles , un tableau raccourci de ce que l'inspection des cadavres lui a pu offrir de plus instructif ; il s'est dispensé cependant de ce soin , quand il a cru que les résultats de ces ouvertures ne pouvoient donner aux médecins aucune lumière nouvelle.

L'auteur a été fort court sur les pronostics , parce que parlant à des médecins , il étoit inutile qu'il répétât continuellement les mêmes préceptes ; il s'est contenté seulement de faire mention des symptômes particuliers , qui selon les circonstances pourroient être de bon ou de mauvais augure. M. Lieutaud pense avec raison que rien n'est si critique & si hasardé que le pronostic dans les maladies aiguës , & il trouve qu'Hippocrate nous instruit plus , lorsqu'il avoue qu'on ne peut rien prédire de certain dans les maladies

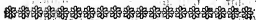
aigues ; que dans tout ce qu'il a répandu à ce sujet dans ses ouvrages.

L'auteur qui regarde la diette comme le point le plus important de la curation , & qui peut seule combattre victorieusement les maladies aigues les plus graves , s'en repose en partie sur l'intelligence de ceux qui consulteront son ouvrage à ce sujet , & n'a pas cru devoir davantage insister sur cet article.

A l'égard des remèdes , il nous a paru que l'auteur avoit fait un choix judicieux de ceux qui sont les mieux appropriés aux circonstances , & qu'il a sçu apprécier en praticien éclairé leurs vertus. Il les réduit à un petit nombre dans les maladies aigues ; mais il est bien plus fécond dans les maladies chroniques. En effet dans les premières , la nature est si active , qu'il ne faut presque que modérer ses efforts , & attendre le moment où l'on pourra placer les secours dont elle peut avoir besoin ; les dernières demandent au contraire le plus souvent un traitement varié , & il faut quelquefois faire différentes tentatives avant d'obtenir les succès qu'on peut en espérer.

Ce volume qui est *in-8°*. & qui a environ 800 pages , contient toute la médecine pratique. On ne sçauroit trop admirer l'art & les talens de l'auteur qui a sçu se renfermer dans des bornes si étroites , & qui a trouvé

le moyen cependant d'être plus clair, plus instructif, & plus utile que tous ceux qui l'ont précédé.



OBSERVATION

Sur une hydropisie ascite heureusement terminée par les saignées & par l'opium, par M. PORTE, docteur en médecine à Paris.

Une religieuse du couvent de sainte Ursule de Pau, âgée de trente-huit ans, d'un tempérament sanguin & délicat, fut attaquée il y a six mois, d'une colique d'estomac si violente, que le médecin qui la voyoit alors, ayant inutilement employé les saignées, les délayans & les narcotiques, lui fit prendre un bain domestique qui apaisa la vivacité de la douleur; aussi-tôt que la malade sortit du bain, il parut sur tout son corps une bouffissure qui se dissipa peu à peu, à l'exception du pied gauche qui a toujours été plus ou moins enflé jusqu'au 14 Juillet 1757, qu'il cessa de l'être: c'est aussi l'époque où commença la maladie qui fait le sujet de cette observation.

C'est donc le 15 Juillet 1757, que la malade se plaignit d'une vive douleur aux lombes, qui s'étendoit jusqu'au nombril; elle

avoit l'abdomen fort élevé & fort tendu, raisonnant comme un tambour; elle rendoit, quoique rarement, des vents, tantôt par haut, tantôt par bas: je donnai alors tous mes soins pour calmer cette douleur, que je regardois comme un signe caractéristique d'une hydropisie tympanite naissante, suivant l'aphorisme d'Hippocrate qui nous avertit: *Quibus tormina in lumbis & cruciatus super umbilicum qui nullis remediis cedunt, in hydropem seccum terminantur.* Afin d'y parvenir, je fis saigner ce jour-là quatre fois au bras la malade, je la mis à l'usage de l'eau de poulet, dont elle faisoit sa boisson ordinaire; elle continua d'en boire jusqu'au 20; le 21 je substituai à ce lavage, le petit lait de chevre; la malade en prenoit le matin demi-chopine, & autant à quatre heures du soir; on lui servoit tous les jours un lavement, avec la décoction des herbes émollientes, & l'huile d'amandes douces; elle buvoit de cette huile trois ou quatre cuillerées le jour: on lui donna d'un jour à l'autre, vers les dix heures du soir, une émulsion narcotique jusqu'au 28, sans qu'elle en ressentit qu'un très-petit soulagement; mais comme j'avois tout lieu de craindre que l'ascite ne succéda à la tympanique, ainsi qu'il arrive quand on n'a pas pu guérir celle-ci, je ne balançai pas d'ordonner à la malade un demi-bain domestique, qu'elle

prit avec beaucoup de répugnance ; le souvenir de la bouffissure qu'elle avoit eue sur tout le corps à la sortie du premier bain , lui en faisoit craindre l'usage ; je n'oubliai rien pour l'engager à le prendre ; elle céda enfin , & se baigna le matin 29 ; elle demeura dans le bain une demi-heure , y souffrit beaucoup moins , elle en prit un second à cinq heures du soir , il eut un succès égal , aussi continua-t-elle de se baigner jusqu'au deux d'Août ; au moment qu'elle eut quitté le bain , l'enflure qui n'étoit plus sur le pied gauche , y parut pour lors seulement avec une diminution de la douleur aux lombes & au nombril , & une souplesse évidente de tout l'abdomen ; quelque tems après la douleur devint plus forte , le ventre même augmenta en volume & en tension jusqu'au 10 , que cette douleur étoit moins vive , le ventre moins tendu , mais fort élevé ; je l'examinai alors avec attention pour m'assurer , si comme je l'avois déjà craint , il n'y auroit point quelque épanchement d'eau ; je trouvai en effet qu'il étoit formé , la paracenthèse me parut l'unique voie qu'il y avoit à prendre pour l'évacuer promptement ; je la proposai à la malade , qui ne l'accepta qu'avec peine ; le chirurgien la fit le 12 ; il lui tira environ six pintes d'eau , de couleur de café ; je trouvai le foie & la rate considérablement obstrués ,

celle-ci l'étoit davantage , la malade rendoit en petite quantité des urines fort bourbeuses & fort grossières.

Le 14 je purgeai la malade , elle ne rendit que des petits excréments , à peu près comme ceux de chevre , un peu de bile , presque point de serosité.

Le 18 , pour prévenir un nouvel épanchement , je prescrivis à la malade des bouillons apéritifs pendant quatre jours ; elle fut purgée au milieu & à la fin , sans que le cours des urines devint plus abondant , ni qu'elles fussent moins chargées ; l'abdomen au contraire accrut en tension & en volume. La douleur aux lombes & à l'ombilic , fut plus vive qu'elle ne l'avoit été jusqu'au 28 , qu'elle commença d'être plus supportable , & le bas-ventre étant devenu aussi beaucoup plus mal , j'y découvris un second épanchement plus grand que le premier. Je proposai à la malade une seconde ponction que le même chirurgien fit , il lui tira quatre pots d'eau d'une couleur semblable à celle qu'on avoit évacuée lors de la première ponction.

Mais le 20 Août , contre toute attente , l'abdomen acquit un volume & une extension considérable , & l'ayant de nouveau palpé , j'y trouvai plus d'eau qu'il n'y en avoit lors de la seconde ponction , quoique dans cette circonstance on eut fait prendre

à la malade la situation la plus convenable , pour tirer toute celle qui étoit épanchée.

Le 27 la malade eut la fièvre qui fut annoncée par un froid d'environ une heure , la douleur étoit assez modérée pendant douze heures que continua l'accès qui finit par une sueur abondante ; cette fièvre revint le lendemain à peu près à la même heure , le froid ne céda en rien au précédent , la chaleur fut égale dans tout l'accès qui dura autant que le premier , & qui se termina de même par une sueur copieuse.

Comme cette fièvre qu'on peut appeller quotidienne , & que la malade a eu l'espace de deux mois , n'avoit aucun accident fâcheux , & que je croyois au contraire qu'elle pourroit être d'un puissant secours pour détruire les embarras du foie & de la rate ; je n'employai rien pour en suspendre le cours , si j'en excepte des apozemes amers & légèrement apéritifs , que la malade a pris une quinzaine de jours & quelques purgations , que son dégoût & une amertume de bouche m'obligèrent à lui prescrire ; le succès répondit à mes desirs ; car huit jours s'écoulerent à peine que le ventre perdit de son volume ; j'eus encore la satisfaction , toutes les fois que j'avois le soin de l'examiner , de m'appercevoir que l'eau que j'y avois trouvée , lorsque la malade n'avoit point eue encore la fièvre , n'y étoit plus en aussi

grande quantité, à mesure que la sueur étoit plus abondante à la fin de chaque accès, en forte qu'en moins de deux mois il n'y avoit plus d'eau épanchée, & que les embarras du foie & de la rate étoient presque détruits; tel étoit l'état de la malade lorsque la fièvre eut cessé; elle se croyoit hors de tout danger, j'avois moi-même tout lieu de le penser; mais lorsqu'elle s'y attendoit le moins, la douleur aux lombes & à l'ombilic se réveilla aussi vive & aussi violente qu'elle eût jamais été; le ventre se roidit & se gonfla comme auparavant, la respiration devint difficile, le cours des urines n'alloit presque plus, tout enfin menaçoit d'un quatrième épanchement, je ne sçavois comment l'empêcher; mais parce que j'avois observé que les trois autres ne s'étoient formés que lors des vives douleurs, je ne perdis point l'espérance de dissiper le quatrième, si je pouvois les calmer, & quoique les saignées & les narcotiques n'eussent pas eu dans le principe de cette maladie, tout le succès que j'en espérois; je n'hésitai pourtant point de conseiller à la malade d'y avoir recours, comme au seul remède que je pouvois employer dans une circonstance aussi critique; il se passa trois jours sans qu'elle voulut suivre mon avis, imbue du préjugé général que la saignée & les narcotiques, bien loin de guérir l'hydropisie, y précipitent au con-

traire ceux qui s'y livrent trop ; mais la situation triste où elle étoit , la détermina à suivre mon conseil ; je lui ordonnai en conséquence une saignée au bras ; on la saigna une seconde fois le même jour , la douleur s'appaîsa un peu , la respiration fut moins difficile : elle prit à dix heures du soir , un julep avec l'eau de bourrache , le syrop de violette , l'eau de fleurs d'orange , & les gouttes anodines ; elle eut une nuit assez tranquille , elle dormit près de trois heures , son ventre étoit le matin moins roide & moins tendu , les urines coulerent moins épaisses & moins chargées , le succès qui accompagna l'usage des saignées & de l'opium , me fit espérer la guérison d'une maladie que j'avois regardée comme incurable ; aussi ne balançai-je plus de les employer , lorsque le cas l'exigeoit ; je puis même assurer que la malade s'en est toujours bien trouvée , que le lendemain son ventre étoit beaucoup plus souple , & qu'elle reprenoit des forces à proportion qu'elle étoit saignée , ou qu'elle ufoit des narcotiques dans toutes les occasions où je les croyois absolument nécessaires ; de maniere qu'en moins de trois mois qui se sont écoulés depuis le quatrieme épanchement que les sueurs avoient emporté jusqu'au 20 Décembre , la malade a été saignée au moins dix fois au bras , & a pris trois fois la semaine , tantôt un julep narcotique ,

tantôt un grain d'opium dans l'eau de fleurs d'orange : cette méthode soutenue de quelques potions cathartiques que la malade a pris , lorsque le dégoût , une amertume de bouche , ou des rapports aigres sembloient en indiquer le besoin , a si bien réussi , que l'abdomen est revenu dans son état naturel , que les urines ont aussi repris leur cours , qu'elles ne sont ni trop grossières , ni trop chargées , que les obstructions n'existent plus , & que la malade jouit à présent d'une santé parfaite.

OBSERVATIONS

*Sur quelques effets du tonnerre , par
M. MARTEAU DE GRANDVIL-
LIERS , médecin à Aumale.*

Après plusieurs jours d'une chaleur étouffante , le 10 Juin dernier survint sur les sept heures du matin , un orage précédé du vent le plus impétueux. Le peuple des campagnes déjà rassemblé pour le marché , se réfugia dans l'église des Jacobins. La foudre tomba sur le portail , à cinquante pas de ma maison. Les premiers cris annoncèrent qu'elle avoit écrasé un homme , & une vache. J'y courus quelques minutes après , quand la cessation de l'averse me permit de

sortir. Je trouvai ce malheureux chez un chirurgien de mon voisinage, environné d'une foule qu'attiroit une curiosité importune. Le poulx étoit foible & lent, la respiration petite & languissante : comme la multitude des haleines ne pouvoit que le gêner de plus en plus, en fixant l'élasticité de l'air, je le fis transporter à l'hôpital, dans une salle bien aérée, où il recouvra la connoissance, après une heure de syncope. Il en fut quitte pour un peu d'ébranlement à la tête, & d'oppression à la poitrine le reste de la journée. Une cuillerée d'eau des Carmes l'avoit ranimé. Je crus devoir parer les suites de la commotion du cerveau par deux saignées, & quelques prises de poudre de guttette, pendant huit jours.

Je n'apperçus sur le corps de ce jeune homme, aucune tache que je pusse soupçonner d'être l'effet du tonnerre. Il ne se souvenoit de rien, sinon de s'être réfugié sous le portail, aux approches de l'orage ; il n'avoit ni vu l'éclair, ni entendu le coup. La syncope n'étoit donc pas l'effet de la frayeur. La foudre tueroit-elle par la commotion du cerveau ? Arbuthnot avoit déjà soupçonné la percussion *. L'analogie de la matière fulminante avec la matière électrique célébrée d'abord par M. Franklin à Philadelphie, a depuis été suffisamment constatée

* Essais sur les effets de l'air, pag. 260.

par les expériences des plus célèbres physi-
ciens de l'Europe. * Or si l'électricité tue par
commotion, son effet doit être de dilater prodigieusement le système vasculaire du cerveau,
& de l'engorger. On peut sur cela consulter
la Médecine expérimentale de M. Thierry,
page 245. N'en feroit-il pas de même du
tonnerre ?

A côté de ce jeune homme, une femme
du village d'Anicour, enceinte de cinq mois
& demi, fut aussi frappée, mais d'une façon
différente. Elle ne vit point l'éclair, mais
elle entendit le coup, se plaignit à l'instant
d'avoir les jambes brûlées, & tomba sans
connoissance. Elle avoit les lèvres noires
comme le charbon, & à la jambe droite ;
une tache noire d'un pouce & demi de dia-
mètre ; la noirceur des lèvres se dissipa en
deux-jours ; celle de la jambe dura quelques
jours de plus, devint ensuite rouge, & se
gonfla avec cuisson, & sentiment de brû-
lure ; vingt-quatre heures après il n'y parut
plus, mais elle n'en fut pas quitte pour ces
accidens ; il lui resta une fièvre lente avec
des douleurs vagues & ambulantes assez ai-
gues. Après avoir pendant dix à douze jours
parcouru toutes les parties du corps, elles
se fixèrent sur la tempe gauche, à côté de

* Et plus encore par le malheur du professeur
de Saint-Petersbourg, qui fit tomber sur lui la foudre,
en répétant cette expérience.

l'apophyse orbitaire du coronal, & à la partie supérieure de l'occiput, & y formerent deux tumeurs, à-peu-près de la grosseur d'un œuf un peu applati. Elles étoient accompagnées d'une grande chaleur, & de douleurs lancinantes, & non pulsatives, douleurs tantôt plus, tantôt moins graves. La tumeur temporale étoit très-rouge & très-dure; l'une & l'autre étoient encore au même état au 18 Août, sans aucune disposition à la suppuration. La malade depuis cet accident, gardoit le lit, sentoit des frissons quand elle se levoit, éprouvoit des étouffemens, des chaleurs extraordinaires, & des sueurs abondantes aux approches de l'orage, avant même qu'elle soupçonnât que le tonnerre dût gronder. La frayeur avoit tellement troublé les fonctions de l'estomac, que depuis le 10 Juin elle supportoit à peine une tranche de pain dans le bouillon; l'insomnie étoit cruelle; elle mourut au commencement de Septembre, après une couche prématurée.

Il se présente ici naturellement une question. Pourquoi la plupart de ceux qui ont échappé au choc de la foudre, sont-ils un barometre sûr pour annoncer l'orage? La femme d'Anicourt n'est pas le seul exemple que je puisse citer en preuve de cette vérité.*

* J'ai été consulté l'été dernier par M. Le Doux;

Ce qui est encore plus étonnant, pourquoi l'annoncent-ils plusieurs heures auparavant ? Je sçais qu'on pourroit dire en général que nos corps sont soumis aux impressions de l'atmosphère, & que, comme le thermomètre, nos liqueurs doivent souffrir par les variations de celle-ci, différens degrés de condensation ou de dilatation, suivant que l'air environnant, d'un côté comprime plus ou moins nos vaisseaux par son poids, & d'un autre côté raréfie plus ou moins nos fluides par sa chaleur ; mais cette explication seroit-elle bien satisfaisante ? Il resteroit toujours une difficulté. Pourquoi telle disposition de l'atmosphère ne produit-elle pas la même sensation dans tous les corps ? Il faut bien que l'attouchement du tonnerre change la disposition des organes, & leur donne une sensibilité plus exquise & plus délicate, relativement à certaines impressions de l'air.

curé d'Ecles, pour une fille de douze ans, que la frayeur d'un grand coup de tonnerre avoit sur la fin de l'hiver dernier rendu stupide. Elle étoit continuellement agitée de mouvemens convulsifs, qui redoubloient plusieurs heures avant l'orage.

On a aussi vu à Aumale un homme qui ayant été frappé du tonnerre le long de l'épine dans le moment qu'il se baissoit pour sonner une cloche, pronostiquoit le tonnerre dès la veille. Il se sentoit un mal être, & une démangeaison douloureuse tout le long de la trace que le tonnerre lui avoit imprimée sur le dos. Plusieurs personnes m'ont assuré avoir rectifié ses pronostics, sans avoir pu le trouver en défaut.

La vache qui avoit été terrassée en même tems que les deux personnes, offrit un autre spectacle. Elle fut un quart-d'heure sans mouvement; elle avoit le poil emporté en plusieurs endroits par fillons, & la peau effleurée & rouge. Au bout d'un quart-d'heure elle fut saisie de convulsions violentes, se leva brusquement comme épouvantée; il lui restoit un œil fermé & larmoyant; ce qui donne lieu de conjecturer qu'elle avoit été frappée à la tête, comme en toute autre partie du corps.

OBSERVATION

De M. GAUBIUS, professeur en médecine dans l'université de Leyde, au sujet de quelques pierres sorties de la matrice d'une fille.

Cette observation est du nombre de celles dont l'art lui-même tire peu de gloire, puisque la nature se sauve par ses propres forces, & se débarrasse le mieux qu'elle peut de son ennemi. Ces sortes d'accidens méritent néanmoins l'attention des connoisseurs, & ont toujours été assez estimés par les médecins & les chirurgiens, pour être communiqués au public pour son utilité. Si l'art n'en est pas enrichi, & qu'il n'en tire pas de nouvelles lumières, on apprend du moins

moins à connoître les forces de la nature , & l'on est averti de ne pas d'abord perdre courage dans des cas difficiles où l'art se trouve arrêté, mais d'essayer & d'attendre si les efforts de la nature même n'apporteront pas quelque soulagement. Je rends l'histoire avec la même simplicité qu'elle m'a été envoyée par MM. Corneille Cleyn, prédicant de l'église réformée de Lekkerkerk, & Woufer Boon, chirurgien au même endroit.

Petronelle Van *** , fille âgée alors de 28 ans , étoit affligée depuis 12 ans d'une descente de matrice , qui , à ce qu'elle assuroit , lui étoit venue d'un coup de pied dans le ventre qu'elle avoit reçue étant encore petite, & qui avoit augmenté peu-à-peu en grosseur ; en sorte que la partie pendante avoit alors sept pouces de long , sur treize de circonférence. Cette descente étant encore d'une médiocre grosseur , elle pouvoit la faire rentrer avec la main , & se soulager ainsi pour quelque tems ; mais comme elle travailloit fortement tous les jours , & qu'elle ne se ménageoit point pour le boire & le manger , cette partie devint au bout d'environ sept ans si forte , & accompagnée de tant de douleurs & d'autres incommodités , qu'elle fut obligée de chercher les secours des gens de l'art. Après avoir tenté inutilement toutes sortes de remèdes dans le lieu où

elle a pris naissance & dans différens endroits, elle fut enfin réduite à revenir, pour obtenir quelques secours de charité, & elle tomba entre mes mains, comme étant maître de la Diaconie. Ayant observé cet accident, qui étoit nouveau pour moi, étant encore jeune dans la pratique de l'art, je fus d'un grand étonnement, & je résolus d'abord de consulter & d'appeler quelques-uns de mes confreres; nous fûmes trois qui nous chargeâmes de cette cure; mais le grand affoiblissement & la dissolution des ligamens d'un côté, & l'endurcissement considérable de la matrice pendante de l'autre, furent cause de l'impossibilité d'avancer la guérison. Nous trouvâmes à propos de n'employer que des palliatifs, & de prévenir par les anti-phlogistiques l'inflammation & d'autres accidens, autant qu'il étoit possible. Ce fut ainsi que nous tâchâmes de soutenir l'incommodité dans l'état où elle étoit. La malade se plaignoit de tems en tems de douleurs dans l'hypogastre droit, d'une strangurie très-vive, & de pressions considérables dans le bas-ventre, en allant à la selle. Ces accidens augmentèrent dans les derniers six mois, quoique la malade ne prît qu'une nourriture foible & adoucissante, lorsqu'enfin le 14 Mars de cette année, elle fut saisie de tranchées intermittentes & de douleurs qui ressembloient à celles d'un ac-

couchement. Je fus appelé, & ayant questionné la malade, elle se plaignit de douleurs insupportables au dedans de la matrice; & l'ayant visitée, cet endroit me parut enduit d'une matiere pierreuse. Je lui fis faire des potions diurétiques; au bout d'une heure, la malade rendit une pierre, & elle se trouva fort bien le soir; mais le lendemain matin, la même douleur revint par intervalles, & l'on en vit paroître une seconde (a); & comme par rapport à sa grosseur, elle ne pouvoit pas franchir le passage étroit des levres de la partie, on fut obligé de faire une ouverture à l'orifice du vagin, pour donner passage à la pierre. La

(a) Ces pierres ont la surface lisse & comme polie du côté où elles se sont touchées. La plus petite a une espece de charniere qui est en quelque façon creuse, & celle de la plus grosse est comme élevée ou convexe. Le poids de la petite est d'une once cinq gros, de la plus grosse, de deux onces un demi-gros.

On apperçoit à toutes quelques marques qui font voir qu'elles ont été serrées contre d'autres corps; mais l'on ne voit pas comment.

La matiere qui compose ces quatre pierres, est la même d'un gris de cendres, ressemblant à de la craie, couverte au-dehors d'une croûte mince & cassée en plusieurs endroits, & d'un jaune brunâtre. La matiere est friable & aisée à réduire en gravier. Au reste ces pierres ont eu une formation crustacée, comme l'ont communément les pierres de vessie.

malade étant ainsi débarrassée de cette seconde pierre, toute la douleur cessa tout d'un coup, & elle rendit par continuation, une grande quantité de matiere sablonneuse & graveleuse. Il est à propos d'observer que n'ayant jamais senti de douleurs depuis trois ou quatre ans, quand il falloit uriner, elle s'appercevoit pour lors chaque fois de cette évacuation. Le 24 & le 25 Mars, elle se plaignit encore de pareilles douleurs, d'où je conclus qu'il devoit encore y avoir quelques pierres qui se manifesteroient tôt ou tard : cependant elle n'en rendit point cette fois ; & trois semaines après avoir rendu les deux premières pierres, elle alla à pied à trois quarts de lieues, pour rendre graces à Dieu dans son église ; mais la douleur augmenta par la suite, & la malade perdit tous les jours quantité de petites pierres & de matieres pierreuses. Il lui vint enfin du 23 au 24 d'Avril un accès très-violent de douleur, qui fit sortir dans l'espace de vingt-quatre heures deux pierres pesant alors fix gros, avec quantité de matiere sanguinolente. Depuis ce tems, la malade s'est mieux portée qu'elle n'avoit fait depuis trois ans. Je m'apperçus pourtant quelques jours après qu'elle eût rendu ces dernières pierres, que le passage par où elles étoient sorties, étoit garni d'une chair spongieuse, & qu'il y paroissoit de tems en tems du sang : c'est pour-

quoï j'y appliquai des remèdes propres à la consumer , & j'en vins à bout en peu de tems. La malade ne sent plus de douleur , elle va & vient , & se porte très-bien. La matrice pendante reste dans sa même grosseur , & semble plutôt augmenter que diminuer. Je ne sçais pas quelles en seront les suites.

OBSERVATION

*Sur une Amputation spontanée de la cuisse ,
par M. GIGNOUX , docteur en médecine ,
à Valence en Agénois.*

Une payfanne de la paroisse de Goudourville , diocèse d'Agen , âgée d'environ vingt-cinq ans , essuya vers la fin du mois de Mai 1757 une fièvre putride-vermineuse , accompagnée des symptômes les plus dangereux. M. Ferrière , chirurgien de Valence , la traita pendant sa maladie ; il employa successivement les différens secours que la nature du mal parut exiger. La saignée , l'émétique , les vermifuges , les purgatifs , &c. furent administrés ; rien ne fut négligé , la malade sembla venir à bon port ; on la flata d'une guérison parfaite.

Dans la convalescence de la maladie , il survint tout d'un coup une inflammation à la

plante du pied gauche, marquée par la rougeur de la partie, par une chaleur très-vive, & par une douleur aigue, insupportable : on crut y remédier par l'application des anodins, des émolliens, &c. On s'aperçut deux ou trois jours après de quelques signes de gangrene; le chirurgien me fit part du cas : je lui conseillai d'employer le régime diaphorétique cordial, le quinquina en bol, de faire des scarifications à la plante du pied, & d'y appliquer des fomentations anti-septiques. La malade refusa tout secours, à l'exception du quinquina, dont elle prit quelques prises, qui ne produisirent aucun effet, peut-être parce qu'elle en fut trop tôt dégoûtée, & qu'on ne le continua pas assez long-tems; la gangrene fit des progrès rapides, le sphacele succéda à la gangrene, le chirurgien proposa l'amputation du pied, on ne voulut point la permettre, il abandonna la malade.

Nous regardâmes la mort de cette fille comme inévitable : les apparences furent d'abord pour nous; le sphacele dans l'espace de trois semaines ou d'un mois, fit des progrès terribles; il monte jusqu'au genou, la jambe pourrit, tombe en lambeaux, les vers y naissent, ils dévorent tout le tissu cellulaire; la graisse, la peau, & partie de la substance des muscles; l'os se découvre, & se carie, &c. le tout exhaloit une odeur

insupportable, l'aspect en étoit horrible; la malade agitée d'une fièvre lente, étoit devenue d'une maigreur affreuse; elle souffroit des douleurs cruelles, des anxiétés inexprimables, des syncopes fréquentes, une insomnie continuelle, &c.

Enfin le sphacele se fixe, il paroît sur les parties latérales interne & externe du genou, & sur les parties antérieures & postérieures de la cuisse, à un ou deux doigts environ au-dessus de la rotule; une ligne de séparation qui met des bornes entre les parties vives & les parties sphacelées, la mortification n'osa les franchir; dans une nuit après quelques heures d'un sommeil troublé & plein de rêves, qui même n'étoit pas ordinaire, la malade s'éveille, & s'aperçoit que la jambe s'étoit détachée de la cuisse, sans la moindre hémorragie, précisément à l'articulation du genou. On appelle vite le chirurgien, qui court à la hâte admirer ce phénomène; il trouve le moignon de la cuisse à découvert, une portion de la peau qui recouvre antérieurement & postérieurement cette partie enlevée, une pousse des chairs vives & vermeilles, est à même de fournir la suppuration la plus louable, & de réparer les dégâts que le sphacele a faits; une très-petite partie postérieure du condyle interne du fémur étoit à nud. Il appliqua les digestifs ordinaires simples ani-

més, &c. qui ont réussi au mieux ; cette partie du fémur qui paroissoit à découvert, s'est exfoliée à l'aide des spiritueux ; insensiblement les chairs se sont régénérées, la peau s'est étendue, le diamètre de la plaie a diminué, elle s'est enfin entièrement cicatrisée au mois d'Octobre (même année). La malade, sans observer de régime, n'ayant pour règle que son appétit, ses fantaisies, ses goûts, reprit long-tems avant la parfaite guérison de la plaie, de l'embonpoint, des forces, & sa première santé.

On doit regarder l'inflammation qui survint à la plante du pied, comme une métastase critique de la matière fébrile, comme une tentative de la nature qui fait des efforts insuffisans pour expulser un reste d'humeurs hétérogènes, que les secours de l'art n'avoient pu l'aider à subjuguer.

Suivons les traces de la nature ; elle est admirable dans ses opérations. . . . Délaisée à elle-même, privée de tout secours, ne pouvant ni résoudre, ni faire suppurer l'inflammation, elle abandonne, pour ainsi dire, la partie enflammée à son mauvais sort ; elle permet que le sphacele s'étende jusqu'au genou, elle en arrête précisément là les progrès ; ne semble-t-il pas qu'elle connoissoit que l'amputation spontanée qu'elle méditoit, étoit plus aisée à pratiquer à l'articulation, que par-tout ailleurs ? Pendant qu'elle se

préparoit à séparer la jambe de la cuisse, elle reparoit par une régénération des nouvelles chairs, les dégâts que le sphacele avoit faits, elle travailloit à mettre à couvert les condyles du fémur; il n'en resta, avons-nous dit, qu'une très-petite partie à nud; il est même vraisemblable que cet ouvrage auroit été parfait, si les agitations & les mouvemens continuels qu'occasionnoient à la malade les douleurs & les anxiétés qu'elle souffroit, n'eussent accéléré la chute de la jambe.

M. Van-Swieten dans ses commentaires sur l'aph. 432 de Boerhaave, a recueilli deux observations sur l'amputation spontanée des membres sphacelés. Tulpus, *lib. 4, obs. 51*, donne l'exemple d'une séparation du pied, occasionnée par un pus âcre & corrosif, qui rongea les tendons, les ligamens & les muscles qui lient cette partie à la jambe; le malade accablé des douleurs, mourut quelques jours après. Nous avons vu en ville une pauvre fille, qui dans un hiver rude, eut trois orteils gangrenés de froid; la mortification s'y mit, ils tombèrent d'eux-mêmes sans suite fâcheuse. Je vis dernièrement un jeune homme du Perigord, bien fait, qui va de ville en ville demander l'aumône; il a perdu ses deux jambes, & marche cependant avec assez d'aisance sur les moignons des cuisses, garnis d'une espece

de chaussure de cuir. Je le questionnai sur les causes de son accident, & sur les raisons d'une opération qui me paroissoit assez singulière. Il me répondit d'un grand air de simplicité, qu'étant occupé, il y a quatre ou cinq ans, à creuser un fossé dans un tems rude & froid, ses jambes se gelerent avec les douleurs les plus cruelles, qu'elles se gangrenèrent, & qu'au bout de quelques jours elles se séparèrent des cuisses d'elles-mêmes, & l'une après l'autre.

OBSERVATION

Sur des Concrétions polypeuses sorties de la poitrine, par M. DALBY, docteur en médecine à Millau en Rouergue.

La femme d'un Coutelier de cette Ville, âgée d'environ vingt-deux ans, d'une constitution foible & délicate, ayant les pâles couleurs depuis l'âge de puberté, avec oppression, palpitation du cœur, & mal de tête, accoucha d'une fille; quelques mois après ses couches, elle fut attaquée d'une fièvre putride-vermineuse, avec une légère douleur de côté: la difficulté de respirer devint pour lors aussi grande que dans l'orthopnée, le pouls étoit fréquent, mais petit & sans dureté, & la toux n'étoit point vio-

lente ; je débutai par une petite saignée , j'employai ensuite les béchiques , les anti-vermineux & les purgatifs , mais rien ne soulagea la malade. Sur la fin du quatrième jour de sa maladie , après une quinte de toux , elle expectora un morceau de chair , qu'un de mes confreres qui passoit devant la maison de la malade , emporta ; le même soir elle en cracha un autre morceau que j'emportai chez moi pour l'examiner. Il étoit à l'extrémité supérieure , de la grosseur & de l'épaisseur d'un doigt , & à l'inférieure comme une plume à écrire , d'une substance assez solide , blanc en dedans & en dehors , sans cavité , d'une figure irrégulièrement ronde & aplatie , long de trois travers de doigt ; à un espace de distance de l'extrémité supérieure , il jette une racine , & un peu plus bas une autre ; enfin de l'extrémité inférieure , il en part six plus petites que les deux premières ; de ces six , il en part encore quelques autres , comme des filamens , mais toutes ces six racines ont environ trois travers de doigt de long , elles n'ont , non plus que le tronc , aucune cavité.

J'ai cru que cette excroissance polypeuse étoit formée dans le canal de la trachée-artère , ou dans le commencement des bronches , ou dans l'un & dans l'autre , dont j'ai attribué la cause à l'épaississement & à la stagnation des humeurs dans les vaisseaux lym-

phatiques. Cette excroissance polypeuse ne pouvoit-elle pas (si la malade eût vécu) devenir chancreuse , & faire une maladie singulière , & point décrite par les auteurs. La malade mourut le sixieme jour de sa maladie : il eut été à souhaiter que les parens eussent voulu me permettre de faire l'ouverture du cadavre , j'aurois peut-être trouvé quelque chose d'intéressant , mais du moins je me ferois éclairci sur mes conjectures.

Il n'est pas vraisemblable que cette masse charnue se soit formée dans le tems de la maladie aigue ; mais au contraire l'oppression habituelle de cette femme , la grosseur de ce corps étranger , & la longueur des racines démontrent qu'il existoit long-tems auparavant , & sa production n'a rien de fort étonnant , puisque tout le monde sçait que dans les pâles couleurs le sang est ordinairement appauvri , les liqueurs appesanties , le ton des solides diminué , ce qui donne lieu à des stagnations & à des engorgemens ; & enfin ce corps a été détaché & chassé hors du corps , soit par la rapidité de l'air-expiré , soit par les secousses des poumons & de la trachée artère , occasionnées par la toux.



M E M O I R E

*Sur le Sel anti-épileptique de M. Weifsmann ;
par M. LECHANDELIER, apothicaire
à Rouen.*

A la lecture de l'observation de M. Weifsmann , sur un spécifique anti-épileptique , annoncé dans le Journal de médecine du mois de Septembre dernier , je conçus aisément le dessein de le préparer ; la maladie pour laquelle il est vanté , est un motif puissant pour tout Pharmacien zélé ; mais il devient pressant pour moi , par l'espérance de délivrer un ami de vapeurs convulsives , dont il avoit le malheur d'être attaqué.

Comme j'ai remarqué quelques omissions dans la description du procédé , & que d'ailleurs j'ai obtenu ce sel par diverses combinaisons ; je pense que le détail de mes opérations ne sera pas désagréable aux amateurs de la Chymie ; je souhaiterois qu'il fût utile à ceux qui sont affligés d'une maladie qui passe presque pour incurable.

Premier procédé. J'ai fait dissoudre du vitriol de Chypre dans l'eau , j'ai filtré la dissolution , & il n'est resté rien sur le filtre ; j'ai ajouté de l'esprit volatil de sel ammoniac récemment distillé par l'intermede du sel

de tartre , la liqueur est devenue bleuâtre ; mais bourbeuse ; je l'ai filtrée , & j'ai eu une liqueur d'un très-beau bleu foncé , & il est resté sur le filtre beaucoup d'un dépôt métallique terreux , dont la couleur imitoit le verd de gris.

L'auteur qui prescrit de filtrer la dissolution du vitriol , oublie cette circonstance après l'addition de l'esprit volatil ; cependant si on ajoutoit de l'esprit de vin à la liqueur dans cet état , en supposant même qu'il s'y formât des crystaux , ils seroient invisibles & confondus dans la matiere bourbeuse qui occupe tout le volume de cette liqueur.

A ma liqueur filtrée & transparente , j'ai ajouté de l'esprit de vin rectifié ; elle s'est légèrement troublée , & j'ai eu par une nouvelle filtration encore un peu de terre bleuâtre : j'ai augmenté l'esprit de vin , & il ne s'est plus fait de dépôt ; j'ai laissé ce mélange en repos , & j'ai obtenu des crystaux fort petits , brillans , d'un violet superbe , tels qu'ils sont annoncés.

Cette liqueur a verdi le syrop violet , & dominoit par conséquent en alcali ; pour la remettre au point de saturation , j'y ai ajouté un peu d'une nouvelle dissolution de vitriol ; ma liqueur filtrée étoit devenue verdâtre , j'y ai remis de l'alcali volatil qui m'a restitué la couleur bleue , j'ai augmenté l'alcali volatil , & la couleur est devenue plus fon-

cée ; dans cet état elle a rougi la teinture de rhubarbe.

La teinture bleue des fleurs est la pierre de touche par laquelle tous les artistes connoissent l'acide ou l'alcali dominant ; mais la couleur verte de la liqueur mise au point de saturation pourroit en imposer : le papier bleu ne change sensiblement de couleur , que par l'impression des acides ; mais on doit sçavoir que la teinture de rhubarbe prend une couleur bien plus chargée par l'addition d'un alcali. Il faut donc conclure que quand la dissolution du vitriol est saturée d'alcali volatil , il ne faut pas s'en tenir-là , comme le dit M. Weismann , que la liqueur au point de saturation n'a point cette couleur violette , si nécessaire cependant , qu'il y faut ajouter de l'esprit volatil jusqu'à un degré de couleur qui ne soit plus susceptible d'augmentation.

Après la déposition des crystaux violets , j'ai fait évaporer la liqueur , & elle a donné une crème & des crystaux d'une couleur bleue céleste , d'un goût de sel ammoniac ; j'y ajouté de l'esprit de vin , & il s'est fait une seconde crySTALLISATION semblable : une partie de ces crystaux exposés sur le filtre , ont fondu à l'air , & n'ont laissé qu'un dépôt de la couleur du verd de gris. Ce dépôt , ainsi que les crystaux bleus traités avec le phlogistique du charbon , ont laissé reparoi-

tre un peu de cuivre comme avec le flux noir , & pendant la fusion , il a paru une flamme verte qui est le propre du cuivre.

2. A une nouvelle dissolution de vitriol , j'ai ajouté un peu d'esprit volatil de sel ammoniac tiré par le moyen de la chaux ; la liqueur filtrée étoit d'un verd pâle , mais en augmentant du même esprit , elle est devenue bleue.

3. La dissolution de vitriol a fermenté avec l'alcali volatil confondu dans l'esprit de vin , je veux dire l'esprit volatil huileux , la liqueur filtrée avoit une très-belle couleur verte , & elle est devenue bleue , en ajoutant de l'esprit volatil par le sel de tartre.

4. Le vitriol dissous s'est aussi décomposé par un esprit de sel ammoniac *ex tempore* , dont je me sers pour achever des précipitations ; la liqueur filtrée avoit une couleur verte ; avec l'esprit de vin , elle est devenue légèrement bleue , & a déposé un sel presque blanc ; j'ai augmenté l'esprit de vin , qui , après avoir précipité un sel semblable , a rendu la liqueur plus bleue ; j'y ai ajouté de l'esprit volatil par le sel de tartre , & sa couleur a beaucoup augmenté.

Mon esprit ammoniacal *ex tempore* , n'est qu'une dissolution de sel ammoniac filtrée , à laquelle j'ajoute du sel alcali de tartre , sans les distiller.

5. La dissolution de sel ammoniac , filtrée
&

& confondue avec la dissolution de vitriol , ne produit aucun phénomène : le mélange de ces deux fels n'opéra aucune décomposition ; mais en y ajoutant de l'huile de tartre par défaillance : il se fait une ébullition considérable , la liqueur filtrée est d'un bleu céleste , & cette couleur augmente par l'addition de l'alcali volatil.

6. La décomposition du vitriol par l'alcali fixe du tartre , donne une couleur bleue pâle ; l'alcali volatil la rend violette , & il se dépose un sel presque blanc , avant d'obtenir des crysiaux violets.

7. La dissolution du vitriol mêlée dans une lessive de soude tirée par l'eau de chaux , donne une liqueur verte que l'alcali volatil fait changer en bleu.

8. Comme M. Weisnann dit dans le Journal de médecine , qu'il faut du vitriol de cuivre , & que M. Lemery dans sa Chymie , & bien d'autres auteurs décrivent un vitriol de cuivre par l'acide nîtreux , j'ai conçu un doute sur l'effet du sel que j'avois éprouvé dès le mois de Novembre ; & pour opérer avec toute certitude , j'ai préparé exprès ce nouveau vitriol. L'auteur m'auroit épargné cette opération , s'il s'étoit exprimé dans le Journal de médecine ; comme dans le Journal encyclopédique du premier Février dernier , où il dit expressément , *vitrioli Cyprini* , & dans les Annonces hebdoma-

daïtes du 21 du même mois, où j'ai lu
Prenez du vitriol de Chypre. J'ai donc fait
dissoudre dans l'eau du vitriol de cuivre par
l'acide nîtreux; la dissolution étoit légère-
ment bleue, j'y ai mis de l'alcali volatil par
le sel de tartre, il s'est fait un coagulum
semblable au verd de gris, j'ai filtré la li-
queur qui étoit verte, j'ai augmenté du
même alcali volatil, la liqueur a pris une
belle couleur violette, j'y ai mis de l'esprit
de vin, & j'ai obtenu des crysiaux violets
pareils à ceux qu'avoit produits le vitriol par
l'acide vitriolique.

9. J'ai présumé jusqu'ici, que l'esprit de
vin n'opéroit que la précipitation du sel sur-
abondant, fondé sur la plus grande affinité
de l'esprit de vin avec l'eau qu'avec le sel;
& conséquemment j'ai cherché quelle étoit
la quantité d'eau nécessaire pour tenir le
vitriol en dissolution. J'ai dissous deux par-
ties de vitriol dans trois parties d'eau bouil-
lante; & après avoir pesé les crysiaux qui
en sont résultés, ainsi que la liqueur restan-
te, j'ai jugé que huit parties d'eau ne tiennent
que trois parties de vitriol bleu en parfaite
dissolution.

J'ai fait dissoudre une once de vitriol bleu
dans deux onces & demi d'eau chaude, &
je les ai laissé refroidir; j'ai ajouté une once
d'esprit volatil ammoniac par le sel de tartre;
après l'effervescence, toute la liqueur n'étoit

SUR LE SEL ANTI-ÉPILEPTIQUE. 51

qu'un coagulum, j'ai filtré; la liqueur étoit verte, & ne pesoit qu'une once deux gros & demi; j'ai augmenté deux gros d'esprit volatil, la liqueur a resté fort limpide, & a acquis une très-belle couleur violette; j'y ai mis une once d'esprit de vin rectifié, j'ai bien agité le mélange, & je l'ai laissé reposer pendant douze heures dans une phiole; je l'ai filtrée ensuite, & les cristaux violets ramassés ont pesé vingt grains; j'ai remis dans la liqueur demi-once d'esprit de vin; j'ai eu encore cinq grains de beau sel; j'ai encore augmenté demi-once d'esprit de vin, j'ai eu dix grains de sel plus pesant en cristaux moins fins & moins colorés, que j'ai reconnu n'être qu'un mélange de petits cristaux fins & violets, avec d'autres presque blancs & moins fins. J'ai versé sur ces cristaux mélangés, un peu d'eau froide qui les a dissous aisément les uns & les autres; j'ai remis cette dissolution dans la liqueur; & au moyen de cette petite augmentation d'eau, j'ai obtenu après quarante-huit heures quelques cristaux violets seuls, aussi colorés que les précédens.

D'où il résulte qu'une once de vitriol dans peu d'eau, avec une once deux gros d'esprit volatil, n'ont donné que du sel violet par l'addition d'une once & demie d'esprit de vin; & en ont produit vingt-cinq

grains. Il paroîtroit que le coagulum abondant resté sur le filtre, & qui garde beaucoup d'eau, emporteroit une partie du sel désiré ; je l'ai fait bouillir dans l'eau & filtré, & j'ai eu une liqueur verte ; laquelle avec l'esprit volatil est devenue bleue, & par le mélange de l'esprit de vin, a donné un peu de sel de la couleur du verd de gris.

10. Ce dernier procédé en plus grand véhicule & dans un verre. Une once de vitriol bleu dissous dans cinq onces d'eau, décomposé par une once d'esprit volatil & filtré, a donné deux onces fix gros & demi de liqueur verte ; deux gros d'alcali volatil par augmentation, ont procuré une belle couleur violette. J'y ai mis tout d'un coup deux onces d'esprit de vin, & les ai laissé dans un grand verre à pied, je n'ai trouvé au bout de douze heures aucune cristallisation ; mais douze heures après, j'ai eu quinze grains de sel violet en éguilles très-fines & très-pointues : vingt-quatre heures après, j'y ai trouvé quelques petits cristaux fins que j'y ai abandonnés, & qui le lendemain étoient fondus en partie. J'ai pesé la liqueur ; & comme elle s'étoit évaporée considérablement à travers le papier dont elle étoit couverte, je l'ai mise dans une phiole avec demi-once d'esprit de vin, j'ai eu six grains de sel violet en petits cristaux ; & en aug-

mentant à diverses fois de l'esprit de vin, j'ai encore obtenu neuf grains de sel, ensuite deux grains, enfin un grain.

Il résulte que d'une once de vitriol dans beaucoup d'eau, avec une once deux gros d'esprit volatil, & quatre onces d'esprit de vin, on retire trente-trois grains de sel.

Comme la liqueur perd de sa couleur à chaque cristallisation, j'ai remis de l'alcali volatil dans une partie de cette liqueur; mais comparée à l'autre partie, elle ne m'a laissé appercevoir aucun changement.

Avant de parler des effets de ce sel, je sens qu'il seroit de mon état & de mon devoir d'en dévoiler la nature; mais la petite quantité qui résulte de ces opérations, ne m'en permet pas la décomposition: je me contenterai de tracer ici quelques réflexions.

L'alcali volatil décompose aisément, & sans aucun degré de chaleur, les sels neutres formés de substances métalliques: or de cette union d'un acide à un alcali volatil, il résulte un sel ammoniac qui prend le nom de vitriolique ou de nîtreux, selon la nature de l'acide qui entre dans sa combinaison; aussi ai-je observé qu'après que ce sel violet est déposé, les cristaux qui se présentent, ont le goût du sel ammoniac; mais ce sel violet, soit qu'il soit le produit du vitriol par l'acide vitriolique ou par l'acide nîtreux, a un goût âcre, brûlant qui se dissipe assez

promptement , & laisse un goût de cuivre ; ni l'un ni l'autre ne fond à l'air , mais le nitreux se dissout moins promptement dans l'eau , & jette des étincelles sur les charbons ardens. Cette dernière circonstance démontre l'existence d'un principe huileux dans ce sel ; les alcalis volatils donnent au cuivre une belle couleur bleue ; & il n'y a pas de doute qu'au même tems que la meilleure partie de l'alcali volatil s'unit à l'acide , une petite portion de ce même alcali s'attache à une portion du cuivre la plus colorée , tandis que l'autre portion du cuivre se trouve précipitée.

Mais quelle est cette portion plus légère & si colorée qui reste en dissolution ? L'esprit de vin qui coopere à la formation des cristaux , est une matière inflammable. Une substance métallique , privée de son phlogistique , n'est plus qu'une chaux ; & en rendant du phlogistique à cette chaux , on resuscite le métal. Le cuivre précipité par les alcalis , est privé d'une grande partie de son phlogistique ; c'est le phlogistique qui donne la malléabilité aux métaux. Ne pourroit-on pas présumer que ce même phlogistique leur donne la couleur ? De toutes ces réflexions on pourroit tirer quelques conséquences.

Venons maintenant aux effets que les différentes épreuves m'ont démontrés. M. Weismann rapporte dans le Journal de médecine ,

qu'André Stiscere dit avoir trouvé dans ce sel un succès merveilleux, & que M. Winter a fait les observations qui constatent sa vertu anti-épileptique : il en rapporte trois expériences ; & quoique ce soient les mêmes qu'il répète dans le Journal encyclopédique & dans les Annonces, cependant cette répétition jointe à la publication qu'il a faite de cette découverte dans le premier tome des nouveaux Actes de l'académie impériale des curieux de la nature, ne permettoient pas de douter du succès ; il ne s'agissoit donc plus que de l'administrer avec cette prudence si nécessaire en toutes occasions à ceux qui se sont voués à une des parties de la médecine.

J'ai donné le 21 Novembre à un de mes amis adulte cinq grains du sel violet vitriolique ; M. Winter en a donné quatre à un enfant, mon ami a vomé une fois au bout de six heures, & n'a eu par bas aucune évacuation. Huit grains du même sel administrés le 24 au même malade, l'ont fait vomir une fois au bout de deux heures, & lui ont procuré neuf ou dix selles ; & le 5 Décembre neuf grains du sel violet nitreux lui ont fait le même effet qu'avoit fait le sel vitriolique à la dose de cinq grains. Ces trois prises n'ont procuré aucun changement dans ses vapeurs qui ont resté aussi fréquentes, & telles qu'elles étoient auparavant.

Le 24 Janvier , un adulte assez bien constitué , qui n'avoit ni vapeurs ni accès épileptiques , a préféré de se purger avec ce sel. Huit grains du sel violet vitriolique l'ont purgé quinze fois par les selles sans aucun vomissement.

Le 26 Mars , j'en ai fait prendre à quatre épileptiques bien connus pour tels.

Un garçon âgé de 17 ans , attaqué d'épilepsie depuis quatre ans & demi , a pris neuf grains du sel violet vitriolique ; il a vomé un quart d'heure après , une grande partie de sa potion , & a vomé ensuite deux autres fois ; il a été trois fois à la selle.

Une fille de 17 ans , épileptique depuis trois ans , a pris aussi neuf grains du même sel ; elle a commencé à vomir au bout de deux heures , elle a vomé cinq ou six fois , & n'a été qu'une fois à la selle.

Une fille de 13 ans , sujette depuis deux ans à des attaques d'épilepsie très-fréquentes , a pris six grains du même sel , elle a vomé demi-heure après ; cette évacuation s'est renouvelée sept ou huit fois , & elle n'a point du tout été purgée par bas : elle a eu le même jour au soir une attaque de sa maladie , qui a paru moins forte qu'à l'ordinaire.

Un garçon de 10 ans , qui tombe d'épilepsie depuis dix-huit mois , a pris cinq grains du sel violet nîtreux ; il a tout rendu par la

vomissement, un demi-quart d'heure après ; il a pris cinq grains du même sel le lendemain, & a vomi deux fois sans autre évacuation.

Mais à l'expiration du mois, terme suffisant pour juger de l'effet de ce sel, j'apprens avec peine, que pas un de ces quatre malades n'a reçu aucun soulagement, ni quant à la fréquence, ni quant à la durée des accès épileptiques.

M E M O I R E

Sur la Maladie contagieuse qui regne depuis le commencement de Novembre 1757, en Plénée-Jugon, & dans les paroisses circonvoisines, par M. MOUCET, ci-devant médecin du Roi, de la ville de Saint-Malo, & présentement médecin-pensionné de la ville de Lamballe.

Plenest, autrement Plénée, tire son nom du mot *Plaine-Est* ; c'est une paroisse d'une très-grande étendue, contenant environ 4500 ames : le bourg est situé à trois lieues de Lamballe, & deux lieues de Broons, demi-lieue à la gauche du grand chemin de Rennes à Brest. C'est un pays bas, plat & aquatique. Le mal y fut transporté par le nommé François Macé, qui en mourut le

§8 MALADIE CONTAGIEUSE

7 Novembre 1757, & qui l'avoit contractée dans une petite paroisse adjacente, nommée Tramain, composée de 643 ames, dont 464 eurent cette maladie, & 86 en périrent. Le nombre des morts auroit été beaucoup plus considérable sans les grandes aumônes que madame la comtesse de Froulay & plusieurs autres personnes charitables y firent distribuer. M. le Bret, intendant de Bretagne, informé des ravages que faisoit cette maladie, me donna ordre le 4 Mars 1758 de m'y transporter avec deux autres personnes pour secourir les malheureux, arrêter le progrès de la contagion, & lui dresser un mémoire de ce que nous observerions. Le voici tel que j'ai eu l'honneur de le lui présenter.

Symptomes.

Cette maladie s'annonce par des symptomes qu'on peut diviser en deux classes. Les uns se trouvent toujours ensemble & dans tous les malades ; je les nomme essentiels ; les autres ne se rencontrent jamais tous à la fois dans les mêmes sujets, je les appelle accidentels.

Ceux de la première classe sont un violent frisson qui dure plus ou moins long-tems, un grand mal de tête avec des battemens qui subsistent depuis le commencement jusqu'à la fin, suivi de chaleur, d'accablement,

comme si les malades étoient brisés, de difficulté de se mouvoir, du dégoût de tous alimens & de toutes boissons, si ce n'est d'eau chaude & de cidre, d'un pouls petit, fréquent, concentré, dur, intermittent, & d'une éruption cutanée qui paroît du premier au troisième jour.

Ceux de la seconde classe sont de deux especes, les uns plus ordinaires qui accompagnent ou suivent de près les signes essentiels; les autres plus rares, qui ne se remarquent qu'au bout de quelques semaines.

Les plus fréquens sont l'amertume de la bouche, les nausées, les vomissemens, les diarrhées, les vers, douleur au creux de l'estomac ou sous le cartilage xiphoïde, au ventre qui augmente quand on le presse, oppression, mal de poitrine, de gorge, chaleur interne avec altération, langue noire, sèche, rapeuse, mal au col, au côté, au dos, aux lombes, à toutes les articulations, & dans tous les muscles des extrémités supérieures & inférieures.

Les signes les plus rares sont le flux de sang, vomissement de sang, hémorragie du nez, l'enflure des bras, des jambes qui abcedent ou coulent sans suppurer, des furoncles, surdité, fluxion sur les yeux ou sur les oreilles, qui change alternativement de côté, affoiblissement de la vue, ou aveuglement entier qui se guérit par l'enflure & l'é-

coulement des jambes , très-peu de parotides , (je n'en ai vu que deux.)

Observation sur les symptomes.

Les regles des femmes ont presque toujours paru avant le 15 du mal. Les femmes enceintes ont toutes accouché pendant la durée du mal , à quelque terme que ce soit , d'enfans morts , ou qui ont vécu très-peu d'heures.

L'éruption cutanée dégénere le plus souvent en gale , à cause de la démangeaison qu'elle excite , du défaut de linge , & de la mal-propreté des malades.

Ceux qui n'ont mal qu'à la tête , aux extrémités , au col , au dos ou aux lombes , n'ont ordinairement ni nausées , ni vomissemens , ni altération ; la langue est un peu blanchâtre & humide.

Ceux qui ont mal au creux de l'estomac , ont des nausées & des vomissemens , les uns leur sortent le plus souvent par la bouche.

Ceux qui ont le ventre tendu , souffrent beaucoup moins dans les extrémités *.

* Je ne parle point des urines , car le nombre prodigieux des malades & l'étendue de la paroisse faisoient que nous n'allions jamais deux fois de suite du même côté ; ainsi je n'ai pu suffisamment les observer pour en parler juste. Il y a eu un tems où il y avoit environ huit cent malades à la fois ; des

Observation sur le sang.

Celui qu'on tire les premiers jours, est épais, visqueux, sec, d'un rouge écarlate, se coagulant promptement.

Celui qu'on tire du huit au dix, est jaunâtre, coéneux, fluxionaire, marqué de taches bleues; la sérosité qui surnage, quand il y en a, forme un coagulum transparent, comme de la gelée de viande; tandis que le dessous est très-noir.

Celui qu'on tire au bout d'un mois ou six semaines, est bleuâtre, verdâtre, noirâtre, ne se coagulant qu'avec peine, & formant avec la lymphe une espèce de bouillie; ou s'il y a de la lymphe, elle est gelatineuse.

Observation sur les ouvertures de cadavre.

Nous avons trouvé à la première ouverture tous les vaisseaux de la dure & pie-mères engorgés de sang, les substances corticales & médullaires du cerveau, parsemées d'une infinité de vaisseaux sanguins très-rouges & très-dilatés; (celles du cervelet en avoient beaucoup moins.) La partie inférieure des lobes du pouton du côté gauche, très-noire & très-engorgée de sang,

villages entiers tous alités, à l'exception d'une ou deux personnes en la seule paroisse de Plénée, & j'étois de tems en tems obligé d'aller en tournée dans les circonvoisines.

les lobes du côté droit flasques & desséchés. Toutes les ramifications des artères mésentériques supérieures & inférieures, remplies d'un sang noir & coagulé, les intestins un peu livides, & contenant beaucoup de vers.

La seconde ouverture nous fit également voir tous les vaisseaux des meninges remplis d'un sang noir & coagulé, un nombre prodigieux de vaisseaux capillaires sanguins & variqueux, répandus dans toutes les substances corticales & médullaires du cerveau & du cervelet, le poumon du côté droit gangrené & purulent; du côté gauche plus noir & plus engorgé, mais moins purulent; l'épiploon livide, partie des intestins enflammée, partie putréfiée & gangrenée, tout le mésentère engorgé de sang, & livide, le foie noir & putréfié dans toute la superficie de sa partie concave, la vésicule du fiel remplie d'une bile noire & épaisse. La corruption que le cadavre avoit contractée, nous fit abandonner la partie par l'odeur qu'il exhaloit.

La troisième nous fit remarquer une inflammation & un engorgement prodigieux dans la petite courbure de l'estomac & dans tous les intestins, sur-tout les grêlés; le foie un peu livide extérieurement, le poumon du côté droit flasque & livide, le gauche un peu plus livide, purulent & très-engorgé d'un sang noir, une eau purulente épanchée dans

la capacité gauche de la poitrine, les méninges, les substances du cerveau & du cer-
velet très engorgées & remplies de vaisseaux
sanguins rouges, le sinus longitudinal supé-
rieur très-dilaté par le sang coagulé qu'il con-
tenoit; les ventricules du cerveau conte-
noient un peu plus de sérosité qu'à l'ordi-
naire.

Causes du mal.

Cette maladie, comme les autres, a ses
causes immédiates, médiate, prédisposan-
tes & occasionnelles. La cause immédiate
est une disposition prochaine des entrailles à
l'inflammation, à raison de la stagnation des
liquides, de la tendance des solides à l'ére-
tisme, & de la grande irritabilité des nerfs,
comme la viscosité & l'épaississement du
sang; la prompt invasion du mal, le pouls
dès le commencement petit & concentré,
& l'ouverture des cadavres le font con-
noître.

Les causes médiate ou éloignées sont une
abondance d'humeurs bilieuses & putrides
dans l'estomac & dans les intestins, & une
humeur cathartale retenue dans le sang
par la suppression de la transpiration, qui
cause différens symptômes, suivant la partie
qu'elle affecte.

L'existence des humeurs dans les premiè-
res voies, est invinciblement prouvée par

l'amertume de la bouche, le dégoût général, les nausées, le vomissement de matières jaunes, verdâtres, fétides, l'haleine puante, les diarrhées qui soulagent les malades; l'utilité des émétiques & des purgatifs; les uns qui sortent plutôt par la bouche que par en bas, sans doute pour fuir la putridité des humeurs, qui de leur nourriture sont devenues leur poison, & dont le nombre & la grandeur me font croire qu'ils sont plutôt produits d'anciennes & mauvaises digestions, que les effets ou la vraie cause d'une maladie dont les progrès sont si rapides, & dans laquelle ils se manifestent souvent dès les premiers jours.

Qu'il y ait dans la masse des liquides une humeur catharrale, je veux dire une sérosité visqueuse & âcre, propre à former des obstructions & des inflammations dans tous les vaisseaux lymphatiques des différentes parties, sur-tout ceux du tissu cellulaire des muscles, & de nature à y causer de violentes douleurs; c'est ce qui me paroît incontestable par le frisson au commencement du mal, les douleurs dans toutes les articulations, dans les muscles des extrémités & du tronc, les bourdonnemens d'oreilles, la surdité, la fluxion sur les yeux & les oreilles, qui change alternativement de côté, le sang bleuâtre, la lymphe gelatineuse, le défaut de nausée & de vomissement chez
ceux

ceux qui n'ont mal qu'aux extrémités, le point de côté qui souvent n'est que dans les muscles, & change d'endroit.

Quant aux causes prédisposantes, les unes ont produit l'abondance d'humeurs qui infectent les premières voies, les autres ont fourni au sang l'humeur catharrale.

Les premières naissent de la mauvaise nourriture & de l'affreuse indigence des habitans qui manquent de tout, sur-tout depuis deux ans que les grains sont chers.

Parmi les secondes, la plus commune & la plus sensible, est la suppression, ou du moins une très-grande diminution de la transpiration causée par l'humidité de l'automne dernière, les fréquens brouillards, la situation aquatique du lieu, la misère du peuple mal vêtu, mal couché, mal logé, exposé nuit & jour à toutes les malignités de l'air.

A l'égard des causes occasionnelles qui rendent cette maladie contagieuse, il ne paroît pas que l'air infecté en soit la cause commune, puisque le peuple seul en est la victime. On doit plutôt l'attribuer à la fréquentation des malades, à la cohabitation, la pauvreté qui les obligent, sains & malades, de coucher quatre à cinq dans un lit, à la disposition du tempérament affoibli, & dès-lors plus susceptible des mauvaises impressions, au défaut du traitement, qui en prolongeant la

maladie , a augmenté le nombre des malades ; aussi ne s'est-elle communiquée que de proche en proche , & par degrés.

Nature du mal.

Il est naturel de conclure de tout ce qu'on vient de dire , que cette maladie est dans son commencement , une complication de fièvre inflammatoire & catharrale , qui , par le défaut de traitement ou la mauvaise méthode , dégénere en fièvre putride , & qu'on peut la caractériser par ces trois dénominations , *fièvre inflammatoire , catharrale , & putride.*

La putridité qui survient quelquefois , quelque chose qu'on fasse , n'est que trop évidente par l'anéantissement que ressentent les malades , le flux & le vomissement de sang noir , l'hémorragie du nez , les furoncles , les abcès , la gale qui survient au bout de quelque tems , le sang noir , épais & dissous , qui alors ne se coagule que difficilement dans le vaisseau où on le tire , la prompt corruption que contractent les morts , enfin les ouvertures de cadavre.

L'éruption cutanée ayant été malheureusement prise pour le vrai pourpre , on se croyoit trop éclairé pour saigner en pareil cas ; trop peu instruit pour combattre avec succès une telle maladie ; ceux qui en étoient attaqués , demeurant sans secours , les humeurs viciées des premières voies péné-

troient de plus en plus dans la masse du sang & ne pouvoient manquer d'en dissoudre la partie fibreuse, d'altérer les solides, & de faire dégénérer le mal en fièvre putride.

Cure.

Pour procéder avec méthode, j'envisage cette maladie par rapport au tems, sous trois points de vue, ou seulement comme disposition inflammatoire dans les entrailles; ou comme inflammation complete dans quelques visceres, ou enfin comme dégénérée en fièvre putride. Dans tous ces cas, je ne perds jamais de vue l'abondance d'humours corrompues dans les premieres voies.

Les indications générales que je me propose dans le premier cas, sont de détruire la stagnation du sang dans les visceres, de prévenir l'irritation des nerfs & l'éretisme des vaisseaux; pour parvenir à ces fins, aussitôt que je vois les premiers symptomes de la maladie, je fais saigner les malades une ou deux fois au bras, une fois au pied, le plutôt qu'il m'est possible. Je leur recommande de boire beaucoup d'eau chaude, qui est la seule boisson qu'ils puissent ou veuillent prendre, pour délayer les humeurs & disposer les malades à un vomitif que je leur fais administrer au plutôt. Si après l'opération de ces remèdes, les accidens continuent, j'ordonne la saignée au pied, & le lendemain un purgatif.

Ces moyens ordinairement suffiront pour arrêter le progrès du mal ; la convalescence seroit beaucoup plus parfaite & plus courte , si je pouvois faire user de bouillons nourrissans & rafraîchissans ; mais de tous ceux que nous avons vus , il n'y en a pas fix en état de s'en procurer de convenables.

Dans le second cas , le but que je me propose , est de résoudre l'inflammation , de détourner l'affluence des liquides de dessus la partie affectée , & de relâcher les vaisseaux obstrués. Pour cet effet , je fais augmenter le nombre & la fréquence des saignées , soit au bras , soit au pied , suivant que les circonstances l'exigent ; j'ordonne l'eau chaude en grande quantité , ensuite des vomitifs que je rends plus ou moins actifs , à proportion des forces & du tempérament du malade , dans les circonstances où l'inflammation paroît attaquer en même tems plusieurs parties auxquelles l'émétique ne peut nuire.

Si elle n'affecte qu'une partie déterminée , je varie le traitement suivant le siège du mal ; lorsque le poumon est enflammé , j'agis comme dans les fluxions de poitrine ordinaires , à l'exception que je fais réitérer plus souvent les purgatifs , même dans le fort de l'inflammation , & toujours avec succès.

Le vomissement & la diarrhée (signes d'une grande irritation) ne font aucun obstacle aux saignées ; mais ils exigent une

grande circonspection dans le choix des évacuans, sur-tout des vomitifs : l'ipécacuanha est celui qui réussit le mieux, encore faut-il souvent l'adoucir avec de la manne : je préfère cependant le tartre stibié, quand la tête est la partie la plus affectée.

Les anti-septiques tempérés font merveilles, lorsque le mal est opiniâtre ; les vésicatoires font d'un grand secours, quand on les place à propos ; il convient même de les appliquer un peu plutôt qu'à l'ordinaire.

Quand le mal a dégénéré en fièvre putride, ce qu'on connoît par le pouls moins fréquent & moins dur, l'accablement, le visage pâle, jaune, livide, les yeux battus, & le tems qu'a duré le mal ; la fin que je me propose, est d'arrêter le cours de la putréfaction, de fortifier les vaisseaux, & de pousser légèrement par la transpiration. Dans cette vue je suis circonspect sur le nombre des saignées, quoique j'aye remarqué qu'elles n'affoiblissent pas dans ces circonstances, comme dans les fièvres putrides ordinaires, & même qu'elles soulagent sur le champ, sur-tout quand on n'en fait qu'une en vingt-quatre heures ; après les saignées, suivant que je vois de la disposition à vomir, ou le ventre trop libre, j'ordonne un vomitif ou un purgatif ; je fais prendre un opiat composé de thériaque diaphorétique minéral, nître

purifié, & camphre ; je la rends plus ou moins astringente, suivant que le cas l'exige, en suppléant le diascordium à la thériaque, & ajoutant quelques grains d'ipécacuanha ou d'alun,

Si je me suis borné à un si petit nombre de remèdes, ce n'est pas que je ne sçache qu'il y en a plusieurs autres qui auroient pu convenir, & dont je me serois servi, si je les avois eu, & le tems de les faire administrer : j'aurois du moins employé plus souvent les lavemens, les fomentations & autres secours qu'on peut se procurer en tous endroits ; mais le nombre prodigieux des malades, & la distance de leurs demeures, faisoient qu'on ne pouvoit les voir qu'en passant, quoique j'eusse avec moi trois chirurgiens, & que nous fussions en tournée depuis le matin jusqu'au soir. Quoi qu'il en soit, sur plus de quatre cens que nous avons pu voir dans la seule paroisse de Plénée, indépendamment des autres voisines où nous avons été pendant ces quatorze jours, il n'en est mort que quatre ou cinq de ceux que nous avons pu traiter, encore n'étoient-ils déjà plus susceptibles de guérison, témoins les deux premiers cadavres que nous avons ouverts.

Je remis mon mémoire, en date du dix-neuf Mars 1758, à M. l'Intendant, dont la

tendresse paternelle envers les pauvres, & les belles qualités du cœur & de l'esprit ne peuvent s'exprimer ; il se transporta sur les lieux le 30 du même mois , accompagné de M. Buffon , médecin de la faculté de Paris , établi à Rennes , & connu du public par l'édition du dictionnaire universel de médecine , pour vérifier tous les faits ; mais touché de l'extrême indigence du peuple & du nombre des malades , qui pour lors étoit de plus de six cens dans cette seule paroisse , il leur fit fournir trois tonneaux de vin , quatre cens livres de viande & six cens livres de pain par semaine ; ces secours furent continués jusqu'au commencement de Juin , & j'eus permission de me retirer le 10. M. Buffon que je conduisis un jour chez plusieurs malades , m'honora de son approbation , & fortifia mes idées sur la nature du mal. Depuis le 4 Mars jusqu'au 10 Juin , nous avons traité environ 3500 personnes de la paroisse de Plénée , & beaucoup dans les paroisses adjacentes où j'ai fait plusieurs tournées. Dans cet intervalle de tems , il n'en est pas mort 200 , du nombre desquels ont été deux des chirurgiens qui ont travaillé avec moi , & neuf autres ont été malades , sur douze qui à l'alternative ont partagé les fatigues avec moi. Lorsque M. le Bret nous eût fait fournir des remèdes , leur usage fut plus varié.

Après avoir suffisamment vuïdé les vaisseaux, les entrailles & l'estomac, j'insistois sur les apozemes purgatifs avec les plantes nitrées, le féné, le sel végétal ou d'epsom, souvent aiguifés avec le kermes ou le tartre stibié. Quand la fièvre putride étoit confirmée, la boisson ordinaire étoit une décoction de scorfonere rendue aigrelette, avec l'essence de Rabel; la serpentaire de Virginie, le contrayerva, la thériaque, & les autres antiseptiques trouverent leur place. Lorsque la fièvre se régloit, j'ajoutois le quinquina, soit en apozemes, soit en bol ou avec le vin, quand les circonstances le permettoient; & j'avois grand soin de soutenir doucement la transpiration, lorsque la nature m'indiquoit cette voie.

Le 20 Juillet, M. l'Intendant me fit l'honneur de m'écrire de nouveau, pour faire une tournée en vingt autres paroisses qui lui avoient porté leurs plaintes, & indiquer aux chirurgiens des lieux le traitement que je croirois convenable. Je trouvai en effet par-tout la même maladie & les mêmes symptomes, excepté que le pouls n'étoit pas si petit, si fréquent, si concentré, ni si intermittent, que les viscères n'étoient pas si enflammés, & que le mal dégénéroit plus rarement en fièvre putride, sur-tout après la saignée & l'émétique, car ceux qui ne faisoient

rien , retomboient dans le tems qu'on les
 croyoit guéris , & mouroient de leur rechute ; l'éruption cutanée étoit moins fréquente ,
 mais la jaunisse & le délire étoient plus communs. La cause & la nature de ce délire sont
 bien différens du délire phrénétique ; il n'est
 dû qu'à une partie de l'humeur catharralle ,
 qui affectant les nerfs & le cerveau , en trou-
 blent les fonctions. Les uns buvoient ,
 mangeoient & se promenoient comme s'ils
 n'eussent eu aucun mal ; d'autres avoient la
 fureur de monter , & j'en ai vu monter sur
 leurs maisons pour les découvrir , sans tom-
 ber ni se faire aucun mal. Il y a eu à Plenée ,
 depuis le premier Janvier 1758 jusqu'au 24
 Juillet suivant , 1826 personnes qui ont eu
 l'extrême-onction.

Une maladie à-peu-près semblable regne
 encore aujourd'hui en plusieurs paroisses de
 la campagne , mais avec des symptomes
 bien moins violens.



S E A N C E

De l'Académie de Chirurgie.

L'académie royale de chirurgie tint sa séance publique le Jeudi 26 Avril ; M. Morand , secrétaire perpétuel , en fit l'ouverture par la lecture d'un discours apologétique sur le sujet proposé pour le prix de cette année. Il s'agit de *déterminer si dans le cas où l'amputation de la cuisse dans l'article , paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade , on doit la pratiquer , & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.* Pour justifier l'académie sur le choix d'une question aussi problématique, M. Morand rappelle d'abord qu'elle avoit également promis de donner le prix à celui qui prouveroit incontestablement qu'il ne faut faire l'opération dont il est question , en aucun cas ; puis il expose & discute les raisons de ceux qui ont tâché de le prouver.

Après avoir combattu l'idée fausse de ce qu'on nomme cruauté , quand on entreprend quelque chose d'extraordinaire pour sauver la vie ; la difficulté de ceux qui se récrient sur la grandeur de la plaie , lui paroît mériter peu d'attention , ils ignorent apparemment celle de *Samuel Wood* , qui eut le bras &

l'omoplate arrachés par le mouvement d'une grande roue de moulin, dont la guérison fut complète, & dont l'histoire est rapportée dans le second volume des Mémoires de l'académie, d'après les Transactions philosophiques. D'autres sont effrayés du manuel, comme si le spectacle de l'opération Césarienne sur la femme vivante, étoit plus facile à soutenir, que celui de l'opération proposée. D'ailleurs pourquoi ces auteurs ne se sont-ils pas occupés d'établir un procédé moins effrayant ? Plusieurs personnes, tels que MM. Lalouette, médecin de la faculté de Paris, & Gourfaud, maître en chirurgie & membre de l'académie, ont cru cet objet digne de leurs recherches, & ont trouvé une méthode assez facile à exécuter, & que M. Morand détaille. Quelques-uns ont particulièrement insisté sur la peine de déarticuler l'os, quoique cela soit fort aisé dans tous les cas ; plusieurs ont fait valoir le danger de la rétraction des muscles fléchisseurs, capable, disent-ils, d'attirer dans le bassin, de l'inflammation, & les accidens qui en sont les suites ordinaires ; mais pourquoi la rétraction de ces muscles occasionneroit-elle tous les désordres qu'on imagine ? N'est-il pas vraisemblable qu'ils suppureroient comme les autres, & que cette suppuration trouveroit une issue libre par la grande plaie ? Enfin d'autres se sont rejettés sur les accidens

secondaires, que la surabondance du sang doit occasionner après la guérison de la plaie. Ils disent, pour appuyer leur sentiment, que M. le marquis de Coetmadoü, le premier à qui on a fait l'amputation du bras dans l'article, mourut par cette cause, six mois après que la plaie eût été consolidée. En convenant du fait, combien d'autres exemples à leur opposer ? M. Morand en rapporte quelques-uns ; il avertit en même tems que ces faits ne doivent pas étonner, & que la nature peut travailler à la conservation d'un homme dans cet état, par quelque déplétion du sang, telle qu'un flux hémorrhoidal, ou un saignement de nez. D'ailleurs l'art peut, dans les premiers tems, concourir à cette déplétion, soit par des saignées, soit par un régime convenable, ou par tous les deux ensemble.

Toutes ces difficultés ramenées à leur juste valeur, font voir que l'amputation de la cuisse dans l'article, est dangereuse ; mais elles ne prouvent pas qu'elle soit absolument mortelle. Le point essentiel, c'est de sçavoir si l'on peut arrêter l'hémorragie : or il y a bien des raisons de le présumer. 1°. On peut faire l'opération, de sorte que l'artere crurale ne soit coupée que la dernière. 2°. Il résulte des observations que M. Morand a faites plusieurs fois sur les dimensions de l'artere crurale, à la partie moyenne & à la partie supérieure de la cuisse, qu'elle n'a pas

beaucoup plus de diametre dans ce dernier endroit que dans le premier. 3°. En faisant l'opération à lambeau, l'artere peut n'être coupée que quatre à cinq pouces au-dessous du pli de l'aîne, & l'on a des exemples d'amputation de cuisse faite dans cet endroit, qui ont parfaitement réussi. Il y en a actuellement aux Invalides. 4°. La rétraction de l'artere au-dessus du niveau des chairs coupées, doit encore favoriser la cessation de l'hémorragie. 5°. Enfin il faut ajouter à tous ces moyens le secours du tourniquet de M. Petit, à l'aide duquel on peut se rendre maître du sang.

Ces réflexions, qui sont toutes en faveur de l'amputation de la cuisse dans l'article, se trouvent confirmées par l'analogie; car il est prouvé que cette opération a été faite avec succès sur deux chiens, dont M. Morand donne l'histoire, & on ne peut disconvenir que cela n'établisse un préjugé très-favorable. Ces chiens ont été vus par les assistans, après la séance de l'académie. M. Morand finit en avertissant le public, que l'académie a adopté l'affirmative, & a couronné le mémoire, N°. 24. dont la devise tirée de Fabrice de Hilden est, *pateri ut salveris*. L'auteur restreint à peu de cas ceux où il admet l'opération. C'est M. Barbet, maître ès-arts en l'université de Paris, & ancien chirurgien-major des vaisseaux du Roi, qui

a reçu pour la récompense de son travail une médaille d'or de 500 livres, & pareille somme en argent, parce que le prix étoit double, la question ayant déjà été proposée une autre année, sans avoir été traitée au gré de l'académie.

Le prix d'émulation qui consiste en une médaille d'or de la valeur de deux cens livres qu'on adjuge à un mémoire sur une matiere chirurgicale quelconque, au choix des auteurs, a été remporté par M. *Buttet*, chirurgien à Etampes, qui a donné un bon mémoire sur la luxation des côtes. On a délivré cinq autres médailles d'or aux auteurs d'observations utiles, communiquées à l'académie dans le cours de l'année précédente. Elles ont été obtenues par MM. *Mayranx*, chirurgien à Poyanne, près d'Acqs; *Guerfain*, ancien chirurgien-major au Sénégal; *Perenotti*, membre du college de chirurgie en la royale université de Turin; *Lesserré*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu d'Auxerre; & *Mellet*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à Châlons-sur-Saône.

Après cette annonce, M. Morand fit l'éloge de M. Malaval, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, trésorier de l'académie, & chirurgien ordinaire du Roi en sa cour de parlement, mort le 16 Juillet 1758, âgé de 89 ans & quelques mois.

Cet éloge fut suivi de celui de M. Verdier,

démonstrateur en anatomie , & de l'académie de chirurgie. Le premier avoit rendu de grands services au public , comme habile phlébotomiste , & l'autre comme anatomiste célèbre. M. Morand a fait valoir leurs talens réciproques , avec cette aménité dans le style , & cette sagacité qu'on ne sçauroit refuser à ce grand chirurgien.

M. Andouillé lut une observation sur une plaie d'arme à feu au poignet ; elle fut traitée suivant les regles de l'art , & très-bien guérie par les soins de M. de Garengéot. Peu de tems après que la cicatrice fut formée , le blessé y ressentit de la douleur ; lorsqu'on y touchoit , certains mouvemens l'affectoient au point qu'il perdoit connoissance ; il lui sembloit qu'un trait de feu partoît de sa cicatrice , & se portoit avec la plus grande vivacité le long du bras ; cette sensation étoit suivie de mouvemens convulsifs , & cet état fut pris pour une affection épileptique. Les remèdes consacrés par l'expérience à la guérison de cette maladie , furent administrés sans succès ; le malade fit deux voyages inutiles à Bareges ; & il guérit enfin radicalement , après que M. Andouillé lui eût extirpé la cicatrice , dont la construction bridoit & tiraillait quelques filets nerveux.

M. Levret , dans un mémoire sur les infiltrations laiteuses , dans les suites de couches , s'appliqua d'abord à décrire les signes qui distinguent ces sortes d'infiltrations , de

celles qui sont produites par la partie blanche du sang ; celles-ci sont transparentes ; les autres sont opaques. Les infiltrations séreuses & lymphatiques commencent par les parties inférieures, & gagnent le tronc par degrés. Les infiltrations laiteuses ont leur origine dans les environs de la matrice, d'où elles se continuent aux cuisses, pour descendre de-là aux jambes & aux pieds.

Dans la formation des infiltrations laiteuses, les malades commencent à se plaindre de pesanteur dans le bassin, de douleurs fourdes dans les aînes, & de foiblesse dans les cuisses ; le cordon des vaisseaux nerveux devient douloureux ; dans les progrès, il se fait un engorgement douloureux à la cuisse, souvent sans rougeur, sans douleur & sans gonflement apparent. Ces mêmes symptômes se manifestent à la jambe, pendant que la cuisse se tuméfie, & qu'en même tems elle devient moins douloureuse ; le pied passe successivement par le même état, & l'on y observe la même singularité de diminution de sensibilité, à mesure que le volume augmente. La maladie est dans son état, dans l'espace de huit ou dix jours ; & dans la résolution du fluide engorgé, c'est par la cuisse qu'elle commence, la jambe & le pied se débarrassent successivement, comme cela arrive dans la terminaison ordinaire des œdématis.

M. Levret met au nombre des causes les plus ordinaires de l'infiltration laiteuse le froid que les femmes en couches ont souffert, de quelque maniere qu'il ait été occasionné. Les femmes qui ne veulent pas nourrir, doivent principalement prendre de grandes précautions pour éviter cet accident, auquel elles sont plus sujettes que les nourrices.

L'expérience que l'auteur a acquise sur les maladies des femmes en couches, rend ses observations intéressantes. Il ne s'est pas contenté dans le mémoire dont nous parlons, d'exposer les connoissances théoriques des infiltrations laiteuses; il propose les moyens curatifs qui réussissent le mieux dans ces cas; les sudorifiques & les légers purgatifs lui paroissant les remèdes les plus propres à prévenir les désordres que peut produire le lait retenu dans la masse du sang, sans avoir pu s'y assimiler; mais lorsque l'engorgement est formé, il pense qu'il n'y a point de meilleur remède que les savons, à cause des sels alcalis qui en font la base, & qu'il regarde comme les vrais fondans de la lymphe & du lait coagulés. M. Levret en a fait fondre dans une infusion de plantes émollientes, pour en faire un cataplasme avec de la mie de pain; il en a quelquefois fait prendre en lavement; il l'a même prescrit en demi-bains avec sucées. On apprendra par la publication de son mémoire, les doses différentes de ce médica-

ment, dont l'usage en général doit être dirigé conjointement avec les purgatifs, suivant les regles que prescrira l'état des malades qui auront plus ou moins de fièvre, & en qui la nature ouvre différens couloirs par les crises qui terminent salutairement la maladie. Ces évacuations doivent être favorisées; & la cure sera d'autant plus heureuse, qu'on fera agir conjointement & suivant des vues bien combinées les remedes internes avec les externes. M. Levret nous a paru avoir établi très-judicieusement la nécessité de ce concert.

M. Sabatier lut ensuite un mémoire sur les injections dans la trompe d'Eustache. Il a fait beaucoup de recherches dans les auteurs sur la possibilité & la nécessité de faire ces injections. Il trouve de l'inconvénient à les tenter par la bouche. Ceux qui ont proposé de les faire par les narines, n'ont pas expliqué la maniere dont il faut s'y prendre. M. Sabatier a montré le syphon configuré d'après diverses expériences sur les cadavres, avec lequel il est parvenu à trouver l'embouchure de la trompe. Il a fait passer des liqueurs dans la caisse du tambour par ce conduit, & il indique dans son mémoire le procédé qu'il a suivi pour y réussir.

M. Louis a terminé la séance par la lecture d'un mémoire sur les corps étrangers, dans la trachée artere. Appelé, il y a peu de

tems, pour un enfant de sept ans, qui croyoit avoir avallé un feve seche, M. Louis reconnut par les signes exclusifs de l'existence de ce corps étranger dans l'œsophage, & par les symptomes, que la feve étoit dans la trachée artere. L'enfant respiroit avec difficulté & râlement, & indiquoit avec son doigt le lieu où étoit le corps qui rendoit sa respiration si laborieuse. M. Louis proposa l'opération de la bronchotomie, comme l'unique ressource dans ce cas. Il étoit devenu très-urgent; car il y avoit deux fois vingt-quatre heures que l'accident étoit arrivé, & l'on avoit fatigué inutilement l'enfant, par les différens secours convenables pour enfoncer dans l'estomac, ou faire sortir les corps étrangers de l'œsophage. M. Louis proposa une consultation; mais loin d'être autorisé à faire une opération, dont le succès auroit été très-brillant, on lui contesta d'un côté que le corps fût dans la trachée-artere; d'un autre, on intimida les parens par la crainte que l'enfant ne mourût dans l'opération. M. Louis ramena tous les consultants à son avis, sur la nature du mal, en prouvant par des faits, qu'il étoit plus fréquent qu'on ne pense; mais il ne se décida que d'après la raison & l'expérience sur les avantages de l'opération, qui a réussi tout autant de fois qu'elle a été pratiquée, & les exemples de plaies très-compliquées à cette partie, qui ont eu d'heu-

reux succès. Tout ce raisonnement si clair & si persuasif dans le mémoire de M. Louis, n'a pu vaincre les impressions de crainte que les parens avoient reçues ; l'enfant ne fut point opéré, & mourut le lendemain au soir ; trois jours révolus après l'accident, l'ouverture du cadavre a comblé les regrets des parens, qui ont vu qu'une opération fort simple auroit sauvé la vie à un enfant qui leur étoit cher.

M. Louis avoit fait l'histoire de ce fait ; peu de jours après qu'il fut arrivé devant une très-nombreuse assemblée, dans l'amphithéâtre des écoles de médecine, en traitant de la bronchotomie, dans le cours des opérations de chirurgie que nous avons fait à la fin du mois dernier. Cette observation parut dès-lors très-importante ; mais les faits relatifs que l'auteur y a joints, & la discussion des objections qu'on lui a faites, rendent son mémoire curieux & instructif, capable de prévenir dans d'autres occasions le malheureux événement qu'entraîne la diversité des avis, & l'oubli des règles les plus positives. Un cas aussi marqué ne doit pas s'annoncer par des signes équivoques ; & il n'y a peut-être point d'accident dans tout le domaine de la chirurgie, qui puisse manifester d'une manière aussi satisfaisante les grandes ressources de cet art, dans les cas les plus désespérés.

LIVRES NOUVEAUX.

La Vérolette ou Petite Vérole volante, en deux parties, par M. *** A Paris, chez d'Houry, Libraire, rue de la Vieille-Bouclerie; brochure, de 90 pages. Prix 1 l. 4 s.

Le but de l'auteur dans cette brochure, est de faire connoître ce que c'est que la petite vérole volante. Selon lui, elle a été ignorée des anciens; ce n'est que depuis le seizieme siècle que cette maladie a commencé à se faire connoître. Les médecins Italiens, François, Anglois & Allemands en ont parlé successivement : ces recherches chronologiques font l'objet de la premiere partie : dans la seconde, l'auteur examine la nature de la vérolette, qu'il définit une éruption critique de pustules séreuses qui se montrent après un jour de fièvre, qui disparoissent ou se dessèchent le troisieme jour; il en examine les causes, le diagnostic, le prognostic, & le traitement; & il fait voir que cette maladie n'a rien de commun avec la petite vérole; que par conséquent la vérolette ne peut laisser craindre la vraie petite vérole, ni laisser espérer, quand elle a paru, que le malade sera pour la suite exempt de la petite vérole, s'il ne l'a déjà eue. De-là l'auteur conclut que la cause de l'inoculation demeure entiere, & que la vérolette n'est que le phantôme de la petite vérole, qui n'ôte & qui

n'ajoute à celle-ci , rien de ses prérogatives ; ni de ses inconvéniens.

Traité des affections vaporeuses du sexe , avec l'exposition de leurs symptomes , de leurs différentes causes , & la méthode de les guérir ; on y trouve aussi des connoissances relatives aux affections vaporeuses des hommes ; par M. Raulin , docteur en médecine , conseiller-médecin ordinaire du Roi , des académies royales des belles-lettres , sciences & arts de Bordeaux & de Rouen , *seconde édition revue par l'auteur*. A Paris , chez Herissant , Libraire , rue S. Jacques. Prix relié 2 livres 10 sols.

Nous avons déjà rendu compte l'année dernière de cet ouvrage , auquel nous avons accordé de justes éloges. L'auteur dans cette seconde édition , a eu grand soin de veiller de plus près qu'auparavant , à la correction des fautes d'impression , ce qui la rend supérieure à la précédente. On trouve de plus dans cette édition un Avertissement dans lequel M. Raulin se justifie de plusieurs reproches qu'on lui avoit faits ; il répond , article par article , à une critique qui avoit paru de son ouvrage , dans un écrit public ; il finit par combattre un philosophe de nos jours , qui , dans une brochure intitulée , *Lettre & Observation sur la médecine* , s'est avisé de vouloir attaquer cet art admirable & salutaire , & s'est attaché à prouver qu'il étoit

fans principes. Ce philosophe a fait voir qu'avec beaucoup d'esprit, on pouvoit ignorer beaucoup de choses, & qu'en voulant raisonner de tout, on raisonnoit souvent très-mal.

Differtations chymiques de M. Pott, professeur de chymie, & membre de l'académie royale des sciences de Berlin, recueillies & traduites tant du latin que de l'allemand; par M. Demachy, apothicaire gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu, 4 volumes in-12. Prix relié 10 livres. A Paris, chez *Herissant*, Libraire, rue S. Jacques.

Tableau des maladies où l'on découvre leurs signes & leurs événemens, traduit du latin de *Commius*, avec des remarques; ouvrage qui renferme les observations les plus importantes pour acquérir une parfaite connoissance de tous les maux du corps humain, en prévoir les suites, en pénétrer les causes, & s'assurer de leurs remèdes. A Paris, chez *Debure* l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, vol. in-12. Prix relié 3 livres.

A V I S.

Quand on a paru exiger de nous que nous rendissions compte des livres nouveaux, & que nous en portassions un jugement, nous nous en sommes chargés par le seul desir de nous rendre utiles à tou-

tes les personnes de l'art, qui ne veulent ou ne peuvent pas acheter tous les livres. Quoique nous scussions ce qu'il en coûte pour être véridique, nous avons eu la force de dire la vérité, sans craindre les effets de l'envie. Cependant, comme il pourroit se trouver des gens assez méchans pour insinuer que nous avons voulu offenser quelqu'un, nous déclarons que nous n'avons jamais eu dessein de le faire, & que nous avons toujours eu grand soin de séparer dans toutes nos censures l'homme d'avec l'auteur, & que nous respectons quelquefois autant celui qui écrit que nous faisons peu de cas de son ouvrage.

Nous avertissons en même tems que nous n'annoncerons désormais que les livres qui mériteront, ou des éloges ou de la critique, & que nous laisserons dans l'obscurité ceux qui ne sont pas faits pour en sortir.

Nota. Nous avons été obligés de renvoyer au Journal prochain, faute de place, le rapport de l'inoculation, & l'examen des causes de la mort du fils de M. de Case, qui n'a pas péri par l'inoculation, à ce que prétendent les médecins, mais par une chute.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	per- ches.		
1	9	17	12 $\frac{1}{2}$	27	8	0	N. au N. E. fort.	Peu de nua- ges.
2	9	15 $\frac{1}{2}$	13		10		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. à 8 hour. f.
3	9	14	10 $\frac{1}{2}$	28	0		<i>Idem.</i>	Couvert. Bruine tout le mat.
4	10	13 $\frac{1}{2}$	11	27	10		<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Petite pl. par interf. tout le jour.
5	8	16	11		11	0	O. méd.	Peu de nua- ges.
6	10	15	10 $\frac{1}{2}$	28	0	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Beauc. de nuag. pluie forte le soir.
7	8	17	12 $\frac{1}{2}$		1	0	<i>Idem.</i>	Peu de nua- ges.
8	9	17	11 $\frac{1}{2}$		2	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
9	9	16	12		3	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
10	11	15	12		1		<i>Idem.</i>	Beauc. de nuag. petite pl. le mat. & le soir.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
11	11	15	12	28	2		<i>Idem.</i>	Couv. pet. pluie à 3 h. le mat.
12	10 $\frac{1}{2}$	17	12		3	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Peu de nua- ges.
13	11	19	15		4	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
14	12	16	11		3	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Petite Bruine le m.
15	9	17	12		5	0	<i>Idem.</i>	Peu de nua.
16	9	19	14		4		O. au N- O. méd.	Serein.
17	11	20	8		4		N. au N- E. fort.	Peu de nua.
18	5	13	8		6		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
19	5	13	9		7		N. <i>idem.</i>	Serein.
20	6	17	10		6	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
21	8	18	12 $\frac{1}{2}$		5	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
22	8	15 $\frac{1}{2}$	10		5		<i>Idem.</i>	Peu de nua.
23	8	15	10		5		<i>Idem.</i>	Beauc. de nuages.
24	9	12	11		5		<i>Idem.</i>	Couvert.
25	9	18	14		4		<i>Idem.</i>	Beauc. de nuages.
26	14	21	11		3	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
27	5 $\frac{1}{2}$	14	10		2		<i>Idem.</i>	Peu de nua.
28	8	17	13		1	0	O-N-Q. au S-O. m.	<i>Idem.</i>
29	8	19	12 $\frac{1}{2}$	27	9		S. au S- O. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Pl. forte à minuit.
30	9	15	10		10		O. méd.	Beaucoup de nuages.
31	8	20	13		9		S-E. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Pl. méd. le f. & la n.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois , a été de 21 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 5 dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 15 fois du N.
 6 fois du N-E.
 1 fois du S-E.
 1 fois du S.
 2 fois du S-O.
 13 fois O.
 2 fois du N-O.

Il y a eu 4 jours de tems serein,
 23 jours de nuageux
 4 jours de couvert
 9 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse pendant tout ce mois , où le hâle a été encore plus fort que dans le mois précédent.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1759, par
M. VANDERMONDE.

On a observé pendant ce mois des fièvres rouges & miliaires, qui ont régné, sur-tout parmi les enfans; elles s'annonçoient sous le masque de la rougeole, avec une fièvre assez vive, une toux sèche & quinteuse; un larmoyement presque continu. Le caractère de l'éruption étoit différent; c'étoit des petits boutons rouges qui couvroient toute la surface du corps, & qui paroissoient sur-tout au visage. Les cordiaux & la diète analeptique faisoient périr les malades. Nous en avons vu qui, après cette méthode, éprouvoient des sueurs continues, & qui périssent dans des convulsions; ceux qui ont échappé par les délayans, les lavemens, les absorbans, la saignée, avoient pour signe de guérison, des parotides ou des éuflures aux jambes, dont on venoit difficilement à bout par la suppuration, & par la résolution.

Ce mois qui n'est ordinairement pas fertile en maladies, a produit beaucoup de fausses pleurésies, des catharres à la tête & à la poitrine, des dartres, des démangeaisons à la peau; il sembloit que la transpiration interceptée en partie pendant l'hiver, étoit la cause de tous ces maux, & que les humeurs âcres cherchoient à se faire jour au dehors: le petit lait, les lavemens, les boissons abondantes & apéritives réussissoient à merveille.

Il a régné aussi des maux de gorge, accompagnés de gonflement des amygdales & de la luette; comme ces maux étoient sans fièvre, une saignée, de la diète, des gargarismes suffisoient pour les combattre.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois d'Avril 1759, par
M. BOUCHER médecin.*

On peut dire que le tems a été ce mois à la sécheresse, quoiqu'il ait plu nombre de jours, la pluie n'ayant eu lieu que par des intervalles courts : aussi le barometre a-t-il toujours été haut ; & nos campagnes ensemencées de lin & des grains de Mars, souffroient de la sécheresse à la fin du mois. Les vents ont été variables pendant tout son cours.

Il y a eu des alternatives de tems doux & de tems froid. Le 6, le thermometre a été observé l'après-dîner à 14 degrés, & le 7 il n'a pas monté plus haut qu'à $9\frac{1}{2}$ degrés. L'air s'est adouci les jours suivans. Le 16, le 17 & le 19, il y eut la nuit de petites gelées blanches, il a fait chaud les derniers jours du mois ; le 26, le thermometre monta à 17 degrés, & le 27 à $17\frac{1}{2}$.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois $17\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & pour la moindre chaleur, 3 degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27.

94 OBS. MÉTÉOR. FAITES À LILLE.

pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de $7 \frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

8 fois du Nord vers l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

6 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'O.

7 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

3 jours de grêle.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois
d'Avril 1759, par M. BOUCHER.*

Il y a eu, dans le cours de ce mois, parmi les jeunes gens & les enfans, des fièvres rouges-malignes, qui s'annonçoient par un frisson & un grand abattement, suivis bientôt d'une grande chaleur, violent mal de tête, mal de gorge, douleurs cardialgiques, oppression, angoisses, envies de vomir, vomissemens, &c. L'éruption rouge se montrait au bout de vingt-quatre heures; elle ne soulageoit point: j'ai vu deux jeunes gens tomber dans le délire au deuxième jour; les yeux étoient rouges & égarés, le

pouls petit & fréquent, la peau échauffée & seche; les levres & la langue devenoient aussi bientôt seches: une inflammation érysipélateuse s'emparoit du voile du palais & d'une partie du gosier; les malades n'avalent qu'avec une peine extrême, ils refusoient même toute boisson; ils rendoient des vers morts. J'ai vu mourir de cette maladie au septieme, une demoiselle de seize ans, avec des signes de gangrene intérieure; une fille de sept à huit ans est morte dans le cinquieme; une sœur aînée à celle-ci a été, à sa convalescence, environ trois semaines dans une bouffissure générale, dont elle est enfin guérie.

Il a régné beaucoup d'angines, les unes purement inflammatoires avec gonflement des amygdales, & d'autres qui consistoient en une inflammation érysipélateuse du voile du palais, qui se communiquant dans une étendue plus ou moins considérable du gosier, affectoit aussi souvent les trompes d'Eustache & le fond de l'oreille; il s'en est suivi dans quelques personnes des dépôts dans ce dernier organe. La cure de cette espece d'angine doit être un peu différente de l'autre; les saignées ne doivent pas être poussées aussi loin que dans l'autre espece; & l'on est obligé d'avoir recours plus libéralement aux boissons aigrettes, délayantes & laxatives en même tems, suivies d'apozemes composés d'anti-phlogistiques, d'anti-septiques & purgatifs. Nous avons eu aussi des angines pitiu-

teuses , dont on a guéri par la purgation réitérée.

Les pleurésies & les péripneumonies franches ont été encore fort communes. Le sang tiré des veines avoit une consistance très-ferme dans la plupart des malades , & il étoit couvert d'une coëne très-dure ; ce qui joint à la force de la fièvre , obligeoit à tirer beaucoup de sang & en peu de tems , sans quoi les dépôts s'en suivoient bien vîte ; plusieurs sont morts au cinquieme de la maladie ; la texture serrée du sang rendoit dangereux l'usage des sudorifiques & des résolutifs animés : j'ai trouvé dans le suc de cerfeuil , mêlé avec du petit vin blanc , & édulcoré avec le syrop violat , un remede mitoyen en ce genre , qui , secondé par l'application de quelques cataplasmes appropriés , a opéré une résolution salutaire dans quelques malades. La crise de la maladie a eu lieu en plusieurs par les selles en partie ; quelques-uns ont rendu des vers.

Il y a eu , parmi les pauvres sur-tout & dans la garnison , beaucoup de fièvres tierces , des doubles-tierces & des continues rémittentes , & quelques apoplexies.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Juillet ; & je lui en ai rendu compte.
A Paris , ce 21 Juin 1759.

BARON,

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Françoisè, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

A O U S T 1759.

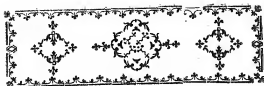
TOME XI.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1759.

DISSERTATIONS

Chymiques de M. POTT, recueillies & traduites tant du latin que de l'allemand, par M. DEMACHY, gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu. A Paris, chez Hérissant, rue S. Jacques ; 4 volumes in-12. Prix relié 10 livres.

DÈS l'année 1716, M. Pott, un des meilleurs disciples de Stahl, profondément instruit de la Chymie, tant par la lecture des auteurs qui en traitent, que par un travail assidu, & des expériences bien faites ; M. Pott s'annonça comme chymiste

à Halles, en y publiant une dissertation sur les soufres des métaux.

Les soufres sont, dit-on, une partie essentielle aux métaux ; ils en contiennent le phlogistique, & leur grande expansibilité leur donne des vertus admirables, soit en médecine, soit dans la transmutation ; aussi pour enlever aux métaux ce soufre prétendu, les anciens chymistes n'ont-ils rien épargné. Détailler ces travaux des anciens, apprécier leurs opinions & leurs expériences, & réduire les éloges qu'on fait des soufres métalliques à leur juste valeur : tel est le but de M. Pott ; & cette première dissertation, pleine de faits & de raisonnemens, prouve combien la lecture, quoique fastidieuse, des auteurs alchymiques, peut receler de bonnes choses qui n'échappent qu'à deux sortes de lecteurs, aux gens peu attentifs, & à ceux qui sont trop pleins de préjugés.

Quatre ans après ce premier ouvrage, M. Pott publia une analyse de l'orpiment, où après avoir exposé les variétés des sentimens sur la nature, les dénominations, les propriétés & les parties constituantes de son minéral, il démontre que c'est l'union naturelle du soufre & de l'arsenic ; union différente néanmoins de celle que l'art opere, & qui donne les différens arsenics colorés. On trouve dans cette dissertation une huile singulière d'orpiment, qui, au premier coup

d'œil ; pourroit en imposer. Après avoir indiqué les moyens de l'obtenir , on y examine sa nature ; & il résulte que c'est l'arsenic dissous par l'acide concentré du sel marin , & rendu onctueux par la présence du soufre de l'orpiment. C'est à la fin de la dissertation , que se trouvent cités les auteurs qui n'ont pas craint d'employer intérieurement l'orpiment & l'arsenic ; on les met en opposition avec ceux qui en ont redouté l'usage , & on conclut par le reléguer parmi les remèdes externes ; il rend de très-grands services aux chirurgiens , dans la cure des ulcères , des fistules , &c.

Si le total des œuvres de M. Pott est plus particulièrement destiné à la Chymie , on trouve néanmoins à la fin de plusieurs de ses dissertations , des vues de pratique médicale ; & ces vues complètent l'utilité qu'on peut retirer de la collection que nous annonçons.

Il ne nous est pas possible de suivre , même avec concision , les trente-deux Dissertations ou Mémoires , qui forment nos quatre volumes françois. Les premières étoient faites dès 1716 , & les dernières sont de l'année 1757 ; toutes étoient éparées , & les unes ont été recueillies au nombre de six , en 1739 , avec trois dissertations particulières , sous le nom de première Collection ; trois autres furent publiées en 1741 , sous le titre de seconde Collection. Des sept volu-

més in-4^o, intitulés, *Miscellanea Berolinensia*, quatre contenoient plusieurs mémoires latins; les volumes françois de l'académie de Berlin en contenoient quelques autres; enfin M. Pott en avoit fait imprimer en allemand, deux qui n'avoient pas été présentés à l'académie. Par l'exposé que voici, il est aisé de sentir, & combien de volumes il eût fallu posséder, pour avoir toutes les œuvres de M. Pott, & l'importance du service qu'on a rendu aux chymistes, d'en faire le recueil complet, & de le traduire en françois.

A ces considérations se joignent celle de deux manuscrits de l'auteur, publiés ici pour la première fois, celle du mérite particulier des œuvres d'un aussi célèbre chymiste que M. Pott, & celle enfin des remarques du traducteur, qui « attaché par goût & par » état, à l'étude de la Chymie, a dû concourir pour sa part, à la perfection de l'ouvrage chymique qu'il publie. » Il y a en effet concouru, & la clarté de ses notes, la modestie de ses objections, ou la politesse de ses répliques, nous rappellent le souvenir des notes qu'un sçavant avoit mises à la suite du Traité du salpêtre de l'illustre M. Stahl; même abondance, même sçavoir dans les deux commentateurs, & pour rendre le parallèle complet, même intelligence en publiant les ouvrages de chymistes très-sçavans.

C'est pour confirmer davantage ce que nous disons des dissertations de M. Pott & des notes de son traducteur, que nous allons encore exposer l'analyse de quelque une de ses dissertations.

Les corps sont dissolubles, les uns par un dissolvant, les autres par un autre; & on convient assez généralement en chymie, que la dissolution s'opere, à raison de l'analogie qui se trouve entre le corps à dissoudre, & son dissolvant, ou même entre quelques parties constituanes de l'un & de l'autre, pourvu que ces parties constituanes aient sur les autres un plus grand degré d'activité ou qu'elles soient en plus grande quantité.

Plusieurs choses concourent à la dissolution, la chaleur, la trituration, la nature des instrumens, la longueur du tems, exprimée par les alchymistes par le mois philosophique, & que le traducteur remarque être le plus ordinairement de quarante jours,

L'eau dissout bien des substances, & entr'autres, elle enleve au mercure une vertu anti-vermineuse, qui semble prouver qu'elle lui a enlevé quelque chose de sa substance, tandis que le traducteur observe que le mercure conserve constamment son même poids; les acides végétaux attaquent les gommes résines, des substances calcaires, quelques métaux, & sur-tout le cuivre & le plomb: cette dernière dissolution donne par la distil-

lation, un esprit inflammable, qu'on croit, dit M. D. « être une récomposition de l'acide avec le phlogistique. »

L'huile de vitriol dissout le mercure en bouillant. M. D. remarque qu'alors il passe un esprit sulfureux sur l'origine duquel on peut se tromper ; toute l'huile de vitriol, noyée successivement d'eau, peut se convertir de même en acide sulfureux, sans que rien lui fournisse du phlogistique.

Comment les huiles dissolvent-elles les chaux métalliques ? C'est, dit M. D. parce qu'elles trouvent abondamment dans l'huile bouillante le phlogistique dont elles étoient privées.

Si l'on desire voir plus amplement comment notre traducteur, bon patriote, surtout lorsqu'il s'agit de défendre la vérité, sans lui donner atteinte, justifie les chymistes François que M. Pott a critiqués, on peut lire les notes de la dissertation sur les causes de la couleur rouge des vapeurs nitreuses, celles sur la base du sel commun, celles sur le borax, &c.

Les liqueurs æthérées qui résultent de la dulcification d'un acide minéral par l'esprit de vin, sont depuis plusieurs années l'objet des travaux, des disputes, & ce qui est plus précieux, des découvertes de nos chymistes. Sans détailler ici les recherches pleines d'érudition, qui enrichissent les

trois dissertations de M. Pott sur chacun des acides minéraux dulcifiés, on trouve dans plus de cent notes du traducteur, qui les accompagnent, tout ce qui s'est dit, fait ou passé de plus remarquable à ce sujet, depuis la publicité de cette partie de l'ouvrage de M. Pott : on y voit l'usage de l'æther pour le refroidissement des liqueurs, & une infinité d'observations utiles, & de faits qui démontrent que le traducteur ne s'est pas uniquement occupé à sçavoir ce que pensoient ou ce qu'avoient fait les autres :

Terminons cette annonce par le précis d'un ouvrage d'un genre différent, & qui termine aussi toute la collection. C'est une notice alphabétique des auteurs, & de leurs ouvrages cités par M. Pott ; notice qu'il auroit été très-facile de faire, en transcrivant par ordre ces noms & ces titres ; mais l'intention du traducteur étant, en faisant cette note, de démontrer qu'il n'étoit pas étonnant qu'il se trouvât peu de conformité entre les textes cités par M. Pott, & ceux que M. D. a consultés, il a recueilli dans les meilleurs bibliographes les éditions différentes de chaque ouvrage ; & c'est ce qui rend cette piece très-importante pour ceux qui aiment l'exactitude. Non content d'un pareil travail, il s'est encore imposé la loi, de faire tous ses efforts pour découvrir

l'existence des diverses éditions qu'il découvroit, persuadé que quelques bibliographes ont pu eux-mêmes être induits en erreur ; il est un grand nombre d'éditions qu'il n'a pu trouver, mais du moins assure-t-il qu'il a vu les principales : ainsi tout a concouru pour donner à l'ouvrage de M. Pott le dernier degré de perfection.

T A B L E A U

Des Maladies où l'on découvre leurs signes & leurs événemens, traduit du latin de Lommius, avec des remarques : ouvrage qui renferme les observations les plus importantes pour acquérir une parfaite connoissance de tous les maux du corps humain, en prévoir les suites, en pénétrer les causes, & s'assurer de leurs remèdes. A Paris, chez Debure l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, 1 volume in-12. Prix relié 3 livres.

Lommius, médecin de Bruxelles, qui vivoit, il y a plus d'un siècle, nous a laissé un ouvrage achevé sur le diagnostic & le prognostic des maladies. Ce traité qui est d'un très grand prix aux yeux des connoisseurs, n'est pas fort commun, par la nécessité dont est le livre à tous les médecins qui

aiment véritablement leur profession, & qui cherchent à s'en instruire parfaitement. Nous ne nous étendrons pas sur les avantages que l'on retire tous les jours d'un si excellent ouvrage; il suffit seulement d'observer que la science du diagnostic est la base de la guérison, que sans elle on est exposé à des erreurs continuelles, & nous osons même assurer que quand un médecin a bien su placer son diagnostic, que son malade est à moitié guéri; car avec quelques connoissances, & un bon sens ordinaire, il vient aisément à bout du reste de l'ouvrage. A l'égard de la doctrine des prognostics, elle est moins intéressante pour les malades; mais c'est la partie la plus brillante du médecin: c'est elle qui décide de son aptitude à l'exercice de sa profession, de la nature du génie avec lequel il fait ses observations; de façon qu'on peut assurer sans témérité, qu'un médecin qui se trompe *lourdement* & *le plus souvent* dans son prognostic, fera toujours un médecin très-médiocre; c'est elle, en un mot, qui le distingue supérieurement de cette sorte d'empyriques, de toute espèce, qui ne craignent pas de se charger du sort d'une infinité de malades dont les maux sont au-dessus de leurs forces, & de faire dépendre la vie des hommes de leurs opinions frivoles ou de leur routine.

Lommius qui avoit prévu tous ces inconvé-

niens qu'entraîne la pratique de la médecine ; avoit formé le dessein de transmettre à la postérité des observations fidelles sur toutes les maladies. Ce tableau est en petit , mais il est fini ; tous les traits dont il est formé , partent d'un grand médecin , & d'un exact & d'un intelligent observateur ; & la maniere avec laquelle il est présenté , le met encore dans un plus beau jour.

On ne sçauroit donc trop applaudir aux soins de celui qui a bien voulu traduire cet ouvrage , & nous en rendre par-là l'acquisition plus facile. C'est à feu M. le Brethon , médecin , que nous devons cette traduction. Il y a déjà plus de quarante ans qu'elle est faite , comme on le voit par la date de l'approbation qui est de feu M. Burette , notre sçavant & illustre confrère. Des raisons particulières ont retardé de jour en jour la distribution de cet ouvrage , que nous croyons cependant que le public ne recevra pas avec moins d'empressement.

Cette traduction nous a parue assez bien entendue & ordonnée ; l'auteur n'a pas cru devoir s'astreindre au sens littéral dans certains endroits , pour donner plus de liberté à ses idées , & pour présenter les choses avec plus de clarté. Il a ajouté des remarques , qui pour la plûpart sont intéressantes , & doivent contribuer à rendre cette édition propre à figurer à côté des éditions latines ,

qu'on ne peut se procurer quelquefois qu'avec difficulté. Ces remarques sont extraites des meilleurs auteurs de médecine, & ne déparent pas celles de Lommius, dont tous les médecins connoissent l'importance & le prix.



OBSERVATION

Sur une fille qui, à la suite d'une suppression, tomba en catalepsie & dans un sommeil de deux mois, qui a été guérie par les bains des pieds, & les frictions mercurielles, par M. MICHEL, agrégé au collège des médecins de Moulins, & médecin de l'hôpital de S. Joseph de la même Ville.

Claudine Despal, fille âgée de dix-huit ans, d'un tempérament très-sanguin, entra dans l'hôpital des femmes le 21 Octobre 1758, attaquée d'une suppression depuis deux mois, occasionnée par une peur; elle jettoit le sang par le nez & par la bouche, en si grande quantité, que quatre saignées faites au bras, & une au pied, suffirent à peine pour l'arrêter: je la fis mettre à l'usage de l'eau de veau, avec le nître & les herbes tempérantes; & elle ufoit par intervalle d'une tisane simple, rendue acide par le fyrop

de verjus ; les lavemens , les juleps émulsionnés , tout ce qui étoit enfin capable d'arrêter & réprimer la fougue du sang , fut mis en usage ; au bout de huit jours , elle parut se bien porter ; son pouls étoit tranquille , plus d'hémorragie , ni de pesanteur de tête : elle étoit comme on pouvoit la souhaiter , à la couleur près de son visage , qui étoit plus haute que dans l'état de santé ; elle persista dans ce mieux pendant quinze jours : au bout de ce tems-là , les symptômes reparurent les mêmes qu'auparavant , & furent combattus , à peu près , par les mêmes remèdes , mais inutilement ; au troisième jour de sa rechute , je la trouvai à ma visite , comme attaquée d'un catarrhe suffocant ; la malade avoit le râle , le pouls étoit foible , le visage étoit défiguré , & cette fille presque sans connoissance & dans un état d'agonie ; je lui fis préparer une potion cordiale acidulée avec le syrop de berberis , pour ranimer ses forces , ne croyant pas pouvoir lui ordonner autre chose ; le lendemain je revins à l'hôpital , mais voyant son lit dégarni , je jugeai qu'elle étoit morte ; je n'en parlai point , & personne ne m'en parla.

Je restai ainsi pendant deux mois , au bout desquels passant devant un lit qui étoit fermé , je demandai quelle étoit la malade ; je fus fort étonné , quand on me fit voir cette pauvre fille qui étoit précédemment

dans un autre lit, où je l'avois mise quand elle arriva à l'hôpital : je l'examinai attentivement ; les couleurs de son visage étoient des plus vives , son pouls fort naturel : elle étoit dans un sommeil comateux très-tranquille , privée en entier de mouvement & de sentiment ; toutes les parties de son corps restoient exactement dans la situation où on les mettoit ; & ce qui est singulier , c'est qu'en les déplaçant , on s'appercevoit qu'elles étoient toutes fort roides , & se prêtoient difficilement , excepté la tête qui cédoit aisément , & gardoit , comme les autres parties , la situation où on l'avoit mise une fois : je n'eus rien de plus pressé que de demander comment on l'avoit conduit pendant ce long intervalle , & la suite du déplorable état où je l'avois laissée la dernière fois que je l'avois visitée ; on me répondit qu'elle avoit resté dans le râle environ vingt-quatre heures , & qu'elle étoit tombée à la suite dans le sommeil où je la voyois ; sans avoir rien dit , ni s'être remuée depuis , à l'exception de quelques momens dans la journée ou dans la nuit ; qu'on l'élevoit un peu , pour lui faire avaler quelques cuillerées de bouillon ou de tisane , dont elle rejettoit au moins les deux tiers , & que pensant qu'elle étoit à chaque instant prête à mourir , on avoit cru inutile de lui rien faire prendre , ni de m'en parler ; je n'en jugeai pas ainsi :

au contraire je résolus de donner tous mes soins les plus pressans à cette misérable ; & réfléchissant sur son état ; il me fut facile de penser , eu égard à la cause antécédente , que le sang qui avoit fait tout le ravage au commencement , s'étoit porté au cerveau , & que faisant une compression sur les nerfs , je ne devois pas chercher ailleurs la cause de la catalepsie , & que quoique le pouls & la respiration fussent dans l'état naturel , je n'avois tout au plus que lieu de juger que le cervelet qui envoie des nerfs au cœur & aux organes de la respiration , n'avoit souffert aucune compression : je voulus faire pratiquer des saignées , mais je ne pus en tirer d'aucune partie du corps , les lavemens ne purent avoir lieu ; les remèdes pris par le haut ne me paroissoient pas indiqués ; après tout , comment les faire prendre : je fis lever la malade , & je lui fis mettre dans l'eau chaude les deux pieds ; on la laissa dans l'eau , ayant soin de lui faire frotter doucement les jambes , & jusqu'à moitié des cuisses par intervalle , & après les frottemens , la faisant couvrir , pour que la vapeur de l'eau chaude pénétrât & ramollît le tissu de la peau : au bout d'une heure , elle fut couverte de sueur ; son pouls étoit un peu foible , on la mit au lit ; cela n'empêcha pas que le soir je n'en fisse faire autant ; enfin après trois jours de
ces

ces bains, comme elle n'avoit aucun mouvement, ne pouvant pratiquer d'autres remèdes, je me décidai pour les frictions mercurielles; mais, m'objectera-t-on, comment pouvoit agir le mercure, étoit-il pour lors indiqué?

Je réponds à cela, que le mercure agit par la pesanteur de ses molécules sur le sang & la lymphe, qu'il dissout; mon idée fut de diminuer la roideur des membres, en brisant & divisant les fluides; & j'ai pensé qu'entrant dans le torrent de la circulation, il pouvoit opérer cet effet par-tout où il feroit porté; d'ailleurs la malade étoit sans fièvre: pourquoi ne pas penser à la congestion qui étoit dans tous les points de la circonférence, qui demandoit des remèdes propres à mettre en mouvement les liqueurs ralenties: or le mercure m'eut paru le remède unique, puisqu'il ne pouvoit l'administrer dans l'état présent de la malade.

Je lui fis donc administrer une friction de trois gros d'onguent mercuriel; en la frottant, elle cria un peu, sans rien articuler; ce qu'elle ne fit pas avant les bains; de jour à autre les frictions furent faites, en commençant par les pieds, & dans la même progression qu'on auroit fait dans une maladie vénérienne; à la cinquième, elle répondoit par *oui* & *non*, & ne pouvoit articuler d'autres mots distinctement, quoiqu'elle eût

eût bien envie ; le sommeil n'étoit plus si profond ; après dix frictions , elle parloit & remuoit les extrémités des pieds & des mains ; je lui fis prendre un petit apozeme de casse dans le petit lait , avec la manne , qui fit au mieux ; le lendemain , elle porta une main à sa bouche , & levoit ses deux pieds sous sa couverture , à la hauteur d'un demi-pied ; dans ce tems-là les regles parurent , elle les eut pendant trois jours : je fis administrer , après qu'elles furent passées , deux nouvelles frictions ; le mercure ayant divisé la lympe , elle devint plus coulante , & l'impuissance de mouvoir ses membres , se dissipa peu-à-peu , & il ne lui resta qu'une vacillation en marchant ; avant le tems qu'elle devoit avoir ses regles , je lui fis mettre huit jours les pieds dans l'eau , deux fois par jour , pendant environ trois quarts d'heure ; elle les eut abondamment le 15 Mars , qui répondoit au tems ; à la fin de ce même mois , je lui ai fait prendre les eaux de Bardon , en y ajoutant simplement le sel de nître , pour les faire percer plus aisément ; elle les a pris pendant quinze jours avec un grand succès ; elle jouit à présent de la meilleure santé ; elle a été purgée trois fois dans le cours de sa maladie & des frictions ; elle a pris quantité de boisson humectante & délayante : j'espere remédier à ce qui lui reste , c'est-à-dire , à la foiblesse

des articulations des genoux , par les eaux de Vichy , qu'elle prendra au mois prochain. J'ai oublié de dire qu'après les bains & les deux premières frictions , on entendoit dans son ventre des borborygmes qui me firent augurer une métastase , ce qui arriva effectivement , comme on a vu ci-dessus.

Il est étonnant que cette malade ait resté deux mois dans un sommeil tranquille , un pouls naturel avec un engorgement si considérable. Tous les auteurs parlent de la catalepsie , qui a duré aux uns quelques heures , aux autres quelques jours. *Etmuller* en rapporte une observation tirée de *Fonsseca* , d'une femme qui , après une suppression , avoit coutume pendant six heures de chaque semaine , de tomber dans la catalepsie. *Plater* rapporte des exemples de cette maladie occasionnée par la fâme & la vapeur du charbon. *Schenkius* en cite occasionnées par des vers. *Forestus* & *Tulpus* citent des jeunes gens des deux sexes , qui sont tombés dans ces accès , pour s'être trop livrés à des réflexions amoureuses ; il s'en est vu qui avoient leur source dans l'affection hypochondriaque , tel que nous l'a dépeint *Hildesheim* ; mais je n'ai vu dans aucun auteur un sommeil si long. Comment concevoir que le sang se déterminant au cer-

veau , & faisant une congeſtion auſſi conſidérable , la malade ne ſoit pas morte ? Je réponds à cela une choſe bien ſimple ; la congeſtion une fois faite , il y avoit lieu de penſer que la circulation ſ'entretenoit dans les grands vaiſſeaux , ſans que la congeſtion qui étoit faite , fût aſſez conſidérable pour attaquer le fond de la vie , quoiqu'elle le fût aſſez pour ôter le mouvement & le ſentiment.

Mais le défaut d'alimens pendant deux mois , comment n'a-t-il pas produit la mort ?

Il eſt vrai que la malade prenoit peu de choſe , puisſque ſept à huit cuillerées de bouillon ou de tiſane , lui ſuffiſoient en vingt-quatre heures ; mais l'état tranquille dans lequel elle étoit , occaſionnoit moins de tranſpiration : ſon pouls qui étoit naturel , démontroit bien que le cœur n'avoit pas un mouvement fort ; ainſi , à proportion , moins forte étoit l'action du centre à la circonſérence , plus grande étoit la diminution de tranſpiration , & cette déperdition de ſubſtance moins forte exigeoit moins de nourriture.



LETTRE

*De M. DUMONCHAU, médecin du Roi
aux hôpitaux militaires de Douai, à
l'auteur du Journal, sur deux phénomènes
très-singuliers.*

MONSIEUR,

Voici une observation que je trouve dans des papiers de médecine, dont je suis possesseur, laquelle m'a paru assez frappante pour croire devoir vous en faire part. Je compte que vous voudrez bien la rendre publique par la voie de votre Journal.

Une paysanne de ces cantons-ci avoit depuis plus de six mois une suppression d'urine bien complète. Une diarrhée de plus, devenue habituelle, la fatiguoit au point qu'elle devint d'une maigreur surprenante; ce surcroît de douleur pourtant lui étoit en quelque sorte devenu un bien; les reins se déchargèrent par la voie des intestins. Réduite au plus triste état, cette malade n'attendoit plus de l'art des médecins aucun secours qui pût la soulager, lorsqu'un nouvel accident, au milieu des plus déplorables symptômes, lui apporta la guérison qu'elle n'osoit plus espérer. La langue lui enfla, elle grossit & prit tant de volume, que les passages de l'air en furent

presqu'entièrement empêchés ; tout menaçoit de la suffocation & de la mort ; cependant qu'arriva-t-il ? La malade sentit sous sa langue une douleur plus cuisante , elle y porta le doigt , elle la grata , la pressa , la déchira , en tira une pierre , un vrai *calcul* ; & dès ce moment heureux pour elle , l'urine reparut dans ses couloirs , le flux de ventre cessa , l'embonpoint revint , & la malade guérit.

Vous pouvez bien penser , Monsieur , que dans le tems on ne manqua point de parler beaucoup de cette maladie si extraordinaire ; elle parut singulière apparemment : la plupart des médecins , toujours si difficiles , & si lents approbateurs de ce qu'ont fait leurs confreres , crierent à la fable , au mensonge ; cependant on fut obligé d'y croire , quand on vit un autre fait de cette nature ; c'est une observation de M. *Lamelin* , autrefois bon médecin , vivant à Valenciennes. Un jeune homme de cette Ville souffrit pendant long-tems d'une suppression d'urine , avec complication d'un cours de ventre *féreux* ; enfin il survint à la tempe un abcès qui dura long-tems aussi , & qui en s'ouvrant , laissa voir un *calcul* , dont l'extraction rendit à l'urine son cours , & au malade la bonne santé dont il jouissoit avant l'arrivée de tous ces maux.

Ces observations , Monsieur , ne sont pas

récentes ; je leur crois plus de cinquante ans. Je les ai extraites & traduites d'un très-grand traité latin manuscrit de médecine pratique , composé par feu *Gabriel Leclercq* , médecin à Avenes en Hainaut. Cet ouvrage rempli d'excellentes choses , a , comme bien d'autres , effuyé le sort des manuscrits *orphelins* , tombés en mains étrangères. Il n'a point été publié après la mort de l'auteur , qui l'avoit mis , autant , au moins qu'il étoit en sa puissance , en état d'être rendu public , & qui l'avoit paré de plusieurs approbations des meilleurs médecins de Louvain & de Bruxelles. Il n'y a pas apparence qu'il soit jamais mis au jour ; c'est une raison qui m'engagera à vous envoyer , si vous l'agréez , Monsieur , ce que j'y pourrai trouver d'assez intéressant , en fait d'observations , pour mériter l'attention du public.

J'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATION

Sur les effets de la Morelle , par M. DUMOLIN , médecin à Cluny , par Mâcon.

En 1743 , deux filles de Jean du Patier , marchand , rue Mercière , à Cluny , âgées , l'une d'environ sept ans , l'autre de huit , furent frappées d'une manie au-dessus de leur

âge. Les phénomènes furieux dont elles étoient affligées, me firent soupçonner le poison : je leur fis donner quelques verres de tisane stibiée ; elles vomirent, l'une deux bayes, l'autre trois de *morelle furieuse*, entières, aussi pleines, aussi fraîches, qu'au moment qu'elles sont détachées de la plante, dans leur parfaite maturité ; cependant la manie se soutenoit depuis près de vingt-quatre heures ; tous les membres étoient frappés de foibles mouvemens convulsifs ; le geste étoit audacieux, leur regard exprimoit la fureur, le ris sardonique immodéré succédoit & faisoit place aux larmes amères ; elles bégayoient des paroles hardies, & cherchoient à mordre & déchirer tout ce qui se présentoit devant elles : l'anus, le sphincter de la vessie étoient relâchés ; les extrémités inférieures étoient engourdis par une atonie paralytique : l'effroi s'empara de l'esprit timide du peuple voisin ; la superstition, compagne inséparable de la foible crédulité, enfanta des prodiges ; on cria au sortilège sur ces créatures innocentes, & l'organe de l'ignorance les publia hautement possédées ; on fit des prières, & l'exorcisme donné sans connoissance, fut aussi sans succès ; l'émétique en lavage, réussit : demi-heure après l'opération du remède, le public surpris vit jouer en pleine rue nos convalescentes avec les compagnes de leur âge ; aujourd'hui elles jouissent

d'une santé ferme & vigoureuse , & n'ont jamais ressenti aucune impression fâcheuse du poison, dès l'instant qu'il fut rejeté au dehors.

L'éréthisme des nerfs , les tensions spasmodiques , les mouvemens convulsifs de certaines parties, l'atonie, le relâchement du sphincter de la vessie & de celui de l'anus , le délire universel tirent-ils leur naissance d'un tourbillon de vapeurs stimulantes , attachées à l'atmosphère des fruits de la *morelle furieuse* ?

Ces fruits rendus entiers , favorisent la réponse conséquente à la question. Il est démontré qu'ils furent avalés , sans nulle laceration , sans avoir reçu un coup de dent chez l'une , ni chez l'autre malade ; & dès-lors on pourroit tout au plus se livrer au soupçon de l'épanchement de leur suc pendant leur long séjour sur l'estomac ; mais les bayes rendues , farcies de semences , & les suc dont elles étoient remplies , d'une couleur & d'une consistance homogène à ceux des fruits que je détachai de la plante , n'impriment point à ce fait le caractère de l'évidence.

Le tourbillon des vapeurs *nécrotiques* , flottant autour de la baye (a) nous découvre un agent sensible dans les opérations de la morelle sur nos malades.

J'abandonne aux maîtres de l'art la théorie fine & lumineuse dont ils embellissent

(a) Tourbillon analogue à celui des *mosfètes*.

l'explication des phénomènes prodigieux dûs à l'irritation des nerfs. Qu'il me soit permis de rapporter ici, d'après le célèbre Richard Mead, la différence des effets produits par les poisons minéraux, de ceux qui succèdent aux poisons végétaux, quoiqu'ils agissent par les mêmes principes, mais seulement avec plus ou moins d'activité (a). *Nec omninò admirandum est, symptomata à vegetabili veneno cum his à minerali discordare, etiamsi ejusdem sint generis & solummodo inæqualis vis; solidiores enim particulae minerales cum stomachi erodant tunicas, totalem mortificationem & gangrænam inducunt, & sic simul & semel suum perficiunt opus: sales verò plantarum debiliores, non nisi levem excoriationem infligere possunt, ad cujus sensum molestum, angores & spasmi insequentes potius sensim & sensim exhauriunt vires; in hoc casu animal nec tam de repente, nec iisdem sub symptomatibus succumbit.*

Les premières voies se trouvent fermées pendant vingt-quatre heures aux fruits meurtriers; à peine en sont-elles délivrées, que le calme & la sérénité renaissent; nos possédées prétendues folâtres & jouent dans la rue avec les compagnes de leur enfance. Le vinaigre, l'hydromel, la thériaque & (a) Rich. Mead, *Mechanica expositio venenorum*, pag. 117.

tous les antidotes vantés, produiroient-ils en pareils cas de si prompts effets ? La plupart des poisons avalés impriment à l'estomac une contraction spasmodique ; le resserrement du pylore s'oppose à leur passage dans les intestins ; leur long séjour sur l'organe intéressé, ne change point l'indication essentielle ; l'ennemi doit être attaqué dans son retranchement ; l'émétique en lavage y conduit, il offre des armes sûres pour en triompher : les secours destinés à rétablir le jeu des solides, à rappeler les liqueurs sous les pressoirs de la vie, à réparer les désordres, les impressions qui succèdent aux venins portés sur l'estomac, n'entrent point dans mon observation ; mes malades n'en eurent aucun besoin.

Je finis en esquisant le tableau de mes malades dans la description des effets du poison de l'aconit & de la cigue, tirée de la traduction latine de J. Gorée, médecin Parisien, sur le Traité des antidotes du fameux Clavien, le célèbre poète & médecin Nicander.

Il parle de la cigue :

*Hæc primum tentat caput, & caliginè densâ
Involvit mentes, tempus vehementer utrum-
que*

*Palpitât: ex oculis madidus delabitur humor
Perpetuè. Apparet geminum quodcunque
videtur ;*

dans votre Journal ; si vous les trouvez utiles, j'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu une Dissertation sur le choix des purgatifs, & sur la maniere de les employer utilement.

C'est une erreur de la vieille chymie, que le sel alcali-volatil est de l'essence de la putréfaction ; on peut démontrer la fausseté de cette prétention, en ce que l'alcali-volatil est le produit du feu, aussi bien que des mouvemens intestins de certaines substances ; en second lieu, parce que les excréments de l'homme qui sont très-fétides, ne donnent presque point de ce sel ; en troisième lieu, parce que l'urine portée au dernier degré de putréfaction, ne fournit plus de sel volatil ; aussi les chymistes qui veulent le retirer de cette dernière substance, la font-ils putréfier dans des vaisseaux clos, afin de retenir le sel volatil, qui sans cela se dissiperoit dans l'air ? Enfin il n'est personne qui ne distingue l'odeur du sel volatil dans l'urine légèrement putréfiée d'avec l'odeur de l'urine corrompue. Il faut donc conclure de-là que l'alcali volatil ne s'engendre qu'accidentellement dans la putréfaction, & d'une matière propre. Je serois fort porté à croire que cette matière propre est la même que celle de l'alcali-fixe, joint chymiquement au phlogistique, & à quelque portion de matière grasse, & d'eau, puisque le sel ammoniacal

nîtreux, *déflagre* dans le vuide chymique, & que le fel alcali volatil, traité avec les terres absorbantes, se résout en terre, en huile & eau. Plusieurs expériences faites par le docteur Pringle, ont démontré que l'alcali-volatil retarde la putréfaction des substances; si je démontre donc que la vapeur qu'exhalent les corps fétides, est un ferment propre à produire la corruption, ces substances seront nécessairement différentes.

Je ne sçaurois démontrer ce fait *à priori*; cette vapeur est incoërcible; d'ailleurs je suis éloigné & par mon état, & par ma manière de penser des spéculations; ainsi je vais rapporter quelques effets.

Cette vapeur conservée pendant un certain tems dans des charniers, est devenue pestilentielle, elle a fait perdre le ressort à l'air, la flamme de la chandelle n'a pu y subsister, & les hommes non seulement y ont été suffoqués; mais leur corps s'est enflé tout de suite, & est devenu sphacélé. Ces observations ont été faites dans l'église de Notre-Dame, & cinq ou six personnes y moururent, dans un charnier qui n'avoit pas été aéré.

Les médecins praticiens connoissent encore ce fait, lorsque l'arrière-faix se corrompt dans l'utérus; soit qu'il ait resté après l'accouchement, ou après l'avortement, il survient un état de dépérissement, l'haleine

du malade est fétide, & son état devient semblable à celui que j'ai détaillé ci-dessus, si la maladie arrive au dernier période.

Le même effet s'observe dans la résorption du pus sanieux de la petite vérole cristalline, dans quelques fièvres épidémiques, & dans la plupart des maladies contagieuses.

La vapeur qu'exhalent les corps fétides, est donc un ferment très-propre à exciter la corruption; on doit dire même qu'il est très-actif.

Voici l'application de ce principe à la médecine pratique; lorsqu'il reste quelque partie d'aliment corrompu dans l'estomac, ou dans le premier des boyaux, les alimens que l'on prend, se corrompent en très-peu de tems, parce qu'ils rencontrent le ferment de leur corruption; de-là cet aphorisme d'Hippocrate, *quod magis impurum corpus nutrieris, ed impurius reddes*. En effet la diette convenable & les minoratifs répétés, sont les seuls remèdes qui puissent alors rétablir les fonctions; & les remèdes que l'on appelle mal-à-propos septiques, stomachiques seroient nuisibles: aussi produisent-ils des exanthèmes, en atténuant, & divisant les matières putrides des premières voies.

Je pense qu'il est inutile de rapporter d'autres faits; les médecins s'appercevront aisément

ment de l'étendue & de l'application de cette doctrine , qui est déduite de l'expérience.

Mais ce ferment n'est pas toujours nécessaire pour exciter la putréfaction ; on sçait qu'elle est naturelle à la plûpart des substances du regne animal & végétal , & qu'elle n'exige que certaines conditions. C'est une erreur cependant que de croire qu'elle s'excite naturellement dans l'estomac ; les alimens y sont agités , & lavés par les suc des premieres voies ; & s'il s'y fait de la putréfaction ou de la fermentation , soit vineuse , soit acéteuse , ce n'est jamais dans l'état de santé ; c'est ce qu'il est facile de démontrer par la saveur insipide qu'on a trouvée dans les matieres à demi digérées , que le cahot d'un carrosse fait vomir.

Mais si les forces digestives sont affoiblies , les digestions troublées par quelque affection d'esprit , le mouvement peristaltique arrêté par le spasme , comme il arrive aux hypochondriaques , alors les rapports tantôt aigres , tantôt nidoreux , les vents , &c. annoncent la fermentation ou la putréfaction.

Il faut être très-attentif à ces considérations , sans quoi les maladies se compliquent avec la fièvre de pourriture , comme on l'observe journellement dans les plaies d'armes à feu , & dans les hémorragies considérables.

Un braconier du village de Balaruc , reçut
un

un coup d'arme à feu au bras gauche, qui lui fracassa l'os ; on traita ce malade par la méthode ordinaire ; mais vers le cinquième jour, la fièvre eut des redoublemens, le poulx devint mou, caractères évidens de la complication avec la fièvre putride ; faute de remplir cette seconde indication, le malade mourut : je priai le médecin ordinaire de vouloir bien ordonner l'ouverture du cadavre. Nous observâmes des engorgemens aux boyaux, & des tampons de vers & d'excrémens dans l'ileum ; il n'est pas douteux qu'on eût pu prévenir ce funeste événement, en tenant les premières voies libres sur ce principe ; que la foiblesse du corps & les douleurs amènent la foiblesse des digestions ; celle des digestions produit la fièvre de pourriture. J'ometts beaucoup d'autres exemples tirés des hémorragies, parce qu'ils sont des suites immédiates de ce principe.

J'ai l'honneur d'être, &c.



O B S E R V A T I O N

Sur une Exfoliation qui s'est faite cinquante-sept ans après un coup reçu à la tête, par M. CHEVALIER, maître ès-arts & en chirurgie, & chirurgien employé à l'hôpital royal & militaire de Bourbonne-les-Bains, en Champagne.

M. Collon, maître en chirurgie, & chirurgien-juré aux rapports de la ville de Jusséy, en Franche-Comté, âgé actuellement de près de quatre-vingts ans, fit une chute à l'âge de treize à quatorze mois. Tout l'effort du coup porta sur le pariétal gauche, & ne fit aucune division à la peau. Quelque tems après, il s'éleva une tumeur sur tout l'endroit contus, tumeur que ses parens négligerent, la regardant de peu de conséquence; mais les accidens qui survinrent à la suite, leur firent ouvrir les yeux, & appeller un chirurgien, qui ayant été informé de l'accident arrivé au malade, se fit instruire aussi de ses signes primitifs. On lui apprit que le blessé, au moment de sa chute, perdit la connoissance & le mouvement; qu'il demeura par terre comme immobile & sans sentiment; que rappelé à lui par l'usage de quelques liqueurs spiritueuses, il eut un vomissement bilieux.

Parfaitement instruit de ces premiers signes ; il l'examina , & le trouva dans un assoupissement , duquel il ne revenoit , que lorsqu'on lui touchoit quelque endroit de la tête , & sur-tout celui où il avoit reçu le coup. Il avoit le visage rouge , un gonflement & une tension œdémateuse de toute la tête , qui s'étendoient jusqu'aux paupieres , & la fièvre ; tous ces symptomes lui firent juger qu'il y avoit compression au cerveau , par l'épanchement de quelque liqueur sur la dure-mere , entre cette membrane & la pie-mere , entre celle-ci ou le cerveau , ou dans la propre substance du cerveau. En conséquence il décida de la nécessité de l'opération du trépan , & y procéda tout de suite. Il fit une incision cruciale d'environ deux pouces & demi de long , sur autant de large , emporta les quatre angles de la plaie , & la remplit de charpie brute , qu'il laissa jusqu'au lendemain , pour absorber le sang.

Cet appareil levé , il ne découvrit aucune fente ni fêlure au crâne , malgré les recherches & les moyens qu'il employa à cet effet ; il apperçut seulement une dépression en forme d'enfoncement , qui avoit produit sur les deux tables le même effet qu'un coup violent produit sur un pot d'étain en l'enfonçant. *

* Cet enfoncement avoit occasionné tous les symptomes de la compression du cerveau.

L'élasticité de la partie, & les battemens réitérés du cerveau le rétablirent bientôt dans son état naturel : les pansemens furent faits dans la suite, avec des plumaceaux imbibés d'esprit de vin qu'on appliquoit sur l'os découvert, & d'autres plumaceaux chargés d'un digestif simple, pour panser les bords de la plaie ; mais ce pansement abandonné à la conduite de certaines personnes qui n'étoient point au fait de l'art, fut négligé, & devint préjudiciable au malade ; les bords de la plaie devinrent calleux, & l'os à découvert pendant plusieurs mois, s'altéra pour avoir été exposé aux injures de l'air.

Tout le monde sçait que ce fluide se charge de quantité de corpuscules répandus dans l'atmosphère, capables de causer des dérangemens considérables dans l'économie animale, & même d'altérer les parties les plus solides de notre corps. C'est ce que Boerhaave a judicieusement remarqué dans ses Aphorismes, s'expliquant en ces termes (a) : le péricrâne étant lésé de façon à laisser l'os long-tems découvert & à l'altérer, cet os se trouve privé des vaisseaux que lui fournissoit le péricrâne, & conséquemment des siens propres, les liqueurs restent en stagnation dans ces mêmes vaisseaux, & s'y corrompant, séparent une écaille ; ce qui fait

(a) Boerhaave, Aph. 249 & 250.

que l'os devient jaune , brun , noir , & enfin s'exfolie.

La cause de ce mal est l'interruption de la continuité des vaisseaux , ou l'air froid qui en resserre & desseche les extrémités dans l'os par sa nature : seroit-on fondé à croire pour cela qu'il y ait de la malignité (a) , ses effets étant l'augmentation des maux ? Il ne se fit cependant , malgré ce mauvais traitement , aucune exfoliation , quoique la plaie eût même été plus de deux ans à se cicatrifer. Depuis le tems de sa guérison , qui ne s'obtint qu'au moyen de quelques légers caustiques , mêlés avec des pourrissans , & suivis des dessicatifs , il n'a ressenti aucune douleur de tête , aucun étourdissement , quoiqu'il ait beaucoup travaillé d'esprit & de corps.

Il a joui de cette tranquillité parfaite jusqu'à l'âge de soixante-un ans. Ce fut dans ce tems qu'il fut sollicité par un de ses parens , pour l'accompagner dans un voyage qu'il devoit faire à Besançon : à peine fut-il à quatre lieues de chez lui , qu'une douleur des plus vives & des plus aigues , se fit ressentir avec tant de violence dans l'endroit de la cicatrice , qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il examina l'endroit douloureux , il y apperçut une tumeur de la grosseur d'une

(a) Boerhaave , Aph. 251.

134 OBS. SUR UNE EXFOLIATION

bonne noisette, qui lui étoit très-sensible ; sur-tout lorsqu'on la touchoit : il y appliqua une emplâtre de bétouine, & demanda une chambre pour se reposer ; une demi-heure ne fut pas plutôt écoulée après son application, que la douleur s'éclipsa entièrement, & il continua son voyage ; deux jours après, la tumeur s'ouvrit, & il en sortit deux esquilles d'os, de la grosseur de deux petites écailles de poisson.

Depuis cette première exfoliation, la plaie s'est ouverte deux, trois, quatre & cinq fois par an, toujours en s'y élevant des petites tumeurs tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, mais avec des douleurs beaucoup moins vives que la première fois : quoique ces petites tumeurs ne se dissipent point sans la sortie de plusieurs petites esquilles de différentes grandeur, largeur & figure ; en sorte qu'il y a déperdition de substance de la première table de l'os, de la largeur d'environ un écu de six livres.

Il ne laisse pas, malgré ces accidens, qui lui durent depuis près de dix-huit ans, de jouir d'une très-bonne santé, d'être fort & vigoureux, & d'un tempérament gai, faisant ses fonctions tant vitales, naturelles, qu'animales, à quelque chose près comme à l'âge de quarante ans.

N'est-il pas probable, que cet os qui a demeuré si long-tems à s'exfolier, s'est altéré

pour avoir été exposé trop long-tems aux injures de l'air, à cause du pansement peu méthodique, qui suivit l'opération quelques jours après la chute du malade; que la nature encore trop foible, ou trop prudente pour séparer cette partie morte de son tout, la laisse, pour ainsi dire, dans l'oubli, jusqu'à ce que gênée par sa présence, elle l'a chassée au dehors? Ne lisons-nous pas dans les auteurs plusieurs observations touchant des corps étrangers, & même des enfans qui ont demeuré pendant des 26, 28, 30 & 46 ans dans le ventre de leur mere, sans altérer considérablement leur santé? MM. Bourdois, Chomereau, & Morand nous rapportent plusieurs de ces faits. Le Journal de Juin 1758, pages 549 & 551, nous fournit aussi deux observations sur deux corps étrangers, que la nature a conservés très-long-tems, & dont elle ne s'est encore débarrassée que par les secours de l'art. L'os qui fait le sujet de cette observation, peut très-bien être regardé comme un corps étranger, puisque tous les auteurs conviennent que les parties de notre corps, lorsqu'elles sont totalement privées de nourriture, sont des corps étrangers que la nature conserve souvent dans cet état de mortification des jours, des mois & des années entières, sans altération considérable des parties saines & voisines, jusqu'à ce qu'enfin troublée, inquiétée

136 GUÉRISON D'UN COUP DE FUSIL

par leur présence, elle s'en débarrasse.

Mais avant de finir cette observation, ne pourrois-je pas remarquer, que si l'on eût employé le trépan perforatif de Beloste, l'on auroit prévenu cette exfoliation, & conduit la plaie plutôt à cicatrice ? Boerhaave, en parlant des plaies de la tête, le conseille aussi (a). Il dit qu'on les guérit, en perçant légèrement avec un petit trépan le crâne, jusqu'à son milieu en divers endroits, & à peu de distance. Par-là on prévient l'exfoliation, & le périoste se régénère.

GUÉRISON

*D'un coup de fusil à la poitrine, par
M. LAUGIER, docteur en médecine
à Pelissanne, en Provence.*

Au mois de Novembre de l'année 1756, dans un bourg de la Provence, nommé la Colle-Saint-Paul, qui est à deux lieues de la Méditerranée, entre Antibes & Vence, je fus engagé de la part de MM. Mercier & Belissinre, tous deux maîtres en chirurgie de l'endroit, d'aller voir un laboureur, qui en allant un jour à la chasse, avoit reçu un coup de fusil, chargé avec un tampon de

(a) Boerrhaave, Aph. 252.

bourre , à la région même du cœur , qui perçoit la cavité de la poitrine , pour aller se terminer bien avant dans la substance du poumon , ce qui présentoit un coup d'œil assez curieux par rapport au battement du cœur , s'il n'avoit été dangereux par rapport aux poumons. En voici l'histoire.

Cet homme dont il est ici question , & qui fait le sujet de cette observation ; étant un jour fatigué du chemin qu'il avoit fait pendant la chasse , voulut rester un moment debout , autant pour se délasser , que pour voir s'il ne se présenteroit rien qui pût le dédommager de sa peine ; tandis qu'il s'arrête dans cette intention , & qu'il fixe ses pas sur l'endroit où il devoit se reposer , & qui devint , par un moment fatal , le théâtre de son malheur , il veut poser son fusil un peu penché de droite à gauche , tournant la crosse en bas , la bouche vers le cœur , & le laisse tomber d'un demi-pied de haut , sans avoir la précaution de l'accompagner jusqu'à terre , ce qui n'auroit rien été , si le fusil n'eût pas été bandé ; mais par malheur il ne l'étoit que trop , de façon que la crosse n'est pas plutôt tombée à terre , que la secousse qu'elle reçoit , fait partir le fusil , dont le coup vient frapper par-dessous le tetton gauche , de bas en haut , & un peu de droite à gauche , perce la peau , le muscle pectoral & intercostal de cette partie , les tégumens & la plèvre , ne touche point

138 GUERISON D'UN COUP DE FUSIL

au cœur, quoique la moitié du péricarde ait été emportée, & va se fixer bien profondément dans la substance du lobe gauche du poumon : l'accident étant arrivé, quelqu'un du voisinage, au bruit du coup, s'en apperçoit ; on transporte le malade chez lui ; le chirurgien qui est appelé, le trouve nageant dans le sang, à l'occasion de la grande hémorragie, que la solution des vaisseaux de toutes ces parties avoient produite ; il lui donne des cordiaux pour remettre ses forces, il sonde la plaie, il la trouve profonde, il fait sortir une partie des morceaux de bourre qui étoient figés dedans ; il panse la plaie avec le digestif ordinaire ; il tâche de laisser entrer le moins d'air qu'il est possible, pour prévenir les impressions qu'il auroit pu faire sur le diaphragme ; le médiastin, par bonheur, ne reçut aucun dommage, ni de la part du coup, ni de celle du pus.

Quant aux bouillons, il y eut un espace proportionné aux besoins du malade : le pouls foible & vacillant s'éclipsoit quelquefois ; la suppuration se fit bientôt ; le malade resta dans cet état pendant quelques jours ; dans cet intervalle, M. Belissinre appelle M. Mercier, son confrere, dont il a été parlé-cideffus. On a l'attention de bien faire sortir le pus en dehors, faisant incliner le malade en avant, afin que celui qui se faisoit dans le lobe gauche du poumon pût être chassé au dehors ; on avoit même le soin de faire

toussier le malade , afin que par la secousse qu'il donnoit par ce moyen aux poumons , le pus pût en être encore mieux exprimé.

On fit quelques jours après , une incision par-dessous , & un peu à côté de la plaie , afin de donner plus de jour , & une issue plus facile au pus qui devenoit tous les jours plus caustique & plus âcre , par le séjour qu'il faisoit dans cette cavité ; malgré toutes les attentions qu'on avoit de le faire évacuer , & de lui procurer des voies & des moyens pour sa sortie , il étoit si abondant , qu'il remplissoit dans moins de vingt-quatre heures une poëlette ordinaire pour les saignées.

La métastase ne resta pas long-tems d'arriver ; le pus se mêla bientôt avec le sang , & donna lieu à une fièvre lente , qui le consumoit insensiblement ; l'acrimonie de ce pus augmenta si fort , qu'après avoir rongé une bonne partie du lobe gauche , elle s'étendit jusqu'à ronger & briser les vésicules pulmonaires de ce même côté , puisqu'on entendit bientôt après l'air entrer & sortir avec une espece de sifflement. On avoit à faire à un corps robuste & bien constitué ; les vulnénaires & les balsamiques qu'on mit en usage , rendirent la suppuration des plus louables. Enfin , après bien de la peine , elle se termina ; les chairs s'accrurent , à la faveur des tisanes pectorales & adoucissantes , dont le malade usa pendant quelque tems ; la fièvre lente cessa bientôt ; de façon qu'après avoir resté

deux mois & demi dans cette situation, le malade se leva ; il reprit ses forces ordinaires, la plaie se ferma, & tout se cicatrisa jusqu'au point, qu'il vit encore, & suit ses travaux journaliers.

Voilà l'histoire de ce funeste accident. Je pense qu'on me sçaura gré d'avoir donné ce détail, afin qu'on en tire toutes les conséquences qu'une plaie de cette nature fournit ordinairement, tant par rapport au cœur, dont l'équilibre, le mouvement & le ressort se sont toujours bien soutenus, malgré la grande secousse que dut occasionner le coup dans cette partie, & les impressions du pus dont il ne reçut pas la moindre atteinte, que par rapport au pericarde, dont la moitié fut emportée, sans que le cœur lui-même en ait souffert le moindre dérangement.

L E T T R E

De M. DIONIS, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, à l'auteur du Journal, sur un Os avalé par une femme, & rendu par les urines.

Comme je viens de lire, Monsieur, dans votre Journal du mois de Juin de cette année une observation faite par M. la Riviere le jeune, notre confrere, au sujet de plusieurs portions d'os trouvés dans la vessie, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché d'apprendre au

public un fait à-peu-près semblable, au sujet d'un os avalé par une femme, & rendu par les urines.

L'observation dont il s'agit ici est de M. Hailois, médecin de la Rochelle, qui m'a envoyé l'os rendu par la malade, que j'ai encore chez moi, & que j'ai fait voir à plusieurs curieux : voici le fait.

La femme d'un négociant de la Rochelle ; fort maigre, valétudinaire, & cacochyme, mangeant avec avidité d'une tête d'agneau qui étoit sur son potage, avala presque sans s'en appercevoir, un petit os de cette tête ; elle n'en sentit aucun mal, jusqu'à la nuit du mercredi au jeudi suivant, qu'elle eut des douleurs dans le rein gauche, qui augmentèrent par degrés à tel point, que le jeudi matin, sur les huit heures, succombant à la violence de ses douleurs & des cris perçans qu'elles lui arrachotent, elle me fit appeller ; je trouvai son poulx petit, mais roide, tendu, dur & fréquent, des soubresauts dans les tendons, de la fièvre, de la difficulté de respirer, les yeux étincelans, la langue rouge, le visage violet, les urines de la nuit un peu rouges & troubles, mais en assez bonne quantité, pour faire voir qu'elles n'avoient pas été arrêtées, quoiqu'elle eût des vomissemens violens & fréquens. Je fis saigner la malade trois fois au bras, & une fois au pied dans les vingt-quatre heures, & je prescrivis une boisson abondante & tiède, d'émulsion faite

avec la graine de pavot blanc , les pepins de *sapotille* & les amandes douces , & pour toute nourriture du bouillon de poulet , le baume de Copahu , les lavemens de térébenthine , de baume de Canada dans des décoctions émollientes & carminatives , & le demi-bain ; tout cela fut employé dans les intervalles des saignées & des bouillons , & dans des distances réglées. Malgré tous ces remèdes , bien loin que la douleur se calmât , les convulsions se mirent de la partie , ce qui me détermina à lui faire prendre d'heure en heure deux cuillerées d'une potion faite avec le laudanum liquide de *Sydenham* , le syrop des cinq racines apéritives , l'eau de cerise noire , & un peu d'eau de cannelle orgée ; les vomissemens & les efforts cessèrent à la seconde dose : la malade n'avoit pas encore pris la moitié de sa potion , que les convulsions & les soubresauts des tendons disparurent , & qu'elle sentit quelque chose descendre du rein , & cheminer peu-à-peu le long de l'urètere , avec un sentiment de déchirement très-vif & très-douloureux : l'usage de la potion & des émulsions se continuoît toujours ; enfin le vendredi matin sur les dix heures , c'est-à-dire , après plus de trente-deux heures de souffrances les plus cruelles , les douleurs cessèrent tout-à-coup , & peu de tems après , la malade s'endormit d'un sommeil tranquille , qui dura près de quatre heures de suite ; je compris bien qu'a-

près cela la malade rendroit quelque pierre, ou quelque gravier raboteux & considérable ; car je ne supposois pas qu'autre chose eût pu causer tous les accidens énoncés ci-dessus ; c'est pourquoi j'avois ordonné qu'on examinât exactement les urines, qu'on les mît dans des verres, & qu'on essuyât soigneusement le vaisseau à chaque fois.

Peu de tems après son reveil, la malade rendit plus d'une chopine d'urine, tout de suite, avec quelques filamens de sang, & l'os que je vous envoie, tel qu'il a été rendu, & auquel il est aisé de remarquer que les deux apophyses supérieures, & l'inférieure, ont été un peu rongées par le frottement des parties par où il a passé. Quelque tems après, cet os rendu, la malade se plaint d'une douleur avec battemens, & quelquefois des élancemens dans le rein gauche & dans l'uretere ; & vingt-quatre heures après, elle rendit des urines assez chargées d'un pus blanc & épais ; cet écoulement de pus dans les urines dura sept à huit jours, & elle en fut entièrement guérie par le seul usage du baume de Copahu, pris tantôt en forme liquide, & tantôt en forme solide.

Plus de trente-deux heures, des plus cruelles douleurs accompagnées de fièvre & de convulsions ; le pus que la malade a rendu par les urines, sont des preuves convaincantes des déchiremens & de l'ulcération que cet os a causé dans le rein & les autres voies

144 LETTRE SUR UN OS AVALÉ, &c.
 de l'urine. Le mari de cette femme étoit seul chargé de ma part d'examiner les urines, de les mettre dans des verres, avec tout ce qui s'y trouveroit de pierre & de gravier; & j'arrivai chez elle un demi-quart d'heure après qu'elle eût rendu cet os seul, & sans addition d'aucun gravier, par conséquent on n'a pas pu me tromper; le fait est donc vrai & bien constaté, & je ne le trouve pas moins surprenant. Je conserve chez moi cet os rendu par la malade : il a deux pouces de long, & trois lignes de large; il fut envoyé avec l'observation. J'avoue qu'ayant peine à croire que cet os eût pu passer par la voie des urines, & l'ayant montré à M. Winslow, ce sçavant anatomiste l'a reconnu pour être un appendice de l'os hyoïde, lequel ne se trouve pas dans l'homme : il m'a ajouté que fondé sur d'autres observations, à-peu-près semblables, il y avoit lieu de croire que cet os avoit percé le *rectum* au bas de l'uretre, & qu'ayant causé étranglement dans cette partie, il a produit les douleurs de reins qui ont cessé, lorsque l'os s'est échappé avec les urines; ce qui a aussi produit le pus que l'on a remarqué. M. Winslow m'a ajouté qu'il soupçonnoit que cet os avoit été avalé long-tems auparavant, la suppuration n'ayant pas pu être parfaite en trente-deux heures, comme il est rapporté.

M E M O I R E

Sur le mal de Gorge gangréneux qui se répand dans plusieurs villages de Picardie, par M. MARTEAU DE GRAND-VILLIERS, médecin à Aumale.

Le mal de gorge gangréneux est une maladie nouvelle pour ce pays-ci. Ce n'est que depuis sept à huit ans qu'il se répand en Picardie & en Normandie. C'est sur-tout les enfans qu'il attaque, cependant il n'épargne pas les adultes; mais les femmes y sont plus sujettes que les hommes, les jeunes gens plus que les vieillards.

Cette maladie est épidémique, mais elle diffère des épidémies ordinaires en ce qu'elle n'attaque que peu de sujets à la fois; elle est aussi contagieuse. Ceux qui respirent de trop près l'haleine des malades, s'exposent à gagner la maladie.

Elle regne sur-tout dans la saison des pluies & des brouillards; les gelées ralentissent ses progrès; mais au dégel elle reprend de nouvelles forces; elle est généralement moins universelle l'été: cette saison cependant n'en est pas exempte.

Rien n'est si irrégulier que l'invasion du mal de gorge gangréneux; on ne sçait où

l'attendre : quelquefois il s'annonce par un léger sentiment de douleur & de chaleur à la gorge, avec une petite fièvre très-obscurc qui se développe au bout de deux ou trois jours : quelquefois il est précédé pendant quelques jours d'un mal-aise général, lassitude, bâillemens, alternatives de petits frissons & de petites chaleurs ; d'autres fois il attaque subitement par un frisson ; d'autres fois, par une douleur soudaine à l'une des amygdales, tantôt par un élancement subit dans l'oreille, du côté qui sera bientôt affecté, tantôt par un gonflement plus ou moins douloureux de la parotide, ou des glandes maxillaires. J'ai vu cette maladie commencer aussi par un vomissement ; les malades s'étonnoient de vomir, sans avoir, disoient-ils, mal au cœur.

Aux premiers symptomes que je viens de décrire, succede la difficulté d'avaler, & une grande douleur à la gorge ; la tête devient lourde, la douleur augmente, le plus souvent elle n'occupe qu'une amygdale, quelquefois elle s'étend jusqu'à l'oreille, avec élancement, bourdonnement & sifflement ; la fièvre est quelquefois fort médiocre, quelquefois forte ; le pouls, dans ce dernier cas, est ordinairement précipité, petit & serré, rarement est-il large, onduleux & mollet, sur-tout dans les enfans : il y a souvent, dès les premiers jours, des nausées, des rapports

fidoreux, des vomissemens de matieres jaunes, vertes, érugineuses, & des flux de ventre abondans & très-infects; les adultes au reste y sont moins sujets que les enfans.

La plupart des malades ont le visage pâle & bouffi, & les yeux mornes, à moins que le poulx ne soit dilaté; l'abattement est toujours très-grand dans les enfans; ils sont mous, manquent de courage, & se plaignent d'oppression; dans quelques-uns la respiration est entrecoupée de soupirs, & le mouvement des membres continuel.

Si l'on observe la gorge, on y trouve tantôt une, tantôt les deux amygdales gonflées: dans ces premiers instans, elles sont ou blanches, comme un morceau de veau saisi dans l'eau bouillante, ou d'un rouge purpurin &terne, ou se couvrent d'hydatides ou vésicules blanches: peu d'heures après, on y remarque une pellicule blanche, tantôt plus & tantôt moins épaisse: quelquefois on n'aperçoit que quelques petites taches blanches semées çà & là sur l'amygdale, sous peu d'heures elles ne forment qu'une surface continue; c'est ainsi que se forme l'aphte gangréneuse; rien n'est si rapide que ses progrès. J'en ai vu, qui de lenticulaires se font en moins de deux heures étendues à couvrir presque toute l'arriere-bouche.

Peu-à-peu l'engouement gagne la luette & le voile du palais; celle-là devient grosse;

traînante , allongée ; tout le voisinage est d'un rouge livide , comme les chairs baveuses d'un ulcere qui tend à la gangrene ; succède bientôt une coëgne blanche , alors la déglutition devient très-difficile , & quelquefois impossible ; les boissons reviennent par le nez , la voix est rauque & nazarde , la langue se couvre d'une crasse blanche , très-épaisse & fétide ; le nez suinte une sérosité limpide ou blanchâtre ; la salivation est un symptôme presque général ; elle est abondante , muqueuse , & quelquefois de mauvaise odeur ; quelques malades sont attaqués d'une espèce de rhume ou catarrhe ; les expectorations ne sont que glaireuses.

Si l'aphte fait des progrès ultérieurs , elle jette des fusées , tantôt à la membrane pituitaire , tantôt au pharinx , & tantôt au larynx ; c'est toujours un fâcheux pronostic , quand on cesse d'en appercevoir la base ou la circonscription.

Quand elle gagne la membrane pituitaire , la voix devient très-nasillarde ; le nez suinte un ichor caustique , blanc comme le petit lait , qui picote la membrane pituitaire , produit l'enchifrènement , des envies inutiles de moucher , des éternuemens & des saignemens de nez fréquens , mais goutte à goutte ; elle enflamme aussi , gonfle , & quelquefois excorie les narines , & la levre supérieure.

Si l'aphte s'étend au pharinx , il y a bien

du danger qu'elle ne gagne promptement l'œsophage & l'estomac ; ce sont alors des hoquets & des vomissemens ; ces symptomes deviennent plus terribles , à proportion que l'aphte gagne de plus près le ventricule ; car alors l'estomac se révolte à la présence des alimens & des remèdes : ces malades sont sans ressource.

Quand l'aphte s'étend vers le larinx , la voix devient rauque & sourde ; différence de l'esquinancie dans laquelle la voix est grêle , aigre & glapissante ; si de-là elle gagne la trachée-artère , le malade tombe presque toujours dans une aphonie ou extinction de voix proportionnelle aux progrès de l'aphte ; si elle s'étend enfin jusqu'aux poumons , c'est une grosse toux férine qui survient , mais sourde , avec une oppression pneumonique ; il n'est point de remède contre la putréfaction de ce viscere ; les plus grands efforts de l'art se bornent à la prévenir : de la célérité du traitement dépend le succès.

Il se fait des éruptions dans cette maladie ; la plus générale est l'éruption rouge ; tous les malades n'y sont pas sujets , mais elle est plus commune parmi les enfans , & les jeunes gens ; toute la peau devient tantôt écarlate , & tantôt cramoisie , saillante par petits boutons , comme un cuir chagriné , ou comme la peau d'une jeune volaille plumée ; âpre & dure ; le visage , les yeux & les bras

se bouffissent : ces éruptions se font presque toujours sans sueurs ; elles causent quelques démangeaisons ; & engourdissent les doigts ; elles occupent notamment les bras , le col & la poitrine.

On en distingue de symptomatiques & de critiques : les symptomatiques paroissent dès le premier ou le second jour , ne diminuent pas les accidens , & sont presque toujours l'avant-coureur du mal de gorge ; s'il survient , le danger est grand.

Les éruptions qu'on peut regarder comme critiques , surviennent au mal de gorge , & sont d'autant plus salutaires , qu'elles sont plus complètes , & diminuent plus les accidens. Si en présence de ces éruptions , l'aphte se circonscrit & cesse de s'étendre ; si le ventre demeure mollet , si la diarrhée se modère , sans se supprimer , si l'ardeur de la fièvre se ralentit , c'est une preuve qu'une partie de l'humeur déposée à la peau , cesse de faire à l'intérieur des ravages redoutables : quand au contraire le mal de gorge succede à l'éruption , quelque universelle que soit celle-ci , c'est une preuve qu'elle n'a pas suffi à la dépuracion de l'humeur morbifique ; ce qui reste confondu dans la masse des liqueurs , ne manque jamais de produire sur les visceres les désordres les plus funestes , les délires , les météorismes du bas-ventre , les oppressions , & enfin une disposition gé-

nérale à la gangrene qui se manifeste promptement par des taches pourprées, brunes ou violettes , & par la pûtréfaction subite des cadavres.

Dans ces éruptions, le malade est en sûreté quand la peau devient farineuse , & s'enlève par écailles comme du son; ce qui arrive, quand ces exanthèmes se flétrissent; cette espèce de dépuration de la peau est prochaine, quand les boutons commencent à blanchir aux bras & au col; on est sûr de voir deux jours après la fièvre tomber, & la peau s'écailler.

Cette maladie se termine quelquefois heureusement par des dépôts critiques aux parotides.

Le mal de gorge gangréneux & la fièvre rouge , laissent souvent après eux des suites fâcheuses, telles qu'une éruption de gale, des toux seches, des fièvres de marasme, des leucophlegmaties, des oppressions asthmatiques, des hydropisies de poitrine, des endurcissémens squirreux des amygdales, & quelquefois l'affoiblissement de la vue.

Beaucoup de malades rendent des vers.

Je n'ai remarqué d'autre crise dans cette maladie, que les flux de ventre & d'urine, le ptyalisme & l'éruption; encore peut-on regarder comme critiques des efforts prématurés d'une nature en désordre, efforts qui laissent subsister une partie des accidens les

plus graves, & qui ne laissent pas d'accompagner quelquefois les malades au tombeau. Je crois qu'il est plus prudent de les considérer comme critico-symptomatiques, c'est-à-dire, comme des évacuations qui peuvent donner quelque soulagement, mais qui souvent sont encore plus le témoignage de la grandeur de la maladie, que les signes de la victoire de la nature. Au reste je déclare qu'il seroit de la dernière imprudence de contrarier ces déterminations de l'humeur morbifique ; si elles ne fussent pas pour guérir, elles sont du moins un égout salutaire pour une partie du virus : supprimer ces évacuations, ce seroit les faire refouler sur les viscères, augmenter l'accablement de la nature, & la prostration des forces.

Quand l'aphte gangréneuse se termine en bien, l'escarre diminue peu-à-peu, blanchit, *s'amincit* ; le contour s'affaïsse, devient plus vermeil & plus fleuri ; l'escarre se divise, & laisse appercevoir entre plusieurs bandes blanches, des chairs de couleur naturelle ; la déglutition devient plus facile ; ces cures sont ordinairement terminées en cinq jours, au plus tard à la fin du septieme, quoique la fièvre s'opiniâtre quelquefois au-delà ; en tout cas, je n'ai plus d'inquiétude, quand l'ulcere est détergé.

Quand l'aphte gangréneuse se termine en mal, elle tue quelquefois en deux ou trois

jours, communément en quatre ou cinq; rarement épargne-t-elle jusqu'à la fin du septieme : j'ai cependant vu quelques cas où les malades ont vécu près d'un mois.

L'aphte qui devient mortelle, s'étend, s'épaissit comme une coëgne de lard, devient jaune, grise, brune ou noire; le voisinage est rouge, cramoisi, sec & luisant, ou pâle & livide; s'il se détache des escarres, les chairs subjacentes sont livides, gonflées, spongieuses, & reproduisent, sous peu d'heures, une nouvelle croûte gangréneuse; la gorge est insensible, la langue se gonfle, sur-tout à sa base; l'haleine est fuligineuse, & le plus souvent d'une puanteur insoutenable; aux approches de la mort, les yeux sont caves, tristes, larmoyans, ténébreux, & les extrémités plombées.

Tel est l'abrégé des principaux phénomènes de cette maladie; un plus grand détail n'entre pas dans le plan de ce mémoire, qui n'a pour objet que d'apprendre promptement aux personnes qui sont chargées des malades à saisir le caractère de cette maladie, & la différencier des autres espèces de maux de gorge, le traitement en étant essentiellement différent.

Méthode curative.

Cette maladie est une vraie fièvre putride-maligne & contagieuse; elle parcourt si rapidement les périodes, qu'il ne faut pas

perdre les premiers instans : un délai de vingt-quatre-heures a coûté la vie à plus d'un malade.

Cette maladie présente deux indications essentielles à remplir. 1^o ; arrêter les progrès de la pourriture ; 2^o détruire celle qui est établie.

On arrête la pourriture , en évacuant les impuretés des premières voies , & en dérivant à l'extérieur le virus gangréneux.

On détruit la pourriture établie , 1^o en soutenant les forces vitales par l'usage des anti-septiques & des cordiaux ; car c'est à la nature à séparer le mort d'avec le vif ; 2^o en appliquant sur la partie affectée les remèdes les plus propres à faciliter la séparation de l'escarre.

Si le pouls est gros , dur & plein , il n'y a point à balancer ; il faut ouvrir la veine , & même répéter , sous peu d'heures , pour diminuer l'impétuosité de la fièvre ; mais il faut ensuite être circonspect sur l'usage ou l'abus de la saignée. En général cette maladie ne demande pas qu'on fasse couler des flots de sang ; un sang vermeil & trop facile à séparer , ou couvert d'une gelée molle , verte , bleue , ou jaune , ou marbrée de différentes couleurs , menace d'affaiblissement , & nous apprend à nous tenir sur nos gardes ; la dépression , la foiblesse & la mollesse du pouls sont encore des raisons d'épargner le sang. J'ai guéri plusieurs malades sans

saignées, parce qu'elles n'auroient pas manqué de détruire les forces.

Quand le sang est couvert d'une coënné dure & épaisse, comme dans la pleurésie, on peut alors pratiquer trois & quatre saignées, sans inconvénient, mais promptement, à six ou huit heures de distance; avec un pareil sang, le poulx se soutient.

Les éruptions symptomatiques qui succèdent au mal de gorge, ne manquent jamais d'élever le poulx, & de donner une fièvre très-forte. J'ai vu un chirurgien pratiquer en cet état la saignée avec quelque succès, nonobstant la présence de l'éruption. J'ai balancé d'abord à prononcer sur cette méthode; mais l'événement a justifié la témérité de sa pratique. Je pense au reste qu'il ne faut s'y décider en pareil cas, qu'avec bien de la circonspection; il faut que la violence de la fièvre exige indispensablement ce secours. D'ailleurs, avant de passer à une seconde ou une troisième saignée, on ne sçauroit examiner de trop près si cette évacuation ne nuit pas aux progrès de l'éruption; pour peu qu'on s'apperçoive qu'elle la flétrisse, il faut s'arrêter.

La présence du flux de ventre n'est pas une contre-indication pour la saignée, quand des symptômes urgens en indiquent la nécessité; il ne faut pas là-dessus s'arrêter au préjugé vulgaire: les préjugés ne font pas la médecine.

Dès les premiers instans (soit avant , soit après la saignée , suivant la roideur de la fièvre) il faut nettoyer l'estomac avec une très-petite dose d'émétique ou d'ipecacuanha, étendu dans un verre de vin sucré chaud ; les malades peuvent ensuite hâter le vomissement avec le doigt ou la barbe d'une plume. On ne sçauroit trop prendre de précautions pour éviter la superpurgation , elle auroit des suites terribles ; si les remèdes n'operent point par les selles , on les provoque par un lavement de petit lait , avec trois ou quatre cuillerées de miel ; si la fièvre & l'ardeur sont trop fortes , on étend le vomitif dans l'eau sucrée.

Dans le cas de superpurgation , le poulx devient plus foible , plus petit & plus irrégulier ; il faut le modérer , & le ranimer par l'administration d'un scrupule ou demi-gros de bonne thériaque , dans quelques cuillerées de vin & d'eau ; il ne faut pas au reste s'alarmer de la continuité d'une petite diarrhée , pourvu qu'elle ne conduise pas à l'abbatement , & que le ventre ne se tuméfie pas.

Après avoir débarrassé les premières voies , l'essentiel est de détourner promptement le cours du virus gangréneux. Le moyen le plus sûr d'y réussir , est l'application des vésicatoires sur les deux jugulaires , depuis l'angle de la mâchoire inférieure , jusqu'à la clavicule. Il faut auparavant frotter un peu rudement la partie , si sa sensibilité le per-

mét ; tout est désespéré si , l'épispastique n'attire pas de gros phlyctenes , sous lesquelles les chairs soient bien vives & vermeilles ; car leur couleur ou pâle ou purpurine , sont les prognostics les plus dangereux , sur-tout si vingt-quatre heures après l'enlèvement du vésicatoire , il ne s'établit pas de suppuration ; cette pierre de touche est sûre pour juger de l'événement.

Je préfère l'emplâtre vésicatoire aux cantharides , sur le levain qui seche trop promptement , & n'attire jamais de grosses vessies ; je laisse les emplâtres au moins dix-huit heures ; chaque emplâtre doit porter au moins deux travers de doigt de large sur quatre de longueur : on ne doit jamais manquer d'enlever les phlyctenes , & les pellicules mortes qui se régénèrent le lendemain ; sans cela , point ou presque point de suppuration ;

Si elle manque de s'établir , on couvre les feuilles de bettes ou de choux flétries d'une couche de digestif , animé de teinture de myrrhe , d'aloës & de styrax liquide.

Ce n'est point assez de s'opposer aux progrès de la gangrene ; il faut attaquer immédiatement celle qui est établie : le vomitif , les saignées & le vésicatoire ne feroient qu'une diversion insuffisante ; quoique j'aye vu les vésicatoires appliqués à tems , faire en ce genre des especes de miracles : les cordiaux & les topiques remplissent cette seconde indication ,

Dès avant d'administrer le vomitif, je touche l'aphte avec un pinceau de charpie ou de linge mollet, imbibé d'esprit de sel; s'il est fumant, je l'édulcore avec un peu de miel rosat, sans cependant trop altérer sa causticité: je répète quatre fois par jour; il faut toucher mollement, sans violence; il seroit dangereux de tenter l'avulsion des escarres. Le quatrième jour, si l'aphte commence à blanchir & diminuer, je substitue le baume du commandeur de Perne à l'esprit de sel. Il est connu dans les boutiques, sous le nom de baume du Commandeur. Il est à noter qu'il faut avec ce baume, changer de pinceau à chaque fois; il durcit le linge; on peut aussi toucher avec la dissolution de plomb.

Les touches ne sont pas le seul remède topique: il seroit très-imprudent de négliger les gargarismes; on en trouvera ci-après différentes formules; il est utile de gargariser souvent.

On devine bien que je ne propose pas de faire gargariser les petits enfans; il y faut suppléer par la fréquence des touches, avec l'esprit de sel, mais édulcoré; il est aussi important de les coucher sur le côté le plus affecté, pour que la salive coule, & qu'ils en avalent le moins qu'il est possible; car c'est assez souvent la virulence de cette salive qui porte la gangrene dans l'œsophage & l'estomac.

Je ne puis applaudir à la méthode des scarifications ; elle est inutile , cruelle , & pourquoi ne dirois-je pas dangereuse ? On a vu à Abbeville un enfant expirer entre les bras du scarificateur.

Ceux qui ont assez de raison pour gargariser , ne doivent rien avaler , qu'ils ne se soient gargarisés.

Les remèdes topiques sont ici d'un grand secours ; mais suffisent-ils ? rarement. Il faut soutenir les forces de la nature ; ce n'est que par des efforts continuels , & des coups redoublés , qu'elle peut détacher l'escarre des parties saines. C'est dans ces vues que je conseille , dès le soir même de l'opération , de l'émétique , le looch camphré , ou la décoction anti-septique , & quelquefois l'un & l'autre alternativement.

Je me sers du looch camphré , quand il y a météorisme de l'abdomen , toux fatigante , fièvre forte. Je lui préfère la décoction anti-septique de quinquina , quand le pouls est mou , déprimé & menacé d'affaiblissement : j'appelle l'un & l'autre à mon secours , quand à beaucoup de mollesse dans le pouls se joint une grande fréquence. C'est à l'expérience à apprendre aux praticiens à augmenter ou diminuer la dose de ces remèdes , à les varier & placer à propos. Je ne puis ici établir que des règles générales , & indiquer les meilleurs remèdes ;

la saine pratique sçaura bientôt les modifier , & les adapter aux différens cas.

Le météorisme du bas-ventre demande le secours des lavemens, nonobstant la présence des éruptions ; les plus simples sont les meilleurs. J'applique aussi sur l'abdomen des linges ou des flanelles imbibées de décoctions émollientes ; mais il faut se garder de les laisser refroidir.

Si la langue devient aride , ce qui est rare , je donne pour boisson une limonade minérale ; elle est moins coûteuse pour les gens de la campagne , presque aussi gracieuse que la limonade de citron , & aussi bienfaisante. On observera de ne mettre cette boisson dans aucun vase de métal ; elle le ronge , & fait avec la plûpart des poisons ; le verre & la fayance sont les seuls vaisseaux auxquels elle doit toucher.

Telle est la méthode qui m'a réussi ; elle paroîtra cruelle ; mais elle sauve , & promptement , ceux qui sont curables. On me reprochera que je précipite les remèdes , mais je redoute le danger ; il est prompt comme l'éclair. J'ai eu le désagrément de n'approcher de certains malades , que pour m'appercevoir qu'au bout d'un jour ou deux , il étoit trop tard. Ce n'est pas avec un ennemi si féroce qu'il faut faire trêve. Dans les maladies inflammatoires , je compte sur les efforts de la nature , je les respecte , & la suis pas à pas :

SUR LE MAL DE GORGE GANGR. 161
pas : ici je sçais combien peu je dois compter
sur son impuissance ; c'est à l'art à tout faire.

FORMULES DES REMEDES.

Dissolution de plomb.

Faites fondre un gros de sel de Saturne
dans deux onces d'eau rose ; on s'en sert pour
toucher la gorge.

Esprit de sel édulcoré.

Edulcorez l'esprit de sel fumant , en y
ajoutant pareil poids de fyrop de violettes ,
ou de miel rosat.

Gargarismes.

I.

L'eau de-vie pure , ou affoiblie avec un
peu d'eau , pour les enfans & les personnes
délicates.

I I.

Dans une pinte d'eau de-vie , mesurée de
Paris , dissolvez sur la cendre chaude un
gros de camphre en petits morceaux.

I I I.

Dans la même quantité d'eau de-vie ;
dissolvez deux gros de myrrhe en larmes ,
& coulez.

I V.

Dans une pinte d'eau, mesure de Paris ; faites bouillir une once de quinquina , & demi-once de contrayerva ; réduisez à trois demi-septiers ; versez alors cette décoction bouillante sur un gros de camomille romaine , avec deux onces de miel , & deux onces ou quatre cuillerées d'eau de-vie ; laissez infuser une heure , & passez.

Décoction anti-septique pour prendre intérieurement.

Dans une pinte & demie d'eau , mesure de Paris , faites bouillir demi-once de quinquina , & deux gros de contrayerva ; réduisez à pinte , versez sur deux gros de camomille romaine , laissez infuser un bon quart d'heure ; delayez-y deux onces de bon miel blanc , coulez.

On en donne quatre onces de quatre en quatre heures.

Syrop anti-septique de quinquina pour les enfans.

Faites bouillir dans trois demi-septiers d'eau la demi-once de quinquina , & les deux gros de contrayerva ; réduisez à quatre onces de liqueur ; filtrez , ajoutez-y quatre onces de sucre blanc , & deux gros

d'eau de cannelle simple ; la dose est d'une cuillerée toutes les quatre ou six heures , & par-dessus un verre de boisson.

Looch camphré.

Syrop de guimauve , deux onces.

Huile d'amandes douces , une once.

Eau de canellé simple , un gros & demi.

Camphre , depuis deux jusqu'à six grains , suivant l'âge ou l'indication que fournit la plus ou moins grande pourriture. On dissout le camphre par trituration , avec l'huile , la versant d'abord goutte à goutte dans le mortier.

Dose ; une cuillerée toutes les quatre heures.

Dans le bouillon , force cresson de fontaine , ou d'oseille.

L E T T R E

A M. VANDERMONDE , au sujet de
l'Ecrit suivant.

MONSIEUR ET CHER CONFRERE ,

Vous insérâtes l'année dernière dans votre Journal des observations sur les effets funestes des poudres d'Aillhaud. M. le curé de la Magdeleine qui m'avoit engagé à les écrire , desira , pour le bien de l'humanité , que les faits que j'y annonçois , fussent

aussi publiques & aussi authentiques qu'il le croyoit nécessaire. Il envoya aussi - tôt au Mercure de France une copie de ces mêmes observations que je vous avois communiquées. Elles y furent imprimées sans aucun changement, au mois de Mai 1758, avec l'attestation qu'il y ajouta. On nous attaqua tous les deux dans le 2^e volume du Mercure d'Octobre; & M. Marmontel, qui en étoit dès-lors l'auteur, y fit imprimer tout au long le jugement d'un militaire, sur une question de médecine. On me conseilla de répondre à cet article; je le fis, & j'envoyai mon écrit à l'adresse du Mercure. Quatre mois se passerent, sans que j'en entendisse parler. Je crus devoir m'en expliquer avec M. Marmontel, qui me permit à la huitaine. Ce terme expiré, il me fit l'honneur de me dire qu'apparemment cet écrit étoit égaré; il fallut en faire un autre, & il a été imprimé dans le Mercure de Mai, mais avec des suppressions dont on ne peut pénétrer les motifs. On a peine à croire qu'elles aient été faites dans la seule intention de ménager la place du Journal; & dans ce cas on auroit pu du moins me consulter sur les endroits qu'il falloit sacrifier. Loin de témoigner que ce n'étoit pas ma faute si cette réponse paroissoit si tard, ainsi que M. Marmontel me l'avoit expressément promis, il a jugé à propos de supprimer la

date de ma lettre. Enfin, Monsieur, comme si on eût craint que le Lecteur n'eût quelque tentation de lire le sentiment des médecins sur un objet de la santé publique, on a eu soin de mettre en titre, que ce qu'on va lire, est un sujet fort rebattu. Mes confreres & moi ne connoissent pourtant sur ce sujet *si rebattu*, outre le petit livre des sieurs Aillhaud, que mes observations, & les objections qu'on y a faites dans le second volume du Mercure d'Octobre. Ces procédés n'ont pu que surprendre les personnes qui me connoissent, & qui sçavent que M. Marmontel n'a certainement rien observé de ma part; qui ait pu y donner le moindre lieu. Je ne lui demandois que de la justice: je m'étois flaté qu'un médecin de la faculté de Paris, qui n'avoit que des vues pures, seroit mis du moins dans une balance égale avec le distributeur d'un mauvais remède, & son apologiste. J'attends de vous plus d'équité, Monsieur, & que vous voudrez bien donner à l'écrit suivant quelque place dans votre Journal. Je ne vous importunerois pas, s'il n'étoit question du salut des citoyens, & si j'avois d'autre but que celui d'instruire & de me rendre utile au plus grand nombre.

J'ai l'honneur d'être, M. & cher Confrere,
 Votre très-humble
 serviteur,

THIERY.

L. iij

L E T T R E

De M. THIERY , médecin de la faculté de Paris , concernant l'usage d'un remede dangereux , connu sous le nom de poudres d'Aix ou d'Aillhaud.

Lorsque je me déterminai à rendre publiques mes observations sur l'effet funeste des poudres d'Aillhaud , je m'attendois bien , Monsieur , que celui qui en fait trafic , ne verroit pas avec indifférence l'avertissement qu'on donnoit au public , sur les dangers de son remede. Mais je n'aurois jamais cru que le sieur Aillhaud n'eût pu trouver pour sa défense , que l'approbation d'un militaire , qui avoue en tout honneur ne pas entendre ces matieres. Le public a vu avec surprise , qu'on ait voulu faire résoudre un problème de médecine par un officier d'artillerie. Il est même étonnant qu'on ait pu se livrer à des plaisanteries sur la mort d'un homme estimable , qui malheureusement a péri par l'usage d'un mauvais remede , ainsi que sur le zele d'un curé respecté de tout le monde , qui ayant été témoin de plusieurs malheurs arrivés dans sa paroisse par la même cause , s'occupe des moyens d'en arrêter le cours. Les plaisanteries sont mal placées sur un sujet

aussi sérieux que celui de la vie des hommes. Il seroit donc assez inutile de répondre à l'article inséré dans le second volume du Mercure du mois d'Octobre dernier ; cependant je cede à l'avis de plusieurs personnes éclairées , qui jugeant les observations que j'ai données sur les poudres d'Aix , fort intéressantes , souhaitent que j'y ajoute les éclaircissemens convenables , afin que le public soit en état de bien juger une cause qui est la sienne , & qu'on ne plaide que pour lui.

Mais avant toutes choses , il est bon que je déclare ici publiquement ce que j'ai dit à un ami des sieurs Aillhaud , que je ne les ai jamais connus , & que je n'ai contr'eux aucune animosité personnelle. Je n'avois , lors de la publication de mon écrit , d'autre raison pour me plaindre de ce remede , que celle d'avoir vu quelques-uns de mes malades à toute extrémité , pour l'avoir pris secrètement , & pour en avoir vu périr M. Boccane. Je n'ai même connu ce dernier qu'à l'occasion de sa maladie ; & puisque je suis obligé de le dire , je l'ai visité uniquement par zèle , & n'ayant d'autre intérêt à sa conservation , que celui que je dois prendre à tout citoyen qui m'appelle & qui me confie sa santé. J'ajouterai de plus qu'en publiant l'histoire de la maladie , & de la mort produite par les poudres d'Aix , je n'ai pu me

cacher qu'il ne m'en reviendrait que des traf-
casseries ; que les particuliers me sçauroient
peu de gré de les avertir d'un danger
éloigné , mais que ceux qui s'intéressent à
ce remède , par quelque motif que ce soit , ne
manqueroient pas de m'en témoigner leur
mécontentement. Ces considérations n'ont
pourtant pu tenir , Monsieur , contre celles de
l'utilité publique : je devois à la médecine la
relation d'un fait assez rare & important par
lui-même : je devois à la société les conseils
qui résultoient naturellement de ce fait ; &
j'ai cru ne suivre en cela que l'étendue de
mon devoir.

Qu'il me soit permis de dire que j'ai reçu
à ce sujet les lettres les plus flatteuses de plu-
sieurs médecins & chirurgiens du royaume :
il s'est élevé , me disent-ils , un cri général
dans les Provinces , à l'occasion des mal-
heurs produits par ces poudres : l'observa-
tion qui en a rappelé le souvenir , sauvera ,
ajoutent-ils , des milliers de sujets au Roi.
On m'a cité de même dans Paris , un grand
nombre de pareils malheurs ; & je ne doute
point que l'attention du public se trouvant
actuellement réveillée , on ne trouve en
quantité de lieux des observations aussi tri-
stes sur les effets de ce remède , que celles
qu'on vous a envoyées de Limoux , & dont
vous avez fait mention , Monsieur , dans vo-
tre Journal.

Ce seroit en effet se tromper étrangement, que de vouloir se persuader que l'espece de gangrene dont je parle dans ma relation, soit un cas assez ordinaire dans la pratique medicinale, & qu'ainsi M. Boccanne auroit pu contracter ce mal tout naturellement, & independamment de l'usage qu'il avoit fait des poudres d'Aix. Je le repete, & plus clairement encore, s'il est possible, l'alteration des visceres, telle que je l'ai rapportee, telle qu'elle a été vue par plusieurs temoins, & accompagnée de circonstances aussi singulieres; une telle alteration, dis-je, n'est rien moins que commune, & on ne peut la regarder que comme l'effet d'une fièvre pestilentielle précédente *, ou d'un redoutable poison. Or, puisque ce malade n'avoit au commencement qu'une simple fièvre catarrhale; puisqu'il ne régnoit dans Paris à la fin de 1757, & au commencement de 1758, aucune sorte d'épidémie; puisqu'enfin les remedes qu'on employa dans la maladie de M. Boccanne, furent principalement des adoucissans & des mucilagineux, que reste-t-il à conclure, sinon qu'il a été empoisonné par les poudres dont il faisoit usage depuis long-tems, & qu'il avoit prises nommément dans le commencement de sa derniere maladie?

Je n'ai certainement pas prétendu, Mon-

* V. l'excellent Traité de la Peste, par M. Senac, premier medecin du Roi. Paris 1744, in-40.

fieur, ni même je ne crois pas qu'il soit jamais venu dans l'idée de personne, qu'un mauvais remède produisît toujours & à l'instant son effet funeste, ni même qu'un poison tuât un homme aussi-tôt qu'un boulet de canon. Heureusement pour l'humanité, nous ne connoissons pas encore de poison aussi prompt, que celui des Indiens de la Riviere des Amazones. Il suffit de citer ici l'exemple trop commun du venin de la rage & du mal vénérien. Qui ne sçait d'ailleurs que le levain de la petite vérole, inferé dans le corps délicat d'un enfant, y reste quelquefois sans aucun effet sensible ? On voit certains ouvriers s'habituer, pour ainsi dire, avec le cuivre, & ne recevoir presqu'aucun dommage de ce poison. Cependant la société n'en croit pas moins devoir prendre les mesures les plus sages contre l'effet ordinaire de ces venins. Le public a reçu favorablement une these que je donnai, il y a neuf ans, sur l'usage dangereux des vaisseaux de cuivre dans les cuisines : j'ai vu avec le plus sensible plaisir, qu'il employoit à s'en préserver les moyens les plus convenables, & qu'à la faveur de quelques attentions, on conserve journellement la santé & la vie à une infinité de citoyens.

Je n'ai point dit non plus que les poudres d'Aillhaud fussent composées de substances minérales corrosives; cependant les plantes caustiques qui y entrent masquées, mais non corrigées, n'en constituent pas moins un

remède dangereux , qui , selon différentes circonstances , produira les effets d'un poison plus ou moins actif. Je dirai plus ; en supposant que ces poudres ne contiennent que des purgatifs résineux qu'on emploie souvent en médecine , tels que le jalap , la scammonée , l'aloës , &c. & qu'on emploie toujours avec succès , quand on les administre à propos , ces mêmes remèdes ne produiront le plus souvent que de funestes effets , dès qu'on voudra s'en servir dans toutes les maladies , dans tous les cas , pour tous les âges & pour tous les tempéramens. Il est prouvé par une expérience journalière , que les purgatifs les plus doux , tels que la casse , la manne , &c. ont souvent fait beaucoup de mal , quand on les a employés dans certaines circonstances. Les médecins de tous les siècles & de toutes les nations , sont convenus de l'utilité des purgatifs résineux en particulier , dans quelques maladies : c'est par prudence qu'on a presque abandonné ceux d'entr'eux qui sont fort violens , come l'euphorbe , la lauréole * , les tithymales , &c.

* On m'a envoyé de Province une recette des poudres d'Aillhaud , où l'on trouve la lauréole , le diagrede , la gomme-gutte , l'aloës & la manne desséchée à l'étuve , avec l'absinthe , la véronique , la verveine , la menthe , & la pervenche. On assure dans cette lettre , que le sieur Aillhaud pere , avoit surpris cette formule à un apothicaire , qui l'avoit reçue lui-même d'un médecin Allemand , qui l'a-

La nature nous offre un nombre prodigieux de purgatifs de différens degrés : nous pouvons choisir, selon les différens cas, depuis la blete & les tamarins, jusqu'à la gomme-gutte & l'ellébore. Mais en reconnoissant ces bienfaits, & en avouant toutes les belles guérisons opérées par des purgatifs efficaces, les médecins ne nous ont point caché les dangers qui les accompagnent : ils ont exigé toute notre sagesse pour l'administration de ces remèdes. Ainsi, comme je l'ai dit dans ma relation, le sieur Aillhaud ne peut se disculper, ou d'une mauvaise foi manifeste, ou de l'ignorance la plus crasse, par ce seul fait qu'il propose indifféremment à tout le monde, & pour tous les maux possibles, un seul remède, un purgatif, & quel purgatif !

Pour peu qu'on veuille y réfléchir, on conviendra donc aisément que les poudres d'Aillhaud, bien qu'elles puissent avoir leur utilité en quelques circonstances particulières, ont dû être, & ont été en effet très-préjudiciables à la société. Il ne serviroit de

voit souvent employée & avec connoissance de cause, sous le nom de poudre *panchymagogue*. J'ai déjà remarqué dans ma relation, que les poudres d'Aillhaud ont été changées plusieurs fois, & j'en ai dit la raison. J'ajoute que, par une négligence blâmable, les doses des violens purgatifs ne paroissent pas être égales dans les différens paquets, qui constituent les prises, ce qui en rend l'effet incertain pour les uns, & bien plus dangereux pour les autres,

rien de dire qu'elles ont eu quelquefois d'heureux succès. Je ne les nie point. Il est réellement impossible qu'une drogue, quelle qu'elle soit, même dangereuse, ne fasse du bien à quelqu'un, sur un très-grand nombre de personnes. Prenons, par exemple, le sublimé corrosif, ou le verd de gris qu'on a employés quelquefois en médecine dans certains cas extraordinaires : supposons seulement qu'on ne les donne pas à de fortes doses, & qu'on en fasse prendre à des millions d'hommes, je dis que des centaines de malades ne pourront manquer de s'en trouver assez bien ; car sur un si grand nombre de combinaisons, il n'est pas possible qu'il ne s'en rencontre, où ces substances redoutables produiroient d'heureux effets. Il en sera de même, à plus forte raison, d'une drogue qui agira moins puissamment sur nos corps : quelquefois elle fera du bien, souvent elle ne produira ni de grands biens, ni de grands maux ; mais le plus communément elle sera suivie d'effets funestes, parce que pour une circonstance favorable ou indifférente, il faut, de nécessité, qu'il y en ait un très-grand nombre qui soient contraires à ce remède. Tout le monde sent assez que la société ne peut gagner à des combinaisons qui ne dépendent que du hasard. Les meilleurs remèdes ne sont utiles qu'à la faveur d'une juste application : pour que notre art soit véritablement salutaire, il faut

que nos remèdes dictés par le besoin , placés dans l'occasion , dirigés avec sagesse , réunissent , avec le moins d'inconvéniens , tous les avantages possibles.

C'est d'ailleurs faire bien foiblement l'éloge des poudres d'Aillhaud , quand on nous dit, Monsieur , que le distributeur offre d'en donner quelquefois gratuitement. Nous ne connoissons aucun charlatan , même de l'espece de ceux qui s'établissent sur le Pont-Neuf , qui ne se soit souvent avisé d'une pareille libéralité envers les passans. Une charité éclairée n'occasionne pas des abus ; elle ne séduit pas le peuple par des erreurs dangereuses : celle-ci , par exemple , qu'un seul remède guérit de toutes les maladies , & que ce remède est une poudre purgative : deux choses , qu'on peut aisément démontrer impossibles. On a voulu faire croire aussi qu'il y avoit dans le monde de fausses poudres d'Aillhaud ; que les bons succès devoient être attribués aux véritables , mais que les morts dont on se plaint , avoient été produites par les fausses. Quoi donc , le salut des citoyens va dépendre d'une erreur aussi facile ? Il faudra périr pour n'avoir pas bien connu une poudre que le distributeur a déjà si souvent changée , ou parce que dans différens lieux , on n'aura sçu bien distinguer la vraie signature du sieur Aillhaud ? Aussi l'Espagne & la Moscovie , pays dont la police pour ce qui regarde la santé est admirable , ont-

elles fait interdire l'entrée de ces poudres sans distinction ? Ces défenses, ainsi que je le tiens de personnes respectables, furent publiées sous les peines les plus sévères, dès qu'on s'aperçut dans ces deux extrémités de l'Europe des ravages produits par ce remede.

En supposant que le sieur Aillhaud, pere, ait été l'inventeur de la poudre en question, ce que des personnes instruites lui contestent ; en supposant que son remede soit le plus doux, le plus sûr, le plus efficace de tous les purgatifs, ce que tous les gens de l'art lui nieront ; en supposant toutes ces choses, Monsieur, la conduite du sieur Aillhaud pouvoit être bien différente envers le public, pour peu qu'il eût eu quelque pitié de ses semblables. Nous n'aurions pas aujourd'hui à nous en plaindre, si au bout de quelques années, il avoit bien voulu le donner au public. Eh ! ne l'avoit-on pas payé assez cher par tant d'argent & par tant de meurtres occasionnés au moins par l'abus qu'on en a fait ? Ou bien, si le sieur Aillhaud ne pouvoit s'élever à ce degré de désintéressement, ne pouvoit-il pas s'en remettre à la générosité du plus humain des rois, qui a récompensé si souvent les auteurs ou les possesseurs des découvertes utiles ? Le quinquina, ce remede divin, l'ipécacuanha qui a guéri tant de dyssenteries, l'eau de Rabel,

le kermes minéral, si efficace dans certaines maladies de poitrine, la panacée mercurielle, les gouttes du général la Motte, &c. ces remèdes, &c. beaucoup d'autres, sont les bienfaits des sages princes sous lesquels les François ont le bonheur de vivre, & que toutes les nations doivent regarder comme les bienfaiteurs de l'humanité entière. Ces remèdes semblent même être devenus plus utiles depuis qu'ils sont au public. Comme ils ont été plus employés, on en a mieux déterminé l'usage : par une infinité d'expériences aussi innocentes qu'ingénieuses, on est parvenu à augmenter leur efficacité. Je ne craindrai pas de le dire ; enrichis de pareils secours, nous pouvons même avec des talens médiocres, obtenir tous les jours des succès heureux, dont les plus grands médecins des siècles précédens n'auroient osé se flater. La bonté, la sûreté des instrumens a augmenté la certitude de l'art précieux de guérir. Mais le sieur Aillhaud, loin de concourir à des vues si utiles, a paru s'occuper de son intérêt personnel beaucoup plus que de la santé publique & de l'avancement de sa profession. Il a préféré, quoi qu'il en dût coûter à la société, de traiter par son unique remède, à l'exclusion de la saignée, même dans les cas de la pléthore & dans les maladies inflammatoires ; il a préféré, dis-je, de traiter des millions d'hommes qu'il n'a ni

vus ni connus, & dont presque toujours il ignoroit les maladies. La ville d'Aix & la Provence ont vu avec étonnement un médecin qui ne visitoit aucuns malades, accumuler des gains très-considérables, par le dangereux trafic d'un remède dont elles-mêmes ne vouloient pas se servir. Je ne me livrerai point à toutes les autres réflexions qui se présentent à l'esprit sur ce sujet, parce que, je le répète, je n'ai rien à démêler avec les sieurs Aillhaud. J'ai voulu simplement montrer au public le danger de leur poudre, soutenir la cause de l'humanité, remplir mon devoir uniquement; &, je crois que m'en voilà quitte. J'ai l'honneur d'être, &c.

*R A P P O R T de l'Ouverture. du corps du
fils cadet de M. de Caze.*

Aujourd'hui 7 Mai 1759, a été procédé à l'ouverture du corps du fils de M. de Caze, fermier général, âgé de cinq ans, par le sieur Silvy, chirurgien, en présence des médecins soussignés, & a été observé ce qui suit.

L'habitude du corps étoit de la couleur naturelle, sans aucune lividité; elle étoit parsemée de plusieurs grains de petite vérole, fort séparés les uns des autres, d'une forme étendue, telle qu'elle se trouve dans

les petites véroles simples & de bonne es-
pece. Tous ces grains ou boutons étoient
dans l'exsiccation , à la réserve de trois ou
quatre sur les doigts des mains & des pieds ,
qui étoient remplis de pus , sans aucun affai-
sissement ; quoi qu'il y avoit près de trente
heures depuis la mort , on ne s'apperçut
d'aucune odeur de putréfaction à l'ouverture
de l'abdomen & de la poitrine ; il ne s'est
trouvé aucun point de lividité dans les vis-
ceres & dans les intestins , les glandes ob-
struées qu'on a remarquées au mésentere ,
étoient d'ancienne date , & ne prouvent rien
dans le cas présent.

On avoit procédé d'abord à l'ouverture
du cerveau , qui , par les accidens qui avoient
précédé la mort , étoit la partie où l'on
suspçonnoit avec raison d'en trouver la
cause ; en effet , après avoir examiné cette
partie essentielle à la vie , & qu'on eût en-
levé la dure-mere , tout le cerveau parut à
l'extérieur luisant , tel qu'on l'observe dans
ceux dans lesquels il se trouve une disposi-
tion à l'hydrocéphalé ; après avoir ouvert
les ventricules , quand on fut arrivé au cer-
velet , on trouva toute la substance remplie
de sérosité , de même que les environs de
la base du crâne ; la quantité de cette eau
pouvoit aller à trois ou quatre onces , ce qui
suffit pour rendre raison de la mort du fils de
M. de Caze , qu'on n'avoit pas lieu d'atten-

dre, comme on verra dans l'histoire que M. Hosty, médecin ordinaire, donnera de sa maladie.

Fait à Paris ce 11 Mai 1759. *Signés,*
 BOYER, *doyen de la faculté de médecine.*
 LORRY, *docteur-régent de la même faculté.*
 HOSTY, *docteur-régent de la même faculté.*
 PETIT, *fils, médecin de S. A. S. M. le*
duc d'Orléans. GUERIN, *chirurgien-major*
des Mousquetaires

P R O C È S - V E R B A L
& information de témoins.

L'AN mil sept cent cinquante-neuf, le mercredi seize Mai, quatre heures de relevée, en l'Hôtel & par-devant Nous, Gilles-Pierre Chênu, avocat en Parlement, conseiller-commissaire du Roi en son Châtelet de Paris, est comparu M. Ambroise Hosty, docteur-régent de la faculté de médecine de cette Ville, y demeurant, rue de Seine, paroisse S. Sulpicé : Lequel Nous a dit & a déclaré qu'ayant appris par une lettre missive à lui adressée, lundi dernier quatorze du présent mois, de M. Lorry, son confrere, que le fleur de Caze fils, décédé le six dudit mois, à la suite de l'inoculation, étoit tombé quelques jours auparavant du haut de son lit en bas sur le carreau, sans

que qui que ce soit en ait rien dit ; il a fait les démarches nécessaires pour s'assurer de ce fait , & en apprendre les circonstances , qu'en conséquence il s'est rendu certain que quinze jours avant le décès de cet enfant , âgé de près de cinq ans , il étoit tombé de son lit ; que qui que ce soit n'en a parlé , quoique plusieurs personnes aient sçu cette première chute , que la femme Bobin , garde-malade , demeurant rue Mazarine , n'a pu disconvenir de la vérité du fait , avec le comparant , qui l'a vue à ce sujet ; que la femme du jardinier de l'orangerie de Chaillot en est pareillement convenue , en parlant au sieur Lorry , le jour de l'ouverture du corps du défunt , & depuis en parlant au sieur Hosty , même en présence de M. le curé de Chaillot , & de plusieurs autres personnes ; & comme le comparant a l'intérêt le plus sensible de découvrir la vérité , & d'aller à la source des causes étrangères qui ont pu contribuer à cette mort , il est venu nous faire la présente déclaration , de laquelle il nous a requis acte ; requerant ainsi qu'il nous plaise recevoir les déclarations desdites femmes Bobins & jardinière susdite , & de tout en dresser procès-verbal , pour servir & valoir de ce que de raison ; & a signé en cet endroit de notre minute.

Est aussi comparue Genevieve Lormeau , femme de Pierre Mary , jardinier fleur-

riste de l'orangerie de Chaillot, y demeurant ordinairement, & de présent à Paris, laquelle nous a dit qu'elle a vu les deux fils de M. Caze, fermier général, tous deux avec la petite vérole, de laquelle ils ont été traités en la même maison de la comparante; a la connoissance que l'aîné des deux en a été parfaitement guéri, & qu'il est en parfaite santé; a vu le cadet toujours se bien porter, sans aucun accident pendant l'espace de treize jours environ, la petite vérole étant même lors séchée; qu'après ledit tems, il a été attaqué d'un assoupissement, que sa garde & gouvernante ont d'abord pris pour une espiéglerie de sa part; que cet assoupissement n'a fait qu'augmenter jusqu'au moment de sa mort, peu avant laquelle la comparante a appris de la garde, que ledit sieur de Caze le cadet, étoit tombé quelques jours auparavant de son lit sur le carreau, ce qui a été soigneusement caché par la nommée Manon, gouvernante desdits enfans; quoique la garde qui craignoit la suite de ladite chute, eût eu envie d'en faire part à M. Hosty qui traitoit lesdits sieurs de Caze; que le jour de l'ouverture du cadavre dudit sieur de Caze le cadet, un des médecins qui y a assisté, étant arrivé avant les autres, la comparante ayant causé avec lui, lui a fait part de la surprise de tout le monde sur cette mort, & lui a dit : Monsieur, vous

allez l'ouvrir, vous en verrez sans doute la cause ; car il a fait, il y a quelques jours, une chute de son lit sur le carreau, ce que l'on a malheureusement caché, laquelle présente déclaration elle est venue nous faire pour rendre hommage à la vérité, à laquelle elle est conforme en tout son contenu, ainsi qu'elle le jure & affirme, dont & de quoi elle nous a requis acte ; & a déclaré en notre minute ne sçavoir écrire ni signer, de ce ce enquis suivant l'ordonnance.

Est aussi comparue Marie-Louise Liard, femme de Jean Bobin, garde-malade, demeurant, rue Mazarine, paroisse S. Sulpice, laquelle nous a dit qu'elle a gardé les deux enfans de M. de Caze, fermier général, tous deux ayant la petite vérole à Chaillot ; qu'elle a vu l'aîné en guérir parfaitement ; que le cadet a été treize jours sans aucun accident, la petite vérole étant même séchée ; que le treizieme jour il lui est survenu un assoupissement qui ne l'a point quitté jusqu'à sa mort, que la comparante a attribué à une chute qu'il avoit faite quelques jours auparavant de son lit sur le carreau, pendant que la comparante donnoit un bouillon à l'aîné ; que la gouvernante a jugé à propos de cacher cette chute, & l'a même engagée à n'en point parler, parce que cela lui feroit du tort ; qu'elle s'est contentée du lui faire tirer un mouchoir avec les dents

pour voir s'il n'y auroit point un contre-coup, après lui avoir frotté la tête avec sa main ; que cet enfant, lorsque sadite gouvernante l'a relevé de dessus le carreau, étoit fort pâle ; ce qui a toujours d'autant plus inquiété la comparante, que la chute étoit de haut, étant tombé par-dessus la barrière de son lit sur le derrière de la tête ; que la comparante, quelques jours après, en a fait part à la femme Mary, jardiniere de l'orangerie dudit Chaillot, où demeueroient lesdits enfans, mais que ladite gouvernante a toujours caché ladite chute à la famille & à M. Hosty, médecin, qui traitoit lesdits enfans, laquelle présente déclaration la comparante est venue nous faire pour rendre hommage à la vérité, à laquelle elle est conforme en tout son contenu, ainsi qu'elle le jure & affirme, dont & de quoi elle nous a requis acte ; & a signé en cet endroit de notre minute.

Desquelles comparitions, dires & déclarations, Nous, conseiller-commissaire susdit, avons donné acte auxdites comparantes, & de ce que dessus avons dressé le présent Procès-verbal, pour leur servir & valoir ce que de raison. *Signé* CHÊNU.

LIVRES NOUVEAUX.

Differtation sur les Eaux nouvellement découvertes à Aumale, en Normandie, contenant l'analyse de ces eaux, & quelques observations sur les maladies qu'elles ont guéries, par Pierre-Antoine Marteau, médecin de la ville & de l'hôpital d'Aumale, & membre de l'académie des sciences d'Amiens. A Paris, chez *Vincent*, Libraire, rue Saint Severin. Prix broché 15 sols.

L'Art d'essayer les mines & les métaux, publié en allemand, par M. Schindlers, & traduit en françois, par feu M. Geoffroy le fils, de l'académie royale des sciences. A Paris, chez *Herissant*, Libraire, rue Saint Jacques, 1 volume in-12. Prix relié 2 livres 10 sols

Recueil de Pieces qui ont concouru pour le prix de l'académie royale de Chirurgie, tom. III. A Paris, chez la veuve *Delaguette*, Imprimeur de l'académie royale de Chirurgie, rue S. Jacques. Prix relié 10 livres.

Nous rendrons compte incessamment de cet Ouvrage, qui nous a paru fort intéressant.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

JUIN 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	11	16	11	27	8	0	S-E. fort. par interv.	Beauc. de nua. pl. mé. par int. tout le jour, ton- nerre le soir.
2	10	17	12		9		S-O. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
3	10	14	11			10	S. <i>id.</i>	Id. Pet. pl. par interv.
4	10	15	11			$\frac{1}{2}$	S-O. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
5	10	16	12	28	0	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
6	11	20 $\frac{1}{2}$	14				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
7	12	21	14				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
8	10	18	13		3		N. méd.	Peu de nua.
9	12	20	16		5		N-E. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
10	11	22	17		0	0	N-E. au S-E. <i>id.</i>	Id. Quelq. goutt. de pl. le soir.
11	15	20	12	27	9		S-O. fort pa interv.	Beaucoup nuag. petite pl. par inter. tout le jour.
12	12	18	15	28	1		O. <i>id.</i>	Beaucoup

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pon- ces.	lg. mes.	par- tes.		
13	13	17	13	27	11		S-E. au S-O. méd.	nuag. petite pl. le soir. <i>Id.</i> Pet. pl. le mat.
14	11	17	12	28	3	$\frac{1}{3}$	S-O. <i>id.</i>	Beaucoup de nuages.
15	10	19	16		5	0	O. foible.	<i>Idem.</i>
16	15	21	16			$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
17	14	22	17		6	0	N-O. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
18	14	23	18				N. <i>idem.</i>	Peu de nuag- ges.
19	15	24	19				N-E. <i>id.</i>	Serein.
20	15		20 $\frac{1}{2}$		5		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
21	18	20	17 $\frac{1}{2}$		3		N-O. <i>id.</i>	Couv. pl. méd. le mat. & le soir.
22	15	21	18		2		<i>Idem.</i>	Couvert. pl. forte la nuit.
23	15	19	14		0	0	<i>Idem.</i>	Beaucoup nuag. petit. pl. par inter. tout le jour.
24	13	20	16		5	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Beaucoup nuag. que'q. gout. de pl. à 8 h. le soir.
25	12	22	16		6	0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pl. méd. à 8 h. soir.
26	15	15	17		4	$\frac{1}{2}$	N-E. au O. foible.	Beauc. de nuages.
27	14	14	15			0	N-E. <i>id.</i>	Beauc. de nuag. petite

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
28	14	17 $\frac{1}{2}$	15		2		O. <i>idem.</i>	pl. médiocr. tonnerre & éclairs à 8. h. soir. Beaucoup nuag. pl. m. par inter. le matin.
29	10	17	13	27		10	S-E. au O. fort. par interv.	Beauc. de nuages. pet. pluie tout le matin.
30	11	16	12				S-O. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 24 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 10 dégr. au-dessus du même point ; la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N. 6 fois du N-E. 4 fois du S-E. 1 fois du S. 9 fois du S-O. 6 fois O. 6 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein. 26 jours de nuageux. 2 jours de couvert. 20 jours de pluie. 3 jours de tonnerre. 1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1759, par
M. VANDERMONDE.

On a observé parmi les enfans & les adolescens de l'un & l'autre sexe, des coqueluches qui se déclaroient pour la plupart par un enrouement qui gaignoit jusqu'à la poitrine, qui étoit immédiatement après suivi d'une petite toux, qui d'abord étoit sèche & passagere, mais qui devenoit ensuite violente, & convulsive. Ce symptome étoit si opiniâtre, qu'il ne cédoit pas à une ou deux saignées, à l'usage répété de l'ipécacuanha, aux incisifs appropriés, aux stomachiques, unis aux purgatifs; le tems, la diëtte, & le changement de saison alloient la guérison. Cette maladie se présentoit sous des dehors insidieux, qui en imposoient à ceux qui n'avoient pas un coup d'œil sûr & déterminé. Les malades que l'on a ni saigné, ni fait vomir dans les commencemens, ont été quelquefois les victimes de l'ignorance ou de la négligence de ceux qui en étoient chargés. L'hydromel uni à une infusion légère de feuilles de véronique, nous a très-bien réussi après les remèdes généraux.

Il a régné aussi des éruptions érysipélateuses & charboneuses; la peau dans quelques endroits étoit légèrement enflammée, on y sentoît une chaleur âcre & brûlante, & la couleur de la partie cédoit à l'impression des doigts: dans d'autres parties on appercevoit des petites tumeurs rouges, rondes, élevées en pointe, accompagnées d'une chaleur caustique; elles se changeoient au bout de vingt-quatre heures en des croûtes noires, comme si on y eût appliqué un fer rouge. Cette maladie étoit sans fièvre: peu de saignées, beaucoup de petit lait, les bains, les suc's dépurés des plantes nitreuses & savoneuses, joints à un régime adoucissant, terminoient le traitement.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Mai 1759, par
M. BOUCHER médecin.*

La sécheresse a été encore plus considérable ce mois, que le précédent : il n'y a eu de pluie remarquable que le dix & les trois derniers jours du mois : aussi le barometre a-t-il été plus souvent observé au-dessus de 28 pouces, qu'au-dessous de ce terme ; & il n'a pas été susceptible de variations considérables ; il y en a eu plus dans la température de l'air, & sur-tout à la fin du mois. Le thermometre n'étoit le 30 au matin, qu'à 5 degrés au-dessus du terme de la glace, au lieu que quelques jours avant, il avoit été observé le matin à 11 degrés, & à 18 l'après-dînée : le 16 il étoit monté jusqu'à 18 $\frac{1}{2}$ degrés.

Le vent, après avoir été au Nord les trois premiers jours du mois a été ensuite toujours au Sud ou à l'Ouest jusqu'au 18, qu'il s'est remis au Nord ; & où il est resté jusqu'au 29.

Le thermometre a marqué pour la plus grande chaleur de ce mois 18 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation, & pour la moindre chaleur, 5 degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 13 $\frac{1}{2}$ degrés.

190 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est d'un ponce.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

8 fois du Nord-Est.

3 fois du Sud-Est.

11 fois du Sud vers l'O.

13 fois de l'Ouest.

8 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de la grande sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1759, par M. BOUCHER.

La continuation de la sécheresse a augmenté le nombre des pleurésies, sur-tout dans la garnison & parmi le petit peuple : bien des malades ont succombé, plus par la mauvaise cure, que par la nature de la maladie, quoique fort grave. Presque tous avoient des crachats sanguinolens; mais dans plusieurs, aux symptomes caractéristiques de la pluerésie se joignoient des signes

d'amas bilieux dans les premières voies : il étoit néanmoins dangereux d'employer les émétiques, & sur-tout les antimoniaux, à raison de l'état d'irritation ou de la tension spasmodique des membranes nerveuses, portée à un haut point, & subsistant même après de copieuses saignées ; on étoit obligé de s'en tenir à des minoratifs émolliens, tels qu'une solution de manne, à laquelle on joignoit de l'huile d'amandes douces : la crise avoit ordinairement lieu par les sueurs & par les crachats, & quelquefois en partie par les selles & par des urines troubles.

Il y a eu encore beaucoup d'angines, les unes érysipélateuses, les autres phlegmoneuses. La première espèce s'est fait observer avec la fièvre rouge dans un petit nombre de sujets. J'ai guéri de cette maladie un homme jeune & assez fort, à qui le mal de gorge étoit venu au point, qu'il ne pouvoit plus rien avaler : par le secours de trois saignées, dont une au pied, de plusieurs lavemens émolliens, de boissons délayantes, aigrettes & nitrées, d'apozemes composés de végétaux acides & laxatifs, de loochs adoucissans & rafraîchissans, de cataplasmes résolutifs ; appliqués autour du col, & en procurant une révulsion vers les extrémités inférieures, au moyen des bains pour ces parties seulement, & par l'application de synapismes aux pieds.

Les fièvres-tierces & doubles-tierces ont continué : j'en ai vu quelques-unes avec des caracteres de putridité : il y a eu encore quelques apoplexies.

Fautes à corriger dans le Journal de Juin.

PAGE 525, ligne 28, préparer, lisez prévenir.

P. 527, l. 3, persistant, ajout. de suite, quand, &c.

Pag. 538, lig. 12, raccourcissement lisez racornissement.

Pag. 544, lig. premiere, d'Arcæus, ajoutez d'huile &c.

Pag. 546, lig. 20, immodérée, lisez modérée.

Pag. 548, lig. 21, cordiaux, lisez coraux

Pag. 551, lig. 12, lisez, & se porter souvent au nez.

Pag. 569, lig. 2, effacez ces mots, un pouce.

Pag. 575, Lettre sur un enfant mort de l'inoculation, lisez mort d'une chute après l'inoculation.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 25 Juillet 1759.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

SEPTEMBRE 1759.

TOME XI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{se} le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY.

*Ouvrages de M. le Baron DE HALLER ;
qui se trouvent chez VINCENT.*

- Collection de Theses sur les points les plus
importans de la Chirurgie théorique &
pratique, publiées par M. le Baron de
Haller, rédigées en françois par M. ***
in-12. Tome I. 1757. Fig. 2 l. 10 s.
—— Les Tomes II & III, 1759.
—— Les Tomes IV & V, qui font la
la fin, paroîtront au mois de Novembre
prochain. 5 l.
Formation du Cœur dans le poulet, *in-12.*
2 vol. 1758. 5 l.
Formation des Os, *in-12.* 1758. 2 l.
Disputationes Chirurgicæ selectæ, *in-4°.*
5 vol. 60 l.
Disputationes Medicæ, *in-4°.* 6 vol. 72 l.
Mémoires sur le mouvement du sang,
in-8°. 3 l.
Mémoires sur l'Irritabilité, *in-12.* 4 vol.
paroîtront au mois de Novembre pro-
chain. 10 l.
Opuscula Pathologica, *in-8°.* Fig. 3 l.
Historia Morborum Vraustilaviensium, *in-4°.*
8 l.
Physiologia, *in-4°.* Tome I. 12 l.

On trouve aussi au même endroit quelques
Exemplaires des Planches d'Accouchement
& du Squelette, par M. JENTHY, médecin
Anglois, tant enluminées qu'en couleur
noire.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1759.

RECUEIL

*De Pieces qui ont concouru pour le prix de
l'Académie royale de Chirurgie, depuis
1750, jusqu'en 1758, tome III, vol.
in-4^o de 600 pages environ. A Paris,
chez Le Prieur, Imprimeur du Roi, rue
S. Jacques. Prix relié 10 livres.*

LE sujet du premier prix qui a été rem-
porté par M. Gourlaud, chirurgien de
Paris, roule sur la métastase. L'auteur a cru
devoir définir le transport d'une humeur
morbifique d'une partie à une autre. Après
avoir distingué la délitescence du reflux, il

passe en revue les maladies sujettes à mé-
 tastase, comme les dartres habituelles, la
 gale, la petite vérole, la goutte, les rhu-
 matismes, les lochies, le lait des femmes
 nouvellement accouchées, la gonorrhée,
 les plaies, les ulcères, les bubons véné-
 riens, pestilentiels, les dépôts critiques, &
 généralement toutes les tumeurs humorales.
 M. Gourfaud passe de-là aux maladies que
 la métastase produit sur les poumons; elle
 peut faire naître une péripneumonie & une
 hémoptisie; sur le foie, une inflammation
 qui dégénère quelquefois en induration; sur
 les intestins, des coliques & des dyssente-
 ries; à la vessie, des ardeurs & des réten-
 tions d'urine. L'auteur qui attribue tous ces
 effets à l'humeur des dartres rentrées, exa-
 mine avec la même exactitude les accidens
 qui suivent la répercussion des autres hu-
 meurs, comme la gale, le virus varioli-
 que, gouteux, l'humeur de l'érysipele, le
 lait, la gonorrhée, celle des bubons véné-
 riens, &c. & il prouve que les humeurs
 viciées qui rentrent dans le sang, produisent
 des accidens plus ou moins considérables,
 soit par leur degré d'acrimonie, soit par leur
 quantité, soit à raison des différentes parties
 où elles se déposent.

M. Gourfaud dit qu'il faut éviter la mé-
 tastase dans la gale, les dartres habituelles,
 les gonorrhées, les ulcères froids, les

dépôts critiques, gangréneux, pestilentiels, la petite vérole, la goutte, &c. L'auteur n'auroit-il pas dû distinguer ici la métastase critique d'avec celle qui ne l'est pas ? Quand la métastase devient crise, elle n'est plus à craindre, & loin de l'éviter, on doit la favoriser. Ne voyons-nous pas tous les jours des rhumatismes, des dartres se changer en tumeurs, qui tournent en suppuration, & qui dégagent de la maladie primitive. Au reste M. Gourfaud recommande ici de prendre garde de ne pas faire rentrer ces humeurs : l'avis est sage ; mais ne peut-il pas se faire une métastase critique d'une partie extérieure, à une autre qui est aussi extérieure ? Il n'est pas toujours dit que le transport de la matière morbifique se fera de l'extérieur à l'intérieur, puisque l'on observe très-souvent dans la pratique des métastases apparentes & extérieures de la tête aux pieds, ce qui s'opère très-rapidement par le moyen du tissu cellulaire.

M. Gourfaud prétend qu'il faut procurer la métastase dans l'esquinancie suffocante, dans les inflammations des parties intérieures ; mais il ne détermine pas dans quel cas, dans quelles circonstances, & dans quels tems on doit précisément le faire. Il nous semble que dans le commencement de ces fortes inflammations, la résolution est la seule voie qu'on doive & qu'on puisse ten-

ter, & s'il y a quelque métastase à espérer & à exciter ; ce ne doit être que quand les vaisseaux sont déjà désemplis, que la matière y coulant un peu plus librement, la nature peut l'atténuer, la préparer & la rendre propre à être transportée dans d'autres parties. N'auroit-il pas aussi été à propos de dire ici quels sont les signes propres à déterminer si l'on doit exciter la métastase, ou si au contraire on doit travailler fortement à la résolution ?

Les causes de la métastase sont, selon l'auteur, la subtilité de l'humeur, qui étant fort tenue, est facilement repompée dans le sang ; le caractère de certaines plaies, comme les ulcères qui viennent à la suite des dépôts par congestion, qui suppurent beaucoup ; le pus de ces sortes de plaies a peu de consistance, les vaisseaux ont peu de ressort, & l'humeur est par conséquent facilement résorbée ; la disposition du sujet qui est maigre, languissant, cacochyme, la complication de quelque virus particulier, les passions de l'ame, le mauvais régime, peuvent aussi former la métastase.

L'auteur rejette les signes généraux de la métastase, comme équivoques, & en donne de particuliers à chaque espèce de maladie où la métastase arrive, relativement à la partie affectée & au caractère de l'humeur qui s'est déposée. Ces préceptes

qui sont de la plus grande conséquence dans la pratique , sont ici développés d'une maniere satisfaisante , quoiqu'on pourroit desirer que l'auteur se fût encore un peu plus étendu sur cet objet.

M. Gourfaud propose ensuite les moyens de prévenir la métastase , ce qui se borne à l'éloignement des causes qui peuvent la produire , à l'application de certains remèdes indiqués selon les circonstances , & aux précautions accessoires qu'un chirurgien instruit doit connoître. L'auteur conseille , pour procurer la métastase , la saignée & les bains au pied , quand le mal est à la tête ou à la gorge ; la saignée au bras , quand il est à la poitrine & à l'estomac ; & si ces moyens ne suffisent pas , il prescrit les synapismes , les vésicatoires & l'application des orties. Il est vrai qu'il est d'usage dans la pratique de faire faire les saignées , comme l'indique l'auteur ; mais pense-t-il qu'elles soient bien propres à favoriser la métastase ? Ne pourroit-on pas dire au contraire qu'elles la détournent en désemplissant les vaisseaux , qui deviennent par-là beaucoup plus susceptibles d'aspirer la matiere morbifique de l'extérieur à l'intérieur ? Il y a tout lieu de le croire ; aussi ne doit-on pas placer les saignées dans le tems que la métastase est prête à se faire , mais dans celui où l'on voit qu'il est nécessaire que la

nature la fasse. Au surplus, que peuvent les saignées dérivatives & révulsives pour la plupart des métastases qui se font par le moyen du tissu cellulaire ? Il n'en est pas de même des bains, des ventouses, des cataplasmes, des scarifications, des vésicatoires & des synapismes qui sont les remèdes les plus puissans en pareil cas.

Le second prix avoit pour sujet de déterminer le caractère des tumeurs scrophuleuses, leurs especes, leurs signes, leur cure. Ce prix fut proposé en 1749, & fut remis en 1751. L'académie obligée de présenter ce sujet pour la seconde fois, n'eut qu'à se féliciter du succès. Elle a reçu six Mémoires qui contiennent tous des choses intéressantes sur différens points de la matiere ; elle a cru devoir les faire imprimer, quoiqu'elle n'ait adjugé ce prix qu'aux deux premiers, dont les auteurs sont M. Faure, chirurgien à Lyon, & M. Borden, médecin, pour lors correspondant de l'académie royale des sciences, depuis docteur en médecine, de la faculté de Paris, & qui jouit dans cette ville comme praticien d'une très-grande réputation.

M. Faure tâche de déterminer le caractère des écrouelles par le sentiment des anciens & des modernes sur cette maladie ; il en établit le diagnostic par le maintien, la figure & la couleur du visage, par un air d'indolence qui accompagne les enfans qui en

sont attaqués , & sur-tout par une matiere grumelée qui sort de ces especes d'abcès , quand on les ouvre. Les causes , selon l'auteur , sont la laxité des fibres , & l'épaississement & la surabondance des humeurs. M. Faure donne immédiatement après les différences & le prognostic des écrouelles ; on trouvera dans cet article des préceptes excellens sur la maniere de distinguer ces tumeurs d'avec celles qui sont enkistées , le rachitis , le goëtre , le spina ventosa , le squirrhe. Dans la cure , l'auteur conseille de faire usage du remede suivant , comme d'un spécifique.

Prenez du savon d'Alicante , depuis quinze grains jusqu'à une dragme ; de la poudre d'éponge brûlée & calcinée , depuis dix grains jusqu'à demi-dragme ; de la poudre des deux scrophulaires , depuis six grains jusqu'à un scrupule ; de la limaille d'acier , depuis six grains jusqu'à un scrupule ; liez le tout avec suffisante quantité de syrop des cinq racines.

On en fait des pilules proportionnées à l'âge & aux forces du malade ; on lui fait boire en même tems de l'eau seconde de chaux. Nous croyons cette boisson très-efficace , parce que dans les écrouelles des enfans , comme dans presque toutes leurs maladies , il y a toujours un levain acide qui sert à coaguler la lymphe & à augmenter

son épaisissement ; on pourroit peut-être employer l'eau de chaux avec succès dans tous ces cas , si on pouvoit la rendre potable par l'addition de quelque syrop approprié à la maladie , & quelque eau aromatique & cordiale ; c'est l'eau de chaux d'écaillés d'huitres que l'on doit préférer , comme la meilleure , selon les expériences de MM. Whytt & Roux , médecins. Il y a cependant une réflexion que M. Faure nous permettra de faire sur l'usage de son remède. Ne seroit-il pas avantageux de le faire précéder par des bains , des décoctions apéritives , des cataplasmes émolliens & résolutifs , pour humecter d'abord la lymphe qu'il faut rendre coulante ? Autrement n'y auroit-il pas lieu de craindre que ces pilules savonneuses ne desséchassent l'humeur amassée dans les glandes , en dissipant par son action le peu de liquide qui y reste ? Il faut avouer qu'avec ces précautions préliminaires , les remèdes actifs sont moins à craindre , sur-tout dans les enfans dont la chaleur est considérable , le mouvement du poulx très-vif , & les remèdes incendiaires presque toujours dangereux. M. Faure termine son mémoire par une réflexion bien judicieuse : il conseille de ne pas ouvrir les tumeurs scrophuleuses prêtes à s'abs céder , pour éviter la difformité de la cicatrice , d'autant plus que quand la tumeur est ouverte , il faut agir à-peu-près comme si elle ne l'étoit

pas. Nous exhortons tous les chirurgiens à être bien attentifs à ce précepte qui vient d'un bon citoyen, & d'un habile praticien.

Le mémoire suivant dont M. Bordeu notre confrere est l'auteur, est rempli d'excellentes idées sur différentes matieres. On y voit un enchaînement de faits & d'observations qui lie entr'eux les différens préceptes de théorie que l'auteur y développe avec la sagacité ordinaire. Il y trouve occasion de mettre au grand jour son système sur les glandes & sur la formation, la situation, la connexion & les usages du tissu cellulaire ou muqueux. On peut voir ses idées sur cette matiere, dans une these qu'il soutint aux écoles de médecine de Paris en 1751, dont le titre est : *An Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis ?* Cette these qui fut généralement accueillie dans le tems, contient le précis de presque toutes les connoissances qui sont répandues dans cette dissertation, & dont on auroit pu faire plusieurs ouvrages ; la multiplicité d'objets utiles, & de préceptes lumineux dispersés dans ce mémoire, nous empêche de l'extraire ; nous nous contenterons d'en faire appercevoir quelques beautés. Un objet qui a été souvent mal discuté, & presque toujours mal éclairci, est de déterminer la cause qui rend les écrouelles endémiques parmi

les habitans des montagnes. M. Bordeu examine en physicien éclairé cette matiere. Il prétend que l'eau, l'air & les alimens des montagnes concourent à disposer la machine aux écrouelles & à leurs suites : l'eau des montagnes est crue, froide ; ne dissout pas le savon ; elle en fait de même dans l'estomac avec les alimens : d'ailleurs elle n'est pas la même à tous les instans du jour, elle est plus ou moins pesante, terreuse, &c. Quelles révolutions ne doit pas exciter une pareille eau ? L'air des montagnes n'est pas plus sain pour ceux qui le respirent continuellement. Le lait, le fromage, les farineux, les bouillies, la pâte & le pain grossier, voilà la nourriture des montagnards. M. Bordeu a raison de conclure qu'elle épaissit le sang & la lymphe. Un fait intéressant & propre à donner des vues sur cette matiere, c'est ce que l'auteur a observé. Les cadavres des montagnards écrouelleux ont le foie gros & blanc, ou du moins d'un jaune fort clair & la vésicule du fiel pleine d'une substance épaisse, comme de la colle de poisson. Dans la cure, M. Bordeu conseille l'usage de l'ipecacuanha, le séné, le jalap, & non les minoratifs, les absorbans, les coraux, les yeux d'écrevisses, la magnésie, le quinquina, les anti-scorbutiques ; il ne se sert du lait, que comme d'un aliment ou d'un remede bon, selon les circonstances, mais jamais cura-

toire ; les eaux minérales , telles que les *Bonnes* en Bearn , celles de *Barege* en Bigorre , & sur-tout les frictions mercurielles , prises conjointement avec les eaux , achevent le traitement. L'auteur n'oublie pas d'indiquer le régime , le changement d'air , & toutes les autres précautions qu'un praticien connoît. Un des points de ce mémoire qui fait le plus d'honneur à l'auteur , c'est ce qu'il dit sur la formation de la cicatrice : il la regarde comme une espece de callosité , comme un amas de suc nourricier , comme une application des couches du tissu cellulaire , les unes sur les autres. « Il prétend d'après les » dissections des cadavres , que toute cica- » trice est toujours établie sur un endurecisse- » ment , ou de carnification des parties voi- » fines , qui ont changé de nature & acquis » une consistance pareille à la coënnne de » lard , dure , souple , homogène , sans » fibres ni vaisseaux apparens , & intermé- » diaire entre les os , les ligamens & les » chairs proprement dites ; cette substance » n'est autre chose que la cohésion des cou- » ches du tissu cellulaire , faite au moyen du » suc nourricier épanché dans leurs interstices. Cette belle doctrine est ici fort bien présentée , & porte un caractère de vraisemblance.

La dissertation suivante est de M. Char-
metton , ancien chirurgien en chef de l'hô-
pital de la Charité , à Lyon. L'auteur donne

dans ce mémoire , d'une maniere diffuse ; à-peu-près la même théorie qu'il a publiée dans un traité particulier des écrouelles.

M. Gourfaud qui a remporté le prix sur la métaftase , est l'auteur du mémoire suivant sur les écrouelles , dans lequel nous n'avons rien trouvé de particulier , si ce n'est qu'il rejette les frictions mercurielles , & qu'il croit qu'on ne doit en faire usage que quand il y a complication de vérole ; il prescrit les eaux , mais celles de Bourbon & du Mont-d'Or. Il prétend de plus que la carie aux os produite par un virus scrophuleux , se guérit avec une pâte faite avec le sublimé corrosif , mêlé avec la gomme arabique , ou avec le cautere actuel. Le célèbre M. Le Cat , chirurgien à Rouen , a fait deux cures de cette nature , par le moyen de ces caustiques. On peut bien s'en rapporter à une pareille autorité.

M. Majault , chirurgien-major du régiment de la Reine , cavalerie , & frere de M. Majault , notre illustre confrere , est l'auteur du cinquieme mémoire sur les écrouelles. Il nous a paru contenir de l'érudition , de la clarté , de la méthode , des vues de traitement très-justes , & prouve dans l'auteur du talent & de l'exercice dans son art.

Le sixieme mémoire est anonyme , & contient une théorie lâche ; mais l'auteur y

a publié des recettes qui lui étoient particulières, & qui ne sont pas tout à fait conformes à celles dont nous faisons usage en pareil cas. On doit sçavoir très-grand gré à l'anonyme de cette générosité.

Le sujet du prix de 1755 étoit ; le feu ou cautere actuel n'a-t-il pas été trop employé par les anciens, & trop négligé par les modernes ? En quel cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des maladies chirurgicales, & quelles sont les raisons de préférence ? Le prix double a été adjugé à M. de la Biffiere, chirurgien-major du régiment de la Reine, cavalerie, que l'on dit être l'auteur. Il traite dans la première partie, de la nature & des propriétés des principaux moyens que la chirurgie emploie à la cure des maladies ; & il a insisté particulièrement sur la théorie du feu, considéré tant en lui même que dans le cautere actuel ; ces principaux moyens sont les médicamens, le fer & le feu. Il examine ensuite la nature du feu, & prétend que les propriétés particulières de ce remède, sont de calciner, mortifier, altérer, dessécher ce qu'il touche immédiatement, engorger, enflammer les parties qui l'avoisinent, secouer vivement le genre nerveux, occasionner des métastases, & de grandes révolutions dans la machine. Dans la seconde partie il passe en revue les divers genres de maladies chirurgicales, à la cure desquelles

le cautere actuel est ou préjudiciable, ou au contraire utile & préférable aux autres moyens ; tels sont les ulcères compliqués de fungosités, de caries profondes & humides. L'auteur rejette l'usage du feu dans les hernies ; il le conseille dans les tumeurs inflammatoires, malignes, formées par une cause extérieure, dans la gangrene qui vient d'un principe vénéneux, malin & local, dans les tumeurs inflammatoires bâtarde, dans les tumeurs froides des articles, les verrues, condylomes, polypes, scrophules confirmés, squirrhes, cancers vrais & bâtards ; mais le feu ne convient dans ces derniers cas, que quand le fer devient insuffisant. L'auteur croit qu'on doit tenter le cautere dans la paralysie, dans le relâchement des ligamens, dans l'ankylose fausse, dans la carie profonde & humide, dans les hémorragies dont les vaisseaux seront situés entre des os cassés ou déplacés, & sur lesquels la ligature, la compression, l'usage même des styptiques est impraticable. Il prétend aussi que le fer rouge, appliqué sur la morsure d'une vipere, sur celle d'un chien enragé, dans le moment qu'elle vient d'être reçue, consume la liqueur venimeuse, & qu'on prévient par-là tous les accidens qui s'en suivent. Cette proposition mériterait d'être confirmée par l'expérience. L'auteur conseille l'application du fer rouge dans les
ulcères

ulceres qui ont des callosités inaccessibles à l'instrument tranchant, dans ceux qui sont calleux, fongueux, abreuvés de sanie, qui ont résisté à toutes les especes de traitement interne & externe. Toutes les réflexions de l'auteur tendent à faire convenir les modernes, qu'il y a beaucoup de fondement dans la confiance que les anciens avoient au caustère actuel, qui, selon lui, à la rigueur, peut être placé par-tout où l'on emploie les autres, & qui l'emporte à bien des égards sur eux; & l'on ne doit blâmer les anciens, que sur l'abus qu'ils en ont fait, & que nous sommes répréhensibles d'avoir donné dans un excès opposé, en négligeant des moyens si précieux de guérison.

Dans le mémoire suivant on examine également l'usage du feu. Il est de M. Louis, maître ès-arts & en chirurgie à Metz, démonstrateur public d'anatomie & de chirurgie, chirurgien, aide-major des camps & armées du Roi, & de l'hôpital militaire de Metz en survivance, & frere du célèbre M. Louis, chirurgien-major-adjoint de la Charité, à Paris. Ce mémoire nous a paru contenir tout ce qu'il y a d'intéressant dans le premier; il a de plus le mérite d'être bien écrit, de donner des grandes vues chirurgicales sur tous les objets qu'il traite, des réflexions historiques & critiques, très-utiles sur la chirurgie ancienne, moderne, & sur celle de nos con-

temporains; il nous semble aussi que l'auteur a très-bien spécifié les cas où l'on doit se servir du feu, & ceux où il falloit rejeter ce secours comme dangereux; & ce qui nous paroît au-dessus de tout, c'est qu'il a eu le talent de rendre ses idées avec clarté, méthode & précision. Cette excellente pièce n'a pas été couronnée.

Le sujet de 1756 étoit : L'amputation étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui sont faites par armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'opération sur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raisons. Le prix double a été adjugé à M. Faure, chirurgien-major du régiment Royal-Vaisseaux. Ce mémoire contient de bons préceptes, une théorie simple & juste, & une pratique judicieuse.

Le prix de 1758 étoit de déterminer les cas où les injections sont nécessaires pour la cure des maladies chirurgicales, & établir les règles générales & particulières qu'on doit suivre dans leur usage. Le prix a été adjugé au mémoire, n° 8. L'auteur est M. Grillon, chirurgien à Rouen. On expose ici les avantages & les inconvéniens que les injections doivent avoir dans les différentes espèces de maladies, & suivant la nature différente des parties malades. Cette matière qui est

des plus vastes & des plus intéressantes, & qui a été jusqu'à présent fort peu approfondie, est ici traitée d'une manière satisfaisante.

Nous finirons, en faisant observer que ce volume est bien rempli, & que tous les objets proposés y sont discutés & éclaircis, de façon que cette collection académique devient très-utile & même nécessaire à tous ceux qui sont attachés à leur profession, & qui veulent y faire quelques progrès.



DISSERTATION

*Sur les Maladies qu'on appelle malignes ;
par M. de HAEN , professeur en médecine,
à Vienne en Autriche.*

On ne doit appeller *malignes* que les maladies qui sont accompagnées de symptômes extraordinaires, ou de symptômes beaucoup plus graves & plus nombreux que ceux qui ont coutume de les caractériser ; ainsi une maladie, quelque aigue qu'elle soit, ne mérite point ce nom, tant qu'elle parcourt ses tems dans l'ordre qu'elle a coutume de suivre. Nous allons examiner les différens remèdes qu'on a employés jusqu'ici pour ces sortes de maladies, afin de tâcher de découvrir quel est celui qu'on doit préférer.

La plupart des médecins François, Allemands & Anglois débutent dans presque toutes les maladies aiguës, par l'émétique qu'ils font précéder quelquefois de la saignée. Comme cette méthode est entièrement opposée à celle des anciens, il est bon de l'examiner en particulier.

Hippocrate ne purgeoit jamais dans le commencement des maladies aiguës, à moins qu'il n'y eût des signes de turgescence; mais, comme l'explique Galien dans le livre qu'il a intitulé, *Quos, quibus medicamentis, & quando purgare oporteat* ? Il ne suffit pas, pour caractériser cette turgescence, que le malade ait quelques nausées, ou de légères envies de vomir, qu'il ait la bouche amère ou mauvaise, puisque ces symptômes accompagnent presque toujours le commencement des maladies aiguës; au lieu qu'Hippocrate avertit expressément que la turgescence des humeurs est rare dans ces commencemens. Aretée de Cappadoce, & Cælius Aurelianus parmi les anciens; Mercurius, Pläterus, Lommius, Forestus, Sennert, Houllier, Duret, Riviere, &c. parmi les modernes, marchant sur les traces de ces grands maîtres, n'ont fait aucune mention des émétiques au commencement des maladies aiguës ou malignes; du moins ils ne les ont employés que lorsqu'ils ont vu des signes évidens de turgescence.

Cependant il y avoit déjà des médecins, tels que Droet, Quercetant, Mathiole, Angelus Sala, Willis, &c. qui avoient osé employer ce genre de médicamens dans le commencement des maladies accompagnées de malignité, comme on peut le voir dans Diemerbroek qui rapporte les effets funestes de cette méthode, contre laquelle un grand nombre de médecins se sont élevés. André Lew décrivant la maladie pétéchiiale qui régna en Hongrie en 1683, rapporte qu'on vit périr tous ceux à qui on donna l'émétique; il fit la même observation en 1699, 1704, 1705, & son fils Charles Lew a remarqué deux ou trois fois la même chose en 1730. Hoyer, dans ses épidémies de Mulhausen; Genselius, dans celles de la Hongrie inférieure; le Conseil de santé d'Autriche; Marc-Neveu O-kelly, président de l'université de Prague, dans la Description de la fièvre maligne qui régna en Bohême l'année dernière, ont tous observé que les émétiques ou n'étoient d'aucun effet, ou en produisoient de funestes, quoiqu'ils parussent indiqués quelquefois par un léger vomissement.

Mais, me dira-t-on, comment est-il donc possible que la méthode contraire ait si fort prévalu? Cela vient sans doute de ce que la nature de la maladie ayant souffert quelque variation, on aura été obligé de changer la

méthode curative ; & vraisemblablement , depuis ce tems-là , on a pris pour la règle ce qui n'en étoit que l'exception. Sydenham ayant employé avec succès les émétiques dans une fièvre épidémique pendant trois ans , eut ensuite la douleur de voir périr tous ceux à qui il voulut les donner dans une fièvre en apparence de la même espèce. Je n'ignore pas que Huxam , Pringle , Tyssot ont fait usage de ce remède avec succès dans les épidémies qu'ils nous ont décrites ; mais je ne crois pas qu'ils prétendent qu'on doive l'employer dans toutes les maladies de ce genre. Tout ce qu'on peut conclure de leurs observations , c'est que les maladies malignes s'écartent quelquefois de leur cours ordinaire , & qu'alors le médecin doit changer sa méthode curative. Mais il résultera toujours de ce que nous avons dit , que l'émétique ne convient point en général dans les fièvres malignes , & qu'on ne doit y avoir recours que dans quelques cas particuliers , c'est-à-dire , comme l'observe très-bien le baron de Van-Swieten , dans son Commentaire sur le 661^e Aphorisme de Boerhaave , dans le cas seulement où le malade éprouve dès le commencement de sa maladie une foiblesse extraordinaire , qui n'est produite ni par la pléthore , ni par la perte réelle des forces , mais par des miasmes vénéreux qui séjournent dans l'estomac , dont ils affectent les

nerfs, & par leur moyen tout le genre nerveux.

On n'a pas de règle plus sûre sur l'usage de la saignée, que sur celui des émétiques. Quelques auteurs la louent extraordinairement ; mais la plupart la proscrivent, ou du moins ne la conseillent que dans le cas de pléthore, ou au commencement de la maladie, se fondant sur ce que les maladies malignes sont accompagnées d'une si grande foiblesse, que la saignée doit être plutôt nuisible que salutaire. Mais avant de prononcer avec tant d'assurance, on auroit dû examiner si cette foiblesse étoit réelle ou seulement apparente. Hippocrate nous indique avec sa brièveté ordinaire dans son livre *De rat. vict. in acut.* l'idée que nous devons nous former de cette foiblesse apparente, qu'il attribue avec raison à l'embarras des vaisseaux sanguins, & à l'arrêt des esprits dont les conduits trop gonflés, compriment les nerfs ; aussi prescrit-il dans ce cas la saignée, comme l'unique remède qu'on doive employer. Aretée de Cappadoce, Alexandre de Tralles, &c. ont adopté la même méthode ; & si quelques autres s'en sont écartés, ils ont été forcés d'y revenir. Oribase, par exemple, est obligé de convenir qu'il ne se délivra de la peste dont il avoit été attaqué en Asie, qu'en se faisant aux jambes

des scarifications , au moyen desquelles il se tira deux livres de sang.

Hippocrate , Alexandre de Tralles & Sydenham nous ont indiqué les signes auxquels on pouvoit reconnoître cette foiblesse apparente. Selon le premier , la plupart des malades qui sont dans ce cas , ont le visage rouge & enflammé , les yeux fixes , des mouvemens convulsifs aux mains ; ils grincent les dents ; ils se plaignent de battemens dans tout le corps ; leurs extrémités sont froides , & les esprits séjournent dans leurs vaisseaux. Alexandre dit qu'ils ont d'abord le visage pâle & sec , le pouls petit , inégal & irrégulier , les déjections bilieuses ; qu'ils sont accablés par les veilles & par une soif extraordinaire. Sydenham faisant l'histoire d'un jeune homme , dont il rétablit les forces étouffées par la surabondance des humeurs , au moyen de trois ou quatre saignées , rapporte que quoiqu'il parût prêt à rendre l'ame , la chaleur de sa peau étoit si douce , que les assistans avoient peine à croire qu'il eût de la fièvre ; ce qui venoit de ce que son sang circuloit avec peine.

Nous concluons de tout ceci , que la saignée est inutile & même dangereuse , toutes les fois que la foiblesse qu'éprouve le malade , est l'effet de quelque grande évacuation , de la putridité des humeurs , ou de quelque

matière corrompue , qui séjourne dans les hypocondres ; mais il n'y a point de remède plus sûr , lorsque cette foiblesse n'est qu'apparente , c'est-à-dire , lorsqu'elle n'est produite que par la surabondance des humeurs ou leur raréfaction.

Voyons maintenant ce qu'il convient de faire dans la suite du traitement de ces maladies. J'ai consulté les meilleurs auteurs ; j'ai examiné avec soin leurs différentes méthodes , & je me suis convaincu qu'elles réussissoient presque toutes , ou que du moins elles ne nuisoient pas toutes les fois que la maladie n'étoit pas véritablement maligne ; mais lorsqu'elle avoit acquis un certain degré de malignité , j'ai toujours vu avec douleur , que la plupart de ces méthodes étoient insuffisantes , & que la maladie prenoit le dessus , ce qui m'engagea à en chercher une plus sûre & plus efficace. Voici celle que j'ai employée avec le plus de succès.

I. Je nourris mes malades avec des décoctions d'avoine , ou d'orge peu chargées ; ou si je leur fais faire usage des bouillons à la viande , j'y ajoute une bonne dose de crème de tartre , ou de suc de citron : je leur permets les pommes , les poires , les prunes cuites , avec un petit morceau de pain ; leur boisson est une décoction d'orge miellée , ou du lait coupé avec de l'eau , auquel je fais ajouter un peu de miel , ou bien

quelque légère émulsion , & je leur recommande sur tout de boire beaucoup & souvent.

II. Je leur fais prendre plusieurs fois dans le jour quelque léger parégorique dans une émulsion , dont on leur donne des doses plus fortes , deux , trois ou quatre fois dans l'espace de vingt-quatre heures.

III. J'ai employé avec le plus grand succès le quinquina , que j'ai donné dès que la malignité s'est déclarée , soit que ce fût après . soit que ce fût avant l'éruption des exanthemes , soit même lorsqu'elle se déclaroit dès le commencement de la maladie.

IV. Enfin si la toux étoit trop forte , & qu'on dût craindre de l'abandonner à elle-même , je l'apaisois avec l'oxymel scillitique , le kermes minéral , ou les parégoriques.

En même tems je fais appliquer sur différentes parties du corps des vésicatoires & des épipastiques ; je tiens le ventre libre par des lavemens : j'emploie des fomentations émollientes , s'il y a de la roideur dans les parties , ou des vins médicinaux , si la foiblesse est excessive ; mais examinons quels peuvent être les effets du quinquina dans ces maladies.

Il y a déjà long-tems que Morton guidé par une longue expérience , osa avancer que le

quinquina convenoit non seulement dans les fièvres intermittentes & rémittentes, mais encore dans celles qui étoient accompagnées de symptômes irréguliers, ou qui tendoient à la malignité, & cela non seulement dans les maladies aiguës, mais encore dans les maladies chroniques. Ces assertions peut-être trop générales, & les écrits qu'on répandit pour lors dans l'Europe contre ce médicament, empêcherent qu'on ne fît toute l'attention qu'on auroit dû faire aux nouvelles vues de Morton. Quelque tems, après le célèbre Torti publia un ouvrage sous le titre de *Therapeutice specialis ad febrès quasdam perniciosas, inopinato ac repente lethales, una verò chinachina peculiari methodo ministrata, sanabiles*. Sa grande réputation lui fit deux adversaires dignes de lui, Ramazzini & Manget; mais il réduisit le premier au silence par une réponse apologétique; & le second se rétracta dans la suite, ayant été convaincu de l'efficacité de ce remède par ses propres observations.

Le sçavant Charles Richa dans ses épidémies de Turin pour l'année 1720, rapporte qu'il avoit employé le quinquina comme un cardiaque excellent dans une espece de fièvre maligne qui se terminoit par un cours de ventre; & il le regarde comme un antidote sûr, toutes les fois que les humeurs ont été portées à un degré d'atténuation.

extraordinaire. Huxam & Pringle en ont aussi fait usage avec succès ; mais le premier ne l'a employé qu'après l'état de la maladie, & ne l'a donné qu'avec les cardiaques & les alexipharmques ; & personne que je sçache n'en a déterminé jusqu'ici ni la dose, ni le tems précis où l'on doit commencer d'en faire usage ; c'est ce que je crois avoir fait d'une façon à ne laisser rien à desirer, comme on le verra par ce petit nombre d'observations.

Une femme de trente-fix ans ayant été attaquée d'une fièvre continue putride qui dégénéra en fièvre maligne, je lui prescrivis sans succès les alexipharmques les plus appropriés : j'y joignis les vésicatoires, le camphre & l'opium ; mais ils ne réussirent pas mieux que le reste. Le neuvième jour il survint une strangurie accompagnée d'une douleur si violente dans le bassin, que la malade jettoit les hauts cris ; au bout de quelque tems, elle rendit du sang avec ses urines qui ne couloient que goutte à goutte, ce qui dura un jour & demi ; au bout de ce tems, les selles furent teintes de sang, ce qui mit fin au pissement de sang. Je fus effrayé de ce symptôme terrible ; je lui fis faire des injections d'huile de lin dans la vessie, qui calmerent la douleur ; & dès que le sang eut commencé à paroître, je lui fis prendre de l'extrait de quinquina, à la dose d'une once

par jour, & je le lui fis continuer pendant quatorze jours à cette dose; je la diminuai ensuite, & je lui en donnai encore pendant huit jours, une demi-once chaque jour: pendant tout ce tems-là, elle prit du syrop de diacode deux ou trois fois le jour, jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement guérie; le kermes & l'oxymel scillitique acheverent la cure, en mettant fin à une toux qui lui étoit restée.

M. Hafenori, médecin de l'hôpital Espagnol de cette ville, ayant traité avec beaucoup de succès un grand nombre de fièvres malignes, fut lui-même atteint de cette cruelle maladie; on le traita d'abord avec des anti-phlogistiques; mais le fixieme jour, son visage, son col, sa poitrine & ses bras furent couverts de taches pétéchiales, & de pustules miliaires blanches: ayant été appelés en consultation par M. Mayer, nous convînmes 1^o de lui donner une once d'extrait de quinquina tous les jours; 2^o de lui appliquer les vésicatoires; 3^o de lui tenir le ventre libre par des lavemens; 4^o de lui faire prendre trois ou quatre fois le jour une once de syrop de diacode, ce qui réussit au-delà de nos espérances; car à peine eut-il commencé de faire usage du quinquina, que l'éruption se fit abondamment; les forces se relèverent, les urines parurent critiques, &c.

M. Holmann, médecin de l'hôpital militaire dans le fauxbourg de Léopold, ayant été attaqué de la même maladie, fut guéri par les mêmes remèdes. Je pourrois rapporter un plus grand nombre d'observations qui confirment toutes l'efficacité du quinquina donné à très-grandes doses, toutes les fois qu'on l'administre aussi-tôt que la malignité commence à se manifester ; mais celles-ci m'ont paru suffisantes pour démontrer la vérité des conclusions suivantes.

I. Que le quinquina est le meilleur cardiaque qu'on puisse employer dans la foiblesse qui accompagne les fièvres malignes.

II. Qu'il est un alexipharmaque sûr contre toute sorte de corruption, soit interne, soit externe.

III. Qu'il paroît guérir les symptômes les plus terribles des fièvres malignes, le pissement de sang, & les déjections sanguinolentes.

IV. Qu'il favorise & soutient l'éruption des exanthèmes, & qu'il les conduit à maturité.

V. Qu'il prévient les rechutes qui font périr un si grand nombre de convalescens, & qu'il empêche les métastases qui ne produisent que trop souvent des gangrenes mortelles.

VI. Mais afin que le quinquina produise ces effets, il faut le donner à grandes do-

ses, & en continuer l'usage pendant long-tems; c'est du moins ce que mes observations & celles de plusieurs autres médecins m'ont paru démontrer.

VII. J'ai observé dans plusieurs de mes malades, que la crise ne se faisoit jamais mieux que pendant l'usage du quinquina.

VIII. Enfin le quinquina a non seulement la faculté de modérer les trop grands mouvemens & la chaleur excessive, mais encore de les animer, lorsqu'ils sont trop foibles.

Concluons de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que les différentes méthodes qu'on a employées contre les maladies éruptives, qu'on appelle vulgairement malignes, ont réussi lorsque ces maladies n'avoient pas de malignité. J'ai employé avec succès les antiphlogistiques, les délayans, les adoucissans, les huileux, les légers cardiaques; mais, comme je l'ai déjà dit, on ne doit pas mettre ces maladies au rang des maladies malignes. On a vu réussir des méthodes différentes, & même des méthodes opposées dans les différentes constitutions épidémiques, dont nous avons l'histoire; mais dans tous ces cas, les médecins ont presque toujours craint des métastases & des rechutes mortelles. L'usage du quinquina, que je propose, est à l'abri de tous ces inconvéniens; mes observations m'ont convaincu qu'il étoit l'an-

ridote le plus sûr qu'on pût employer contre le dernier période de la malignité.

Nota. Avant de finir, je crois devoir avertir que la propension qu'ont certains médecins à voir de la malignité où elle n'est pas, est de la plus dangereuse conséquence pour les malades ; car on abandonne les anti-phlogistiques, & on se rejette entièrement sur les cardiaques, les alexipharmques, les bézoardiques ; on tient le malade couvert, on agite son sang, & on excite par-là des exanthesmes souvent mortelles. Combien cette cruelle méthode n'a-t-elle pas fait périr de femmes en couche ?

OBSERVATION

*Sur les effets de la Momie d'Egypte, par
M. de SEVELINGES, docteur en
médecine à S. Etienne, en Forez.*

La momie d'Egypte est assez connue, ses effets ne le sont peut-être pas autant ; c'est ce qui me détermine à donner les observations suivantes.

Il y a quelques années que je fus appelé pour voir un particulier qui venoit de tomber d'un toit de 48 pieds de hauteur : il rencontra dans le milieu de sa chute, une barre de bois de chêne qui travesoit une petite cour, il la cassa en deux, & s'arrêta
sur

fur un tas de charbon de pierre ; il fut assez heureux pour ne se faire aucune fracture ni luxation. Je le fis mettre au lit , & fis pratiquer une ample saignée au bras : on l'enveloppa dans une peau de mouton toute chaude ; le moment d'après il prit une dragme de momie d'Egypte (a), en poudre, & par dessus, une grande tasse d'une forte infusion des vulnéraires de Suisse ; il vomit d'abord le reste des alimens non digérés : il survint une sueur qui dura 36 heures ; après quoi il sortit de son lit , aussi frais que s'il n'avoit eu aucun accident , & ne s'en est plus jamais ressenti.

II. OBSERV. Peu de teins après j'employai le même remède avec succès, pour un Monsieur qui éprouva une chute de cheval très-violente. Il se heurta la tête sur le pavé ; on avoit tout lieu de craindre une commotion : la saignée ayant précédé , je lui prescrivis une même dose de momie , avec l'infusion ; comme il sortoit de dîner, il vomit abondamment ; la sueur survint, il fut parfaitement guéri.

III. OBSERV. Un paysan ivré , étant

(a) Il ne faut pas croire que la momie que l'on vend dans les boutiques , soit tirée des sépulchres des anciens Egyptiens ; cette espece est trop rare & trop coûteuse. Celle dont M. de Sevelinges a fait usage, paroît néanmoins avoir beaucoup de vertu ; il faut qu'elle vienne de quelque cadavre embaumé avec soin.

tombé dans un fossé où il y avoit de l'eau ; il y passa la nuit qui commençoit à être froide : on le trouva le lendemain matin presque sans vie ; j'employai le même remède ; après deux jours , il fut en état de vaquer à ses affaires.

IV. OBSERV. Cette quatrième observation est d'une jeune femme qui reçut un coup d'une pelotte de neige , qui la frappa à l'oreille ; elle en fut fort émue , ce qui ne l'empêcha pas de continuer son chemin. Elle se sentit tout le reste du jour fort étourdie ; on vouloit la faire saigner , elle s'y opposa ; elle eut une nuit assez inquiète ; le lendemain elle sentit une douleur de tête fort aiguë ; elle se détermina sur le soir à la saignée , on la fit au pied ; la nuit fut encore plus mauvaise , & sur les quatre heures du matin , le délire se manifesta , auquel succéda , peu de tems après , une espece de léthargie : elle ne prononçoit que oui & non à toutes les questions qu'on lui faisoit ; l'œil opposé au coup qu'elle avoit reçu , se flétrit & se ferma ; l'autre étoit extrêmement tendu & égaré , le pouls petit , les forces abbaïtues : je fus appelé dans cette triste circonstance ; j'essayai les saignées à la jugulaire & au pied ; les émétiques , les potions spiritueuses , les ventouses scarifiées , tout fut inutile : la commotion du cerveau étoit trop considérable , & il y a tout lieu de

croire qu'il s'étoit fait un épanchement : je m'avisai sur le soir, de lui faire prendre de la momie d'Égypte ; peu de momens après, nous fumes étonnés de lui voir reprendre ses sens, la connoissance & le jugement, comme si elle n'eût pas été malade ; elle crut revenir d'un profond sommeil : on étoit prêt à crier miracle ; mais cet état ne fut que momentané : un quart d'heure après, elle retomba dans l'assoupissement, qui termina ses jours dans la nuit suivante.

Quoique cette dernière expérience n'ait pas été aussi heureuse que les autres, elle ne confirme pas moins l'efficacité du remède dans les cas de cette espèce, & s'il n'a pas réussi, on ne doit l'attribuer qu'au défaut de la prompte administration. Je suis même persuadé que si la malade eût été secourue à tems, & que l'on eût employé les moyens que je propose, on auroit prévenu une mort aussi funeste.

OBSERVATION

Sur l'Ouverture spontanée d'un Abscès, à la suite d'une fluxion de poitrine ; par M. GIGNOUX, docteur en médecine, à Valence en Agénois.

Une jeune fille, d'un tempérament robuste

& fortifié par le travail, fut attaquée vers la fin d'Avril 1758 d'une pleurésie vraie ; la douleur étoit vive, fixée au côté droit ; le 7 & le 8 les symptômes inflammatoires tomberent, la malade fut beaucoup mieux. Quelques jours après l'oppression revint, la douleur reparut, accompagnée de frissons vagues, d'une petite toux sèche & d'une fièvre hectique lente : je soupçonnai une suppuration dans la poitrine, & la formation d'une vomique ; des crachats purulens que la malade rendoit avec peine, & de loin en loin, confirmèrent mes soupçons. Je proposai les secours les plus convenables dans ces circonstances, mais vainement ; la malade, dont l'appétit étoit bon, se dégoûta des remèdes, & voulut vivre à sa fantaisie.

Je ne me rebutai pas ; je continuai mes visites, curieux de savoir la terminaison spontanée d'une maladie assez rare dans nos cantons, & persuadé d'ailleurs, que la nature forte & robuste chez la malade, prendroit d'elle-même, & sans le secours de l'art, le dessus sur un mal toujours dangereux, & le plus souvent mortel : je ne me trompai point ; il parut à différentes reprises une petite tumeur très-douloureuse, précisément à l'endroit où siégeoit précédemment le point pleurétique ; cette tumeur n'étoit pas permanente, elle dispa-roissoit une heure

ou deux après s'être montrée, & sa rentrée redoubloit toujours l'oppression & la toux.

Enfin au bout de près de deux mois passés dans les souffrances, dans les anxiétés, & dans une insomnie presque continuelle, la tumeur se fixe, elle grossit, l'inflammation se met de la partie; c'est une espece de phlegmon d'un pouce ou d'un pouce & demi de diametre, il suppure & s'ouvre de lui-même; le pus renfermé dans la vomique, ou épanché, supposé que ce fût un empyeme, dans l'intervalle que laissent entr'eux les poumons, le diaphragme & la plèvre, s'échappe par cette ouverture, qui pénétroit dans l'intérieur de la poitrine; il coule lentement, toujours blanc, épais, & bien conditionné; dans quinze jours la source en fut tarie; la nature avoit ouvert l'abcès sans le secours de l'art; elle seule aussi le détergea, le consolida, le cicatrisa; la malade est très-bien guérie.

Je me rappelle d'avoir vu une autre fois un fait entièrement semblable à celui-là, & dans ses circonstances, & dans l'événement. Tulpus, *lib. 2, obs. 6*, donne une observation sur le même sujet, peu différente de celle que je viens de rapporter. Une femme, dit-il, tomba dans l'empyeme, à la suite d'une pleurésie négligée. Il se forma deux abcès, l'un sous l'aisselle, & l'autre, près de l'ombilic; ils s'ouvrirent, & le

pus renfermé dans la poitrine, s'évacua à la longue, & peu-à-peu par ces deux voies ; la malade recouvra bientôt sa première santé.

EXTRAIT D'UNE DISSERTATION

Sur les Eaux nouvellement découvertes à Aumale, en Normandie, contenant l'analyse de ces eaux, & quelques observations sur les maladies qu'elles ont guéries, par M. MARTEAU, médecin de la ville & de l'hôpital d'Aumale, & membre de l'académie des sciences d'Amiens. A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin. Prix broché 15 sols.

Lorsque Glaubert découvrit le sel qui porte son nom, & qu'il reconnut ses propriétés singulieres, dans l'étonnement & l'enthousiasme de sa découverte, il ne put s'empêcher de l'appeller *admirable* ; & ce nom fastueux lui est resté, quoique depuis on ait trouvé ce sel combiné par la nature dans une infinité de circonstances, & surtout dans la plupart des eaux minérales martiales.

C'est ainsi que les premiers qui remarquent des vertus singulieres dans certaines eaux minérales, se répandirent en éloges

émphatiques qui ne leur laissent pas le loisir d'approfondir les causes de tous ces effets, & encore moins d'examiner les parties constituantes de ces eaux si efficaces.

Il s'en faut de beaucoup que depuis Hoffmann les chymistes modernes s'abandonnent ainsi à de vains éloges qui détruisent la confiance que l'on peut avoir dans les eaux minérales. La Dissertation que nous annonçons est particulièrement exempte de ces défauts, & paroît dictée par l'amour du bien public, & de la vérité appuyée de l'expérience d'un artiste instruit & intelligent. M. Marteau débute par l'examen scrupuleux des parties constituantes de l'eau minérale qu'il analyse ; il détaille ensuite avec modestie les observations curatives qui se sont présentées à lui depuis la découverte, & laisse aux chymistes à juger de la conséquence de ses procédés, & aux médecins à apprécier la vertu de ces mêmes eaux. Entrons maintenant dans le détail de sa Dissertation.

Le hasard fit découvrir dès 1755 à un religieux Bénédictin quelques sources aux environs d'Aumale, dont le sol rouillé lui donna des soupçons. M. Marteau vérifia par quelques épreuves que l'eau de ces sources étoit vitriolique. On poussa plus loin les recherches, & il se trouva que la plupart des sources déjà faites, ou qu'on fit naître en creusant dans toute l'étendue de la prairie

où s'étoient trouvées les premières , étoient de même empreintes de vitriol , mais à différens degrés. Cette découverte appuyée du soulagement que trouverent quelques personnes qui en hasardèrent l'usage ; les expériences de M. Marteau qui remarquoit avec un singulier plaisir quelque identité de ces eaux avec celles de Forges qu'il avoit précédemment examinées ; toutes ces considérations engagèrent Monseigneur le Comte d'Eu, en sa qualité de Duc d'Aumale , à faire construire un bâtiment qui enclot les trois principales sources des eaux minérales , & de rendre le terrain où elles sourdent , d'autant plus agréable , que la situation d'Aumale est très-saine , & que les épidémies y sont fort rares. En reconnaissance on a dédié la première source au Duc d'Aumale, c'est-à-dire , au Comte d'Eu, en la nommant *la Bourbonne*. La troisième source éternisera le nom du Bénédictin à qui l'on est redevable de la découverte ; elle se nomme *la Malon*. M. Marteau ayant reconnu par quelques expériences que la montagne voisine de la prairie où coulent les sources, contenoit des filons de fer, s'occupe d'abord à démontrer la nature martiale de ces eaux , soit en rendant le phlogistique à leur ochre , soit en la dissolvant après dans les menstrues du fer, soit enfin en le rendant sensible par les précipitans ou par les réagissans : le voisinage des eaux de

Forges , & l'analyse que notre auteur en a déjà faite , l'ont engagé à comparer dans bien des circonstances les phénomènes ou les principes de ces eaux , avec les nouvelles sources qu'il analyse.

Les eaux d'Aumale sont très-légères , & M. Marteau attribue cette légèreté à une grande quantité d'air qu'elles contiennent , & qu'il a découvert , entr'autres moyens , en exposant à la gelée des bouteilles de même capacité , remplies l'une d'eau minérale , & l'autre d'eau de fontaine ordinaire.

Le fer contenu dans les eaux y est-il pur & seulement divisé à l'infini , ou n'y est-il suspendu qu'à l'aide d'un dissolvant qui en fasse un vitriol ? Nous avouons que les difficultés pour & contre sont de très-grand poids & en très-grand nombre , & nous il paroît à travers la modestie de la décision de M. Marteau , qu'il penche plus volontiers pour le vitriol quelconque. Pour le prouver , il y a dans la Dissertation une suite d'expériences délicates & de comparaison qu'il faut suivre pas à pas , & qu'il ne nous est pas possible de transcrire.

Les eaux minérales d'Aumale s'épurent à la longue , c'est-à-dire , qu'elles précipitent naturellement , & par le repos , ou même à l'aide d'une légère chaleur. Ici , & dans plusieurs endroits de son ouvrage , M. Marteau emploie le terme d'*extinction*

pour signifier ce phénomène qui n'est pas particulier aux eaux d'Aumale ; & nous croyons devoir prévenir le Lecteur sur la signification que donne M. Marteau à ce terme qu'il emploie le premier dans ce sens.

Après avoir démontré par nombre d'expériences que les eaux d'Aumale ne contiennent pas surabondance d'acide , on les compare avec les eaux nouvelles de Passy qui coagulent le lait , tandis que celles-là n'y font aucune impression ; nous croyons qu'il seroit difficile de démontrer que les eaux de Passy coagulent le lait , à raison d'excès d'acide , quoique M. Marteau semble l'insinuer. Aucun de ceux qui ont analysé ces eaux , n'a reconnu cet excès d'acide ; & M. Marteau qui est très-versé dans la Chymie , n'ignore pas que les substances alcalines peuvent faire coaguler le lait ; au reste les eaux de Passy , comme celles d'Aumale , contiennent du sel marin , & une terre absorbante ; & nous croyons qu'en rapprochant les phénomènes que présentent la plupart des eaux ferrugineuses ou vitrioliques , on trouveroit une telle identité , que les variations ne rouleroient entr'elles que sur quelques grains en plus ou en moins de chacune de leurs parties constituantes , qui dans toutes les eaux martiales dont on fait usage , sont toujours dans une très-petite proportion , & n'agissent que par leur grande atté-

nuation & par la légèreté, ou, si l'on veut, la ténuité des molécules de l'eau.

Après avoir rempli en homme très-intelligent les fonctions d'*analyste*, M. Marteau passe aux observations de médecine, science qu'il professe avec éclat & succès dans la ville d'Aumale. Ce sont ces succès qui nous ont procuré dans différens de nos Journaux d'excellentes observations, & nous espérons que son zèle à ce sujet ne se ralentira pas.

De ces observations, les unes sont dûes au conseil de différens praticiens qui ont expérimenté l'usage de ces eaux, avec une confiance bien légitime, puisqu'elle étoit fondée sur l'analyse d'un de leurs confreres; d'autres observations sont juridiques, c'est-à-dire, qu'elles tendent à constater par-devant les juges les vertus déjà reconnues de ces eaux; & de toutes ces observations nous ne rapporterons que la seconde, page 63, parce que c'est M. Marteau lui-même, qui rapporte sa guérison, & la vingt-septieme, page 98; on les trouvera à la suite de cet extrait.

Il résulte que les eaux minérales d'Aumale ont en effet produit des guérisons miraculeuses qu'on ne doit ni à la curiosité, ni à l'enthousiasme, ni à la charlatanerie des gens intéressés; les malades certifient leur guérison, les juges les entendent; ce-

lui de tous les médecins d'Aumale qui pouvoit faire avec plus de sécurité ces essais , en conseille l'usage. C'est après des épreuves continues pendant quatre années , qu'il se détermine à publier son travail , dans lequel on ne trouvera pas un style recherché , mais de l'ordre , de la clarté & des vues , peu d'amour propre , & beaucoup de connoissances ; qualités rares , qui conviennent à tous les hommes , mais surtout à un médecin , & à un habile scrutateur de la nature.

I I. O B S E R V A T I O N .

J'étois travaillé d'aigreurs très-fâcheuses, Un sentiment d'érosion au cardia , de fréquentes pandiculations , des bâillemens étoient les premiers symptomes que j'éprouvois. Succédoit une soif inextinguible. La salive devenoit épaisse , visqueuse & salée. Souvent en cet état je tombois en défaillance , avec oppression & lenteur du pouls. Ces accidens se terminoient par des rots mousseux , comme l'écume de l'eau de savon , & très-acides. Ils me laissoient dans la gorge une impression semblable à celle de l'eau forte. Des besoins continuels sans faim , un goût fastidieux , une digestion précipitée ; le gonflement des hypocondres , & quantité de vents & de borborygmes ajoutoient à l'incommodité de cet état. Je

pris nos eaux minérales à petite dose d'abord, sans aucun préparatif ; je me purgeai le cinquieme jour avec le sel de seignette ; je continuai à la dose de deux pintes par jour , jusqu'au quatorzieme que mes embarras m'obligèrent de cesser. J'ai été , non totalement guéri , mais si considérablement soulagé , que les suites de cette indisposition ne méritoient plus mon attention. L'été suivant ces aigreurs se sont régénérées. La reconnoissance & la confiance m'ont de nouveau conduit à nos fontaines. J'ai pris ces eaux pendant dix-huit jours avec le même succès que l'année précédente. Les premiers gobelets chaque jour m'occasionnoient l'éruption de ces mouffes ; mais elles étoient moins acides. L'eau passoit par les urines , le plus souvent une heure après le retour des fontaines. De tems en tems elles m'occasionnoient des sueurs nocturnes. Elles m'élevoient le pouls dans le jour , effet qu'elles ont produit généralement à tous les buveurs. Elles m'ont quelquefois étourdi , & donné de la pente au sommeil. Dès le trois ou quatrieme jour l'appétit étoit dévorant : c'est encore un de leurs effets presque inmanquable. Depuis le mois de Juillet 1756 je me suis peu senti de cette indisposition. J'avois sans soulagement, pris des yeux d'écrevisses, avant que de passer aux eaux.

XXVII. OBSERVATION.

Un homme de cinquante & quelques années, sujet à l'épilepsie, souffroit depuis dix ans la gravelle & les douleurs de néphrétique les plus horribles. Les attaques revenoient tous les trois ou quatre mois. Elles étoient si violentes, que ne trouvant de soulagement que dans le bain, il y restoit plusieurs jours de suite, ne quittant le bain que cinq à six heures par jour, à différentes reprises. Il lui est arrivé plus d'une fois de mordre de rage les cercles de la baignoire, & de les éclater. L'inutilité des apéritifs ordinaires l'avoit engagé à avoir recours aux eaux de Forges; mais il auroit fallu les prendre sur les lieux, & le malade ne pouvoit s'absenter d'Aumale. Il les prit deux étés sans soulagement. Au mois de Juillet 1756, il essaya celles d'Aumale; & jugeant, tant par la facilité de les rendre, que par l'éloignement des paroxismes qu'elles lui faisoient bien, il les continua sans interruption jusqu'aux fortes gelées du mois de Décembre. Il passa l'hiver fort tranquille, & une partie du printemps. Au commencement de Mai, il essuya une attaque violente, avec suppression totale des urines pendant trente-six heures. Il but une bouteille de la Bourbonne, & demi-heure après, ses urines coulerent à plein ca-

nal, sans douleur, excepté au premier jet. Il s'étoit écoulé onze mois entre cette attaque & la précédente. Le chirurgien qui a plus souvent occasion de voir ce malade que moi, a observé que ses accès d'épilepsie sont plus fréquens, mais point violens. Ce sont seulement quelques agitations convulsives, & quelques clameurs sans écume & sans chute. On ignore si ce mal est ou non antérieur à la gravelle. C'est sur quoi le malade se tait.

Il résulte de cette observation, que nos eaux sont très-bonnes pour détruire la gravelle, & les symptomes qui l'accompagnent. Mais en conclurai-je que loin de soulager l'épilepsie, elle en multiplie les accès? L'observation semble l'insinuer. C'est matière à plus ample examen.

Il est certain que la suppression d'urine peut causer l'épilepsie (a) : or il n'y a pas lieu de conjecturer qu'un remède qui rétablit la liberté des urines, augmente & multiplie les accès de cette espèce d'épilepsie sympathique, parce que l'effet ne se multiplie pas sans cause. Il n'est donc pas vraisemblable que celle de ce malade doive sa naissance à la néphrétique ; car nos eaux auroient dû la diminuer, ou tout au moins

(a) *Venenum est urina : in ischuriâ enim retenta, vel ad duos dies, si in cerebrum serpit, facit epilepsiam. Joannis Hautini Observ. in Hollerii, c. 39, de hydropse. p. 303.*

la laisser dans son état primitif. J'ai bien plus lieu d'augurer que cette affection est idiopathique, & je suis bien éloigné de proscrire l'usage des eaux minérales indistinctement dans toute épilepsie, sur la foi d'une seule observation. Je n'ai pas de peine à croire que l'épilepsie essentielle soit rebelle à cette espèce de remède; mais en même tems l'expérience m'a appris à Forges combien les eaux ferrugineuses sont salutaires dans celles qui dépendent du vice de l'estomac ou de l'utérus, & ce sera toujours sans crainte que je les conseillerai dans ces cas.

M E M O I R E

Sur l'Amputation de la cuisse dans l'article, par M. MOÛBLET, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien-major de l'hôpital de Tarascon, en Provence.

Satiùs est anceps experiri remedium quàm nullum;

Un chirurgien ne marque point sa sagacité en s'abstenant d'une opération difficile; parce que son succès est douteux. Sa prudence dépend des soins qu'il prend avant de se décider pour démêler ses avantages de ses dangers; mais la science de la chirurgie

turgie consiste à reconnoître les principes & les preuves qui en démontrent la réussite ou l'impossibilité.

Ce qui a rendu l'art des amputations si difficile, les progrès si lents, & les esprits si divisés dans le choix des moyens, c'est que chaque partie où elles s'exercent, différente par sa structure & par son mécanisme, semble exiger une méthode particulière. La moindre circonstance oubliée dans ces occasions importantes, suffit pour susciter des obstacles insurmontables; aussi il en coûte quelquefois plus pour appliquer à propos les découvertes des autres, que pour en faire des nouvelles; & on a trouvé dans un tems des remèdes salutaires, en rapprochant & en modifiant des secours connus, pour des maladies qu'on avoit regardées dans un autre, comme incurables & mortelles.

Quel malheur ne seroit-ce point pour l'humanité, si l'amputation prise pour l'unique ressource de sauver la vie à un malade, étoit impraticable dans l'articulation de la cuisse avec l'os innominé, tandis qu'elle s'exécute heureusement dans toutes les autres articulations des grandes extrémités!

Je ne sçaurois me résoudre à penser que la chirurgie ait des bornes si étroites. Je me croirois cependant coupable de présumer que cette opération est possible, si je n'en étois convaincu par les réflexions que ces

différentes considérations m'ont fait naître ; car, *audacia ignorantiam artis significat* (a). Pour exposer dans toute leur clarté les raisons qui me le persuadent, je diviserai cette Dissertation en deux Sections ; je tâcherai de prouver dans la première, qu'on peut, & qu'on doit pratiquer l'amputation de la cuisse dans l'article, lorsqu'elle est l'unique ressource pour sauver la vie à un malade ; & je décrirai dans la seconde, la méthode qui me paroît la plus avantageuse pour la faire.

SECTION PREMIERE.

De la possibilité de l'Amputation de la cuisse dans l'article.

Avant que le pere de M. Ledran eût pratiqué cette fameuse amputation du bras dans son articulation avec l'épaule (b), dont aucun auteur n'avoit encore parlé avant lui, & qui étonna par sa nouveauté & par son succès tous les chirurgiens de son tems, on auroit pu mettre en problème, si elle étoit possible, dans le cas même désespéré où tous les autres secours sont infructueux.

J'ose avancer qu'il n'y a pas plus de difficulté à surmonter dans celle de l'articulation

(a) Hipp. *De leg.*

(b) Observ. de chirurg. de M. Ledran.

du fémur avec l'os des hanches, & je l'ai faite plusieurs fois sur le cadavre en assez peu de tems.

L'amputation que l'on pratique dans les autres articulations est, assez perfectionnée; pour qu'aucun chirurgien versé dans sa science, se fasse une peine de la faire, lorsqu'il y est obligé. Les auteurs anciens & modernes nous en fournissent une infinité d'exemples où elle a réussi, dans des cas même où les malades sembloient se trouver dans les circonstances les plus déplorable.

On lit dans les ouvrages de l'académie royale de chirurgie, qu'un enfant eut la jambe coupée dans le genou, & arrachée par un carrosse, sans hémorragie & sans suite funeste (a).

Fabrice de Hilden rapporte qu'un jeune homme fut attaqué d'une gangrene au pied, qui gagna bientôt jusqu'au genou, & y causa un ulcere fœdide qui rongea tellement les muscles & les ligamens de cette articulation, que les os s'en séparèrent sans produire aucun mauvais effet (b).

Ambroise Paré fait mention d'une amputation difficile qu'il fit fort heureusement dans la jointure du coude, de laquelle il

(a) Mém. de l'académie royale de Chirurgie, tom. 4, in-12, pag. 141.

(b) Fab. de Hild. cent. IV, obs. XCI, p. 176.

avoit conçu peu d'espérance, parce que le malade avoit essuyé auparavant des symptômes terribles (a).

M. de la Motte a inséré dans son *Traité complet des Accouchemens* l'observation d'un enfant qui eut le bras embarrassé dans la roue d'un moulin, qui en sépara le bras dans son articulation avec l'omoplate, & qui guérit par des remèdes simples & ordinaires (b).

On comprend aisément que dans ces cures & ces maladies extraordinaires, où tout le corps a été ébranlé, la partie cruellement déchirée, les tendons, les nerfs, les vaisseaux, les capsules ligamenteuses, tous les muscles du membre emporté, & de celui avec qui il est articulé, ont été coupés, brisés, arrachés de force & par violence, les blessés doivent avoir souffert des tourmens affreux, & avoir été exposés aux accidens les plus redoutables; cependant ils n'ont pas éprouvé le moindre danger.

La nature qui a opéré seule ces surprenantes guérisons, pourroit-elle ne pas seconder les précautions utiles, & les ménagemens salutaires qu'un chirurgien habile, éclairé par les dogmes les plus lumineux de l'art, prendroit dans l'amputation de la cuisse

(a) Par. ch. XXXVIII, pag. 309.

(b) *Traité compl. d'Accouchem. in-4°*, observ. 441.

DE LA CUISSE DANS L'ARTICLE. 245
dans l'article ; enfin cette articulation seroit-elle la seule exceptée ?

Car quelles sont les difficultés qui empêchent cette opération ? Elles ne peuvent venir que de la nature de la partie , des maladies qui l'affectent , ou des moyens chirurgicaux.

Nous croyons les rassembler toutes sous ces trois chefs. Afin de répandre un plus grand jour sur cette matière , nous les examinerons séparément dans les trois paragraphes suivans.

§. I.

Preuves de la possibilité de l'Amputation de la cuisse dans l'article , tirées de la nature de la partie.

Les anciens , dont toutes les méthodes d'amputer les membres étoient vicieuses , ne se décidoient qu'en faveur de celle dont ils avoient éprouvé une moindre suite d'expériences malheureuses ; incertains pendant long-tems s'ils devoient faire l'amputation d'une extrémité gangrenée dans le sain , ou dans le sphacelé , ils dispuoient encore s'il y avoit quelque sécurité à la pratiquer dans les articulations.

Hippocrate d'un génie vaste & ardent ; mais trop abstrait pour que ses écrits soient compris par des esprits timides & bornés ,

ordonne (a) d'amputer dans l'article, & assure que les symptomes qui paroissent après la section; ne sont pas à redouter. *Integræ autem*, dit-il, *abscissiones ossium*, & *circà articulos in pede & in manu*; & *in crure non nullis circà malleolos*, & *in brachio non nullis circà carpos*, *plerumque citrà noxam fiunt* (b).

Galien est du même sentiment (c), & soutient qu'il n'y a aucun danger à craindre en coupant dans les articulations.

Paul d'Ægine (d), Avicenne (e), Albucasis (f), & tous les Arabes coupoient les membres à la jointure, & donnent la préférence à cette méthode, pour la promptitude & la sûreté de l'opération.

Ces autorités prouvent incontestablement que l'amputation des grandes extrémités se faisoit dans le tems de ces auteurs avec succès dans les articulations, puisqu'ils la recommandent tous avec tant d'instances.

Il est facile de comprendre la cause de cette longue révolution qu'a éprouvée après

(a) Hipp. *sect. IV*, lib. 4 de artic. comm. Vid. *Widi*, pag. 737.

(b) Hipp. *Charter.* tome 12 de artic. pag. 446.

(c) Gal. *Comm.* 36, lib. de artic.

(d) Paul. *Ægin. cap.* 19, lib. 4 de gangr.

(e) Avicen. *lib.* 3, tr. 44.

(f) Albuc. *lib.* 1 de cauter.

eux l'opération des amputations dans les articles. Ceux qui les ont suivis, effrayés des funestes effets qu'elles avoient, crurent celle-ci impossible, & en attribuerent les fâcheuses issues à l'articulation, siège de leur opération, tandis qu'ils n'auroient dû les imputer qu'aux moyens cruels & défectueux qu'ils employoient.

Celle qui est le premier qui l'a décrite avec exactitude, & à qui Galien reproche un excès de timidité (a), n'en parle que pour la condamner (b), & avoue qu'il préfère de laisser périr le malade sans secours, plutôt que de tenter cette violente & inutile ressource de l'art.

Tous ceux qui sont venus après, séduits par le témoignage d'un si grand homme, ou peut-être après avoir essuyé les mêmes malheurs, ont embrassé son opinion.

Rempli de ces idées, Chalmete se fait une gloire de l'imiter (c). Fabrice d'Aquapendente regarde toutes les plaies des jointures, comme absolument mortelles (d).

Mais Hildan (e) instruit par sa propre ex-

(a) Gal. lib. 2, cap. *X ad glauc.*

(b) Corn. Cels. lib. VIII, cap. 33, pag. 498
Summo cum periculo fit.

(c) Chir. de Chalm.

(d) Fabr. ab Aquap. Pentateutiq. liv. II. ch. XLIX, pag. 335.

(e) Fabr. Hild. liv. 89, p. 298.

périence, & témoin d'une amputation, ouvrage de la nature, dans l'articulation du coude, que la gangrene sépara heureusement, commença de croire, & d'avancer que cette opération pouvoit se pratiquer.

Parmi les auteurs qui lui ont succédé, les uns n'ont pas été entièrement convaincus par ces exemples, & ont nié la prétendue possibilité de l'amputation des articles; les autres ébranlés, l'ont jugée praticable, mais si difficile & si rare, qu'ils obligent d'attendre, pour y recourir, une si grande extrémité, qu'elle ne promet plus rien.

Ils ont été en effet si réservés sur cette matière, que la plupart qui en donnent des préceptes, n'en citent aucun exemple.

Gui de Chauliac (a), Marc-Aurele Severin (b) disent que si la corruption atteint jusqu'à la jointure, il faut la couper dans une pressante nécessité. Etmuller (c) & Courtin (d) le prescrivent à-peu-près avec les mêmes restrictions.

Malgré leur sentiment, Falcon pense que les accidens qui accompagnent cette opération, sont d'un danger éminent (e). Am-

(a) Chaul. Tr. VI, ch. VIII, p. 464.

(b) Sever. Pirotechn. ch. 14, p. 349.

(c) Chir. Etmull. in-4^o. p. 326.

(d) Court. Tr. IX, ch. VIII, p. 500.

(e) Falc. pag. 695.

broïse Paré cependant coupa très-heureusement l'os du coude dans son articulation, avec celui du bras (a).

C'est ainsi que leur opinion contraire, déduite de leurs expériences fautives, tomboit & renaissoit dans le même siècle. La Nauche écrit que si l'on est contraint de couper le membre dans sa jointure, on le fasse sans peine (b). Pigras atteste la réussite de ces opérations (c). Barbette enfin donne la préférence à cette méthode, & conseille de couper toujours dans les petites articulations (d).

Tel a été le sort des opérations difficiles, tant qu'elles ont été sans regles, & abandonnées à une expérience aveugle; heureuses quelquefois par hasard, plus souvent malheureuses par une mauvaise conduite, elles sont adoptées par quelques-uns, & rejetées par le plus grand nombre, entre les mains de qui elles ne réussissent point, jusqu'à ce qu'elles soient dépouillées de leurs erreurs, & que leurs succès soient constatés & vérifiés par une pratique éclairée.

Le Clerc, dans des tems moins reculés, ne permet aussi de couper qu'aux jointures des

(a) Par. liv. XII, ch. 37, p. 309.

(b) La Nauch. liv. II, ch. 3.

(c) Chir. de Pigr. liv. I, ch. X, p. 150.

(d) Barb. Obs. XXIV, p. 412.

doigts des mains & des pieds (a). Lambert croit que la section des articles est très-dangereuse (b); & La Charriere prétend que quand même il n'y auroit aucun espoir de sauver la vie au malade que par l'amputation du membre affecté dans son articulation, *ce seroit, dit-il, la profaner, que de l'entreprendre, parce qu'elle ne peut réussir* (c).

Solingen se récrie contre les François qui extirpoient le genou dans l'article (d). Verduc suppose la dernière nécessité pour descendre à cette opération (e); & Dionis même n'approuve point qu'on coupe dans cette articulation (f).

Cette histoire succinte de l'amputation dans les articles, prouve que si les anciens l'ont blâmée sans raison, peut-être sommes-nous moins fondés qu'eux à penser que celle de l'articulation de la cuisse est impraticable, parce qu'ils les jugeoient toutes en général impossibles, & que nous l'avons vu faire heureusement à toutes les autres, & qu'il ne reste plus que celle de la cuisse à qui on doive l'appliquer.

(a) Chir. de Le Clerc. tome II, p. 15.

(b) Chir. de Lamb. ch. XXIX, p. 432.

(c) La Charr. ch. 36, p. 322.

(d) Soling. dans Verduc, ch. XXXVII.

(e) Verd. Traité des opér. chirurg. 37. p. 176.

(f) Opér. de Dion. Démonstr. 9, p. 619.

Il est étonnant que les auteurs modernes qui conviennent , & éprouvent tous les jours qu'on doit amputer dans les articulations , lorsque le cas l'exige , exceptent celle de la cuisse ; après avoir vu réussir l'amputation du bras dans l'article , qu'ils pensoient auparavant être d'une égale impossibilité.

Car les succès de l'une servent de preuves de possibilité pour l'autre ; & ces heureuses expériences qu'en firent au commencement de ce siècle deux grands chirurgiens (a) , n'ont point été démenties par celle qu'a renouvelé encore M. de la Motte (b).

En effet de quel danger particulier peut être menacé l'amputation de la cuisse dans son articulation avec l'os innominé , soit par rapport à sa structure , soit par rapport à son mécanisme ?

Si je ne craignois de ne me trop étendre , je ferois remarquer que la ressemblance & la conformité de ces deux articulations sont telles , qu'elles sont garnies à-peu-près des mêmes parties qui exercent les mêmes fonctions , sont sujettes aux mêmes inconvéniens , & qu'enfin les muscles mêmes de l'une & de l'autre , différens seulement par leur position & par leur volume , ont just-

(a) MM. Morand & Ledran.

(b) Chir. compl. Obs. 311 , p. 408.

qués qui font au plan & à la trame de leurs fibres entièrement semblables (a).

L'articulation de la cuisse avec celui des hanches, est par énarthrose la plus simple de toutes, & celle qui permet le plus de mouvement en tout sens. Sa texture ne diffère point de celle du bras; les vaisseaux mêmes qui s'y distribuent, ramassés & apparens à leur sortie du bas-ventre, font trois travers de doigt de chemin, recouverts seulement de la peau, & susceptibles de toutes fortes de compressions.

Tous les muscles qui servent à mouvoir la cuisse sur le bassin, sont de la même structure que ceux de tout le corps. Ce n'est donc que la privation d'un membre considérable, & l'aspect d'une grande déperdition de substance qu'on doit enlever, qui peuvent inspirer de la terreur; mais un chirurgien expérimenté doit surmonter ces craintes, & être exempt de cette timidité, quand on ne peut se flater d'employer utile-

(a) Le deltoïde a le plan de ses fibres divergentes du même centre, qui s'épanouissent en rayons, détaché, & composé de plusieurs muscles comme les fessiers; leur tendon est fort court, ramassé également. On peut pousser plus loin cette analogie, & l'étendre sur tous les autres muscles de ces deux articulations, en examinant, & comparant l'avantage de leur insertion, l'emploi de leur force, leur direction, & leur usage.

ment d'autres remèdes, & que la mort du blessé est moralement sûre.

Ce qui facilite la section de ces muscles, c'est qu'ils ne sont point adhérens à la cuisse dans toute leur étendue, ils n'ont ni la même origine, ni la même direction; ils exécutent des mouvemens combinés qui ne leur sont pas propres; & la rétraction qui suit leur section, relative à leur force tonique & musculaire, ne peut nuire ni à leur partie tronquée qui reste, ni à celles qui l'entourent.

Car il leur est indifférent d'être attachés à une partie mobile, ou assujettis contre une qui soit privée de mouvement. Le tissu des fibres motrices divergentes, ou obliques, à l'axe du fémur ne peut être lésé ni dérangé dans leur rétraction par le changement de leur mécanisme, de leur situation & de leur figure. Ce raccourcissement borné par l'élasticité & l'action des vaisseaux nerveux, qui sont répandus dans tous les points de la substance des muscles coupés, qui font effort pour se retirer vers leur tronc, ne peut ni étrangler, ni gêner les fonctions des parties voisines, dont la force & la compression originelle qui en résulte, lutte contre elles, les tient en bride, s'oppose à leur trop grand rebroussement, & les contient dans leur état naturel; enfin la plaie de chaque muscle

prise séparément, ne caractérise qu'une plaie simple.

Ce n'est pas non plus l'incision des muscles que les anciens appréhendoient tant, c'est celle des aponévroses, des ligamens, des tendons qui investissent les os articulés. Epouvantés des terribles phénomènes que la seule piqueure d'un tendon cause, ils conjecturoient *à fortiori*, que son entière section devoit tourmenter encore plus cruellement le malade, & lui donner infailliblement la mort.

Ces considérations les portèrent à croire que ces parties si délicates, & douées d'un sentiment si exquis, sont essentiellement nerveuses, & qu'il y avoit du danger à les toucher & à les découvrir (a), à *vulnere tendinum convulsio lethalis*, dit Aret. (b) Si le mal atteint la moindre partie tendineuse, ajoute Celse, il ne faut point la couper, parce qu'on ne peut calmer les douleurs, ni se rendre maître des désordres mortels & inévitables qui surviennent (c); & à cause que les articulations manquent de force & de chaleur naturelle (d), elles

(a) Hippocr. Epid. Charter. tom. XII, lib. 5, pag. 348.

(b) Aret. Cappad. lib. II, cap. 6.

(c) Corn. Cels. lib. V, cap. 26.

(d) Gal. Meth. 4, lib. V, cap. 4, aph. 6.

qui font le centre & le siège des plus grands mouvemens du corps.

A la vérité dès qu'un tendon est blessé, ou que sa gaine est simplement ouverte, la contractilité, la tension spasmodique des fibrilles nerveuses & musculaires irritées, produisent une distraction qui procure un déchirement continu, & des douleurs violentes; la simple piqueure de l'aponévrose du biceps suffit pour nous convaincre des souffrances, des convulsions, & de tous les terribles effets qui les suivent. Mais l'expérience nous apprend aussi que si un tendon à demi-coupé produit des maux si redoutables, tous ces phénomènes cessent, quand il l'est en entier.

Sans doute que Celse qui n'a point appliqué en ce cas cette connoissance, n'ignoroit pourtant point cette vérité, puisqu'il dit : *Quod si musculus latus videbitur, præscindendus erit, namque si percussus mortiferus est, præcisus sanitatem recipit* (a).

Nous en avons un exemple récent qui le confirme dans cet agile fauteur, qui voulant s'élever à pieds joints sur une table fort haute, fit un si grand effort que le tendon d'Achille, des deux jambes se rompit. L'histoire mémorable de cette opération, qui étoit nou-

Fabr. ab Aquap. Pentateutiq. p. 1, liv. II^e, ch. 49, p. 355. Lambert, ch. XIX, p. 432.

(a) Corn. Cels. *Med. lib. V, cap. 26, p. 291.*

velle pour le grand homme dont la chirurgie regrettera long-tems la perte, qui trouva dans son heureuse habileté un moyen sûr pour les remettre, lui attira autant de gloire, qu'elle lui suscita de difficultés. Les deux extrémités des tendons coupés, furent rapprochées, se reprirent, & le malade ne souffrit aucune douleur pendant le cours de sa guérison.

Paul Barbette insistant sur les mêmes raisons, dit (a) que le lieu le plus commode pour faire l'amputation des membres, est l'article, mais que c'est l'endroit le plus dangereux, & celui qu'il faut éviter, à cause des parties tendineuses qui entourent les grandes articulations, au-dessous desquelles on doit toujours couper.

Guillemeau qui tâché de résoudre ces objections, répond (b) : « L'on tient que la » section des jointures est sujette à des mor- » tels accidens ; celle qui est faite au-dessous » ne l'est pas moins, parce qu'on y trouve » pareillement des tendons & des parties » nerveuses. Ainsi il ne faut pas craindre » qu'il survienne plutôt des douleurs & » des convulsions pour la section faite à la » jointure même, que de celle qui sera faite » quelques travers de doigts au-dessous.

L'auteur, qu'il est le plus surprenant de voir exagérer ces difficultés, c'est Paré, qui

(a) Barb. Obs. XXIV, p. 412.

(b) Guillem. liv. 7, ch. IV, p. 710.

regarde la section des jointures comme mortelles (a), parce qu'elles sont environnées de tendons, & des parties membraneuses, entre lesquelles, dit-il, serpentent, & sont situés des gros vaisseaux qui peuvent procurer des funestes hémorragies, lui qui avoit déjà fait avec succès l'amputation de l'avant-bras dans l'article (b), & qui se glorifioit d'avoir imaginé la ligature & de posséder dans elle le moyen le plus propre pour arrêter le sang des gros vaisseaux; tant il est vrai qu'il n'est pas donné à un seul homme de reconnoître tous les avantages qu'on peut retirer de ses propres découvertes.

Il n'y a pas plus d'inconvéniens, quand on a ouvert la capsule ligamenteuse de l'articulation pour en couper les parties internes. Elles sont de même nature & de même genre, que la capsule qui la recouvre; le ligament rond qui est le seul lien qui retient la tête du fémur dans la cavité cotyloïde, est situé à la partie latérale interne de cette même cavité, environ un pouce dans l'adulte, au-dessus du bourrelet cartilagineux qui regne à sa circonférence; ce ligament est attaché dans l'intérieur de la cavité cotyloïde, environ dix lignes au-dessus de l'échancrure destinée à donner passage aux vaisseaux qui communiquent dans cette ca-

(a) *Ambs. Par.* liv. X, ch. XLII, p. 259.

(b) *Idem.* liv. XII, ch. 37, p. 309.

cavité, & que l'on remarque à la partie postérieure du trou ovalaire, formée par la jonction du pubis & de l'ischium; cette échancrure découverte donne jour pour pénétrer dans la cavité, & en détacher le ligament interne.

SCHOLIE.

Il résulte de toutes ces connoissances, que la section des parties qui s'insèrent autour de l'articulation du fémur avec l'os innominé, peut se faire sans danger dans cette amputation de la cuisse; leur mécanique, & la direction de leur mouvement la favorise.

L'incision des parties charnues étant faite, l'extension des muscles est interrompue, l'élasticité de leurs fibres les entraîne vers leur principe, & leur raccourcissement direct à leur position, les éloigne du centre de mouvement du fémur, auquel ils ne peuvent plus contribuer. Ils laissent à découvert la capsule ligamenteuse dont l'articulation est garnie; la coupe de ces muscles est d'autant plus parfaite, que le fémur étant d'une figure cylindrique, & également fort dans toute sa rectitude, sert de point d'appui fixe pour les amputer.

Quelqu'inégale que soit la crispation, & le rebroussement des fibres charnues de chaque muscle, différentes dans les extenseurs, & les fléchisseurs par l'obliquité de leur direction, & relative à la longueur, à la quan-

tité, & à la force de leurs fibres motrices, ils débordent toujours dans leur plus grande rétraction le niveau de l'articulation, & ne s'opposent point à leur rapprochement après l'extirpation.

La cuisse douée de toutes sortes de mouvemens de rotation, facilite la section de toutes les parties qui avoisinent l'article, en se portant circulairement en tout sens, & en fléchissant la cuisse vers l'endroit où l'on coupe.

Un autre avantage qu'on retire en amputant dans l'article, c'est qu'on abbrege l'opération, en évitant de scier l'os; car la scie déchire le périoste, & laisse la surface de l'os sain, rude, raboteuse, pleines d'aspérités & de pointes qui s'enfoncent dans les chairs.

La principale raison que nous devons ajouter à toutes les autres, & celle qu'Hippocrate & Galien (a) ont eu le plus en vue, quand ils conseilloient de couper dans l'article, c'est le délabrement de la substance, & des vaisseaux de tout genre, parsemés dans la moëlle des os longs. Hippocrate (b) dit que les incisions de la moëlle dans les opérations considérables, sont remplies de danger, & qu'on ne connoît pas tous les

(a) *Comm.* 36, *lib.* 4 de artic.

(b) Hippocr. aph. 47, fragm. 2.

maux qu'on lui cause, & les dérangemens qu'ils peuvent apporter.

Ambroise Paré (a) observe aussi que la moëlle est d'une délicatesse, & d'une sensibilité extrême, & que son déchirement ne peut être que funeste; c'est un grand mal, dit Courtin, que la moëlle de l'os soit découverte, à laquelle il faut que la nature fasse un calus qui lui coûte beaucoup (b).

Nota. Comme cette piece est très-longue, nous sommes forcés de la partager en plusieurs Journaux.

O B S E R V A T I O N

Sur une adhérence du prépuce avec le gland, par un vice de conformation naturelle, qui avoit causé un retrécissement excessif à l'ouverture de la verge, & donné lieu conséquemment à la formation d'une pierre dans sa fosse naviculaire, & à plusieurs fistules qui laissoient échapper l'urine de l'uretre, par M. CAMPARDON, maître en chirurgie à Masseube.

Jean Debats, laboureur, habitant de Lourtyes, âgé d'environ cinquante - cinq

(a) Par. liv. 15, ch. XVIII.

(b) Court. liv. 7, ch. IV, p. 710.

ans, d'un tempérament bilieux & sanguin, étoit sujet depuis sa naissance à une dysurie habituelle, qui recevoit des accroissemens par intervalle ; il ne pouvoit rendre son urine que par un petit filet, & cette difficulté s'étoit tellement augmentée en plusieurs occasions, qu'il lui étoit survenu des dépôts sur les bourses, qui s'étoient terminés par suppuration. Leurs ouvertures faites par le seul ouvrage de la nature, ou par le secours de quelques cataplasmes, devenues fistuleuses, laissoient échapper pendant long-tems l'urine avec le pus : ç'en étoit bien assez pour soupçonner quelque embarras dans le canal de l'uretre ; cependant on s'étoit contenté d'appliquer quelques topiques sur les tumeurs, lorsqu'elles s'étoient montrées, & on en étoit demeuré-là. Malgré ces incommodités, cet homme s'étoit marié, & il a eu neuf à dix enfans.

Il me fit appeller au commencement de l'année 1755, pour lui donner mon secours ; je le trouvai atteint d'un peu de fièvre, d'une tension douloureuse dans le bas-ventre, & sur-tout à la région de la vessie ; il se plaignoit principalement d'un embarras à l'extrémité de la verge, qui ne lui permettoit de rendre son urine que goutte à goutte. Ma première attention fut d'examiner cette partie ; je reconnus que le prépuce couvroit entièrement le gland, & lui

étoit adhérent dans toute son étendue : je sentis , en les pressant un peu avec mes doigts , une résistance qui me fit soupçonner une pierre dans la fosse naviculaire : un stylet que j'y introduisis , me rendit certain de son existence ; l'ouverture de la verge étoit si petite , que je ne pus y faire entrer une sonde ordinaire ; je ne doutai point que son étroitesse ne fût la cause primordiale de la dysurie habituelle de cet homme , & qu'elle n'eût donné lieu à la formation de la pierre dans la fosse naviculaire , & que ce calcul opposant un surcroît d'obstacle à la sortie des urines , n'eût déterminé des crevasses dans le trajet de l'uretre , & conséquemment les fistules observées dans ce canal. Je ne vis point de moyen plus propre à remédier à tous ces accidens , qu'une opération de chirurgie qui , en dilatant l'extrémité de l'uretre , pût permettre l'extraction de la pierre ; je la proposai d'abord au malade ; il s'y détermina volontiers.

J'introduisis , quoiqu'avec peine , une des branches pointues de mes ciseaux droits ; je fis par leur moyen , une incision au prépuce & au gland , vers la partie supérieure de celui-ci , jusqu'à la fosse naviculaire ; j'en fis une semblable vers le bas , à côté du frein ; & ensuite avec une curete , je détachai , & je tirai une pierre , du volume & de la figure d'une fève de haricot : j'intro-

duifis une sonde algalie dans l'uretre, jufques dans la veflie ; je l'y laiffai pendant plufieurs jours , pour empêcher que les divifions que j'avois faites , ne fe retréciffent trop. Je crus inutile de tenter de féparer le prépuce d'avec le gland , par une diffection qui n'auroit pas été moins difficile que douloureuse. Je panfai cette plaie d'une maniere convenable ; elle fut parfaitement guérie en moins de huit jours. Depuis cette opération , le malade a uriné toujours très-librement ; il ne fe ressent absolument d'aucune de fes anciennes infirmités , ni de fes fiftules : il jouit encore aujourd'hui de la meilleure fanté.

Cette petite opération m'en rappelle une autre que j'avois faite un an auparavant , à un homme âgé d'environ quarante ans. Il étoit attaqué depuis plufieurs années , d'une difficulté d'uriner , accompagnée de beaucoup de douleur au bout de la verge. L'infpection , & l'examen de la partie me convinquirent de la préfençe d'une pierre dans la foffe naviculaire de l'uretre. Je mis en œuvre plufieurs moyens pour tâcher de la faire fortir ; leur inutilité me déterminà à recourir à l'opération , pour en faire l'extraction. Je fis d'abord une incifion avec les cifeaux , vers la partie fupérieure du gland ; elle ne fut pas fuffifante pour tirer la pierre , qui étoit friable , & adhérente dans prefque

toute la cavité qui la renfermoit : j'en fis une seconde vers le bas du gland, à côté du frein du prépuce, ce qui me permit d'extraire ce corps étranger en plusieurs pieces ; comme les plaies rendoient peu de sang, je me contentai de les laver avec du vin chaud, & de recouvrir le gland avec le prépuce, qui lui servoit d'une espece de capeline ; je couvris le tout avec un bandage convenable. Dans les pansemens suivans, je fis des injections avec le même topique dans l'uretre, & entre le gland & le prépuce, pour éviter qu'il ne se fît quelque adhérence entr'eux. Le malade fut parfaitement guéri dans moins de huit jours.

L E T T R E

Sur le Salop.

MONSIEUR,

Vous me demandez ce que c'est que le salop dont on commence à faire usage dans cette ville, & que l'on vous a vanté comme une ressource salutaire, & de beaucoup au-dessus de la semoulte & du vermicel pour les phthisiques, & tous ceux que les maladies de la poitrine ou foiblesse d'estomac mettent hors d'état d'user d'alimens solides. Jaloux de vous prouver mon zele à vous

obliger, j'ai cherché des éclaircissémens sur l'origine, l'espece, la nature, les propriétés de ce remede, & sur la maniere de s'en servir par-tout où j'ai cru pouvoir en trouver; je vais vous faire part du résultat de mes recherches.

Description du Salop,

Je ne connois que deux auteurs qui aient donné quelque détail sur le salop (que l'on appelle aussi salab & falep.) *Albert Seba dans son trésor des choses naturelles* (a), & *Jean Hartm Degnerus dans son Histoire médicale d'une dyssenterie bilieuse* (b); encore ce dernier n'a fait que copier la description donnée par Seba. Voici cette description.

La plante appelée salop, croît sur les confins de la Perse & de la Chine : elle a deux testicules ou racines bulbeuses, oblongues & fibreuses, qui, au premier coup d'œil, paroissent unies & collées ensemble, mais qui dans la réalité sont séparées. Ces bulbes, de même que celles qui naissent dans nos pays, n'ont pas toutes la même forme; les unes sont rondes, d'autres oblongues : il y en a qui ressemblent à une campanule ou clochette renversée, & il y en a qui ont la figure d'un cœur.

(a) Tom. II, page 33 & suiv.

(b) Page 133 & suiv.

De ces bulbes sort un feuillage unique qui enveloppe la tige : cette tige s'éleve de l'entre-deux des bulbes , elle porte à son sommet des fleurs d'une belle couleur purpurine , qui , avant d'être développées , représentent assez bien la figure d'un homme armé , sans mains & sans pieds ; dès qu'elles sont ouvertes , cette figure disparaît.

Quand les fleurs sont passées , les racines deviennent granuleuses , & conservent toujours leur glutinosité qui sert à les défendre de la corruption. Si on les fait sécher , elles acquièrent la dureté de la pierre , parce que leur partie gelatineuse est dépouillée des parties fluides qui l'amolissoient.

Je conviens que cette description n'a point tout le mérite de ces descriptions détaillées que nos botanistes donnent des plantes qu'ils ont sous leurs yeux. Elle nous laisse ignorer bien des particularités essentielles sur la tige , les feuilles , les fleurs & les racines mêmes. Mais quelqu'imparfaite qu'elle soit , les détails qu'elle contient , la description d'autres salops de Perse , peu différens les uns des autres , qui suit cette première description , ont paru suffisans (a) pour décider l'espece du salop , & pour le ranger dans la classe des orchys ou satyrions , avec lesquels il a en effet une si grande affinité , qu'on le peut

(a) Voyez Mémoires de l'académie des Sciences, année 1740.

regarder comme orchys de la Perse.

Quelques personnes cependant ont prétendu que le salop n'étoit point une racine, mais le fruit d'un arbre qui croît aux environs de Constantinople. Degnerus rapporte qu'on lui avoit écrit que ce fruit avoit la figure d'une figue, & qu'on le faisoit sécher avant que de s'en servir. La seule preuve que l'on ait donnée pour confirmer cette opinion, est tirée des pédoncules que l'on trouve sur salop desséché; pédoncules, dit-on, qui ressemblent beaucoup à ceux des figes. Mais pour détruire cette foible induction, il suffit de jeter les yeux sur plusieurs de nos racines bulbeuses qui ont de semblables pédoncules.

Le R. P. Serici, jésuite, missionnaire, dans une lettre qu'il a écrite à M. Boire, secrétaire de l'hôtel de la compagnie des Indes en 1755, appelle le salop une gomme d'Arabie; la dureté, la transparence du salop desséché, & la propriété singulière qu'a cette racine de se dissoudre dans la bouche, de même que la gomme arabique, quoique plus difficilement, sont sans doute la cause de la fausse dénomination que lui a donné le pere Serici.

Le salop, tel que je l'ai vu chez M. Andry, marchand épiciier-droguiste, rue de la Harpe, le seul qui en soit fourni, est d'une couleur plus ou moins rousâtre, plus ou

moins transparente, les bulbes sont enfilées à une certaine distance les unes des autres, C'est ainsi que le vendent les Turcs qui le préparent, & en font un grand usage.

Quoique nous ne sachions pas au juste la maniere dont ils le préparent, il est cependant plus que vraisemblable qu'après avoir tiré les bulbes de la terre, on les fait bouillir dans de l'eau, on les dépouille de leur peau, & on les enfile exactement séparées les unes des autres, pour les faire sécher au soleil; ce qui nous donne lieu de présumer que c'est ainsi que l'on prépare cette racine, c'est que telle qu'on l'envoie, elle n'a jamais de peau, & est un peu transparente. Or l'ébullition dans l'eau, & l'exsiccation au soleil, & dans un tems sec & chaud, sont des moyens sûrs pour dépouiller de leur peau les racines bulbeuses, & les rendre transparentes.

Vertus du Salop.

Si ceux qui ont parlé du salop sont divisés de sentimens sur la classe à laquelle il appartient, ils sont tous parfaitement d'accord sur ses vertus médicinales & diététiques.

» Le pere Serici, dans la lettre déjà citée,
 » dit que le riche Indien, More & Gentil
 » se servent aussi efficacement & pour la
 » même fin du salop, que le Chinois se sert
 » de ginzing; la bouillie qu'on fait avec sa
 » poudre, a une vertu efficace pour réparer

» les forces perdues, ou par une longue
» maladie, ou par un grand âge ; cette ra-
» cine est très-stomachique, nourrissante ; elle
» purifie le sang sans trop échauffer ; elle est
» fort en usage chez les Turcs pour rétablir
» les forces épuisées.

» Les Chinois & les Perses, dit Albert
» Seba, font un très-grand cas de cette ra-
» cine à laquelle ils attribuent la vertu aphro-
» disiaque : ils lui reconnoissent encore d'autres
» vertus confirmées par l'expérience ; c'est
» pourquoi lorsqu'ils entreprennent un long
» voyage, ils en portent toujours avec eux,
» comme un médicament spécifique contre
» toutes sortes de maladies & de langueurs.
» Cet auteur ajoute, *Nous l'avons aussi re-*
» *connu d'une utilité singulière contre les*
» *convulsions, les épilepsies des enfans & des*
» *adultes, contre les spasmes.*

Degnerus assure que cette racine a plu-
sieurs vertus médicinales, sur-tout celle
d'amollir, de lubréfier, d'adoucir, de cal-
mer, d'épaissir, de nourrir ; vertus très-
utiles & très-précieuses dans plusieurs ma-
ladies, dans les coliques, les diarrhées, dyf-
fenteries, le cholera-morbus, &c. Il en fit
un très-grand usage dans une dyffenterie
bilieuse qui affligeoit son pays ; & les mala-
des en ressentoient un soulagement si prompt
& si marqué, qu'ils croyoient ne devoir le
rétablissement de leur santé qu'à ce seul
remède.

M. Dubuiffon , médecin , qui avoit été aux Indes Orientales , éprouva sur lui-même l'efficacité de ce remède , en ayant pris fix semaines consécutives : il est aussi fort vanté pour les malades affectés de phthisie & de marasme.

Ces éloges donnés au salop d'après les expériences heureuses que l'on a faites , ne doivent point être confondus avec ceux que l'on donne si fastueusement à de prétendus spécifiques , qui souvent n'ont d'autre mérite que l'obscurité mystérieuse de leur origine , l'irrégularité de leur préparation , & sur-tout le manège & l'effronterie insigne de ceux qui les débitent.

La nature du salop & sa préparation sont connues ; c'est une racine bulbeuse , sans odeur , qui mâchée , ne laisse dans la bouche d'autre impression que celle d'une substance visqueuse & mucilagineuse , qui ayant perdu toute son humidité par l'exsiccation , se dissout aisément dans l'eau , ou dans tel autre liquide que l'on juge à propos. La partie vraiment nourrissante des alimens que nous prenons tous les jours , est la portion gélativeuse & mucilagineuse. Il faut de plus que cette portion se dissolve aisément ; car si sa viscosité étoit trop grande , elle formeroit dans l'estomac & dans les intestins une colle dangereuse , comme cela arrive très-souvent à la bouillie faite avec la farine crue , & à tous les autres farineux dont la viscosité n'a

point été détruite. La préparation du salop , avant qu'on nous l'envoie , celle qu'on lui donne encore pour le réduire en poudre très-fine , lui enleve cette grande viscosité qu'il avoit avant que d'être desséché. La facilité avec laquelle il se dissout dans l'eau , le lait , le vin , &c. en est une preuve.

Non seulement la portion gelatineuse du salop est très-nourrissante , & n'exige que peu de forces de la part des instrumens de la digestion , pour être changée en notre propre substance ; mais elle est encore très-efficace pour modérer l'acrimonie bilieuse , pour adoucir & calmer les douleurs. S'attachant plus fortement aux solides , dit *Degnerus* , elle enduit les intestins corrodés d'un baume très-doux & très-salutaire , & par cette raison elle l'emporte de beaucoup sur les autres gelatineux , mucilagineux & gommeux.

Maniere de s'en servir.

Suivant Albert Seba , les Chinois & les Persans en prennent la poudre à la dose d'un gros deux fois le jour dans du vin ou du chocolat.

» Le pere Serici nous apprend que les In-
 » diens en prennent une once le soir à l'eau
 » & avec du sucre ; mais la plus saine par-
 » tie , ainsi que l'Européen , le prend au lait ,
 » à la dose d'une demi-once ; on le pulvé-
 » rise dans un mortier , & on fait bouillir

» cette farine dans du lait avec du sucre ;
» pendant un demi-quart d'heure ; il en ré-
» sulte une bouillie agréable , avec laquelle
» on fait son déjeûner ; l'on peut y mettre
» quelques gouttes d'eau rose , ou de fleurs
» d'orange.

Degnerus a donné une préparation un peu plus détaillée de ce remède. On fait infuser un gros de cette racine réduite en poudre très-fine , dans huit onces d'eau chaude ; on la fait dissoudre à une douce chaleur , on la passe ensuite dans un linge , pour la purifier des petites ordures qui pourroient s'y être jointes ; la colature reçue dans un vase , se congele & forme une gelée mucilagineuse très-agréable ; on en donne au malade de deux heures en deux heures , & de trois heures en trois heures une demi-cuillerée , une cuillerée entière , plus ou moins , suivant l'exigence des cas.

Cette préparation dictée par Degnerus , paroît la meilleure , sur-tout quand on ne veut point faire une bouillie , mais qu'on veut donner ce remède dans quelque véhicule liquide , comme dans l'eau simple , dans du vin , dans de la tisane ; la gelée s'y étendra beaucoup mieux que la poudre ; on prend par exemple , le poids de 24 grains de cette poudre qu'on humecte peu - à - peu d'eau bouillante , la poudre s'y fond entièrement , & forme un mucilage qu'on étend par ébullition

lition dans une chopine ou trois demi-septiers d'eau, on est maître de rendre cette boisson plus agréable, en y ajoutant du sucre, ou quelques légers parfums, ou quelques syrops convenables à la maladie, comme le syrop de capillaire, de pavot, de citron, d'épine-vinette, &c. On peut aussi couper cette boisson avec moitié de lait, ou en mêler la poudre à la dose d'un gros dans un bouillon.

Conclusion.

Il suit de ce que j'ai dit sur les vertus du salop & sur la manière de s'en servir, 1^o que l'usage de cette racine ne doit pas être borné, comme il paroît qu'on le borne en France; à servir de nourriture aux phthifiques & autres personnes languissantes, qui ne peuvent user d'alimens solides, mais qu'elle peut être d'une très grande utilité dans les dyssenteries, les coliques bilieuses, les dévoiemens, & dans toutes ces maladies qui dépendent de l'âcreté de la lympe; c'est principalement dans ces maladies qu'Albert Seba & Degnerus en ont vanté l'efficacité.

2^o. Qu'on peut la donner dans différens véhicules au choix du malade, dans du lait, du bouillon, du vin, de l'eau, &c. avantage inestimable, & qui convient à un très-petit nombre de remèdes.

3^o. Enfin ce qui doit d'autant plus déter-

miner à recourir à ce remede , dont toutes les vertus ne font peut être pas encore connues , parce qu'on n'en a encore fait que peu d'usage , c'est que sa nature douce , mucilagineuse & un peu balsamique , ne laisse aucun lieu d'en craindre quelque suite fâcheuse : la prudence cependant exige que son application soit conduite & dirigée par un médecin capable d'en suivre tous les effets , & d'apprécier le moment auquel on peut l'employer , la dose qui convient , & sous quelle forme elle doit être donnée.

Je suis, Monsieur, &c.

EXTRAIT DES REGISTRES

*De l'Académie royale des Sciences de Paris ,
du 23 Juin 1759.*

M. Morand, pere, a lu l'Ecrit suivant.

Occupé depuis quatre ans à faire pour S. M. l'impératrice de Russie, une collection des instrumens, machines & modeles nécessaires à la chirurgie, j'ai été chargé d'y joindre une anatomie artificielle qui pût servir aux démonstrations sur cette matiere; & comme je suis sur le point de l'envoyer à sa destination, j'ai desiré qu'elle fût vue par l'académie, dont le certificat ne peut que faire honneur à l'entreprise.

Il ne falloit pas moins que les rares talens de Mademoiselle Biheton , pour l'exécuter à un si haut point de perfection. Cette Demoiselle qui possède bien le dessin , la peinture & l'art de mouler , s'est trouvée avoir un goût décidé pour l'anatomie. Elle a tiré le meilleur parti des démonstrations qui lui ont été faites sur les cadavres ; & c'est d'après ces démonstrations , qu'elle a entrepris cette piece sous ma direction.

Ceux qui ont vu les anatomies en cire , de feu M. Desnoues , & depuis ce tems-là des morceaux détachés , faits par quelques particuliers , trouveront , à l'avantage de ce qu'elle va montrer , des différences très-essentiellles.

1°. Depuis le transport de l'anatomie de M. Desnoues , en Angleterre , l'on n'en avoit point vu , où , sur un même corps , l'on pût démontrer les viscères contenus dans les trois ventres.

2°. Ce qui avoit été fait jusqu'ici en ce genre-là , ne présente que des blocs de cire qui expriment mal les parties minces , & dont les reliefs & les couleurs font tout le mérite. Le corps même est fait de cire , ce qui peut entraîner beaucoup d'inconvéniens ; car la surface extérieure se jaunit à la longue , & ne représente point du tout

la peau ; les viscères que l'on déplace pour en faire la démonstration, sont sujets à se casser au plus petit accident, & le tout se fend par l'effet de la grande sécheresse. Le corps qu'on présente à l'academie, est recouvert d'une vraie peau, qui imite bien mieux l'enveloppe extérieure & générale, que de la cire, & qui permet le transport de toute la piece, facile & sans danger.

3°. On a imité les membranes naturelles à tromper les yeux des spectateurs ; ce qui est sur-tout très-remarquable dans l'épiploon, avec ses bandes graisseuses.

4°. Les viscères creux & membraneux, tels que l'estomac & les intestins, sont rendus artificiellement avec la consistance, la souplesse & la légèreté des viscères naturels. On peut même enfler l'estomac, pour en mieux faire voir le relief, la figure, les courbures, &c.

5°. Les parties solides, comme le foie, les reins, le cerveau, sont faites de cire, mais avec un alliage particulier qui les empêche d'être susceptibles d'amollissement dans le tems des chaleurs, & de cassure dans le tems froid, ou par accident.

6°. Enfin les proportions naturelles, les rapports des parties entr'elles m'ont paru bien observées ; & pour tout dire, quoique cette piece ne soit pas absolument sans

défauts, j'espère que les anatomistes conviendront qu'on n'étoit point encore parvenu à copier la nature, avec la précision & la vérité qu'on remarquera dans cette piece.

Après la lecture de cet écrit, Mademoiselle Biheron est entrée, & a démontré la piece même, dont la vue a confirmé tout ce que M. Morand en venoit de dire. L'académie a admiré la justesse du choix des matieres qu'elle a employées à représenter les différentes parties, l'adresse avec laquelle elle a pu parvenir à copier la nature avec tant de vérité, qu'on croit voir les pieces même qu'elle a représentées, & elle n'a pu refuser à cet ouvrage les justes éloges qu'il mérite.

Je certifie l'extrait ci-dessus, conforme à son original. A Paris le 26 Juillet 1759.

Signé GRANDJEAN DE FOUCHY,
*secrétaire perpétuel de l'académie
royale des sciences.*

Nota. Comme plusieurs personnes de goût nous avoient fait beaucoup d'éloges de cette production anatomique, nous avons eu la curiosité de la voir. Nous avons été singulièrement surpris de la fidélité, de l'exactitude & de la vérité avec

lesquelles toutes les parties sont exprimées ; il nous a semblé que Mademoiselle Biheron a redoublé d'efforts , toutes les fois qu'elle a rencontré des obstacles , & que ses talens se sont irrités contre les difficultés. On ne peut pas mieux rendre , qu'elle l'a fait , la surface interne du crâne , les différentes substances du cerveau , & les cordons des nerfs. Le plexus choroïde nous a paru de toute beauté ; nous avons également admiré la section transversale des côtes , la texture du sternum , & sur-tout les membranes qui recouvrent la poitrine & le bas-ventre ; l'épiploon fait une illusion complète. Il y a des beautés de détail sans nombre , que nous ne pouvons faire sentir ici ; nous ne dissimulerons pas même qu'il y ait des parties que nous n'avions jamais si bien vues dans le cadavre. Si Mademoiselle Biheron continue à se perfectionner dans ce genre , nous ne doutons pas qu'elle ne puisse faire une anatomie complète , aussi parfaite que la nature , dans laquelle on pourra pleinement s'instruire de cette science , sans dégoût & sans horreur ; & nous sommes persuadés qu'à l'aide des maîtres & des livres , on apprendroit mieux & en moins de tems l'anatomie. Les lumieres du célèbre M. Morand pour l'anatomie , les sages conseils

de Mademoiselle Basseporte , peintre du Roi , pour le dessin , n'ont pas peu contribué à faire éclore les talens de Mademoiselle Biheron , & à faire sortir de ses mains ce chef - d'œuvre que nous lui devons & que nous admirons.

LIVRES NOUVEAUX.

Appendix de trois nouvelles Planches aux anciennes de la Conchyliologie , avec leur explication , que l'on placera entre la premiere & la seconde partie.

La premiere Planche renferme les coquilles univalves , au nombre de vingt-deux ; dans la seconde , on en trouvera onze de la même espece , mais très rares ; la troisieme Planche offre à la vue huit coquilles bivalves très-rares. Tous les genres , les especes , & les variétés sont mêlés ; & l'on aura recours aux Planches où elles sont renvoyées. La Conchyliologie a paru en 1742 , & a été bien accueillie du public. Nous croyons que cet Appendix ne sera pas moins bien reçu , tant par rapport à la netteté , à la verité & à la correction du dessin , qu'à cause du soin avec lequel toutes ces coquilles ont été gravées , & de la difficulté

où l'on est de se les procurer, par la rareté dont elles sont. Cette brochure se vend à Paris, chez *Debure l'aîné*, Libraire, Quai des Augustins; le prix est de 3 livres. Le même Libraire débite aussi la *Conchyliologie*.

M. Bernard, docteur & professeur royal en médecine à Douai en Flandres, & correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, vient de publier la seconde Partie de son ouvrage, intitulé : *Hydraulice corporis humani variis tabulis figurativis demonstrata*, à Douai, chez *Willerval*, & se vend à Paris, chez *Ganeau*, rue saint Jacques, vis-à-vis la fontaine S. Severin, aux armes de Dombes.

Hippocratis aphorismi, Hippocratis & Celsi locis parallelis illustrati, studio & curâ Jansonii ab Almeloveen, M. D. quibus accessit Ludov. Verlhoofd, index locupletissimus, &c. Parisiis, apud G. Cavelier, viâ San-Jacobæâ, 1 vol. in-24. Le prix relié 2 livres.

Le texte grec & latin, la version, la forme, le papier, le caractère, la partie typographique, tout en est beau, à l'exception des *petites* notes, que le nouvel auteur y a ajoutées.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1759.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	Li- nes.	par- ties.		
1	12	18	14	28	1	0	O. au N. fort par interv.	Beaucoup de nuages, petite pluie le soir.
2	13	19	13		4		N-O. médiocre.	Couvert.
3	12	20	16		5		<i>Idem.</i>	Beauc. de nuag. quelq. gout. de pl. à midi.
4	14	14	13		7	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Petite pl. le mat.
5	12	20	15				<i>Idem.</i>	Peu de nua-
6	13	22	19		6		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
7	15	23	19		4	$\frac{1}{3}$	N. à l'E. foible.	Serein.
8	16	27	21		3	0	N-E. au O. <i>id.</i>	Peu de nua- ges.
9	17	26	21		4		E. méd.	<i>Idem.</i>
10	18	27	23		2		S-E. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Quelq. goutt. de pl. le soir.
11	17	17	20		4		S-O. <i>id.</i>	Peu de nua-

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
12	17	25	18	28	4	$\frac{1}{2}$	O. <i>idem.</i>	Serein.
13	15	25	19		5	0	N. <i>idem.</i>	Peu de nua.
14	15	25	19		4	$\frac{1}{2}$	N. au N- E. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
15	16	25	20		2	0	N-E. <i>id.</i>	Serein.
16	19	25	20		3		O. <i>id.</i>	Nuag. tonn. éclairés & pl. forte à 6 h. du mat.
17	16	23	16		4		S. au O. <i>idem.</i>	Nuageux. quelq. gout. de pl. à midi.
18	14	20	17		6		O. <i>idem.</i>	Peu de nua.
19	14	23	19		5		N. à l'E. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
20	16	25	20		4	$\frac{1}{2}$	O. au N- <i>idem.</i>	Serein.
21	15	24	19		5		N. <i>idem.</i>	Peu de nua.
22	15	25 $\frac{1}{2}$	21		4	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Serein.
23	15	26	21 $\frac{1}{2}$		2	0	<i>Idem.</i>	Peu de nua.
24	18	27	22		1		<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
25	17	26	20				O. au N. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i> <i>Id.</i> éclairs,
26	17	26	17		0	0	N. au S. foible.	tonnerre & pl. médiocre à 9 h. soir.
27	18	24	17 $\frac{1}{2}$		1		O. méd.	Nuageux, tonn. & pl. méd. à midi.
28	15	23	19		2		N. <i>id.</i>	Peu de nua- ges.
29	16	22	17			$\frac{1}{3}$	<i>Idem.</i>	Beaucoup de nuages.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
30	14	22	20	28	1	0	O. id.	Peu de nua.
31	18	21	19	27	11		S-O. fort par interv.	Beauc. de nuages, pe- tite pluie par interv. tout le soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 27 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 12 dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 14 fois du N.
 3 fois du N-E.
 3 fois E.
 1 fois du S-E.
 2 fois du S.
 2 fois du S-O.
 10 fois O.
 5 fois du N-O.

Il y a eu 5 jours de tems serein.
 25 jours de nuageux
 1 jour de couvert.
 9 jours de pluie.
 3 jours de tonnerre.
 2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué un peu d'humidité au commencement du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1759, par
M. VANDERMONDE.

Ce mois pendant lequel la chaleur a été constante & assez forte , a produit quelques fièvres ardentes. Les malades ressentoient une chaleur presque brûlante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente à la tête, à la poitrine & au ventre; ils avoient une respiration serrée, laborieuse & fréquente, une langue sèche & brûlée, une soif qu'on ne pouvoit éteindre; les saignées promptes & répétées, la limonade, l'oxycrat, le petit lait, avec l'esprit de soufre, les lavemens, les fomentations émollientes continuelles sur la tête, le ventre & la poitrine, étoient les principaux remèdes; l'ardeur de la peau étoit quelquefois si violente, que l'on étoit contraint de faire lever les malades, de les découvrir, & d'humecter toutes les parties de leur corps, avec une éponge trempée dans de l'eau-de vie. Nous avons observé que le soulagement qu'occasionnoient ces especes de bains, étoit plus prompt & plus décisif, que celui que tous les autres remèdes procuroient. Quand la chaleur de la fièvre étoit tombée, les malades étoient dans une foiblesse excessive; la crise se faisoit par les urines & par les selles; on la favorisoit par des apozemes apéritifs, par l'usage des plantes savonneuses & nitreuses, & par des décoctions de tamarins.

Il a régné aussi quelques fièvres intermittentes, tierces & doubles-tierces; les tisanes apéritives, les altérans, les cordiaux légers unis au quinquina, terminoient la cure; la crise paroissoit se faire dans la plupart des malades par une éruption miliaire-rouge, & par des sueurs qui duroient 2 ou 3 jours; les purgatifs augmentoient la maladie & la prolongeoient.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Juin 1759, par
M. BOUCHER médecin.*

Il y avoit eu le 29 de Mai, un orage avec tonnerre & éclairs, qui avoit été le signal du changement du tems. Il fut suivi le premier, le 2, le 3 & le 4 de ce mois, d'autres orages & d'un ouragan, avec des pluies fortes & copieuses, qui cependant cessèrent absolument le 8. La pluie reprit le 11, & depuis ce jour jusqu'au 26, il y eut une alternative de jours de pluie, & de jours sereins. Un violent orage, survenu encore le 27, fut suivi d'une pluie copieuse, qui persista à diverses reprises, les trois derniers jours du mois.

Le barometre a été observé plus souvent au-dessous de 28 pouces, qu'au-dessus. Le premier, le 2, le 3, le 29 & le 30, il étoit au terme de 27 pouces 6 lignes; le vent le plus souvent a été *Sud & Sud-Ouest*.

Il y a eu des variations dans la température de l'air: le thermometre n'a gueres monté au-dessus de 15 & 16 degrés, jusqu'au 15, si ce n'est le 10, qu'il a été observé à 21 degrés. Depuis le 17 jusqu'au 23, il a toujours été observé l'après-dîner

286 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

au-dessus de 20 degrés, & de-là à la fin du mois presque toujours au-dessous : le 30 il n'a pas monté au-dessus de 13 degrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés : la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

2 fois du Nord-Est.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud-Est.

10 fois du Sud.

12 fois du Sud vers l'O.

5 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.

2 jours de grêle.

4 jours de tonnerre.

3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois, si ce n'est les quatre derniers jours.

*Maladies qui ont régné à Lille dans le mois
de Juin 1759 , par M. BOUCHER.*

Les pleuropneumonies & les angines ont continué ce mois. La premiere espece de maladie a été bien moins commune après le 15 ; les angines , partie phlegmoneuses , & partie érysipélateuses , ont été le plus souvent le symptome de la fièvre rouge , qui a persisté parmi les enfans : quelques-unes ont été suivies de tumeurs glanduleuses , soit des parotides , soit des maxillaires , qui néanmoins n'abscedoient point ; quoique cette fièvre ait encore été fâcheuse , & avec des signes de malignité , elle a été peu meurtriere ce mois ; elle se terminoit , dans le plus grand nombre des malades , par un boursoufflement général , qui cédoit à des purgatifs & à des apc-zemes , composés avec les plantes savonneuses-incisives. Dans quelques sujets , la fièvre persistoit avec la bouffissure , & souvent l'oppression de poitrine y étoit jointe ; alors la saignée devoit précéder les autres reme-des ; il est resté à d'autres malades , au lieu de bouffissure , de la sensibilité ou des douleurs dans toute l'habitude du corps. Des personnes de tout âge ont eu des efflorescences cutanées , en forme de petits bourgeons plus ou moins rouges , aux uns avec fièvre , aux autres sans fièvre. J'ai vu une de ces

éruptions, de l'espece qu'on appelle urticaire.

Vers le milieu & à la fin du mois, nous avon eu des fièvres continues, qui étoient de nature inflammatoire, portant le plus souvent à la tête, & dans lesquelles, après quelques saignées, les remedes les mieux indiqués ont paru être les boissons délayantes, nitrées ou aigrettes, les lavemens & les bains aux pieds.

Outre cette fièvre, il regnoit toujours dans la garnison, ainsi que dans le peuple, des fièvres intermittentes, des tierces simples, & des doubles-tierces, dans lesquelles les émético-cathartiques donnés à propos, obvioient ordinairement à toutes suites fâcheuses.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 22 Août 1759.

BARON,

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.
Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

OCTOBRE · 1759.

TOME XI.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVIS IMPORTANT.

Nous avons reçu depuis quelque tems plusieurs Pièces d'une étendue considérable, qui occuperont par conséquent beaucoup de place dans notre Journal, quoique nous ayons tâché de les élaguer autant que nous avons pu. Nous invitons MM. les Auteurs à vouloir bien être un peu plus concis par la suite; car il est difficile d'intéresser son Lecteur, quand on l'instruit trop longuement. D'ailleurs cette circonstance est cause que nous ne pouvons satisfaire tous nos Correspondans, en faisant paroître leurs productions aussi promptement qu'ils le desireroient.

A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adresser pour se procurer ce Journal. Le prix de la Souscription pour toute l'année, est de neuf livres douze sols. Quand on voudra le faire venir par la Poste, il n'en coûtera que quatre sols par mois dans chaque Ville du royaume. Les Lettres qui ne seront pas affranchies, seront au rebut.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1759.

EXTRAIT.

Medical Observations and inquiries by à
society of physicians in London, vol. 1 ;
c'est - à - dire , *Recherches & Observa-
tions de Médecine, par une société de
Médecins établie à Londres, tome pre-
mier. A Londres, chez Guillaume John-
ston, 1757, in-8° de 435 pages, sans
y comprendre la Préface, ni la Table
des matieres.*

IL y a quelques années qu'un certain nom-
bre de médecins de la ville de Londres ,
résolurent de s'assembler entr'eux pour pro-

fiter des lumières les uns des autres, & chercher à perfectionner leur pratique. Ils s'entretenoient dans leurs assemblées des maladies régnantes, du traitement qui avoit le mieux réussi, des nouvelles découvertes qui se faisoient en médecine, & sur-tout de celles qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou qu'ils avoient eu occasion d'examiner. Les membres de cette société étoient tous avantageusement connus du public, & il y en avoit plusieurs qui étoient chargés des hôpitaux, ce qui les mettoit à portée de faire un grand nombre d'observations, & en même tems de vérifier celles des autres. Lorsqu'il survenoit à quelqu'un d'eux un cas difficile ou embarrassant, il consultoit la société, il essayoit le traitement qui avoit été jugé le plus convenable, ensuite il rendoit compte du succès à l'assemblée.

Il y avoit déjà long-tems que cette association subsistoit, lorsque quelques-uns des membres qui la formoient, résolurent de faire part au public des avantages qu'ils tiroient eux-mêmes de leurs assemblées : ils s'unirent donc à quelques autres médecins, & formèrent avec eux une nouvelle société, pour recueillir & publier *des observations & des recherches de médecine*. Pour le faire avec plus de succès, ils lièrent des correspondances que le grand commerce de la ville de Londres rend plus faciles que par-tout ailleurs.

Le premier volume de leur Recueil que nous annonçons aujourd'hui, est composé de trente articles qui contiennent chacun quelque observation curieuse & intéressante. Nous allons tâcher de donner une idée de chacune de ces pieces ; pour pouvoir le faire avec un peu plus d'étendue, nous partagerons notre Extrait en deux ou trois Journaux.

On a toujours regardé les convulsions qui surviennent à la suite des blessures, comme un très-mauvais signe. Hippocrate avoit même prononcé qu'elles étoient constamment mortelles, *Convulsio quæ in vulnus incidit, lethalis*, Aph. II, l. V. Notre Recueil nous présente deux cures de ce terrible symptôme : elles forment les articles premier & septieme ; mais nous avons cru devoir les rapprocher, parce qu'elles roulent sur le même objet, & qu'elles ont été opérées par le même remède.

Une femme étant tombée de cheval, se cassa la premiere phalange du doigt annulaire de la main droite ; on lui coupe cette phalange, qui tenoit à peine ; mais comme la seconde a été dépouillée, la douleur augmente de jour en jour ; la peau se retire, la main enfle, il s'y forme plusieurs abscesses ; le 17^e jour, les muscles de la mâchoire inférieure entrent en convulsion, la malade ne peut plus rien prendre qu'avec une cuiller à café. M. Sylvestre à qui on doit cette obser-

vation, vit pour lors cette malade qui étoit entrée à l'hôpital de Londres dont il étoit médecin : il lui fit d'abord appliquer des vésicatoires, lui prescrivit des alexiteres & des esprits volatils ; cela ne changea rien à son état, au contraire elle alloit de mal en pis : tout son corps étoit en convulsions ; enfin il eut recours à l'opium qui empêcha d'abord les progrès de la maladie, & qui ensuite diminua la fréquence des symptômes : cependant voyant que ce remède suspendoit plutôt les spasmes, qu'il ne les guérissoit, il conseilla d'emporter le doigt ; peu-à-peu les symptômes disparurent : cela n'empêcha pas de continuer toujours l'usage de l'opium dont il diminua les doses par degrés. La malade fut parfaitement guérie au bout de deux mois.

L'autre exemple a été communiqué par M. Clephane, médecin de l'hôpital Saint-Georges. Un homme qui travailloit dans une briqueterie, se perça le pied avec un clou qui pénétra entre le troisième & quatrième os du métatarse ; on dilata d'abord la blessure, & on en retira un morceau de bas que le clou y avoit fait entrer : il ne survint aucun accident jusqu'au 14 ou au 15, que le malade sentit de la roideur dans sa mâchoire inférieure, & qu'il lui survint une toux sèche accompagnée de picotemens dans la poitrine ; on le saigna, on lui appliqua les

vésicatoires , & on lui fit prendre de l'huile d'amandes douces , avec l'esprit volatil de corne de cerf ; le soir , on lui donna deux grains d'opium : le lendemain , il prit du musc dans un julep , il réussit mal ; on eut recours à l'opium qui le guérit radicalement au bout de cinq semaines. M. Clephane remarque que le sang qu'on lui tira , étoit d'un tissu lâche , & qu'il ne se coagula pas , ce qu'il prétend avoir observé dans toutes les affections spasmodiques.

Le second article de ce Recueil contient l'histoire d'une femme qui a vécu quarante-quatre ans avec une hydropisie du péritoine , qui lui étoit survenue six ans après une maladie qu'elle eut pour s'être exposée au froid après avoir eu chaud. A l'ouverture de son cadavre , on trouva les deux lames du péritoine écartées l'une de l'autre , leur face externe étoit lisse & polie , mais l'interne étoit inégale & squirrheuse ; elles étoient beaucoup plus épaisses que dans l'état naturel ; la cavité qu'elles formoient , contenoit 25 pintes d'une liqueur puante , épaisse , visqueuse & saline , qui avoit déposé un sédiment salin , sur-tout vers le fond de la cavité , où l'on distinguoit quelques cristaux de la grosseur d'un grain de chènevi , prismatiques & assez semblables aux cristaux du nître : phénomène bien singulier , & qui

auroit mérité un examen un peu plus suivi. L'épiploon & le méfentere étoient fans aucune graiffe, les glandes de ce dernier étoient toutes squirrheufes : l'estomac & les intestins étoient prodgieusement retrécis ; mais les autres viscères étoient en assez bon état. Cette observation a été fournie par M. Jacquin, chirurgien à Spittlefields.

A la suite de cet article on trouve la description de la plante qui produit la scammonée, par M. Ruffel ; comme il ne fait que confirmer ce qu'on sçavoit déjà sur cette plante, & sur la maniere d'en recueillir le suc, nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'à l'article suivant, fourni par M. Mucaulay, qui contient la description de deux enfans, l'un mâle & l'autre femelle, dans lesquels les viscères de l'abdomen, c'est-à-dire, l'estomac, la rate & les intestins étoient placés dans la cavité de la poitrine, où ils avoient pénétré par une ouverture du diaphragme ; ces enfans ne vécurent qu'une heure après leur naissance, pendant laquelle ils parurent respirer avec beaucoup de peine. Quoique de pareils faits méritent d'être inscrits dans les fastes de la Médecine, ils ne sont cependant pas d'une utilité assez prochaine, pour qu'on ne leur doive pas préférer des faits plus utiles, quand même ils seroient moins merveilleux.

Nous allons passer à l'histoire d'une maladie

très-singulière, guérie par un moyen plus singulier encore. Une sœur de M. Gnowin Knight, âgée de trente ans, fut attaquée d'une fièvre, qui lui dura dix jours, & l'affoiblit beaucoup; elle retomba au bout de trois jours, pour s'être un peu trop exposée au froid. Les deux premiers jours de sa rechute, elle eut des nausées & des vomissemens qui l'empêchèrent de prendre aucune nourriture; ces symptômes disparurent pour faire place à des sueurs excessives qui acheverent de l'épuiser; on eut recours aux vésicatoires, aux cordiaux, à la teinture antiphthifque de la pharmacopée de Londres, qui firent disparaître ces sueurs, mais qui produisirent une difficulté d'uriner, & des vents dans l'estomac & dans les intestins; elle n'avoit pas dormi depuis qu'elle étoit retombée: ces accidens ayant cessé, elle s'affoupit; mais son sommeil, bien loin de la soulager, la fatigua cruellement; cela alla en augmentant jusqu'au huitième jour, qu'elle parut si mal, qu'on ne crut pas qu'elle passât la nuit: elle s'endormit sur le soir; mais elle se réveilla si fatiguée de son sommeil, qu'elle ne se crut pas en état d'en soutenir un second: elle pria donc son frere de se tenir auprès d'elle pour l'empêcher de dormir; il s'y mit en effet, & réfléchissant sur ce phénomène extraordinaire, il imagina que dans cet état de

foiblesse, les muscles qui servent ordinairement à la respiration spontanée, étoient incapables de remplir seuls leurs fonctions; qu'ils avoient besoin du secours des muscles soumis à la volonté, qui concourent quelquefois avec eux aux mouvemens du thorax, d'où il conclut que ces derniers n'agissant pas pendant le sommeil, la malade étoit en danger de suffoquer, & que c'étoit vraisemblablement ce qui la réveillait. Il résolut donc de la laisser dormir, d'observer avec attention son pouls & sa respiration, afin de l'éveiller dès qu'ils commenceroient à s'affoiblir; & avant qu'elle eût souffert de cette espèce de suffocation, il lui fit part de son projet, & la fit consentir à se livrer au sommeil, contre lequel elle luttoit; elle s'endormit donc; mais à peine eut-elle dormi une demi-minute, que son pouls & sa respiration s'arrêtèrent; il l'éveilla aussitôt, & fut bien surpris, lorsqu'il lui entendit dire que ce sommeil lui avoit fait un très-grand bien; elle s'endormit une seconde fois: ce nouveau sommeil dura le double du premier; ainsi peu-à-peu elle parvint, au bout de cinq ou six heures, à dormir sans danger; à mesure qu'elle dormoit, son pouls qui jusques-là avoit été très-petit, se développoit; les soubresauts qu'on sentoît à ses tendons depuis le cinq, devinrent moins fréquens; elle commença à sentir des vésicatoires qu'on

lui avoit mis aux jambes, & qui n'avoient pas encore mordu : en un mot la fièvre cessa ; & quoiqu'elle fût encore très-foible, elle se rétablit peu à peu.

M. Rook, chirurgien & apothicaire de la ville de Londres, étoit sujet à des attaques de goutte qui ne revenoient que tous les ans ; il en eut au mois de Juin 1752 une plus forte que toutes les autres. M. Pye, auteur de cette observation, lui conseilla la diette végétale dont il avoit vu de très-bons effets ; il s'abstint donc de toutes sortes de viandes pendant près de trois mois ; mais ayant eu une nouvelle attaque au bout de ce tems, il retourna à son premier genre de vie : il en eut une autre aux deux pieds en Mars 1753 ; ses douleurs augmentèrent pendant dix ou douze jours, au point qu'elles le rendirent presque fou. Dans le plus fort de ses angoisses, il sentit la douleur passer comme un éclair, de ses pieds aux gras des jambes ; elle quitta avec la même rapidité les gras des jambes, & gagna les cuisses ; elle monta ainsi successivement dans le bas-ventre, où elle produisit des tranchées affreuses, & enfin dans l'estomac ; lorsqu'elle y fut parvenue, le malade vomit environ une chopine d'une eau verte, si acide & si corrosive, qu'il l'a comparée aux acides minéraux ; immédiatement après il s'endormit & se réveilla au bout de cinq ou six heures,

sans sentir la moindre douleur. L'année suivante, il eut une nouvelle attaque qui dura six semaines, & qui se termina de la même manière; les douleurs suivirent le même cours: il avoit vomi dans les commencemens du paroxysme; mais comme ses douleurs n'avoient pas encore changé de place, les matieres qu'il rendit, n'étoient pas acides; elles ne le furent qu'au dernier vomissement, aussi termina-t-il l'accès; ce qui semble indiquer d'une manière bien sensible le transport de la matiere de la goutte. Pendant tout le tems que durèrent ces deux paroxysmes, il suça tous les matins; & ses sueurs, ainsi que sa respiration & ses urines étoient si puantes, que ni lui ni pas un des assistans n'avoit rien senti de semblable; son linge étoit teint de couleur de safran, son urine étoit très-colorée; mais tous ces symptomes disparoissoient avec le vomissement. Il eut un autre paroxysme en 1755, qui fut beaucoup moins violent, mais qui fut accompagné des mêmes symptomes, & se termina par le vomissement; cette fois-ci ce vomissement fut si peu de chose, qu'il ne rendit que plein une cuiller à café de matiere acide: cette petite évacuation fut aussi critique que les deux autres, elle emporta le paroxysme. L'attaque de 1752 lui avoit laissé sur le métatarse du pied droit une tumeur qui subsista jusqu'en 1755,

qu'elle se fondit ; il sortit par le doigt du même pied , une espece de craie enveloppée dans une matiere semblable à du blanc d'œuf ; cette décharge fut suivie d'un paroxysme qui ne fut suivi d'aucun des symptômes qui avoient coutume d'accompagner les autres ; il se termina sans vomissement , laissant quelques nodosités aux mains. Quelque tems après le dernier paroxysme , il sortit pendant trois mois par le gros orteil du pied gauche une grande quantité de matiere crétaée. Avant que cette plaie se fermât , il lui survint une fièvre qui lui dura trois jours , sans qu'il ressentît la moindre douleur de goutte , mais pendant laquelle il eut les mêmes sueurs , & les mêmes urines que celles qui accompagnoient les vomissemens critiques des paroxysmes précédens. Le quatrieme jour , la goutte le prit aux deux pieds ; il eut de fréquentes envies de vomir , mais il ne vomit point : ayant senti de la démangeaison au gros orteil du pied gauche , il y apperçut de la fluctuation ; en effet il en sortit bientôt après un peu de matiere crétaée liquide ; le lendemain au matin , il y fit une incision , par laquelle il sortit près d'un demi-septier d'une matiere sanieuse & crétaée ; ce fut la crise du paroxysme , car aussitôt après la plaie se ferma , & depuis ce tems il s'est bien porté.

Nous pensions déjà depuis long-tems , qu'il

étoit vraisemblable de croire que l'humeur goutteuse étoit produite par un levain acide. Cette observation paroît confirmer nos idées. Nous avons même déjà fait faire usage de l'eau de chaux d'écaillés d'huitres à des goutteux; nous n'avons pas encore opéré de guérisons, parce que cette boisson est si rebutante, que les malades ne peuvent pas s'y accoutumer; mais nous croyons cependant pouvoir assurer qu'elle leur a procuré quelque soulagement momentané : si nous réussissons à pouvoir masquer le goût de l'eau de chaux, & la rendre potable, nous ferons de nouvelles tentatives que nous rendrons publiques. Nous invitons les médecins à faire de leur côté les expériences nécessaires pour constater l'effet de ce remède dans une maladie aussi rebelle & aussi douloureuse.

Nous avons cru que nos Lecteurs verroient avec plaisir des détails qui nous ont paru propres à jeter du jour sur cette cruelle maladie; nous passerons plus rapidement sur les articles suivans.

Le premier qui est le huitième du Recueil, contient une histoire des maladies épidémiques qui regnent à Gamron, dans les Indes orientales, pendant le printemps & l'automne, par M. Oliphant. Ce sont principalement des fièvres intermittentes; les quotidiennes ont si peu d'intermission, qu'on les prendroit presque pour des fièvres continues,

dont on les distingue cependant par un froid qui attaque quelques-unes des extrémités, comme le nez, le bout des doigts, &c. sans jamais saisir tout le corps à la fois; peu-à-peu les intermissions deviennent plus longues, & enfin au bout de quinze jours, elles prennent le type des fièvres-tierces. On ne traite ces fièvres qu'avec de légers vomitifs, tels que l'ipécacuanha & les délayans; dans le cas d'assoupissement, on a recours aux vésicatoires; & on emploie le quinquina toutes les fois que la foiblesse du malade est telle, qu'on craint qu'il ne puisse pas résister à l'effort de la maladie: les saignées ni les évacuans ne sçauroient convenir, ils prolongent la maladie; les fièvres-tierces y sont très-rebelles; le quinquina & les amers sont les remèdes qui réussissent le mieux; les évacuans occasionnent presque toujours des rechutes; les acides sont les meilleurs cordiaux qu'on puisse employer contre la foiblesse extraordinaire qui accompagne ordinairement cette maladie.

L'article qui suit celui-ci, & qu'on doit à M. Bond, médecin à Philadelphie, roule sur un ver qui avoit été nourri dans le foie d'une femme dont il causa la mort. Cette femme, dix-huit mois avant de mourir, sentit dans le côté droit une douleur d'abord légère, & semblable à une piquure d'épingle, mais qui augmenta dans la suite au

point qu'elle la comparoit à des chiens qui lui mangeoient le foie. Au bout de neuf ou dix mois elle crut sentir quelque chose de vivant dans son côté ; ses douleurs n'étoient jamais si grandes que quand elle étoit au lit ; le mouvement sembloit les calmer ; & lorsqu'elles étoient les plus violentes, un coup du plat de la main frappé brusquement sur la partie , les faisoit cesser : les côtes qui répondoient au siège de la douleur furent poussées en dehors ; la peau qui les couvroit , devint œdémateuse , & on sentit de la fluctuation sous les muscles intercostaux. Un mois avant la mort de la malade , la douleur changea de place , elle passa du côté droit au côté gauche , & s'arrêta le quatrième jour dans l'estomac , où elle sentit les mêmes douleurs & les mêmes mouvemens que dans le foie , il lui survint des nausées ; & une toux qu'elle avoit eue dès le commencement , augmenta considérablement. Ces symptômes s'évanouirent tout à coup , & au bout de vingt-quatre heures elle rendit par bas la partie antérieure d'un ver annulaire ; six heures après elle rendit la queue & le reste du corps ; toutes ces parties réunies formerent une longueur de 20 pouces ; la malade mourut quarante-huit heures après l'avoir rendu. Son cadavre ayant été ouvert , on trouva le volume du foie prodigieusement augmenté ; il étoit squirrheux

en

en quelques endroits ; la vésicule du fiel dont la grosseur égaloit celle d'un œuf d'oie , étoit pleine d'une bile noire & épaisse. On trouva dans la partie de ce viscere qui répondoit aux côtes déplacées, une cavité qui pouvoit contenir environ deux pintes d'une sanie mêlée de caillots de sang ; la surface de cette cavité étoit inégale , & comme si elle avoit été rongée ; à côté de celle-là il y en avoit une autre de deux pouces de diametre , au fond de laquelle on voyoit un passage qui conduisoit dans le canal hépatique ; ayant ouvert le duodenum , on trouva l'orifice des conduits biliaires si dilaté , qu'on auroit pu y introduire une chandelle ordinaire.

Nous terminerons ce premier extrait par deux observations qui forment les articles dix & onze. La premiere, qui est de M. Murduck-Mackenzie , a pour objet une suppression d'urine guérie par le quinquina. Un homme de trente ans , fort & robuste , qui n'avoit jamais éprouvé rien qui pût indiquer de gravier ni de pierre dans les reins , ni dans la vessie , fut attaqué tout à coup d'une suppression totale d'urine ; les saignées , les lavemens , l'opium , le demibain , les diurétiques , les laxatifs ne purent lui faire rendre une goutte d'urine : M. Mackenzie soupçonnant un relâchement dans les muscles qui servent à chasser

l'urine , lui ordonna du quinquina qui opéra si heureusement, qu'à peine en eut-il pris trois gros , qu'il commença à uriner , & que dix gros suffirent pour le guérir parfaitement.

La seconde a été fournie par M. Cadwallader Evant , étudiant en médecine à Philadelphie. Une fille de quatorze ans fut attaquée de mouvemens convulsifs si violens , qu'il falloit trois personnes pour la tenir , & si fréquens , qu'elle avoit jusqu'à quarante accès en vingt-quatre heures ; les saignées , les vésicatoires , les nervins & les anodins diminuerent ces symptomes au point , qu'ils ne revenoient plus qu'une ou deux fois par jour. Comme on soupçonna que ses règles pouvoient être la cause de ces accidens , on employa tous les remedes qu'on crut capables de pouvoir les lui procurer , mais tout fut inutile ; elle n'en reçut que des soulagemens momentanés ; elle se détermina au bout de dix ans , à éprouver l'électricité qui faisoit alors beaucoup de bruit. Elle s'adressa au fameux M. Franklin , qui lui fit éprouver soir & matin , quatre commotions électriques. La premiere lui procuroit ordinairement un accès de son mal , mais la seconde l'emportoit ; les symptomes diminuerent peu à peu , & enfin disparurent entièrement au bout de quinze jours , ce qui ne l'empêcha pas de continuer à se faire électriser pendant trois mois ; il

ne lui resta de tous ses maux , qu'une crampe qui disparut aussi très-promptement , & elle fut parfaitement guérie.

La suite au Journal prochain.

E X T R A I T.

L'Art d'essayer les mines & les métaux ; publié en allemand, par M. SCHINDLERS, & traduit en françois par feu M. GEOFFROY le fils, de l'académie royale des sciences. A Paris, chez Herissant, Libraire, rue S. Jacques, 1 vol. in-12. Prix relié 2 livres 10 sols.

Si quelque contrée de l'Allemagne doit fournir d'excellens essayeurs ; c'est sans contredit la Saxe dont tout le sol paroît être une miniere abondante où les métaux sont déguisés & recelés de tant de manieres , qu'à peine la vie d'un excellent minéralogiste suffit-elle pour connoître à fond cette immense variété. Les Saxons ont en effet acquis la réputation d'exceller en cette partie de la minéralogie pratique , qui consiste à évaluer par une petite proportion , la quantité respective que le véritable travail fournira de métal pur , & ensuite à recon-

noître par des mêmes poids fictifs , ou le degré de pureté du métal fin , ou la quantité de son alliage , ou même la qualité des métaux divers qui altèrent son titre.

Mines à exploiter , métal produit par l'exploitation , métaux alliés pour les monnoies , pour les cloches , &c. demi-métaux mêmes , tous sont du ressort de l'essayeur. On ne peut donc trop veiller à se procurer d'excellens essayeurs , mais encore on ne peut trop multiplier les moyens de les perfectionner.

Christian, Charles-Schindlers, essayeur de l'Electeur de Saxe, étoit par son état & par ses connoissances, le premier des essayeurs de son tems. Il a composé un *Traité élémentaire en langue allemande*, qu'il publia à Dresde dès 1705, & qu'on réimprima sans aucune addition en 1727, après la mort de son auteur. Son intention étoit de faire, pour ainsi dire, un Manuel facile à consulter par les personnes les moins intelligentes, & sur-tout d'abréger à ses confreres la peine de calculer, peine qui devient souvent infinie, à cause des petites fractions qu'entraîne l'évaluation proportionnelle.

Il s'agit, par exemple, de sçavoir ce qu'une eau forte, quelque bonne qu'elle soit, emporte d'une très-petite quantité

d'or, dont on fait le départ pour conclure de ce petit déchet, celui qui arrivera nécessairement à toute une masse d'or qu'il faut départir. On prend pour cet effet l'or, du titre duquel on s'assure aisément, en faisant passer deux marcs de cet or sur la coupelle, avec dix marcs de plomb, le cuivre qu'il contient, est détruit; ainsi le marc supposé à vingt-trois karats, cinq grains de fin, ayant perdu son cuivre, fera amélioré de la quantité de cuivre détruit; l'argent y est encore: s'il en faut faire le départ, on fond le bouton d'or avec le double d'argent, on les réduit en feuilles qu'on roule en cornets, & on les met dans l'eau-forte; l'argent se dissout, l'or reste pur: on le fond avec un peu de borax, & on doit retrouver vingt-trois karats cinq grains, c'est-à-dire, que le marc étant supposé divisé en vingt-quatre parties, doit être diminué réellement des $\frac{15}{24}$ de son poids; mais comme par la corrosion, l'eau-forte entraîne souvent une portion de l'or, on trouve $\frac{13 \text{ ou } 14}{24}$ d'enlevé: c'est ce déchet qu'il faut évaluer & connoître; pour cela on fond un marc fictif d'or de vingt-quatre karats bien éprouvés, avec deux marcs fictifs d'argent de 12 deniers, & bien purs: on met dans l'eau-forte qui doit servir au départ, un cornet de ce mélange; & si on ne retrouve pas

son marc d'or après le départ & la fonte ; on conclut que l'espece d'eau-forte qu'on doit employer , rongera sur le total du départ , précisément la quantité respective qui manque au poids de marc , puisque l'or & l'argent employés , étoient l'un & l'autre au dernier degré de pureté.

Nous nous sommes étendus d'autant plus sur cet exemple , que nous croyons y avoir donné une idée de ce qu'il y a de plus difficile dans l'art des essais , & que ces exemples ne sont pas fréquemment exposés dans nos livres. Ceux-ci contiennent des descriptions des fourneaux , des regles pour la bonne confection des coupelles, pour bien diriger le feu , pour essayer même les différens métaux. Notre auteur persuadé que ses confreres ne manqueroient pas de secours en ce genre , s'est borné à des descriptions très-peu étendues sur tous ces objets ; mais lorsqu'il s'agit d'instruire quelqu'un des soins à prendre pour ne pas s'égarer dans les calculs , c'est alors qu'il parle en maître qui sçait bien que personne avant lui n'a fait imprimer de pareils préceptes , & qui en connoît toute l'importance.

Pour épargner encore d'autres études aux essayeurs , M. Schindlers profitant de ses lumieres , de ses lectures & de ses travaux ,

trace une idée générale des formes sous lesquelles chaque métal se déguise, & indique leurs noms & leurs caractères.

M. Geoffroy le fils, à qui nous devons cette traduction, s'étoit fait sur l'excellence de l'art d'essayer, & sur la bonté de l'ouvrage de M. Schindlers, tous les raisonnemens qui peuvent convaincre un amateur du bien qu'il fera, en le répandant parmi les chymistes François. Son ouvrage étoit fini, lorsque la mort l'enleva, précisément dans l'âge où l'on commence à se rendre recommandable par des travaux utiles. Les sçavans auroient été privés de cette production, si M. Azema, successeur des illustres apothicaires du nom de Geoffroy, n'avoit tiré de l'obscurité le manuscrit du dernier chymiste de ce nom.

Son zèle ne s'est pas borné à desirer que cet ouvrage fût public. Il a voulu qu'on n'eût rien à reprocher aux travaux chymiques de son ami; & le respectable auteur de l'édition françoise des essais des mines de Schulter, a veillé à la correction & à l'exactitude des calculs de Schindlers.





OBSERVATION

Sur un Ris sardonique guéri par le quinquina, avec quelques réflexions sur l'action de ce remède, & des vues de pratique dans les fièvres intermittentes, confirmées par l'expérience, par M. OLIVIER, médecin à Saint-Tropez.

Mademoiselle Raynaud, âgée de 50 ans, étoit tourmentée depuis quelque tems de maux de tête, de vertiges, tintement d'oreille, &c. Elle supportoit patiemment ces indispositions, jusqu'à ce qu'un matin son miroir lui fit appercevoir qu'elle avoit la bouche tirée du côté droit. Surprise de sa figure, elle essaya de demander du secours, mais la langue se refusa en partie à ses desirs. Je fus appelé, je la trouvai avec un ris sardonique, bien caractérisé, difficulté de parler, sans fièvre, plénitude ni dureté au poulx. Je débutai par l'émétique, auquel j'ajoutai quelques gouttes de teinture de castor, & l'eau de fleur d'orange; il opéra parfaitement bien, mais son effet ne satisfit pas la malade qui auroit voulu avoir la bouche remise; je lui fis espérer qu'elle se remettroit par l'usage des remèdes que je me proposois de lui faire prendre; remèdes qui auroient

manqué, si le vomitif n'avoit précédé. Je lui donnai le quinquina en opiat, avec le syrop de racine de pivoine mâle, de quatre heures en quatre heures; les muscles de la face se remirent dans le courant de la semaine; la parole fut ferme, les vertiges cessèrent, & le mal de tête fut de beaucoup allégé: depuis elle est très-bien par l'usage qu'elle fit de tems à autre de quelques prises du quinquina.

On regarde le ris sardonique comme un état convulsif des muscles de la joue; par conséquent, puisque le quinquina le détruit, on est forcé de reconnoître en lui une vertu sédative, calmante & tonique. C'est par ces qualités qu'il agit si efficacement dans les fièvres intermittentes, dont je suppose que les principaux phénomènes se passent dans les nerfs; ce qui me détermina d'en prescrire l'usage pour le ris sardonique.

Cette humeur fébrile qui s'amasse peu à peu, & qui se développe dans un tems fixe, affecte le fluide nerveux, irrite les nerfs & met en contraction les fibriles des muscles; ces fibriles venant à resserrer les calibres des petits vaisseaux, occasionnent le frisson, en mettant obstacle à l'abord du sang. Si cette action entraîne un plus fort resserrement, le froid, l'*algor febrilis* paroîtront, & tout le corps des muscles entrera en contraction; mais à force d'agir sur ce sang

arrêté & sur les fibres des muscles toujours en action; les vaisseaux se débarrasseront de cette humeur qui les picote, & feront refouler le sang avec impétuosité vers le cœur, qui le poussera à son tour, par des contractions forcées & puissantes, vers l'habitude extérieure, & produira la sueur qui dans ce cas est bien moins l'effet de la vélocité du sang, que du relâchement de la peau & des fibres qui ont perdu de leur élasticité par les secousses répétées qu'elles ont essuyées, & par le passage subit du froid au chaud : *Animalium carnes, hyemali si obriguerint frigore, subitâ calore succedente, tenerrimæ fiunt. Unde apparet quantum frigoris & caloris reciproca illa vicissitudines minuere possint solidarum partium robur. Van-Swieten.* Elles cedent plus facilement à l'abord des humeurs; les vaisseaux sudorifiques distendus par la force de la circulation, & relâchés par la diminution de leur ressort, laisseront couler plus abondamment la matière de leur sécrétion, sans emporter la cause du mal, ni l'augmenter, lors même que cette sécrétion vient à se supprimer; (car j'ai vu des fébricitans se lever dans le chaud de la fièvre, sans aucun mal;) bien loin de-là, ces sueurs abondantes relâcheront toujours de plus en plus les vaisseaux cutanés, détruiront la force des fibres déjà assez affoiblies par l'état de contraction, où elles se trouvent dans le

froid ; les vaisseaux nevro-lymphatiques , les capillaires en souffriront ; le sang , la lymphe , les humeurs excrémentielles de la peau ne seront plus travaillées comme il convient ; il en résultera une corruption particulière dans les humeurs qui s'accumuleront dans les vaisseaux lymphatiques subcutanés , & dans ceux de la peau , s'y développeront , quand elles seront en une quantité suffisante , agaceront les nerfs , & renouvelleront le paroxysme : voici comment.

Cette humeur fébrile arrêtée dans les petits vaisseaux lymphatiques , augmentée continuellement par l'abord successif d'une nouvelle humeur qui s'y amasse peu à peu , lorsque ces vaisseaux en sont entièrement gorgés , ou que par quelque fermentation , la matière venant à se développer , entre dans les vaisseaux sanguins par les lymphatiques qui se dégorgent immédiatement dans les veines ; elle produit une irritation dans le système vasculaire qui le tend , occasionne ces mal-aises , ces anxiétés & ces tiraillemens des membres qui précèdent les frissons : cette humeur fébrile portée dans le cerveau par la circulation , affecte le fluide nerveux , en dérange l'influx , les nerfs en sont agacés ; ce qui doit produire nécessairement une contraction des fibres musculaires , qui secoue le corps avec un sentiment de froid , comme nous l'avons expliqué

ci-dessus : ce sera le plus ou moins de viscosité, ou d'abondance de la matiere fébrile, ou une fermentation plus ou moins vive, qui avancera ou reculera le paroxysme.

Que le système vasculaire soit contracté dans le tems du froid, & qu'il agisse puissamment, quoique cela ne se fasse pas sentir au poulx, c'est ce que prouve la fièvre égyptique, dans laquelle les parties extérieures sont affectées d'un froid considérable; lorsqu'on ouvre la veine au malade, le sang jaillit en arcade, avec une impétuosité bien plus grande que celle qu'on lui remarque ordinairement. Il est vrai que les malades qui sont affectés de cette fièvre, se plaignent d'une grande chaleur dans les viscères. Mais n'observe-t-on pas aussi dans les fièvres intermittentes, que dans le tems que le froid est le plus grand, les malades éprouvent une soif excessive, & qu'il y en a qui se plaignent d'une chaleur intérieure démesurée? On pourroit penser que le sang épaissi ne peut pas pénétrer jusqu'aux vaisseaux sécrétoires, pour y porter cette humeur qui lubrifie les viscères, & humecte la bouche. Mais pourquoi ce phénomène ne seroit-il pas aussi-bien l'effet d'une contraction générale qui resserre les tuyaux sécrétoires, & qui poussée au dernier degré, ou par sa longue durée, suspendra toutes les fonctions,

& occasionnera la mort ? Accident arrivé pendant le froid.

Ne peut-on pas conclure de ce que le quinquina agit sans évacuation sensible (a), & de ce que les fièvres intermittentes dégénèrent, en continues par l'usage réitéré de purgatifs, ou de ce que ces mêmes purgatifs les rappellent quand elles ont fini ; n'en peut-on pas conclure, dis-je, qu'elles n'ont pas leur foyer dans les premières voies ? Car si cela étoit, les purgatifs devroient nécessairement les emporter. Ces fréquens purgatifs, en désemplissant les vaisseaux, donnent plus de facilité aux lymphatiques subcutanés de se vider dans les sanguins. De-là vient qu'ils avancent le paroxysme, ou bien la présence de cette humeur fébrile qui coule continuellement dans le sang, agace les solides, & produit la fièvre continue qui n'est plus accompagnée de froid, parce qu'elle ne peut plus se ramasser en une certaine quantité ; il peut se faire cependant que certains lymphatiques en amassent suffisamment pour la dégorger tout à la fois, & produire quelque sentiment de froid dans des tems réglés, quoi-

(a) Il est à présumer que le quinquina augmente la transpiration ; dans ce cas, son action confirmeroit que c'est-là qu'est le siège du mal, & que le changement qu'il y produit, est la cause de la guérison des fièvres intermittentes.

que la fièvre soit continue, ce qui lui fait garder le type des intermittentes.

Mais quand la fièvre intermittente a disparu, elle reparoit de nouveau par l'action des purgatifs, parce que le jour de médecine on transpire moins, *Die medicina parum transpiratur*, dit Sanctorius. « *In sano* » *purgatio perspirationem minuit, in agro* » *promovere potest, auferendo quæ corrupta* » *sunt.* » De Gorter. Comme la matiere corrompue qui produit les fièvres intermittentes n'a pas son siège dans les intestins, & que la médecine porte sur eux son effet, cet effet doit diminuer celui de la nature sur la peau. La matiere de la transpiration séjournera donc dans ses vaisseaux, puisqu'elle n'est plus poussée avec assez de force au dehors, par conséquent elle refluera dans les lymphatiques subcutanés, les gorgera & fournira la matiere d'un nouveau paroxysme.

Ces phénomènes surprenans peuvent dépendre d'une autre cause qui militeroit en faveur de l'irritation des nerfs dans les fièvres intermittentes. Si l'on purge une femme attaquée de passions hystériques, ces jours-là les accès sont plus fréquens & plus longs; si elle n'en est pas actuellement attaquée, mais qu'elle y soit sujette, les accès paroissent le même jour; la médecine les rappelle comme les fièvres intermittentes. Les purga-

tifs peuvent donc rendre le genre nerveux plus susceptible d'impression ; de sorte que le dérangement des humeurs qui ne l'affectoit pas auparavant , peut l'affecter ; & selon le caractère de cette humeur , & la disposition du corps , il en résultera des symptômes différens.

Je fus appelé pour voir la femme d'un pêcheur , au neuvième jour d'une fièvre putride sans alcalescence , compliquée de vapeurs hystrériques , avec des tremblemens dans les membres , sans froid , ni délire , ni assoupissement ; comme ces symptômes la fatiguoient davantage les jours qu'elle avoit pris médecine , elle résolut de n'en plus prendre ; la fièvre augmentoit cependant , ce qui la détermina à me mander. Je lui confirmai qu'elle n'avoit point d'autres secours à attendre que des purgatifs ; & pour l'engager à en faire usage , je lui fis espérer de la purger , de façon à diminuer ces symptômes fatigans ; je mis pour cet effet trois à quatre grains de castoreum dans ses médecines ; & le soir , de bonne heure , je lui fis donner les pilules de cynoglosse ; les médecines agirent sans trouble ; la passion hystrérique cessa , & la fièvre disparut au vingt-troisième jour de sa maladie : le castoreum fortifioit le genre nerveux , & le mettoit à l'abri des agacemens que les humeurs mises en action par les purgatifs , pouvoient produire , les

narcotiques donnés après leur effet , conservoient l'harmonie dans la machine , & rendoient les nerfs moins sensibles au dérangement qui s'y passoit ; ceci pourra s'appliquer au traitement des fièvres intermittentes.

Il convient dans le cas de saburre , de faire précéder un cathartico-émétique pour nettoyer les premières voies , & faciliter par-là l'entrée du quinquina dans le sang , sans mélange de mauvais suc. Il fera bon d'y ajouter quelques grains de castoreum pour les raisons déduites ci-dessus , & de le faire précéder par quelques saignées , selon le besoin ; pour lors le quinquina trouvant du vuide dans le système vasculaire , s'y introduira plus abondamment , ressertera les vaisseaux (a) , leur donnera le ton qu'ils ont perdu : ceux-ci fortifiés , travailleront avec succès les humeurs que le quinquina divise (b) , & les débarrasseront par la peau ; où est le siège du mal , des parties corrompues qui leur sont mêlées. .

Les fièvres intermittentes qui sont indé-

(a) Si l'on injecte une décoction de quinquina dans un vaisseau artériel ou veineux d'un cadavre ; après l'avoir vidé du sang , on trouvera que son calibre se retrécit de plusieurs lignes.

(b) Le sang récemment tiré , & mêlé dans la poëlette avec le quinquina , conserve en partie sa fluidité.

inique

miques dans les lieux humides & marécageux, où l'on ne parvient à les guérir, qu'en faisant changer d'air aux malades; & celles qui attaquent les personnes qui s'exposent imprudemment au ferein, prouvent sans doute que dans cette espèce de maladie, le ressort des fibres de l'habitude du corps est plus affoibli que celui des autres parties.

Les habitans de Cogolin, petit village qui reçoit les exhalaisons de notre golfe, & des grandes mares d'eau qui sont dans la plaine, sont attaqués toutes les automnes de fièvres intermittentes qui sont endémiques chez eux; les plus sensés s'en préservent, en évitant le ferein (a), qui pénètre & couvre dans ces endroits, les habits & la terre d'une humidité excessive; & comme la peau est plus exposée à l'action de cette humidité malfaisante, à cause de sa grande superficie, elle doit s'en ressentir plus que les poumons, quoique la somme de leur surface intérieure soit, selon M. Hales, dix-neuf fois la surface de la peau, parce que l'air qu'ils reçoivent, est modifié par la cha-

(a) Il est plus abondant à Cogolin, que par-tout ailleurs, à cause du voisinage des forêts, dont la transpiration ajoutée aux vapeurs de la terre & des eaux, forme vers le matin en se levant, des brouillards fort épais, & qui se dissipent bien tard; en sorte que ses habitans sont presque toujours environnés d'une atmosphère très-humide.

leur de la bouche, & corrigé par celle des viscères ; cependant les poulmons peuvent bien être affectés de cette humidité, ce qui produit des maladies de poitrine, comme l'affection de la peau produit les fièvres intermittentes, cela dépend de la disposition du corps.

Non seulement ces vapeurs humides détruisent le ressort de la peau, de-là vient que les vents pluvieux ramènent les fièvres intermittentes ; mais encore elles arrêtent la transpiration, en resserrant les vaisseaux exhalans par leur froideur, nouvelle cause qui concourt à la production de cette même maladie : aussi voit-on qu'elle reparoît quelquefois, ou que ses paroxysmes sont avancés, lorsqu'on lave imprudemment ses mains dans de l'eau froide ?

L'obstruction des vaisseaux absorbans & exhalans me paroît prouvée par la guérison de certaines hydropisies opérées par les frictions : s'il arrive que les absorbans du péritoine soient obstrués, la matière de la transpiration abdominale s'y accumulera, & produira l'ascite ; si ce sont les exhalans, les sérosités s'infiltreront dans les tégumens du bas-ventre, & si tous les exhalans extérieurs sont bouchés, la leucophlegmatie occupera toute la peau. Les frictions seront le remède le plus efficace qu'on puisse employer dans ces cas ; aussi en a-t-on vu des effets surpre-

nans rapportés dans ce Journal ? L'on voit journellement des fièvres intermittentes conduire à l'anasarque & à l'hydropisie ; ne peut-on pas soupçonner que c'est l'obstruction des vaisseaux exhalans qui peut dans la suite occasionner celle des viscères ?

Où pourroit donc , dans ces fièvres intermittentes , rebelles & opiniâtres , contre lesquelles les fébrifuges blanchissent , ou qui ne cedent que pour un tems , employer les frictions sèches , ou avec un drap de laine chauffé à la fumée du succin ; ce doux frottement diviserait les humeurs qui s'amassent dans les vaisseaux subcutanés & cutanés , & empêcheroit qu'elles ne s'y accumulent en assez grande quantité pour produire ces fréquens paroxysmes , il augmenteroit la circulation , & détruiroit les embarras : *Ex ipso rubore & calore partium quæ fricantur, augetur motus humorum in partibus cutaneis, impelluntur stagnantia, compacta resolvuntur, & ex his causis necesse est perspirari.* Haller. Les vaisseaux fortifiés par les patties fines & nervines de la vapeur du succin , reprendroient leur ton , & se débarrasseroient de cette humeur fébrile. Il faudroit faire usage de cette méthode tous les jours, soir & matin , & même après le repas , temps où l'on transpire le moins , le chyle n'étant pas encore assez atténué : *A nona horâ ad decimam-sextam, à cœnâ vix libra*

perspiratur , quum à quintâ ad nonam perspirant libræ duæ ; tribus horis à partu parum perspiratur ; à cibo quatuor horis vix libra perspiratur , inde ad nonam libræ duæ. Sanctorius.

Les jours de l'accès il seroit expédient de se tenir aux bouillons pour pouvoir placer les remedes suivans , sans déranger les digestion , ni en diminuer l'effet. Je voudrois donc qu'on fit prendre au malade , trois ou quatre heures avant le moment du paroxysme , & deux heures après le dernier bouillon , une décoction de quinquina , & de quelque plante astringente , à laquelle on ajouteroit les gouttes anodines de Sydenham , pour augmenter la vertu sédative & calmante du quinquina ; la tranquillité qu'elles procureroient au genre nerveux , le garantiroit des irritations que l'humeur fébrile a coutume de produire en se développant ; cette humeur fébrile seroit d'ailleurs affoiblie ou domptée elle-même par le quinquina , aidé des astringens que j'ajoute pour remédier au relâchement qui est la suite de l'action des narcotiques. Je conseillerois encore d'y ajouter un grain de camphre , comme un excellent anti-spasmodique. Pour détruire le *virosus* quid des narcotiques qui irrite les nerfs , selon les observations publiées dans ce Journal , il conviendrait de répéter le même remede , le jour qu'on attendroit les

autres accès avec les précautions décrites, quand même il auroit arrêté le paroxysme la première fois ; s'il ne fait que le diminuer, c'est une raison qui doit y engager avec plus de confiance.

Comme les fièvres intermittentes reviennent pour l'ordinaire après le septième ou le quatorzième jour de leur cessation, selon ce que j'ai observé, je serois d'avis de continuer les frictions pendant tout ce tems, & au septième & quatorzième jour, de donner le quinquina à la maniere ci-dessus.

Ce traitement ne doit pas avoir lieu pour les fièvres intermittentes qui ne sont pas précédées du froid : dans celles-ci, les acides mitigés suffiront ; cela ne détruit pas la théorie que je viens d'établir : dans ce cas, il y a éréthisme dans les vaisseaux subcutanés & cutanés ; les vaisseaux sont trop tendus ; leurs oscillations sont suspendues par un spasme qui les roidit ; les fluides acrimoneux & chauds qui y coulent, ne pourront plus se dépurer ; ils y établissent le foyer de la fièvre ; ces humeurs passant des vaisseaux lymphatiques dans les veines, occasionnent des anxiétés, des malaises, des légers frissons, des engourdissemens, irritent les nerfs & produisent une fièvre sans froid, l'humeur fébrile n'étant ni si abondante ni si visqueuse, attendu qu'elle est travaillée dans son foyer par la contraction des fibres,

& incapable de déranger l'influx du fluide nerveux ; mais cela suppose toujours un vice dans l'habitude extérieure, que les acides joints aux narcotiques pourront vaincre (a).

Sydenham s'est bien trouvé quelquefois d'employer l'émétique qu'il donnoit assez tôt pour qu'il eût fait son effet avant le paroxysme de la fièvre, & son action finie, il donnoit tout de suite un narcotique ; mais c'est bien moins aux évacuations occasionnées par le vomissement, qu'il étoit redevable de ce bon effet, qu'à la moiteur qu'occasionnent les vomitifs par les secousses de la machine, & aux narcotiques qui garantissoient les nerfs du reste de l'humeur fébrile qui auroit pu se développer : ce traitement ne peut se mettre en usage dans les personnes d'un tempérament délicat, dont la poitrine est foible ; le quinquina qu'on mêle avec les narcotiques, augmentant la transpiration, comme nous l'avons observé, & affectant particulièrement l'humeur fébrile, agira avec moins de fatigue, & plus de succès.

On pourroit m'objecter que la décoction

(a) On pourroit boire dans la journée plusieurs verres d'une tisane acidule, & le jour du paroxysme, deux ou trois heures avant son arrivée, y joindre le narcotique, observant la diette pour ce jour-là.

des fleurs de camomille, avec la crème de tartre donnée avant le froid de la fièvre, a la vertu d'arrêter le paroxysme sans narcotique ; mais l'odeur de ces fleurs les rend sédatives & calmantes, puisque la décoction prise en lavement, abbat les coliques, & principalement celles qui sont occasionnées par la passion hystérique, dont le siège, de l'aveu de tout le monde, est dans le système nerveux ; & la crème de tartre divisée, atténue & fond l'humeur fébrile. Je ne serois cependant pas éloigné de croire cette dernière capable de ramener le calme dans la machine. Voici un fait qui vient à l'appui de cette opinion.

La nommée Baille accoucha heureusement dans le mois de Février dernier d'un garçon, sur les six heures du soir ; l'arrière-faix suivit aussi-tôt sur les neuf heures ; elle tomba en convulsion, revint de cet état quelques minutes après, pour y rentrer à dix heures. Je fus appelé pour lors ; elle avoit des mouvemens épileptiques, sans jamais y avoir été sujette ; il sortoit de sa bouche une écume sanglante, s'étant mordu la langue & les lèvres dans les mouvemens de la mâchoire qui commençoient le paroxysme : ces mouvemens étoient suivis de celui des membres de tout le corps ; son poulx étoit dur, tendu, plein, avec grosse fièvre ; les vuidanges s'étoient arrêtées, elle

revint de cet état, se plaignant d'un grand mal de tête, & de l'affoiblissement de sa vue : je lui fis donner une drachme de crème de tartre alkolisée ; ses mouvemens irréguliers ne reparurent plus ; les lochies se rétablirent ; je continuai de quatre en quatre heures le même remède ; elle n'eut plus de convulsions ; elle se trouve actuellement parfaitement rétablie, étant relevée de ses couches depuis plusieurs jours.

Les lochies couloient, au rapport de la sage-femme, & ne furent arrêtées que par les mouvemens convulsifs ; quoiqu'elles ne fussent pas la cause de ce spasme général, je craignois que leur suppression n'occasionnât quelque engorgement considérable dans le cerveau ; la fièvre, le mal de tête sembloient l'annoncer ; je crus qu'il convenoit de les rappeler au plutôt : c'est pourquoi je me décidai pour la crème de tartre ; mais elles ne purent se rétablir que par la cessation des mouvemens spasmodiques, qui n'ayant plus paru après la première prise de crème de tartre, me font penser qu'elle est calmante. Il est vrai que je l'ordonnai avec une infusion de pavot rouge (a), & que je fis

(a) Personne n'ignore que la crème de tartre se dissout très-difficilement dans l'eau froide, & qu'il faut une chaleur assez considérable pour en accélérer la dissolution ; on peut cependant la donner sans cette précaution, bien pulvérisée, dans une cuil-

mettre une pincée de safran oriental dans ses bouillons ; mais ces secours ne me paroissent pas décisifs dans un cas si pressant : ils ont secondé la crème de tartre qui a opéré le principal changement ; car la fièvre étant considérable , le safran & le coquelicot en échauffant , en auroient augmenté la vigueur , sans le correctif de la crème de tartre.

Les meilleurs fébrifuges ont donc une vertu sédative , calmante & tonique ; cela paroît par la guérison du ris sardonique , que je viens de rapporter. Le quinquina calma l'état convulsif des muscles de la joue , qui tiroient la bouche de côté , & redonna le ton à ses antagonistes qui l'avoient perdu ; leur action devint réciproque , & les parties reprirent leur situation. Il est donc capable de remettre le calme dans le genre nerveux , lorsqu'il aura été détruit par l'humeur fébrile ; le trouble que cette humeur produit dans les nerfs de la peau , empêche leur action sur les vaisseaux de cette partie , il n'est pas étonnant qu'ils perdent le peu de ressort qu'ils ont , & qu'ils ne doivent qu'aux nerfs ; ce qui doit nécessairement produire la stagnation des humeurs , & la fièvre intermittente

lerée de tisane ou autre liquide ; la chaleur humide de l'estomac jointe à son mouvement , la brouille & la dissout ; la salive la fond , puisqu'on sent un goût acide , si on la tient dans la bouche.

qui cédera , quand on aura fortifié cette partie , & désobstrué les vaisseaux exhalans. On rendra par-là raison pourquoi le camphre porté en amulette , guérit ces fièvres. C'est qu'outre sa qualité anti-spasmodique , il forme autour du corps un atmosphere pénétrant , qui divise l'humeur des vaisseaux exhalans , écarte l'effet de l'humidité de l'air , redonne le ton à l'habitude extérieure , & procure la transpiration ; avantage qu'on retirera des frictions sèches sur la peau : il seroit donc avantageux de les essayer dans ces fièvres intermittentes opiniâtres qui résistent au quinquina.

Il y avoit long-tems que je cherchois à vérifier mes conjectures , lorsque le bataillon de Tarare , milice du Lyonnais , venant de Fréjus où les fièvres intermittentes sont endémiques , m'en fournit l'occasion.

Notre hôpital fut rempli de soldats attaqués de fièvre-tierce : j'en choisis cinq pour les soumettre à mon nouveau remède. Guillaume Gais , dit l'Espérance , de la compagnie de Colombier ; Antoine Buiffon , dit la Bonté , de la compagnie de Calvet ; Claude Chabert , dit Brin-d'amour , de la compagnie de Vegle ; Clément Gordon , dit Cœur de Roi , de la compagnie de Chazele ; Jean-Claude Quetani , dit la Sageffe , de la compagnie de Dubort.

Je leur fis faire une saignée , & le lende-

main je leur donnai l'émétique. J'attendis un nouveau paroxysme pour m'assurer que le cathartico-émétique n'avoit pas emporté la cause de la fièvre. Il parut : je fis tenir mes malades, que je trouvai assez dociles, aux bouillons le jour de la fièvre ; & je plaçai trois à quatre heures avant l'accès, la potion suivante, faite avec la décoction de deux gros de kina, d'une pincée de roses rouges, laquelle j'ajoutai un grain de camphre, & 15 à 20 gouttes anodines.

Le froid ne parut pas ; les malades furent, mais légèrement ; ils furent un peu échauffés, leur pouls parut souple, les pulsations en étoient pleines, plus fréquentes qu'à l'ordinaire, sans pourtant établir une fièvre bien marquée. Tous ces symptômes étoient l'effet du remède & d'un léger sommeil qu'il leur procura : je leur demandai s'ils avoient ressenti quelque frisson ; tous m'assurèrent que non. Je répétai le même remède le jour du paroxysme suivant, avec les mêmes effets. Ils prirent ensuite de loin en loin quelques prises de quinquina, & la fièvre n'a plus reparu, quoiqu'elle fût très-invétérée ; il n'y a eu que Guetani, dit la Sageffe, qui deux mois après soit revenu de l'hôpital avec la fièvre. Comme il étoit d'un tempérament phlegmatique, je crus devoir le faire passer à l'usage des apéritifs

jointes au kina, qui arrêterent dès le troisième accès.

Je traitai les autres soldats attaqués de la même maladie, avec le secours du kina : ils guériront en effet, mais plus tard que les cinq dont j'ai parlé ; plusieurs d'eux sont retournés à l'hôpital. Je fus fâché de n'avoir pas employé mon nouveau remède sur tous ; mais je voulois m'assurer de son efficacité, & combattre le même mal par les secours ordinaires, pour décider de la préférence.

La fièvre-tierce de plusieurs autres se changea en erratique, après la saignée & la purgation : je n'y avois point fait entrer le castoreum qui auroit pu les préserver de ce changement ; mais je ne pensois pas devoir prendre cette précaution pour des soldats élevés parmi les gens de la campagne, qui n'ont pas le système nerveux si susceptible d'impressions ; pour ceux-ci, je ne pus employer les fébrifuges unis aux narcotiques, n'ayant point d'heure fixe ; aussi la fièvre fut-elle très-opiniâtre ? Il fallut une quantité prodigieuse de kina, & en venir à d'autres secours, pour la déraciner.

J'avouerai qu'en même tems il y eut quelques-uns de ces soldats attaqués de fièvre-tierce, qui en ont été délivrés par la saignée & la seule purgation ; mais j'attribuai cet

effet au printems, qui ramene souvent la santé avec les beaux jours; nous étions pour lors à la fin d'Avril.

J'essayai le narcotique acidulé sur Guillaume Soulier, dit Joli-cœur, compagnie de Dubôrt, le seul dont la fièvre fût sans froid; il me réussit; ce jour-là la fièvre fut insensible: le malade ne s'apperçut pas de l'avoir eue; mais cette fièvre-tierce se changea en erratique: je ne pus répéter le même secours; le quinquina avec la crème de tartre, & le syrop de vinaigre le guérèrent.

J'ai cru devoir donner ces preuves du succès du remède. Je souhaite qu'une suite d'expériences en confirme l'usage, & qu'il puisse servir à l'utilité des malades: objet de ce Journal & de mes desirs. Je ne mis pas en usage les frictions, parce que la fièvre disparut trop tôt.

OBSERVATION

Sur un Corps étranger resté dans une plaie environ quatorze ans, avec des accidens particuliers, par M. COURREGEOLES, chirurgien à Laparre, en Guienne.

Je fus appelé dans le mois de Juillet 1754, au bourg de Hourtin, pour voir Marie Larue, âgée de vingt-deux ans, enceinte

de son second enfant, à laquelle je trou-
 vai, au bord supérieur de la fosse orbitaire
 droite, à l'endroit du trou fourcilier, une
 excroissance semblable à un porreau, ayant
 une ligne droite, la figure pyramidale, dont
 la base étoit adhérente à la peau; sa longueur
 étoit d'environ un pouce; la grosseur à sa
 base, étoit d'un gros tuyau de plume, ma-
 ladie dont elle avoit été attaquée dans sa
 première grossesse, & qui avoit disparu
 après l'accouchement; cette maladie revint
 dans la seconde grossesse, avec des symp-
 tomes plus violens les douleurs étant des
 plus vives, puisque la malade se trouvoit
 mal, lorsqu'on touchoit cette excroissance,
 ce qui l'obligea de m'envoyer chercher. J'ai
 observé qu'elle croit très-fort dans la con-
 traction des muscles frontaux; elle ne vou-
 lut cependant jamais consentir que je ten-
 tassé aucun remède dans le premier voyage,
 espérant que son prochain accouchement la
 délivreroit une seconde fois: elle se trom-
 pa, les douleurs augmentèrent avec beau-
 coup plus de violence, sur-tout lorsque les
 mammelles se trouvoient pleines; mais elles
 diminuoient, dès qu'elle avoit allaité son
 enfant. Je fus appelé pour la seconde fois;
 la malade me dit qu'elle craignoit d'avoir un
 cancer, une de ses tantes en étant morte
 depuis peu: ayant de nouveau questionné
 la malade sur les causes qui avoient pu

produire un pareil accident, elle me répondit qu'elle se rappelloit qu'étant de l'âge d'environ huit ans, une de ses camarades lui avoit donné un coup de houffine sur cette partie, qui produisit une petite plaie, laquelle guérit tout de suite; sur ce rapport, je jugeai que quelque petite partie de cette houffine avoit pu rester dans cette plaie trop tôt cicatrisée; la malade ne voulant souffrir aucun remede, je donnai à son mari une pierre infernale, afin qu'il en touchât la base de l'excroissance pendant le sommeil de sa femme; ce qu'ayant fait plusieurs fois, l'excroissance tomba toute entiere, & je trouvai dans son milieu un petit morceau de bois disposé en espece de fourche, dont les deux branches appuyoient sur le péri-crâne, ce qui occasionnoit les vives douleurs pendant la contraction des muscles frontaux. Je laisse aux sçavans l'explication des phenomenes de cette maladie. 1^o Comment ce morceau de bois a pu rester dans cette partie, depuis l'enfance de la malade, jusqu'à la premiere grossesse, que parurent les premiers accidens. 2^o Par quelle raison l'excroissance disparut totalement après le premier accouchement. 3^o Pourquoi la tumeur reparut avec des accidens plus violens, à la seconde grossesse, & ne disparut après l'accouchement, que par l'attouchement de la pierre infernale.

OBSERVATION

Sur une matrice ossifiée, & une glande de même nature, trouvée dans le vagin du même sujet, le 8 Juillet 1759, par M. DES GAUX, DE FOBERT, docteur en médecine à Saint-Etienne en Foretz.

Je fus invité avec M. de Sevelinges, docteur en médecine, par M. Girard, maître chirurgien, pour voir & examiner une matrice qu'il avoit chez lui, dont voici la description.

Elle avoit vingt-quatre pouces de circonférence, quatre pouces d'épaisseur; aplatie à son fond & à son orifice, conservant la forme à-peu-près des os des îles; elle pesoit huit livres & demie; elle étoit enveloppée d'une membrane mince, à-peu-près comme le periofte, qui recouvroit une substance osseuse, lisse & polie dans la partie extérieure, presque semblable à celle des os du crâne; cette substance n'étoit point continue, elle paroissoit séparée par une partie tendineuse dans son milieu; la partie extérieure étoit solide, résistoit aux différens coups, & rendoit le même son que les os; elle auroit supporté facilement la scie & la couronne du trépan: on essaya
en

en vain de l'ouvrir avec le couteau dans sa partie latérale , qui étoit entièrement ossifiée ; on ne put pénétrer , à l'aide du bistouri , que dans le milieu , où nous observâmes la substance tendineuse , dont nous avons déjà fait mention plus haut , & qui coupoit perpendiculairement ce viscere , de son fond à son orifice : nous n'observâmes aucune cavité dans la matrice ; tout étoit oblitéré ; la substance intérieure , après la croute osseuse extérieure , qui paroissoit être de deux lignes d'épaisseur , étoit une espece de diploë , aussi solide que celui que l'on trouve dans les condylomes des os de la cuisse : on ne put pénétrer ce diploë , qu'à la faveur des gros couteaux de cuisine ou de boucher ; après deux pouces environ de cette substance , nous en trouvâmes une un peu plus molle , blanchâtre , tendineuse , parsemée de petits corps solides ou squirrheux , d'autres osseux & quelques points rougeâtres , reste de vaisseaux qui nourrissoient ce monstrueux viscere. En examinant le vagin , nous observâmes plusieurs glandes , une principalement près des grandes lèvres , dont la grosseur nous surprit : l'ayant sorti de son enveloppe , nous la pesâmes ; elle pesoit trois gros ; elle étoit grosse comme une bonne noix , très-solide , résistant aux coups de marteau ; en la jettant à terre ou sur une table , elle rendoit le même son qu'une

Pierre. M^r de Sevelinges la fit macérer chez lui long-tems dans l'eau; pour consommer le reste de ses membranes & de ses adhérences; après la macération, elle parut remplie d'inégalités & de sinuosités, à-peu-près comme une châtaigne sèche, & paroissoit plus tenir de la substance osseuse, que de la pierre.

Le sujet duquel on a tiré ce viscere, étoit une sœur des petites écoles, morte âgée de soixante-trois ans; il y avoit trente-cinq ans qu'elle portoit ce squirrhe ossifié; elle eut dans sa jeunesse les pâles couleurs pendant deux ans; aux pâles couleurs succéda une fièvre intermittente qui dura six mois; elle commença pour lors à ressentir des coliques violentes pendant plusieurs années, qui furent terminées par le squirrhe de la matrice, qui prit en peu de tems un accroissement assez prompt; elle avoit joui depuis ce tems d'une assez bonne santé; ses règles se maintinrent sans aucun dérangement sensible; jusqu'à l'âge de cinquante ans, lesquelles étant cessées, elle tomba dans la démence, qui fut dissipée au bout de sept ans, par une perte considérable qui lui survint tout d'un coup: le volume prodigieux de la matrice avoit gêné les autres viscères, & lui avoit occasionné une exomphale qu'elle supporta long-tems; la même compression donna lieu à un bubonocèle, qui a terminé sa carrière, après dix jours de souffrances.

SUITE du Mémoire sur l'Amputation de la cuisse dans l'article, par M. MOUBLET, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien-major de l'hôpital de Tarascon, en Provence.

§. I I.

Preuves de la possibilité de l'Amputation de la cuisse dans l'article, tirées des maladies qui la rendent indispensable.

Les maladies qui affectent les parties supérieures de la cuisse, & qui en rendent l'amputation dans l'article indispensable, sont les mêmes qui l'indiquent dans les autres articulations. Elles sont occasionnées par tout ce qui peut offenser, blesser, briser les parties propres de l'articulation, en déranger la structure, en troubler l'action, étrangler, meurtrir, déchirer les nerfs & les vaisseaux sanguins qui y portent le mouvement, le sentiment, & la vie.

Ces effets peuvent être produits par des causes internes, & par des externes.

Les internes sont un vice dans l'articulation, une fistule, une carie, un ulcère fardide qui en a rongé les ligamens & les ten-

don. Fabrice de Hilden fournit un exemple de ces deux derniers cas (a). Un anévrysme à l'artere crurale pour lequel Freind fit amputer la cuisse (b); l'atrophie du membre (c), la gangrene des parties molles, des dépôts, des nodosités, des tumeurs, un spina-ventosa, une exostose considérable qui comprime si fort les nerfs, gêne tellement l'articulation, & procure des douleurs si véhémentes que, le malade se résout à l'amputation pour éviter de tomber dans le marasme.

Parmi les causes externes, on compte les fractures compliquées très-considérables, le fracassement de la partie supérieure de la cuisse par des chutes, des débris de maisons, des coups de fusils, des éclats de bombes, le renversement d'un carrosse, &c.

On voit par l'exposé de ces causes, qu'elles ne sont pas mortelles par elles-mêmes, qu'elles n'attaquent point directement le principe de vie du corps, qu'elles ne tendent pas à détruire les organes essentiels qui servent aux fonctions vitales; elles n'atteignent & ne dérangent que l'extrémité inférieure, sans laquelle la machine subsiste. Les

(a) Fabr. de Hild. Cent. IV, Obs. XCI, p. 176.

(b) Freind. Hist. Med. p. 189.

(c) Chir. de Wurfius.

maux affreux qui naissent des désordres qui rendent l'amputation de la cuisse dans l'article déterminément nécessaire, peuvent s'étendre, se propager dans le reste du corps, & devenir funestes; mais si on la retranche à propos, tout se borne aux douleurs de l'opération, & à ses suites, qui ne sont pas si dangereuses pour un homme robuste, & d'un tempérament sain.

Ces maladies, l'extirpation supposée possible, sont donc du nombre de celles qui ne causent la mort que par l'atrocité de leurs accidens, qui dépendent plus de la constitution vicieuse du blessé, que de leur caractère propre, ou sont *lethalia neglectu, vel errore chirurgi* (a), puisqu'il arrive que des maladies semblables guérissent quelquefois avec toutes les apparences d'une mort imminente, & sans les secours mêmes de l'art.

Albucasis cite, plein de regret, & avec étonnement, une amputation à la cuisse qu'il avoit refusé d'entreprendre, parce qu'il avoit jugé la perte du malade infaillible, & qu'un autre la fit avec succès (b).

Wan-Swieten rapporte un exemple tiré des *Miscellanea curiosa*, decad, 3, p. 495, d'une vieille femme condamnée mille fois,

(a) Boerrh. *aph. de cognosc. morb.* § 172, p. 32.

(b) Albuc. *cap. de sphac.*

dont la jambe toute sphacélée se sépara heureusement de la partie supérieure sans aucun effort, & d'elle-même (a).

Je ne veux point cependant insinuer qu'on doive toujours tenter l'amputation de la cuisse dans l'article, dans tous les cas où elle est indiquée par le siège de la maladie. Les circonstances qui l'ont précédée, celles qui l'accompagnent, & qu'on juge devoir suivre, & l'état actuel du malade, varient le pronostic, & sont autant de lumières qui guident & éclairent un praticien.

Lorsque ces maladies procedent de cause interne, elles guérissent rarement; ces ulcères fétides, ces caries, ces gangrenes d'un mauvais caractere ne se déclarent souvent, que parce que toutes les humeurs sont imprégnées & infectées du même vice qui circule dans la masse des liqueurs; il n'est point entièrement pour cela déposé dans la cuisse affectée; le sang corrompu y manifeste plutôt, & y entraîne la mortification de la partie, parce qu'elle est plus éloignée du centre de la circulation, dont la langueur & la foiblesse facilitent le dépôt, alors l'amputation seroit inutile.

On doit être très-circonspect dans le jugement que l'on porte de ces maladies, & ne point soumettre le sort du malade aux

(a) Comm. Boerh. tom. I, § 429, p. 757.

conjectures & aux préjugés. Fabrice de Hilden & Scultet nous fournissent plusieurs observations d'amputation à la jambe (a), & à l'articulation de la cuisse (b), faites heureusement à la suite de la gangrene. Le principal est de distinguer les causes; le seul reproche dont un chirurgien peut se rendre coupable dans ces occurrences, c'est d'avoir attendu que la gangrene ait fait de trop grands progrès, & ait vicié le sang.

L'amputation de la cuisse dans l'article se trouve plus souvent indiquée par des causes externes, & doit sur-tout se rencontrer dans la chirurgie militaire. A combien de blessés en état de la supporter, à qui un coup de boulet a brisé la partie supérieure du fémur, auroit-on pu épargner la mort en la faisant ?

» Lorsqu'on est obligé de couper un membre fracassé, dit M. Louis, dans son excellent Mémoire sur l'amputation des grandes extrémités (c), » par quelque cause supérieure que ce puisse être : il est de règle de » faire l'amputation au-dessus » ; ainsi, suivant même le précepte général, il est établi qu'il faut couper alors dans l'articulation.

Les dangers du malade dans le cas sup-

(a) Scultet. Arcen. de chir. Obs. XXXI, pag. 343.

(b) Fabr. Hildan. Cent. IV. Obs. II, p. 5.

(c) Mém. de l'acad. roy. de Chir. t. IV. in-12, pag. 439.

posé sont plus grands que ceux de l'amputation, dont les suites ne peuvent rien ajouter au péril de la blessure. Ce ne sont donc point l'hémorragie, la douleur & les autres accidens qui accompagnent l'amputation qu'on cherche à éviter, ce sont ceux que le malade souffre antérieurement.

Car il semble que les anciens ne craignoient dans les amputations des articles que les suites de l'opération (a), tandis qu'ils avoient tout à redouter de l'état presque désespéré où étoit réduit le blessé, à qui ils faisoient essuyer avant la mort tous les maux dont ils vouloient le garantir : *Abscissiones articularum citrà noxam fiunt, nisi hæmorrhagia superveniat, & protinùs animi deæquilibrium prosteruat* (b).

Dans ces déplorables situations où il n'y a que cette cruelle alternative, l'amputation ou la mort, c'est une faute irréparable de trop temporiser, si le retardement peut être préjudiciable, & si en différant on ne peut se promettre de se dispenser de l'opération ; plus on l'éloigne, plus les accidens symptomatiques augmentent, & plus le malade est épuisé par les douleurs insupportables qu'il ressent ; il perd à chaque instant son sang &

(a) Schench. *Obs. lib. IV. Sever.* p. 248. Fabr. ab Aquap. *Obs. XLIX*, liv. II, p. 355. Mang. *chir. Fabr. Hildan. Cent. IV. Obs. LVIII.*

(b) Hippocr. *Charter*, tome XII, p. 447.

les forces ; & on doit d'autant plus se presser de la faire , que sa vie court un plus grand danger.

Car si quelque artère considérable est ouverte , si les chairs sont beaucoup meurtries & mutilées , si les capsules ligamenteuses , les tendons à demi-coupés souffrent des extensions violentes & forcées , si le fémur brisé en plusieurs pièces & dans toute son étendue , cause un déchirement & un délabrement affreux dans la partie supérieure de la cuisse , si les corps étrangers , divisés eux-mêmes en mille morceaux , sont enfouis & enclavés bien avant dans les muscles , & tourmentent encore plus le blessé ; (car tous ces effets peuvent se trouver réunis , & être produits par une même cause) chaque moment rend les douleurs plus aiguës , le péril plus imminent , l'amputation plus nécessaire.

Les forces s'abattent , le pouls s'affoiblit , toute la machine souffre , le principe vital est comme suffoqué ; le pronostic devient toujours plus fâcheux , parce que de tels accidens si terribles peuvent amener une mort prompte.

Mais l'opération faite à propos , les symptômes les plus funestes cessent , parce qu'on ôte la cause qui les produit. Plus l'on s'éloigne du tems de l'opération , plus les maux qui en sont les effets , s'apaisent , & la nature doit en opérer plutôt la guérison.* Ces

accidens doivent être moindres que ceux qui surviennent, quand on scie le corps de l'os, parce qu'ici l'os articulé qui reste, a été moins fatigué, le corps moins ébranlé, l'opération plutôt faite; les muscles moteurs de l'extrémité, à demi-coupés, ne servent à aucun mouvement: toute fonction est perdue pour eux, & toutes les parties voisines se rétablissent, & se fortifient par l'inaction même de l'articulation.

SCHOLIE.

Il arrive quelquefois des accidens terribles après l'amputation, qui n'en dépendent absolument pas, & qui sont les suites de ceux que le corps a soufferts avant que de la faire, qui sont d'autant plus considérables qu'on la retarde davantage. Ces considérations doivent nous rendre très-circonspects pour ménager & distinguer le tems le plus propre pour l'entreprendre.

Les spasmes, les convulsions, les douleurs, les inflammations furieuses qui surviennent & qui épouvantent, en sont souvent les indications les plus pressantes. Cet état tumultueux du corps provient de la dilacération des nerfs érétilés, des piqueures que les os brisés font aux chairs, & du désordre actuel de la partie, qu'on s'efforceroit vainement de calmer & de réprimer par d'autres moyens que par l'amputation prompt.

tement exécutée ; l'épuisement , la langueur , l'abbattement dans lequel se trouve le malade , ne désignent point que les forces manquent , mais qu'elles sont comme opprimées , & qu'elles succombent aux douleurs.

Toutes les fois qu'on ne peut l'éloigner sans un danger imminent de mort , on est coupable de ne la pas tenter. Si le blessé n'est pas menacé d'un si grand péril , il est des circonstances où l'on doit avoir égard aux symptômes , & où , pour rendre l'opération plus sûre , il est nécessaire de la différer.

M. Garangeot dit sagement , en parlant de l'amputation ordinaire , dont les regles générales s'étendent à celle-ci , qu'il y a des cas d'ébranlement fort & subit , où l'on ne doit pas faire tout de suite l'amputation.

La commotion en effet accompagne toujours ces sortes de blessures , mais à différens degrés ; elle dépend de la nature & de la force du corps frappant , & de la résistance de la partie fracassée : plus le corps frappant est tranchant , son action prompte , & l'intensité du coup forte , plus la partie cède facilement à son impulsion , & plus sa résistance & la commotion diminuent ; elle peut être si foible , qu'elle n'est alors que particulière , & qu'elle se borne dans l'étendue de l'extrémité affectée , & quelquefois au voisinage de la blessure. Cet état n'est

pas assez important pour retarder l'amputation, si elle est jugée inévitable.

Mais souvent la force du corps frappant surpasse peu celle de la partie frappée ; ou la direction de son mouvement est telle, qu'elle est obligée de céder plutôt à la percussion ; & la commotion qui en résulte, est plus considérable, relativement au ravage de la partie, & au refoulement des fluides. Il se fait un bouleversement général dans toute la machine ; le système nerveux est violemment agité, les esprits déroutés, les fonctions des organes suspendues & troublées ; une commotion si considérable peut être par elle-même mortelle.

En ce cas on doit éloigner l'amputation jusqu'à ce que le blessé soit un peu rétabli, & les symptômes apaisés ; ce bouleversement de la machine entraîne des mouvemens sympathiques extraordinaires ; & la commotion qui en suit, est d'autant plus à craindre, que les dérangemens locaux sont moindres, que la résistance du membre a été plus grande, ou que le coup a porté de façon à mutiler davantage les chairs, à réduire les os en des plus petites pièces, ou à intéresser des parties plus délicates, plus sensibles, & plus mobiles.

Il faut donc exactement distinguer si le corps souffre plus que le membre fracassé, apaiser l'organe des solides, & les douleurs

atroces, avant que d'en faire naître des nouvelles, auxquelles le malade succomberoit infailliblement.

On voit de ces commotions, si terribles dans leur principe, qui ne sont qu'un simple effet d'un ébranlement extrême & subit, produit par le choc d'une balle, que des secours ordinaires, & quelques jours de repos calment avantageusement.

Cette commotion est en raison inverse du délabrement qu'a causé la balle; toutes choses étant égales, plus la partie est fracassée, moins il y a de commotion; l'on perd dans cette circonstance, en négligeant l'amputation, parce que le système nerveux est d'autant plus dans son état natutel, que la vitalité des organes du corps est moins menacée & moins altérée: d'ailleurs le malade est beaucoup tourmenté, ses forces diminuent, ses douleurs augmentent, & il souffre d'autant plus, que le sentiment est plus vif, sa sensibilité plus grande, & que les douleurs excessives sont en raison double, composée du délabrement plus grand de la partie, & de la commotion moins forte; ainsi en faisant suivre de près l'opération à la blessure, on se sert des momens & de la situation la plus favorable où le malade puisse être; & plus on s'en éloigne, plus les accidens deviennent dangereux.

Je pense que l'amputation de la cuisse dans

l'article , présente un avantage , par rapport à la commotion , qui ne se trouve point , lorsque la cuisse est brisée dans sa partie inférieure ou dans son milieu. Il est remarquable qu'un corps étranger frappant la partie supérieure du fémur , la violence du coup fait son plus grand effort vers la cavité cotyloïde ; & plus elle se porte à l'articulation , plus il doit s'amortir & se perdre dans les contre-coups redoublés des os articulés , parce que , selon les règles de la mécanique , plusieurs mouvemens réfléchis & obliques , doivent divertir & éteindre le mouvement direct qui les produit ; d'ailleurs le désordre de la partie ne trouble toute l'oeconomie animale , que médiatement , par la quantité & la continuité des muscles , des nerfs & des vaisseaux qui abondissent à la portion de l'os , d'où la commotion est excitée : or le coup étant à la partie la plus supérieure du fémur , le nombre de ceux qui sont affectés & qui y répondent , est moindre , que s'il arrivoit à l'inférieure ; il n'y a que ceux qui sont situés entre l'articulation & la blessure , qui puissent communiquer l'ébranlement à tout le corps ; cet espace n'est pas si long , & n'en renferme pas une si grande quantité ; donc , outre que la plus grande partie de la commotion se dissipe , & se perd dans les contre-coups des os articulés , l'autre ne peut produire des effets si

énormes , des dérangemens si dangereux dans la masse du corps , parce que les faisceaux musculaires , & les fibres nerveuses ne sont ni si nombreux , ni si considérables ; donc les accidens de la commotion y sont moins à craindre.

§. III.

Preuves de la possibilité de l'amputation de la cuisse dans l'article , tirées des moyens chirurgicaux.

Les anciens redoutoient avec juste raison les accidens qui peuvent survenir durant & après l'amputation des membres , parce que les moyens chirurgicaux qu'ils employoient , n'étoient capables ni de les prévenir , ni de leur remédier. Celse pensoit donc judicieusement , lorsqu'il défendoit d'amputer dans les articles des grandes extrémités , parce que la perte du malade étoit presque inévitable , & qu'ils y auroient ajouté les horreurs d'une opération difficile & inutile.

On ne doit pas être surpris que la chirurgie des amputations se soit perfectionnée si lentement , si on fait attention qu'elle a commencé par des moyens cruels & infructueux , auxquels les malades devoient préférer la mort. Il falloit arriver jusqu'à ce siècle , pour qu'elle eût acquis toutes les connoissances utiles , qui nous permettent de

l'étendre, & de l'appliquer avec quelque apparence de succès à l'articulation de la cuisse.

Les plus grandes difficultés qui se présentent dans cette opération, sont de couper les muscles, d'arrêter le sang, & d'ouvrir la coëffe ligamenteuse pour pénétrer dans l'articulation, & y couper le ligament interne.

Cette nécessité de parvenir dans l'article pour en séparer les deux os, paroît tout-à-fait impossible à Lambert qui, après avoir permis d'amputer dans les petites articulations des extrémités, ajoute : « Mais s'il fal-
»loit couper le bras à la commissure du
» coude, ou le fémur dans l'ischium, l'am-
» putation seroit plus difficile, que si ces os
» étoient coupés dans leur milieu, vu la dif-
» ficulté extrême qu'il y a de faire passer le
» rasoir, ou le bistouri dans la cavité syg-
» moïde, pour séparer le ginglime, & l'ar-
» throdie du rayon avec l'humerus; on
» doit faire les mêmes réflexions en l'assem-
» blage du fémur avec l'ischium, à cause
» que ces os sont renfermés dans une cavité
» profonde, qui empêche de faire l'incision
» en ligne droite, & par une seule sec-
» tion (a).

Cette dissertation seroit trop longue, &

(a) Chir. de Lamb, ch. XIX, p. 431.

je m'éloignerois de mon principal objet, si je m'attachois à rapporter les sentimens univoques des auteurs qui déduisent, & jugent tous cette impossibilité des mêmes difficultés que nous tâcherons de résoudre.

Leurs manieres d'amputer sont encore trop dissemblables ; chacune cependant peut avoir ses avantages , dans l'endroit où elle convient le mieux. Considérons seulement celle qui paroît la plus applicable à l'articulation de la cuisse , pour la sûreté de l'amputation , à laquelle il me sera permis de faire toutes les modifications nécessaires ; & que je déclare n'adopter néanmoins que pour l'opération proposée.

De toutes les méthodes que les praticiens ont mises en usage , la dernière qui a paru , & qu'on a le plus négligée , est l'amputation à lambeau , qui avoit d'abord entraîné tous les suffrages par les succès sous lesquels elle a été annoncée , & par les éloges que des grands hommes dans l'art lui ont prodigués. Quels que soient les inconvéniens & les défauts qui l'ont fait rejeter dans la suite , il me suffit , pour en faire choix , qu'elle soit dans ce cas , préférable à toutes les autres.

Je dirois seulement en sa faveur , que Manget qui a inséré dans sa bibliothèque chirurgique , la Dissertation de M. Verduyn ; & Ruisch (a) qui a décrit la méthode de

(a) Ruisch. *instit. anat. chirurg.* p. 586.

M. Sabourin, qui en a passé long-tems pour l'inventeur, la préconisent beaucoup, & vantent les succès dont ils assurent avoir été témoins.

Le sçavant M. Van-Swieten (a), après avoir montré les dangers de l'amputation ordinaire, infinie assez évidemment qu'il penche pour celle à lambeau.

M. Garangeot conseille de s'en servir pour en constater les avantages, & pour corriger ce qu'elle peut contenir encore de défectueux (b).

M. Louis dit, « que, dans un fracas d'os, » avec déchirement dans les parties molles » où l'amputation est indiquée, si l'accident » avoit disposé les choses de façon qu'il y » eût moins de douleurs à faire ressentir au » blessé pour la formation du lambeau, » qu'en amputant suivant l'autre méthode, » dans cette circonstance, toutes choses » égales d'ailleurs, il ne balanceroit point de » faire l'amputation à lambeau (c).

A ces raisons qui engagent M. Louis à lui donner la préférence, d'autres encore plus profitables nous portent à embrasser la même opinion. Enfin, en 1702, l'académie des sciences, à qui M. Sabourin la présenta,

(a) *Comm. in aph. Boerh.* tom. I, p. 817.

(b) *Operat. de chir.* tom. III, p. 413.

(c) *Mém. de l'acad. roy. de Chir.* tom. IV, in-12, p. 412.

l'adopta , & en jugea l'invention ingénieuse & utile. M. de Fontenelles , sur le rapport avantageux de MM. Duverney & Meri , dont le témoignage est une preuve , devant qui elle fut faite , en fait valoir la supériorité sur la méthode ordinaire , & dit « qu'en » moins de deux jours la piece de chair & de » peau dont on recouvre l'os , se réunit » avec l'extrémité des vaisseaux coupés , & » par conséquent qu'on n'est obligé ni de » lier avec du fil le bout des vaisseaux pour » les fermer , ni d'y appliquer des caustiques & des astringens , toutes pratiques » dangereuses ou incommodes ; l'os si promptement recouvert , ne s'exfolie point , & » le moignon revêtu de chairs , n'est plus sensible & douloureux comme il étoit (a).

Sans adhérer entièrement à tous ces éloges , je pense que l'amputation à lambeau , pratiquée dans l'articulation de la cuisse , n'est pas sujette à tous les dangers qu'elle peut avoir ailleurs , & que ses avantages sont favorisés par la structure , & la configuration de la partie.

Le lambeau en recouvrant la cavité cotyloïde , répare la grande perte de substance qui doit nécessairement s'ensuivre ; il s'ajuste facilement sur une surface lisse , polie

(a) Hist. de l'académ. royale des scienc. ann. 1702.

& immobile ; la réunion des chairs est par conséquent plus prompte , plus parfaite & plus facile.

Elle n'encourt point le danger que lui trouve M. Heister. En effet quand on se sert de cette méthode , en amputant au milieu de l'os , & qu'on applique la piece des chairs sur l'extrémité supérieure de l'os scié , quelque fine que soit la scie , les fragmens , les aspérités , les dentelures qui résistent à l'os , doivent piquer , meurtrir les chairs d'autant plus sensibles , qu'elles sont plus mutilées , & déchirer les expansions nerveuses & aponevrotiques sur lesquelles il est appuyé , y occasionner même des inflammations , des convulsions , des hémorragies qui peuvent emporter le malade.

Je ne veux point par-là décider qu'elle soit impraticable , en appliquant le lambeau sur l'os scié ; mais je pense qu'elle peut alors produire des accidens funestes. Fondé sur ces raisons très-plausibles , j'affure qu'elle est plus avantageuse dans l'amputation de la cuisse dans l'article.

Le nombre & la totalité des puissans muscles qui l'environnent , sont très-propres à former le lambeau que je crois devoir choisir , lorsqu'on le peut , dans la partie interne de la cuisse , dont la situation est plus commode , mieux disposée , & douée

de toutes les conditions requises. Le lambeau pratiqué dans cet endroit, n'empêche point de continuer l'opération, ne porte aucun préjudice à l'articulation, favorise le renversement des chairs, & leur application dans la cavité cotyloïde, & est muni d'une quantité suffisante de nerfs & de distributions artérielles pour les nourrir.

M. Sabourin qui vouloit étendre la fortune de l'amputation à lambeau, l'employa pour celle de l'articulation du genou; mais il ne s'en est servi, qu'autant qu'il a pu faire usage & s'aider, durant l'opération, du tourniquet.

J'avoue que le moyen d'arrêter le sang dans l'artere crurale, est ici le plus grand obstacle qui s'offre à surmonter, parce qu'on ne peut, pendant l'amputation, appliquer le tourniquet au-dessus de l'article sur l'artere crurale; & quand on le pourroit, on ne le devroit point. Il faut ici que l'agent qui remplit cet office durant l'opération, soit fixe & stable, & demeure toujours dans cette même position, parce que l'interception du sang, dans cet endroit, doit durer autant que la vie du blessé.

Le tourniquet laissé long-tems sur la partie, produiroit une immobilité, un sentiment lourd & pesant, une stupeur considérable dans le moignon; il pince, serre la peau, étrangle les parties voisines, peut y

causer des gonflemens, des irritations, des inflammations, des gangrenes; la ligature peut seule avoir lieu dans cette occasion, elle est exempte de ces inconvéniens, & doit lui être préférée.

Les anciens qui ne la connoissoient pas, louent beaucoup le cautere cultellaire (a). Hildan fait le détail d'une amputation à la jambe dans l'article, faite avec le cautere cultellaire, à un malade exténué qui guérit (b). Scultet plaçoit le membre qui devoit être amputé, sur un tronc de bois, & il faisoit sauter avec un ciseau & un maillet la partie de l'extrémité qu'il vouloit couper; il tiroit après l'artere avec des pinces, & la cautérisoit le plus souvent avec un fer ardent, pour arrêter l'hémorragie (c). Vesale se servoit encore du cautere actuel (d); Gui de Chauliac, d'huile bouillante (e).

Ces méthodes sont cruelles; mais ce sont les seuls moyens que les anciens avoient. Aussi dans les histoires qu'ils nous ont laissées de leurs amputations, on lit que le plus

(a) Paracels. *lib. II, cap. 8*, p. 121. Galen. *lib. V, cap. 2*. Lanfr. p. 203. Gabr. Sallop. p. 234. Hervrn. p. 68. *Pirotechn. de M. Aur. Sever. c. 14*. p. 349.

(b) Fabr. Hild. *Cent. IV, Obs. XIX*, p. 32.

(c) *Arcan. de chir.* p. 73.

(d) *Vesal. chirurg. magn. lib. V, cap. 12*, p. 1082.

(e) *Liv. III, c. 48*, p. 138.

grand nombre des malades mouroit dans l'opération même, d'hémorragie ou des douleurs ; ce qu'assure Celse, & ce qui devoit les empêcher de la pratiquer dans les articulations, *Sæpe profusione sanguinis, vel animi defectione moriuntur* (a).

Paré, pour se faire plus d'honneur de la ligature, ne manque point de dire, *Ferro candenti multi periére* (b). Nous pouvons ajouter cette réflexion de M. Van-Swieten, depuis même que la ligature des vaisseaux est connue : *Quot perierunt vulnerati hæmorrhagiis, qui servari potuissent, si articularum trunci in locis ubi ferè nudi hærent, idoneâ ligaturâ compressi fuissent* (c) !

En effet cette remarque trouve sa juste application dans cette opération, où la manière de contenir le torrent du sang dans l'artere crurale, au-dessus de l'articulation de la cuisse, est la plus grande difficulté, & où la ligature est praticable. Tous ceux qui sont morts, faute de leur avoir fait cette amputation, sont dans ce cas.

Il est néanmoins évident que l'artere crurale est ici susceptible de ligature. Cette artere, après avoir passé sous le ligament de fallope, sur l'union de l'os des îles avec le pubis, donne trois rameaux considérables

(a) Corn. Cels. lib. VIII, cap. 33, p. 497.

(b) Par. liv. XII, ch. 35.

(c) Comm. in aph. Boerrh. tom. I, p. 282.

qui se répandent autour de l'articulation ; & fait ensuite trois travers de doigts de chemin , où elle n'est recouverte que des simples tégumens. La ligature exécutée dans ce trajet , soutient toute la colonne supérieure du sang , & facilite l'opération ; en liant ainsi la crurale à la sortie du bas-ventre , on a moins à craindre des hémorragies , parce qu'elle n'a point encore fourni beaucoup de ramifications.

Elle procure un double avantage , en enveloppant le tronc nerveux qui l'accompagne ; il arrive au-dessous une pareille interception des esprits animaux ; la douleur est amortie , & le sentiment aboli dans la partie inférieure.

Nous pouvons pousser plus loin ces conséquences ; on sçait que plus une partie renferme dans son tissu un plus grand nombre de fibrilles nerveuses , plus elle est douée de sensibilité : or en liant trois travers de doigts au-dessous du ligament tendineux , l'artere avec les nerfs , tous les faisceaux nerveux qui les composent , ne sont point encore épars , ils sont dans leur entier , & comme ramassés dans l'anse de la ligature , qui rompt toute communication entre le tronc nerveux & ses expansions , & rend toutes ses divisions inutiles , & privées de sensibilité , parce que le fluide nerveux ne peut plus y couler ; ainsi en coupant au-dessous d'elle , la disfrac-

tion des fibres est moindre , leur dilacération se fait moins sentir , parce que le sentiment est presque éteint.

Le sang étant donc arrêté , les muscles autour de l'articulation coupés , il ne reste plus qu'à ouvrir la membrane ligamenteuse de l'articulation , & à couper le ligament rond.

On sçait qu'en donnant différens mouvemens à la cuisse , on relâche le ligament orbiculaire du côté où on la porte , & qu'il est très-aisé de l'ouvrir dans son circuit par cette manœuvre. Ces ouvertures , en portant tout de suite la cuisse en dehors , découvrent entièrement le ligament rond à la partie intérieure , & sa section détache les deux os articulés,

S C H O L I E.

La piece des chairs qu'on a conservée , appliquée tout de suite dans la cavité cotyloïde , recouvre l'articulation , & évite tous les inconvéniens qui pourroient traverser la sûreté de l'amputation.

Mais ce lambeau n'est-il pas lui-même le mal le plus dangereux de l'opération , étant pris au-dessous de la ligature ? Car par l'interception qu'elle cause du sang & de l'influx du fluide nerveux , ce lambeau n'est-il pas sans circulation , privé de sentiment , & de mouvement vital ? Composé de vaisseaux

de tout genre , ne doit-il pas tomber bientôt en mortification , par le défaut des liqueurs qui y portent la nourriture & la vie.

Nous avons remarqué que l'artere crurale, dès son passage au-dessous du ligament inguinal, & au-dessus de la ligature, donnoit trois rameaux qui se distribuent aux parties voisines. L'Anatomie nous apprend que celui qui forme l'artere honteuse externe, se porte dans le muscle psoas, & se répand dans la partie interne de la cuisse ; ses divisions jointes avec celles qui viennent de l'iliaque, suffisent pour vivifier le lambeau que nous avons choisi pour cette raison dans cet endroit.

Une preuve incontestable que ces rameaux d'arteres sont assez considérables pour nourrir le lambeau, c'est que M. Petit, cette lumiere dans la pratique de la chirurgie, imagina pour M. le marquis de Rothelin, à qui la ligature des vaisseaux se coupa, vingt jours après lui avoir amputé la cuisse, une machine ingénieuse (a) qui comprima exactement l'artere crurale, à-peu-près dans l'endroit que j'assigne pour faire la ligature ; le sang dont on ne pouvoit se rendre maître, s'arrêta par ce moyen, & le moignon ne laissa pas de vivre par la médiation des

(a) Mém. de l'acad. roy. des scienc. ann. 1731, p. 134.

distributions artérielles dont je fais mention.

Ces différentes manœuvres réunies me paroissent remplir l'objet proposé ; ainsi Hippocrate recommande , avec juste raison , de couper dans les articulations pour accélérer l'amputation (a). Celle qu'on pratique au milieu de l'os , est plus longue , parce qu'elle ne peut se faire qu'en plusieurs reprises ; plus dangereuse , parce qu'elle est sujette à plus d'inconvéniens.

Car il faut bien plus de tems pour scier l'os , que pour couper la capsule de l'article ; & la scie peut d'ailleurs , par son action forte , causer un ébranlement , une secousse dans tout le corps , qui ne peut que troubler les fonctions des organes ; le point d'appui n'est jamais assez ferme , & l'os peut éclater sous la scie , ce qui est arrivé plusieurs fois.

De plus la partie supérieure de l'os , ou la cavité de l'articulation n'est point ici touchée par la scie qui ratisse le périoste externe , froisse , brise l'entrelacement des lames osseuses , déchire les vaisseaux qui serpentent dans sa substance , & la membrane interne du périoste qui en tapisse les cellules.

On n'a pas non plus à craindre la saillie

(a) Hipp. *aphor.* 35 , *lib.* 4 *de articul.*

& la dénudation de l'os, qui est un grand défaut de la méthode ordinaire. M. Van-Swieten assure avoir vu, trois mois après l'amputation faite, l'os saillant s'abcéder & se carier. Pour garantir le blessé de cette difformité & de ces dangers, les anciens appliquoient tout de suite le cautere actuel, & brûloient aussi avant qu'ils le pouvoient; les modernes sont obligés de recourir à la résection de la partie d'os saillante, qui est presque une seconde amputation.

Bien loin qu'il survienne d'exfoliation à l'os supérieur de l'articulation, puisque la partie osseuse qui reste, n'est point exposée à l'air, & est recouverte par les chairs du lambeau, & celles de la circonférence, Ruisch remarque (a) qu'il arrive au lambeau ce qu'on observe à une plaie simple, qu'il bourgeonne. Il a vu, après une amputation au coude à lambeau, à tous les pansemens de laquelle il avoit intention d'assister, des petits grains charnus s'élever peu-à-peu sur les lèvres du lambeau. La nature y opere une régénération qui conduit la plaie à une parfaite cicatrisation: toutes ces pieces de chairs qui excèdent l'os de tous côtés, lorsqu'elles sont reprises, semblent entées les unes sur les autres.

Ces réflexions qui sont déduites d'une

(a) *Epistol. problem. XIV*, p. 14.

hémie exacte , fortifiées par les exemples & les observations que nous avons rapportés , semblent prouver incontestablement qu'on peut pratiquer l'amputation de la cuisse dans l'article , lorsqu'elle est l'unique ressource pour sauver la vie à un malade.

La suite au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une Hernie avec inflammation guérie par un vomissement spontané , par M. GIGNOUX , docteur en médecine à Valence , en Agénois.

Un enfant âgé de cinq ans , sujet à une descente complète dans les bourses , qu'on avoit retenue pendant long-tems , à l'aide d'un bandage , & dont on le croyoit entièrement guéri , tomba malade au mois de Mai 1758 , d'une fièvre putride vermineuse ; maladie qui ne regnoit point à la vérité d'une manière épidémique , mais dont je vis trois ou quatre enfans attaqués dans le même tems. Dès les premiers momens de l'invasion de la fièvre , la hernie reparut avec tous les signes de l'étranglement , & bientôt avec ceux de l'inflammation : le scrotum devint d'une grosseur prodigieuse ;

il étoit fort rouge ; tendu & douloureux : la réduction des intestins avoit été tentée à différentes reprises par la mere de l'enfant & par un chirurgien, mais toujours sans succès ; le petit malade n'alloit plus par bas, & vomissoit avec des grands efforts tout ce qu'il prenoit, mêlé avec de la bile, des glaires & des vers. On m'appella le deuxieme jour ; je trouvai la fièvre vive, la chaleur mordicante, la langue sèche & couverte d'une saburre blanchâtre, beaucoup d'altération, &c. Le bas-ventre étoit un peu météorisé : je fis saigner deux fois cet enfant ; je mis en œuvre les fomentations, les cataplasmes émolliens, les lavemens, les huileux, les relâchans, &c. On insista quatre jours de suite dans l'usage de ces remedes, mais sans succès : les parens pauvres, chargés de famille, & distraits par leurs occupations, les abandonnerent entièrement, & laisserent l'enfant entre les mains de la nature.

Je continuai cependant de le voir, parce que je traitois dans le voisinage une femme attaquée d'une fluxion catarrhale ; les symptomes persévérerent toujours, ils devinrent même plus graves ; les vomissemens étoient plus fréquens : à peine cet enfant prenoit-il de loin en loin quelque cuillerée de bouillon ou de vin, qu'il le rendoit presque sur le champ ; le hoquet s'éveilloit par intervalles,

le pouls s'affoibliffoit, &c. L'idée de la gangrene qui s'emparoit de la partie, me fit regarder alors cet enfant comme perdu fans reffource : je me trompai ; le onzieme jour, la fièvre difparut ; la tumeur devint fouple, mollette, la hernie rentra d'elle-même, & l'enfant fut guéri ; on ne s'aperçut point d'aucune évacuation critique, ni par les felles, ni par les urines.

Comment une inflammation auffi-bien caractérisée, que l'étoit celle des parties descendues dans le fcrotum, ne tourna-t-elle pas en gangrene ? l'étranglement ne devoit-il pas l'accélérer ? La fièvre, avons-nous dit, étoit de l'efpece putride-vermineufe, & conféquemment de nature à ne guérir, que par des évacuations réitérées : or le vomiffement fi fouvent répété, évacuant la matiere putride, ne devoit-il pas emporter la fièvre, par la même raifon qu'elle auroit cédé à l'émétique, aux purgatifs méthodiquement adminiftrés : l'inflammation des parties tombées dans le fcrotum, étoit une dépendance de la fièvre, & n'étoit occasionnée comme elle, que par la présence des matieres hétérogenes-putrides, renfermées dans les premières voies ; elle devoit donc fe diffiper, lorsque ces fubftances nuifibles eurent été évacuées à l'aide des vomiffemens fpontanés ; c'eft ainfi qu'on voit certaines efpeces

de pleurésies symptomatiques succéder au dérangement des premières voies, quelquefois disparoître tout à coup, ou du moins diminuer très-sensiblement après l'action d'un émétique, ou de quelque purgatif.

Si nos conjectures sont fondées, le vomissement; accident ordinairement funeste dans les hernies avec inflammation, auroit été dans le cas rapporté, l'instrument que la nature mit en usage pour terminer la maladie.

OBSERVATION

Sur une fracture à la partie moyenne de la cuisse, occasionnée par l'action seule des muscles, par M. CURET, chirurgien en second sur les vaisseaux du Roi, à Toulon.

La veille de Pâques, 14 Avril 1759, Vincent Ferri, âgé de dix-sept ans, du lieu de Saint-Antoine, hameau distant d'une lieue & demie de Marseille, embarqué en qualité de mouffe, sur un petit pinque venant d'Alexandrette, eut le malheur de se fracturer la cuisse dans sa partie moyenne, en urinant; le tems étoit fort gros, on avoit peine à se soutenir, par le grand roulis

roulis du vaisseau ; une secousse tout-à-coup inattendue obligea tout le genre musculueux à se mettre en contraction : dans l'appréhension où il fut de tomber, il présenta le pied droit, & dans l'instant fit un grand cri, & se soutint avec peine sur son autre jambe, à l'aide de ses mains ; on le transporta à quelques pas, traînant sa jambe ; personne ne vouloit croire que la cuisse fût cassée ; on le descendit à la cale, où par hasard il y avoit un peu de place ; je coupai la culotte, eu égard au grand cri du blessé ; un coup d'œil seulement me fit juger de l'accident : la jambe se trouva raccourcie d'un grand travers de doigt, le genou de même, la pointe du pied tant soit peu tournée en dedans ; il y avoit une grande convexité à la partie latérale externe de la cuisse, un petit vuide à la partie latérale interne, joint à une vive douleur que ressentit le blessé, lorsque je voulus sentir la crépitation.

Nous étions au milieu du canal de Malte, le tems étoit furieux : je fus obligé de laisser le blessé dans cet état toute la nuit, bien comprimé avec une voile ; nonobstant cela, la contraction des muscles qui meuvent la jambe sur la cuisse, tels que les vastes internes & externes, droit, antérieur & crural, &c. & autres

370 OBS. SUR UNE FRACTURE, &c.
muscles de la cuisse, qui vont s'insérer à la partie inférieure du fémur : ces muscles, dis-je, tiroient cette portion d'os supérieurement, chevauchoient l'extrémité supérieure, dont les pointes aiguës & tranchantes occasionnoient des douleurs très-vives ; pour y obvier, j'attachai le pied à un point fixe, en faisant une petite extension, tandis que le malade de son côté faisoit la contre-extension, autant que le mouvement de la mer le lui permettoit ; il passa la nuit dans cet état, en souffrant de vives douleurs. A huit heures du matin, bien que le tems ne fût pas trop calmé, je disposai mon appareil, & suivis tout ce que les auteurs prescrivent en pareil cas. Le blessé fut long-tems à recouvrer la santé, à cause de son intempérance dans le régime, & de son impatience ; cependant tout a tourné selon mes desirs, après des soins & des peines sans nombre.

OBSERVATION

*Sur un morceau de chair sorti de la trachée-
artère, par M. DALBIS, médecin à
Millau, en Rouergue.*

On lit dans les auteurs, qu'ils ont observé

qu'il est sorti des poudrons des malades, de petits calculs, des corps ressemblans à des grains de grêle, de petites vomiques, des lambeaux de membranes, qui couvroient un abcès, ou qui provenoient d'un kiste; mais le fait suivant a quelque chose de si singulier, que j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de le lire.

Un cordonnier de cette ville, âgé d'environ quarante ans, d'une constitution sanguine, homme qui aimoit à boire, & beaucoup à chanter, fut attaqué d'une hémophthisie; je lui fis faire plusieurs saignées & autres remèdes convenables à son mal; un soir, il eut une quinte de toux si violente, qu'il faillit à périr; enfin après de violens efforts de toux, il expectora un gros morceau de chair, dont on jeta la moitié, & on garda l'autre pour me la faire voir: la toux s'appaisa sur le champ, le crachement de sang finit, & le malade passa une bonne nuit. Sa femme fort alarmée, me dit le lendemain ce qui s'étoit passé; elle me fit voir ce reste de chair qu'il avoit craché: comme nous étions pour lors dans les fortes chaleurs de l'été, il étoit devenu si noir & si racorni, que je ne connus point ce que c'étoit; mais pour le découvrir, je le fis macérer dans l'eau jusqu'à ma visite du

foir ; je vis pour lors que c'étoit un vaisseau qui étoit blanc , long environ de 8 pouces , & de la grosseur d'une plume à écrire , jettant de chaque côté , d'espace en espace , des branches paralleles , & de ces branches il partoit des rameaux : j'ouvris le tronc , les branches & les rameaux , & je trouvais dans leur cavité , la même humeur que celle qu'il crachoit , & du sang ; je vis pour lors que c'étoit un vaisseau aérien , & une exfoliation de la membrane interne des bronches : le malade jouit après cela pendant près d'un an d'une bonne santé ; mais ayant repris son premier train , il eut un retour d'hémophthisie , sans qu'il y survînt rien de particulier ; & dix-huit mois après , il périt par une phthisie pulmonaire.

L E T T R E

*De M. SANCHEZ , docteur en médecine , à
M. VANDERMONDE , sur la fausse époque
des Maladies vénériennes en Europe.*

MONSIEUR ,

Il y a environ deux ans qu'un de mes correspondans m'a envoyé de Rome un livre in - 4^o , très-mince , avec ce titre :
» Pacifici Maximi Poëtæ Æsculani. Flo-

» *rentiæ anno gratiæ M. CCCC LXXXIX;*
 » *Idibus Novembris , per ANTONIUM*
 » *MISCOMINUM.* » Dans le livre X, *De*
Matronâ , on lit ces distiques :

» *Ne confidatis natibus , sunt omnia fida :*
 » *Quo pædicemus ? Dicimus ista : mares*
 » *Et placet nulli vos subdere more feræ-*
rum ,
 » *Sitque per amplexus ora dedisse satis,*
 » *Inde calet culus , digitisque evellitur ;*
inde
 » *Ficus habet miseras , atque marisca nates.*
 » *Inde aliquem vidi tanto pallore teneri ,*
 » *Ut faciem credas immaduisse croco :*
 » *Adde quod hinc olidas hircus celer ibit in*
alas ,
 » *Mirandosque dabit barba molesta pilos ;*
 » *Et sæpe in partes centum discinditur*
ille ,
 » *Ut sit opus fartas ustulet igne nates.*
 » *Non aliter vidi nimio vel sole , vel imbre*
 » *Punica disrumpi , cortice mala , suo.*

Et dans le même livre , lib. III , *ad*
Priapum , on lit :

» *Tuque meum , si non properas sanare Pria-*
pum
 » *Decidet ; heu ! non hoc nobile robur erit.*

374 LETTRE SUR LA FAUSSE ÉPOQ.

- » *Ante , meis oculis orbatus priver , vel*
ante
 » *Abseissus fædo nasus ab ore cadat.*
 » *Non me respiciet , nec me volet ulla*
puella ,
 » *In me etiam mittet tristia sputa puer.*
 » *Lætior , heu ! toto me non erat alter in orbe !*
 » *Si cadet hic , non me tristior alter erit.*
 » *Me miserum sordes , quas marcidus ore*
remittit ?
 » *Ulcera , quæ fædo marcidus ore gerit !*
 » *Aspice me miserum , precor , ô per poma ,*
per hortos ,
 » *Per caput hoc sacrum , per rigidamque*
trabem ,
 » *Summe Pater , miserere mei , miserere*
dolentis ,
 » *Meque tuis meritis fac , precor , usque*
tuum.
 » *Hinc ego commendo totâ tibi mente ,*
Priape ,
 » *Fac valeat , fac sit sanus , ut ante fuit.*

Comme ces dystiques sont la plus convaincante preuve que la maladie vénérienne étoit connue en Italie , quatre ans avant que Christophe Colomb passât en Amérique , je crois , Monsieur , que vous voudrez bien les publier dans votre Journal , afin de conserver ce monument à la postérité ;

câr autrement je ne vois pas qu'il puisse l'être. On a fait* une seconde édition des Œuvres de *Pacifici Maximi*, à Parme, le siècle passé, in-4^o : on le trouve à la bibliothèque du Roi ; mais on y a retranché tous ces vers obscènes, & plusieurs autres. Dans l'édition que j'ai, & que j'ai prêtée à M. de Maizieux, directeur de l'Ecole Militaire, il manque les premières feuilles ; les pages ne sont pas numérotées, & la date de l'impression & du lieu où elle a été faite se lit à la fin. Je laisse à votre disposition, Monsieur, à faire usage de tout ceci, comme vous le trouverez convenable (*).

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Quoique ces vers soient fort obscènes, nous n'avons pas cru devoir les supprimer, parce qu'ils renferment une vérité importante, & qu'ils tendent à dissiper une erreur que l'autorité de quelques écrivains modernes n'avoient que trop accréditée. Comme il pourroit se trouver des mécréans, qui ne reconnoitroient pas les maladies vénériennes à ces traits, & qui croiroient encore être en droit de douter de leur existence, avant la conquête du nouveau monde, nous indiquerons incessamment les sources où ils pourront puiser de nouvelles preuves incontestables à ce sujet.



LIVRES NOUVEAUX.

Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies, des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier, des moyens les plus sûrs de s'en préserver, ou des remèdes les plus efficaces pour se guérir, & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin. Le tout recueilli des ouvrages, tant anciens que modernes, des médecins les plus fameux, & augmenté d'une infinité de recettes particulières, & de spécifiques pour toutes sortes de maladies. Par M. L***, ancien Médecin des Armées du Roi, & M. de B***, Médecin des Hôpitaux; deux volumes *in-8°*. Prix relié 9 livres. A Paris, chez *Vincent*.

Traité d'Ostéologie, traduit de l'anglois de M. Monro, professeur d'anatomie, & de la société royale d'Edinbourg, où l'on a ajouté des Planches en-taille douce, qui représentent au naturel tous les os de l'adulte & du fœtus, avec leurs explications; par M. Sue, professeur & démonstrateur d'anatomie aux Ecoles royales de Chirurgie, & de l'académie de Peinture & de Sculpture, censeur royal, &c. Première & seconde Partie, *in-folio*, en très-grand papier. A Paris, chez *Cavelier*. Prix, en feuilles 84 livres. Nous rendrons compte incessamment de cette élégante & superbe édition,



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U S T 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 8 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	pou- ces.		
1	13	20	15	28	1	0	O. méd.	Beauc. de nuag. pluie méd. à midi.
2	12	20	16		2		S-O. id.	Beauc. de nuag. pluie méd à 9 h. du soir.
3	13	16	14		4		Id. au N- O.	Id. Orage, tonn. éclairs & pl. méd. le matin.
4	11	21	17		3			Beauc. de nuages. pet. pl. la nuit.
5	16	20	17				S-O. méd.	Couv. pl. méd. par int. le soir.
6	15	18	14		1	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Pet. pl. tout le mat.
7	14	19	17		4	0	O. id.	Beaucoup de nuages.
8	16	22	19				O. au N- O. idem,	Idem,

Jours du mois	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A 10 h. du soir.	A 10 h. du soir.	poir- ces.	lig- nes.	par- ties.		
9	15	22	19	28	2		N. idem.	Idem.
10	14	23	19 $\frac{1}{2}$				Idem.	Serein.
11	16	25	21			$\frac{1}{2}$	O. idem.	Idem.
12	18	26	21		3		N-O. id.	B. de nuag. tonn. éclairs & pl. méd. la nuit.
13	17	22	15		4	0	Idem.	Beauc. de nuag.
14	13	20 $\frac{1}{2}$	15		3		N. idem.	Idem.
15	13	19	16				N-O. fort par interv.	Couvert, petite pluie le soir.
16	15	19	17		4	$\frac{1}{2}$	N. méd.	B. de nuag.
17	13	21	18 $\frac{1}{2}$				N-O. id.	Idem.
18	16	20	15				Idem.	Id. Pet. pl. le mat.
19	12	19	15		3	0	O. au E. idem.	Beauc. de nuages.
20	12	19	14		0		Idem.	Couv. pet. pl. par int. le matin.
21	13	19	15	27	10		S. au O. idem.	Idem.
22	12	18	11		11	$\frac{1}{2}$	S-O. id.	Id. peu de tonn. le soir.
23	10	17	14	28	1	0	Idem.	Peu de nua. pluie forte la nuit.
24	12	18	13				S. fort. par interv.	B. de nuag.
25	11	20	15		0		S. au S-E. & N-E.	Id. Pet. pl. à 9 h. soir.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 4 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- tis.		
26	13	19	14	28		$\frac{1}{1}$	S-E. méd.	Couv. pet. pluie tout le jour.
27	12	20	16				O. au N- E. <i>idem.</i>	Peu de nua. écl. tonn. & pluie méd. à 6 h. soir.
28	14	18	14		1		O. <i>id.</i>	Couvert, tonn. & pl. méd. à 2 h. f.
29	12	19	14 $\frac{1}{2}$		2		<i>Idem.</i>	B. de nuag.
30	13	18	12		3	0	N-O. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. le mat.
31	9	17	12		4	0	O. <i>idem.</i>	Couv. pet. pl. par inter. tout le soir.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 26 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 9 dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N. 2 fois du N-E. 2 fois E. 2 fois du S-E. 3 fois du S. 7 fois du S-O. 11 fois O. 8 fois du N-O.

Il y a eu 2 jours de tems serein. 19 jours de nuageux. 9 jours de couvert. 19 jours de pluie. 5 jours de tonnerre. 3 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué un peu d'humidité vers le commencement & sur la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1759, par
M. VANDERMONDE.

Il y a eu pendant ce mois des fièvres bilieuses & putrides, accompagnées de symptomes particuliers, comme des vomissemens continuels au commencement, & une diarrhée dans l'augmentation ou dans l'état de la maladie; dans les uns on observoit une douleur lancinante vers la région du foie; ces accidens n'étoient pas essentiels, & dépendoient du levain putride contenu dans les premières voies: les saignées ne soulageoient pas les malades, les lavemens, le petit lait & les fomentations n'avoient presque point d'efficacité, les émétiques en lavage réussissoient assez bien, & pour évacuans, une décoction légère de tamarins, avec un sel approprié: les malades qui n'ont pas été évacués de bonne heure, sont tombés dans des fièvres malignes très-rebelles, & le plus souvent mortelles. Ceux qui ont été traités différemment, ont été guéris par des sueurs très-abondantes; quelques-uns essuyoient une jaunisse qui cédoit à la diète, au petit lait, aux sucres dépurés des plantes, & à l'usage des eaux apéritives & purgatives.

Il y a eu peu de maladies aiguës dans ce mois. Les rhumatismes, les attaques de goutte ont été assez fréquens. On a observé quelques dartres humides qui se sont déclarées sur la fin du mois dans certains sujets: quelques jours de vent de Nord & de Nord-Ouest assez froid, en ont été la cause.

On a observé sur la fin du mois quelques petites véroles confluentes, qui en général n'ont pas été fâcheuses,

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Juillet 1759, par
M. BOUCHER médecin.*

La sécheresse a été ce mois des plus grandes, la pluie qu'il a fait quelques jours ayant été bornée à des ondées. Le baromètre a cependant été observé plus souvent au-dessous de 28 pouces, qu'au-dessus.

Il y a eu assez de variations dans les vents : du premier au 6 inclusivement, le vent a été Nord, & de-là jusqu'au 12, Sud : du 12 au 20, il a varié du Sud au Nord ; ensuite de quoi il est resté constamment au Nord jusqu'au 30.

Il y a eu ce mois des chaleurs très-vives. Depuis le 5 jusqu'au 31, le thermomètre a été constamment observé l'après-dîner au-dessus de 20 degrés ; le 8 & le 9, il a monté à 25 degrés, & le 10 à 26 : il n'y a eu néanmoins ni tonnerre, ni éclairs.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 26 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 11 degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

382 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'E.

1 fois de l'Est.

4 fois du Sud-Est.

2 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'O.

9 fois de l'Ouest.

8 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 16 jours de tems couvert ou nuageux, & 6 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué la grande sécheresse tout le mois, si ce n'est les cinq ou six premiers jours.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet 1759, par M. BOUCHER.

La maladie la plus commune a été la diarrhée bilieuse, suite des chaleurs unies à la sécheresse ; elle étoit souvent accompagnée de douleur vive, ou gravative à la région de l'estomac, & de sensibilité au bas-ventre, & quelquefois de fièvre ; de façon que la cure devoit être bornée d'abord aux délayans & aux adoucissans : l'ipécacuanha

s'est trouvé rarement bien indiqué; les maladies aiguës avoient le plus souvent pour symptôme la diarrhée bilieuse.

C'étoit des fièvres tierces-continues ou doubles-tierces, des fièvres continues-putrides, des fièvres péripneumoniques, des vraies pléuropneumonies, des angines, les unes phlegmoneuses, les autres bilieuses ou érysipélateuses, & d'autres gangréneuses: ces deux dernières espèces d'angines ont été très-souvent compliquées de fièvre rouge, & sur-tout parmi les enfans, qu'elles ont fort molestés; comme elles ont regné principalement dans le petit peuple, un grand nombre d'enfans en ont été les victimes par le défaut de secours, & par la mauvaise administration des remèdes: la méthode curative que l'on a suivie avec succès à l'égard de l'angine gangréneuse, a été analogue à celle que M. Marteau propose dans le Journal d'Août de cette année.

Quant aux fièvres purement bilieuses, elles n'admettoient guères la saignée, dont la réitération aigrissoit ordinairement les symptômes; les émétiques ne faisoient pas de meilleur effet: la bile exaltée devoit être adoucie ou tempérée par les délayans, les acescens, les absorbans nîtreux, les anodins mucilagineux, &c.

Les fièvres inflammatoires ont été com-

munément mixtes ou composées ; le sang tiré des veines , étoit rarement coëneux , & la sérosité y abondoit assez souvent , & étoit jaune ; ainsi les évacuations sanguines ne pouvoient pas être poussées loin : la diarrhée bilieuse a été la crise ordinaire de ces fièvres , ainsi que des putrides & des bilieuses pures.

Il y a eu diverses maladies d'éruptions cutanées , la plupart érysipélateuses , les unes avec fièvre , & les autres sans fièvre. La petite vérole a commencé à se manifester ce mois dans des enfans du petit peuple ; elle n'étoit pas de la meilleure espèce , quoiqu'elle parût bénigne dans son éruption & dans son progrès : dans plusieurs , les pustules se sont desséchées au commencement de la suppuration , ou se sont affaïssées tout à coup ; circonstances qui en ont fait périr quelques-uns , & ont fait tomber d'autres dans la langueur.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre ; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 22 Septembre 1759.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

NOVEMBRE 1759.

TOME XII

A P A R



Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1759.

SECOND EXTRAIT.

Medical Observations and inquiries by a
society of physicians in London, vol. 1 ;
c'est - à - dire , *Recherches & Observa-
tions de Médecine , par une société de
Médecins de la ville de Londres , tome
premier.*

LES maladies convulsives que les méde-
cins connoissent sous le nom d'*Opisto-
tonos* & de *Tetanos* , & qui sont si rares en
Europe & dans presque tous les climats tem-
pérés , sont endémiques dans la Caroline
méridionale , où on les observe dans toutes

les saisons, mais sur-tout pendant l'été. Elles attaquent principalement les nègres qui travaillent des journées entières, exposés à la chaleur brûlante du soleil, & à des ondées qui surviennent tout-à-coup, & changent entièrement la température de l'air. Il y en a qui en sont saisis, en dormant les fenêtres ouvertes pour jouir de la fraîcheur de la nuit. Ce n'est point comme en Europe, le symptôme de quelqu'autre maladie, mais une maladie essentielle qui a ses degrés & sa marche particulière. En voici la description, telle que M. Lionel-Chalmers, médecin à Charles-Town, l'a envoyée à M. Fothergill.

Dans le premier degré de l'opistotonos, le malade se plaint d'une roideur dans la partie postérieure du col & dans les épaules, accompagnée d'une lassitude générale; cette roideur augmente peu-à-peu au point qu'il ne peut plus tourner la tête; il n'ouvre la bouche qu'avec peine, & il avale si difficilement, qu'il n'ose plus manger; il sent de tems en tems sous le cartilage xiphoïde un tiraillement douloureux qui répond à son dos, augmente la roideur du cou & des épaules, & retire un peu la tête en arrière; le malade refuse alors tous les alimens, parce que les tentatives qu'il fait pour avaler, réveillant les spasmes qui s'étendent le long de l'épine, & jusqu'aux extrémités

inférieures, ne pouvant plus se soutenir, il est obligé de se mettre au lit. On prend assez souvent ce premier degré de la maladie, pour un rhumatisme : il dure quelquefois trois ou quatre jours, mais quelquefois aussi il est parcouru en deux ou trois heures; alors le malade meurt au bout de vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures : pendant tout ce tems, le pouls est petit & très-dur, le ventre très-resserré.

Dans le second degré, le spasme du sternum qui est le symptôme pathognomonique de cette maladie, devient plus violent, & se fait sentir tous les quarts d'heure; il est immédiatement suivi d'une rétraction de la tête, d'une roideur douloureuse du col, de l'épine & des parties inférieures qui se retirent tout-à-coup : les mâchoires s'appliquent fortement l'une contre l'autre, & on ne peut presque plus les ouvrir; tous les muscles de la déglutition entrent en convulsion, les épaules sont portées en avant, les bras se croisent, il n'y a que les poignets & les mains qui ne paroissent pas affectés; ces attaques ne durent que quelques minutes; les parties se détendent, mais elles ne reprennent plus leur premier état, elles conservent toujours quelque roideur, le malade ne sçauroit se mouvoir; au sortir du paroxysme, la respiration est gênée pendant quelque tems : le pouls est petit, foible &

irrégulier ; le ventre est resserré ; les urines , lorsqu'on peut en avoir , (car elles sortent quelquefois avec violence dans l'accès , ou bien le malade les rend dans le bain) sont très-colorées ; on y remarque un nuage léger de couleur brune , qui ne se précipite pas ; la langue est épaisse & embarrassée ; le malade paroît fort abbatu & fort effrayé ; son visage est tantôt pâle , & tantôt rouge.

Dans le troisieme période , les spasmes reviennent toutes les minutes , sont plus violens & durent plus long-tems , de sorte que le malade n'a presque plus de relâche : les muscles antérieurs de tout le corps sont en contraction ; mais ceux des parties postérieures vainquent leur résistance , & courbent le corps en arc , n'étant soutenu que sur le derriere de la tête & sur les talons : le ventre est applati ; & ses muscles sont si fort contractés , qu'ils ne cedent à aucune pression : quoique les extrémités inférieures soient toujours extrêmement roides , cependant dans le tems du spasme , elles s'étendent avec tant de violence , que si les assistans n'y prenoient garde , le malade se jetteroit hors du lit ; quelquefois il y remonte avec tant de force , que sa tête frappe contre tout ce qu'elle rencontre : il darde sa langue hors de la bouche ; ce qui l'expose à être cruellement déchirée par la contraction des mâchoires , qui se fait en même tems : on

est obligé, pour prévenir cet accident, de tenir la bouche ouverte, avec le manche d'une cuiller qu'on enveloppe avec un morceau de linge : les mouvemens du cœur sont si violens, qu'on les apperçoit à la vue ; pendant toute cette scène le malade est dans le délire, il ne résiste pas long-tems à tant de maux, & la tragédie finit le plus souvent par une convulsion générale ; cependant tout se relâche à l'instant de la mort.

Le tetanos est accompagné presque des mêmes symptomes que l'opistotonos, à cela près que les muscles antérieurs souffrent la même contraction que les postérieurs, & que les bras deviennent roides comme les jambes.

D'un grand nombre de remedes que M. Chalmers a essayés, il n'y a eu que l'opium à grandes doses & les bains qui aient paru avoir quelque effet ; les saignées & les évacuans n'ont rien produit, les anti-spasmodiques les plus vantés n'ont pas été plus efficaces ; il n'y a que le musc qu'il n'a pas tenté.

M. Samuel Pye rapporte dans l'article suivant, qui est le 13^e du Recueil, l'histoire d'un homme qui pendant deux mois perdoit la vue presque tous les soirs, & la recouvroit le lendemain matin au lever du soleil ; ce symptome n'étoit accompagné que d'une légère douleur dans les yeux, &

d'une espece de bourdonnement dans les oreilles, comme s'il y eût coulé de l'eau : il fut ensuite six mois sans rien éprouver de semblable ; les trois mois suivans, il perdit la vue à trois différentes reprises, mais pour une nuit seulement : il n'y eut que la dernière fois que sa cécité revint pendant près de huit jours consécutifs ; dans ce tems-là, M. Pye le mit à l'usage du quinquina, mais il survint une diarrhée & une fièvre qui l'emporterent le 14^e jour, sans cependant que sa vue se perdît pendant tout ce tems.

Nous ne nous arrêterons point aux recherches que le docteur Cléphane a faites sur l'origine de la poudre contre la goutte du fameux Pic de la Mirandole, connue en Angleterre sous le nom de *poudre du duc de Portland*, & qu'on trouve décrite dans le *Codex* de la faculté de Paris, sous celui de *Pulvis arthriticus amarus*. Il suffira que nous fassions remarquer qu'il l'a fait remonter jusqu'aux médecins Grecs, & qu'il prétend qu'elle est la même que le *Diacentaureon* de Cælius Aurelianus, & que l'*Antidotus ex duobus centaureæ generibus* d'Ætius.

M. Fordyec, chirurgien du troisième régiment des Gardes à pied de S. M. B. prouve par un grand nombre d'observations rapportées dans l'article (coté 17^e, quoique dans le fait ce ne soit que le 16^e :) 1^o Que la sarcepareille calme en très-peu de tems

les maux de tête véroliques & les douleurs nocturnes : il pense qu'elle pourroit les guérir radicalement, si on en continuoit l'usage.

2^o Que rien n'est plus propre à rétablir l'appétit, l'embonpoint, la force & la vigueur dans les consommptions qui proviennent de cause vénérienne.

3^o Que pourvu qu'on en continue l'usage, & que l'on ait fait précéder les frictions mercurielles, elle acheve d'emporter les ulceres & les caries qui surviennent à la gorge, au nez, au palais, & en général dans tous les os spongieux.

4^o Qu'elle accélère la cure des pustules & des ulceres vénériens, quoiqu'ils soient sujets à revenir, si on n'y joint pas le mercure.

5^o Que par elle seule elle ne produit pas un grand effet sur les chancres ni sur les bubons, mais qu'elle acheve de les guérir ; lorsqu'ils résistent à l'action du mercure.

6^o Qu'elle réussit souvent, lorsque le mercure & la décoction de gayac ont été sans effet.

7^o Qu'elle ne réussit jamais seule, à moins qu'on n'ait fait précéder l'usage du mercure.

8^o Enfin il résulte de tout cela, que le mercure & la farcepareille combinés ensemble, sont les plus puissans anti-vénériens qu'on puisse employer, & qu'il n'y a point de maladie vénérienne qui leur résiste. Après avoir fait des recherches sur l'espece de plante qui la produit, sur les pays dont elle nous vient, & sur l'idée que les premiers

auteurs qui ont traité des maladies vénériennes , en avoient eu , il donne la maniere de la préparer ; il veut qu'on en fasse bouillir trois onces dans trois pintes d'eau , & qu'on les réduise à une qu'il fait prendre dans les vingt-quatre heures au malade , recommandant d'en préparer de nouvelle tous les jours.

On a pu voir dans le Journal du mois de Septembre dernier l'usage que M. de Haen a fait du quinquina dans les fièvres malignes. Nous donnerons incessamment de nouvelles observations qu'il a faites sur l'efficacité de ce remede dans plusieurs maladies chroniques. Le même M. Fordyec , qui a donné l'article précédent , rapporte dans celui-ci plusieurs observations qui tendent à prouver qu'on peut l'employer avec succès dans les écrouelles , dans les dispositions scorbutiques invétérées , & dans plusieurs autres cas non moins difficiles à guérir. L'importance de la matiere nous oblige à parcourir chacune de ces observations , le plus succinctement qu'il nous sera possible.

I. OBSERV. Une fille de seize ans , grande , mince , qui n'étoit pas encore réglée , fut inoculée avec succès ; cependant au bout de quelques semaines , ses plaies s'ouvrirent , & il lui survint une tumeur à la parotide droite , accompagnée d'un gonflement de toutes les glandes jugulaires de l'un & de

l'autre côté : le quinquina qu'on lui donna à la dose de demi-gros , après l'avoir purgée deux fois avec le calomelas , non seulement emporta les ulcères , mais encore fit disparoître les tumeurs sans suppuration ; ses règles lui vinrent , elle prit de l'embonpoint & de la couleur.

II. OBSERV. Il survint à une femme de trente ans , qui relevoit de couches , précisément dans le tems qu'elle perdoit son lait , plusieurs tumeurs dures sur la mammelle gauche , & sous l'aisselle du même côté : ces tumeurs qui avoient paru précédemment à la suite d'une premiere couche , & qui s'étoient dissipées , s'ouvrirent & rendirent beaucoup de pus , conservant toujours une dureté presque cartilagineuse ; c'étoit évidemment une affection scrophuleuse , ses narines étant ulcérées , & sa lèvre supérieure étant gonflée : on tenta plusieurs fondans sans succès , mais enfin le quinquina la guérit parfaitement.

III. OBSERV. Ce remede produisit le même effet sur une petite fille de quatre ans , à qui il étoit survenu , au-dessous de l'oreille gauche , une tumeur très-dure qui s'étendoit tout le long de ce côté de la mâchoire.

IV. OBSERV. Une jeune femme , maigre , bien réglée , qui jouissoit d'une bonne santé , & qui ne vivoit presque que de végétaux , fut sujette pendant trois ans à des

boutons au visage , qui sortoient tout-à-coup , s'enflammoient & suppuoient en partie ; mais à peine étoient-ils disparus , qu'il en revenoit d'autres : elle essaya toute sorte de remèdes sans succès ; les mercurielles augmentoient le mal , bien loin de le diminuer ; enfin M. Fordyec lui conseilla de prendre deux fois le jour un demi-gros de quinquina ; à peine en eut-elle pris une demi-once , que l'inflammation diminua ; les boutons qui commençoient à paroître , se dissipèrent sans suppurer ; il n'en sortit plus de nouveaux ; elle n'en eut pas pris trois onces , qu'ils furent tous guéris , & que son visage parut absolument uni.

V. OBSERV. Un enfant de cinq ans , avoit les deux yeux attaqués d'une inflammation scrophuleuse , qui avoit produit deux ulcères sur la cornée de l'œil gauche ; on le saigna , le purgea , lui appliqua des vésicatoires , sans lui procurer de soulagement ; le mal céda cependant à un séton qu'on lui mit à la nuque ; mais il revint au bout de deux ans , malgré un cautere qu'on lui avoit fait au bras ; cette fois-ci il s'étoit formé un ulcère considérable sur la cornée transparente de l'œil gauche : le quinquina donné deux fois le jour , avec une cuillerée de bon vin rouge , & l'eau ophthalmique de la pharmacopée d'Edinbourg , le guérèrent parfaitement : en un mois de tems , l'ulcère fut

cicatrisé , & l'inflammation entièrement dissipée.

VI. OBSERV. Une femme de soixante-quatre ans , qui avoit joui jusqu'alors de la meilleure santé , ayant perdu un fils unique qu'elle aimoit beaucoup , tomba dans une espece de mélancolie ; il lui survint sur les jambes & sur les cuisses , des tumeurs d'abord indolentes , mais qui s'enflammerent peu-à-peu , & vinrent à suppuration : elle devint pâle , maigre , foible ; ses jambes devinrent œdémateuses , & se couvrirent presque entièrement d'ulceres d'un mauvais caractere : après avoir tenté plusieurs remèdes qui ne produisirent aucun effet , elle eut recours au quinquina combiné avec les antiscorbutiques ; il lui procura du soulagement ; plusieurs de ses ulceres guériront ; la matiere qui sortoit des autres , devint plus louable ; les froids qui survinrent , ayant fait suspendre l'usage du quinquina , on s'aperçut bientôt que c'étoit à lui qu'on devoit tous les bons effets qu'on observoit : elle le reprit donc ; la jambe droite guérit entièrement : il fut plus difficile de cicatriser les ulceres de la gauche ; on en vint cependant à bout ; & elle fut parfaitement guérie , après avoir fait usage du quinquina pendant neuf mois : ces ulceres revinrent au bout de deux ans ; le même remède les fit disparaître une seconde fois,

Si nous observons aujourd'hui des maladies qui étoient inconnues aux anciens , en récompense ils nous en ont décrit quelques-unes que nous ne voyons plus : de ce nombre , est la lèpre ; cependant cette maladie n'a pas tellement disparu , qu'on ne l'observe encore en quelques endroits. M. Joannis , célèbre médecin d'Aix , décrit ici celle qui regne aux Martigues, en Provence. Elle commence ordinairement par une enflure du gras des jambes , qui s'étend le long du tendon d'Achille ; peu de tems après , ses parties deviennent insensibles : l'enflure s'étend le long de toute la jambe ; les veines grossissent & deviennent variqueuses : la peau se couvre d'écailles ; il s'y forme des tubercules squirreuses , de la grosseur d'une noix , surtout au visage ; ce qui donne un aspect hideux aux malheureuses victimes de cette cruelle maladie : cet état dure quelquefois des années entières , sans que le malade souffre beaucoup ; après ce premier degré , la voix devient rauque : ce symptôme est toujours accompagné d'un ulcere dans le gosier , qui ronge le palais & tout l'intérieur du nez ; leur haleine est insoutenable : les tubercules s'ulcerent , & rendent un pus fétide & très-puant ; les os qui se trouvent au-dessous de ces ulcères , se carient : il s'en détache de grandes écailles ; quelquefois les doigts leur tombent , mais ce symptôme est très-rare :

à la fin, la fièvre se met de la partie, le malade tombe dans le marasme, & il finit une vie qu'il ne desireroit guères de voir prolongée : cette maladie est héréditaire, & les habitans du pays croient que la peur la donne ; mais M. Joannis est persuadé qu'elle ne fait qu'en accélérer l'apparition : tous les remedes qu'on a employés jusqu'ici, ont été sans effets, ils n'ont pas même pu en adoucir les symptomes.

M. Cadwallader Colden a envoyé à M. Fothergill, la description d'une espèce de mal de gorge, qui a régné pendant longtemps dans les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale. Cette maladie parut pour la première fois en 1735, à Kingstone, ville située dans l'intérieur des terres, & peu commerçante ; ce qui peut faire présumer qu'elle n'y fût pas apportée d'ailleurs : elle s'étendit peu-à-peu vers l'Ouest ; & deux ans se passerent, avant qu'elle ne fût parvenue jusqu'à la rivière d'Hudson : elle ne passa même qu'au bout de quelque tems, sur la rive occidentale de cette rivière ; mais ensuite elle s'étendit dans toutes les colonies Angloises. Cette maladie s'annonce souvent, avant d'être décidée : on voit les enfans languir ; & s'ils ont quelque cautere ou quelque autre ulcere, le pus qui en sort, devient rongeur : lorsqu'elle vient à se déclarer, elle a les mêmes symptomes que

les fièvres ordinaires , à cela près qu'elle est rarement accompagnée de vomissement ou de nausée ; la peau est humide , le pouls est très-bas , fréquent & irrégulier : le malade paroît accablé , ses esprits sont abbatus ; il n'a pas grande soif : sa langue est chargée , & la croûte qui l'enveloppe , s'étend jusques sur les amygdales ; quelquefois on ne remarque qu'un peu de gonflement , & quelques taches blanches sur ces glandes : ces especes d'escarres se détachent quelquefois , & alors les amygdales paroissent profondément ulcérées. Il y a des tems où cette maladie est accompagnée d'une éruption miliaire , pour lors elle est sans danger : on a vu des malades avoir derriere les oreilles , & quelquefois aux parties naturelles , des ulceres semblables à ceux des amygdales , & ces glandes dans leur état naturel. Les remedes qui ont le mieux réussi dans cette maladie , sont les légers diaphorétiques pris en infusion , sur-tout la sauge & la serpentinaire ; les gargarismes avec les bayes de sumac & la serpentinaire , on y ajoutoit même un peu d'alun. Dans la suite de sa Lettre , M. Colden assure avoir guéri ou prévenu la fièvre nerveuse , par l'usage seul du vin de Madere. Il prétend aussi qu'un de ses négres lui avoit assuré que l'usage de l'inoculation étoit établi de tems immémorial en Afrique où il avoit pris naissance.

Il n'y a point de maladie qui prenne tant de formes différentes que la passion hystérique ; c'est un vrai protée qui se présente toujours sous quelque nouvelle face. Une fille de treize ans, fort vive & d'une bonne complexion, quoique pâle, après avoir mangé à son dîner, du bœuf froid, un concombre, & bu un grand verre d'eau froide, fut attaquée tout-à-coup de vertiges & d'un mal d'estomac qu'elle garda toute la nuit ; le lendemain au matin, on la fit vomir avec de l'ipécacuanha, ce qui ne la soulagea point ; deux jours après sa main & son bras droit commencerent à se mouvoir involontairement, & son mal d'estomac cessa ; ce bras s'écartoit & se rapprochoit alternativement de son corps à six pouces de distance, ce qui s'exécutoit avec une rapidité étonnante pendant qu'elle dormoit, comme pendant qu'elle étoit éveillée. M. Macaulay, à qui on doit cette observation, étant parvenu à arrêter cette main, en la retenant avec force, l'autre commença à se mouvoir de la même manière ; les deux mains ayant été arrêtées, le mouvement passa dans les jambes, & enfin dans le corps, lorsqu'on voulût l'empêcher de mouvoir ses extrémités : on répéta l'expérience plusieurs fois, & toujours avec le même succès. Cet état dura quinze jours, pendant lesquels elle dormit & mangea bien ; il n'y eut que la

viande pour laquelle elle sentit une répugnance absolue ; tous les remèdes qu'on put lui faire , furent sans effet. Le quinzième jour la maladie changea de face , elle s'évanouit ; le feu ayant pris par malheur dans une maison voisine , elle fut effrayée des larmes d'une tante qu'elle aperçut , en reprenant ses sens ; elle tomba bientôt après dans les convulsions les plus violentes , qui augmentèrent même les jours suivans , au point que trois hommes ne pouvoient pas la tenir ; & quoiqu'elle fût naturellement douce , elle cherchoit à mordre , lorsqu'elle étoit dans ces accès : cet état dura quinze jours , pendant lesquels elle prit peu de nourriture , & elle ne dormit qu'avec le secours de l'opium : on lui rasa la tête , & on y appliqua un large vésicatoire ; on la mit à l'usage des anti-histériques ; la scène changea encore au bout de ces quinze jours ; ses jambes & ses pieds perdoient tout sentiment ; on avoit beau la piquer , la pincer , elle ne sentoit rien ; cependant son appétit revenoit , elle reprenoit ses forces ; on employa tout ce qu'on crut de plus propre à rappeler le sentiment dans ces parties ; on y réussit à la fin par le moyen des remèdes volatils & des synapismes , mais cela fut fort long ; il ne lui restoit qu'un foible mouvement dans son bras , qui se termina de la manière suivante. Ayant eu froid en voyant la revue du

Lord Major, elle sentit dans l'épaule du bras affecté une douleur qui dura tout le jour ; le soir, étant auprès du feu, son bras se leva tout-à-coup, & sa main s'appliqua sur son épaule où elle resta immobile ; à force de la frotter avec des remèdes spiritueux, on parvint à relâcher les muscles & à remettre le bras dans sa position : depuis ce tems-là, le mouvement involontaire a cessé ; il se réveille cependant encore quelquefois, mais faiblement, lorsque cette fille a fait beaucoup de mouvement, ou qu'elle éprouve quelque frayeur.

La nature semble souvent indiquer les vomitifs dans des circonstances où l'on peut craindre que le malade ne soit pas en état d'en soutenir l'action : quelque doux que soit l'ipécacuanha, ses effets sont quelquefois très-violens. Il seroit donc à souhaiter qu'on trouvât le moyen de le doser, de manière qu'il agît toujours doucement, & sans causer de grands efforts : c'est ce que M. Pye a entrepris avec succès. Il démontre par une table de plus de trois cens expériences, que l'ipécacuanha, à la dose de deux grains, produit aussi sûrement le vomissement, qu'à de plus fortes doses ; en effet sur ce nombre prodigieux de personnes auxquelles il l'a donné à cette dose, & tout au plus à celle de quatre, six ou huit grains, il n'a pas manqué plus de trente fois de produire quelque

effet , & il a toujours agi si doucement , qu'il l'a donné à des enfans de huit jours , & à des femmes enceintes , sans qu'il lui soit jamais arrivé aucun accident.

La suite au Journal prochain.

E X T R A I T.

TRAITÉ d'Ostéologie , traduit de l'anglois de M. MONRO , professeur d'anatomie à Edinbourg , où l'on a ajouté des Planches en taille-douce , qui représentent au naturel tous les os de l'adulte & du fœtus , avec leurs explications ; par M. SUE , de l'académie royale de Chirurgie , &c. A Paris , chez Cavelier , Libraire , rue S. Jacques. Prix relié 84 l.

L'anatomie est la base de la médecine , comme l'ostéologie est le fondement de l'anatomie ; & si on ne peut pas être anatomiste sans l'une ; sans l'autre , on ne peut faire aucun progrès dans la médecine & la chirurgie. L'ostéologie est donc la partie de l'anatomie qu'il importe le plus de sçavoir ; c'est , pour ainsi dire , la clef de toutes les autres , puisqu'elle en facilite l'intelligence. Plusieurs sçavans pénétrés de cette vérité importante , ont travaillé à la perfectionner ,

& ont donné d'excellens Traités sur cette matière. MM. Winflow & Bertin, médecins de la faculté de Paris, ont produit chacun un chef-d'œuvre en ce genre.

M. Sue cependant a cru devoir se décider en faveur de l'ostéologie de M. Monro, cet anatomiste si fameux par plusieurs autres ouvrages qui font honneur à sa nation & à ses talens. C'est en effet une des ostéologies les plus exactes, que les anatomistes connoissent; elle a eu le suffrage de toutes les nations sçavantes, & méritoit par conséquent d'être traduite en notre langue.

M. Sue a ajouté au Traité de M. Monro, plusieurs notes sur des singularités qu'il a observées lui-même, ou dont on lui a fait part. On sçait que l'éditeur a dans son cabinet une collection des plus belles pièces anatomiques curieuses & utiles, ce qui l'a mis à portée de rendre son travail encore plus intéressant.

MM. Albinus & Cheselden ont donné au public des planches concernant l'ostéologie; les sçavans & les connoisseurs en font beaucoup de cas. M. Sue s'est piqué d'émulation, & a voulu mieux faire: il y a réussi; car il a sçu réunir dans ses nouvelles planches, la correction & l'exactitude d'Albinus pour le dessin, & l'élégance & la beauté du burin de Cheselden; ce qui rend le nouvel ouvrage supérieur aux deux autres.

On ne sçauroit imaginer combien il en a coûté à M. Sue , de peines & de soins pour avoir produit un ouvrage dans un si grand point de perfection. Tous les dessins ont été faits sous ses yeux ; & quoiqu'ils fussent de la main des plus habiles artistes , il y en a quelques-uns qui ont été recommencés plusieurs fois , pour y corriger des défauts très-légers , qui eussent peut-être échappé aux yeux même des plus habiles. C'est une preuve complete de l'exactitude & du scrupule avec lesquels l'éditeur a conduit l'exécution de son ouvrage.

On s'est assujetti à faire graver chaque piece séparée dans sa grandeur naturelle ; & l'on ne s'est écarté de cette règle , que quand le volume des choses représentées auroit excédé l'étendue de la planche : il en est de même , quand il y a plusieurs objets renfermés dans la même planche.

Les figures sont plus ou moins inclinées , selon la situation & l'expression qu'il étoit à propos de leur donner. Il y a par conséquent certaines parties d'os qui sont très-bien développées , tandis que leurs correspondantes sont dans l'ombre : ce défaut naît de l'essence même de la chose , & non de la gravure ou du dessin.

Outre les planches qui se trouvent dans Albinus , que M. Sue a réunies ici , il en a ajouté deux qui sont neuves ; la XVI & la 1.^e

fig. de la XXXI. On y voit aussi les deux cornets sphénoïdaux dont M. Bertin communiqua la découverte à l'académie des sciences, en 1744.

On peut juger par ce détail très-court, que cet ouvrage devient une pièce unique en ce genre, qui convient à la plupart des médecins & des chirurgiens, & à tous les anatomistes de profession. Les amateurs, les personnes curieuses de se connoître elles-mêmes, ne peuvent pas faire une acquisition plus belle & plus utile.

M. Sue s'étoit proposé de donner immédiatement après l'ostéologie fraîche, & toutes les autres parties de l'anatomie; mais les frais de cette entreprise ont été si considérables, que l'éditeur y trouve un obstacle invincible pour l'exécution de son projet, à moins que le public ne consente à faire par souscription une partie des avances. Nous publierons incessamment la forme & les conditions de cette souscription.



OBSERVATIONS

Sur quelques Maladies incurables.

S'il y a des maladies qui soient soumises à la médecine, & que l'on puisse combattre avec avantage, il y en a d'autres aussi qui semblent éluder tous les remèdes, & être

décidément incurables. Ce Journal n'est pas seulement consacré à publier toutes les maladies que l'art a pu surmonter ; il doit aussi faire mention de celles où l'administration méthodique des remèdes les mieux appropriés , a échoué ; si les observations qu'on fait sur cette partie , ne servent pas à jeter un jour sur le traitement , elles éclaircissent du moins le pronostic , & par-là font un bien réel à la médecine pratique.

On peut ranger parmi les maladies incurables , l'obstruction du pylore , qui , en interceptant le passage des alimens , prive notre corps de nourriture , & détruit physiquement notre existence. Nous avons eu occasion de faire trois observations de cette nature , dans le cours de notre pratique ; la mort a toujours été le terme de la maladie , & l'ouverture des cadavres ne nous a fait voir qu'un desséchement , une espèce de consolidation des membranes du pylore , qui étoient si étroitement unies , qu'à peine donnoient-elles la liberté du passage à un fil de laiton que l'on y introduisoit. Les remèdes qui nous ont paru donner quelque soulagement , & éloigner les accès du vomissement , sont les stomachiques , les absorbans , les mucilagineux combinés ensemble , & suivis des délayans unis avec les incisifs. Au reste tous ces remèdes ne font que prolonger la vie ; & ce mal tôt

OBS. SUR UN VOMISSEMENT , &c. 409
ou tard enleve les malades , comme on peut
en juger par les observations suivantes.

OBSERVATION *sur un vomissement
qui a duré par intervalles pendant plu-
sieurs années , produit par l'ossifica-
tion & l'exulcération du pylore , par
M. ODOTANT DESNOZ , docteur en
médecine , à Alençon.*

Je fus appelé en 1754 , pour donner mes
soins à la dame Lemaire affligée d'un vo-
missement habituel depuis plus de deux
mois. Je trouvai une femme , âgée d'envi-
ron quarante-cinq ans , maigre & exténuée ,
qui se plaignoit d'une légère douleur d'esto-
mac : elle ne pouvoit prendre aucune nour-
riture , qu'elle ne fit des efforts pour vomir ,
& qu'elle ne vomît en effet des eaux le plus
souvent pures , quelquefois verdâtres , qui
lui laissoient la bouche fort amere , & dans
lesquelles on distinguoit quelques matieres
glaiseuses : je ne découvris cependant ni
par le tact , ni par aucun autre signe , ni
inflammation , ni obstruction : elle avoit
naturellement le ventre paresseux , & de-
puis long-tems elle étoit assez mal réglée ;
son pouls étoit petit & foible : on me dit
que le régime qu'elle avoit observé jusqu'a-
lors , avoit été assez mauvais.

Je commençai par lui faire faire deux fai-
gnées ; je la mis à l'eau de poulet pour toute

nourriture : je lui fis prendre chaque jour deux lavemens, & afin d'arrêter, s'il étoit possible, le vomissement, je la mis à l'usage d'une potion, dans laquelle j'avois uni les calmans aux stomachiques : en effet elle cessa de vomir au bout de huit jours ; mais la douleur persistoit encore ; & les digestions se faisoient lentement : je soupçonnai des obstructions, ce qui me détermina à lui faire faire usage d'un opiat apéritif & stomachique, dont les martiaux faisoient la base : je lui prescrivis en même tems de l'eau ferrée pour sa boisson ordinaire ; les maux d'estomac diminuèrent, & la malade se porta bien pendant sept à huit mois ; mais elle retomba dans ses premiers accidens, qui cédèrent aux mêmes remèdes.

Ces accidens se renouvelèrent trois ou quatre fois dans l'espace de deux ou trois ans : enfin elle m'envoya chercher le premier du mois de Juillet 1758 ; je la trouvai qui vomissoit depuis deux ou trois jours : outre les accidens ordinaires, elle se plaignoit d'une douleur très-vive auprès du nombril ; je tâchai de ramener le calme par des lavemens & des potions appropriés ; & comme le vomissement avoit continué toute la nuit, je fis passer le matin deux verres d'eau de casse, avec un grain & demi de tartre stibié ; le premier verre fit évacuer la malade par haut & par bas : les envies de

vomir devinrent moins fréquentes, & elle alla de mieux en mieux, jusqu'au 8, qu'on vint me chercher précipitamment à neuf heures du soir : je la trouvai couverte d'une sueur froide ; elle avoit le visage pâle & retiré ; le pouls extrêmement petit, fréquent, mais régulier : sa voix étoit si foible, qu'on avoit peine à l'entendre ; elle revint un peu de cet état de foiblesse, mais elle fit des efforts horribles pour vomir : cela dura jusqu'à cinq heures du matin, malgré tous les secours que je pus employer ; elle dormit alors une heure ; à son réveil, elle se plaignit de douleurs dans le nombril : je lui fis donner un lavement, mais tout fut inutile : elle expira à six heures du soir. J'avois d'abord soupçonné que ce nouvel accident, & par conséquent sa mort, avoit été occasionnée par quelque faute dans le régime : on m'assura qu'elle ne s'étoit écartée en rien de celui que je lui avois prescrit.

Ayant obtenu, quoiqu'avec peine, la permission de faire ouvrir son cadavre, nous trouvâmes dans la capacité du bas-ventre, environ trois chopines d'une liqueur épanchée, qui ressembloit assez à l'eau de poulet, dont la malade faisoit sa nourriture : la capacité de l'estomac étoit beaucoup plus petite qu'elle ne l'est naturellement dans un adulte : nous trouvâmes à la partie anté-

rière supérieure du pylore, du côté de l'estomac, un petit trou en demi-cercle, qui avoit environ trois lignes de diametre; les tuniques de l'estomac avoient en cet endroit, environ deux lignes & demie d'épaisseur; on appercevoit autour de ce trou un repli de la tunique veloutée, qui formoit comme une espece de cicatrice: le pylore étoit dur, & représentoit un véritable cercle cartilagineux, dont la partie inférieure étoit entièrement osseuse: c'est dans ce cartilage qu'étoit placé le trou dont nous venons de parler: le passage de l'estomac au duodenum, étoit extrêmement retréci; il avoit à peine trois lignes de diametre; le duodenum lui-même avoit perdu la plus grande partie de sa capacité; le reste des viscères du bas-ventre & de la poitrine étoit en bon état, à l'exception des poumons, dont les deux lobes étoient un peu flétris.

Ne pourroit-on pas soupçonner que tout ce désordre avoit été produit originairement par une inflammation du pylore, qui aura suppuré; & se fera ulcéré; cela aura suffi pour faire perdre peu-à-peu à cette partie sa flexibilité, elle sera devenue cartilagineuse, & enfin osseuse. On peut supposer encore que l'ouverture du petit ulcere aura été fermée par quelque matiere glaireuse, qui aura fait une espece de tampon, qui vraisemblable-

ment se fera détaché dans les derniers efforts qu'elle fit, ce qui aura produit l'épanchement ; en effet l'estomac étoit entièrement vuide.

Nota. M. Thienot, médecin de l'Hôtel-Dieu d'Auxerre, nous a communiqué une observation de la même espèce, qu'il a faite sur un homme de soixante-huit ans. Cet homme qui jusques-là avoit joui de la meilleure santé, fut attaqué à la suite d'un souper, où il avoit surchargé son estomac, d'un vomissement qui devint habituel ; de sorte que sur la fin de sa vie, il rendoit quelquefois tous les jours, quelquefois de deux ou de trois jours l'un, tous les alimens qu'il avoit pris depuis le dernier vomissement, sans en excepter même l'eau ; aussi mourut-il dans un état de marasme parfait : son cadavre ayant été ouvert par M. Lefféré, chirurgien très-habile, on trouva que le pylore étoit entièrement obstrué.

OBSERVATION sur une espèce d'obstruction de l'œsophage, par M. BRIEU le fils, médecin à Draguignan.

Un homme de quarante-cinq ans, d'une constitution robuste, & d'un tempérament mélancolique, m'envoya chercher vers la mi-Février de l'année 1757. Il y avoit six mois qu'il éprouvoit dans l'hypocondre droit des douleurs violentes de colique, qui s'étendoient jusqu'aux épaules : elles

étoient produites par des acides qui séjournoient sans doute dans le duodenum : il avoit très-souvent des rapports aigres, après avoir mangé. A cette maladie en succéda peu-à-peu une autre ; il ne pouvoit plus faire descendre les alimens solides jusques dans son estomac, sans le secours de quelque boisson ; il avaloit facilement tout ce qui étoit liquide ou extrêmement mou, comme les bouillons, les œufs frais, les crèmes de toute espece, &c. mais dès qu'il vouloit manger du pain ou de la viande, quelque soin qu'il eût de les mâcher, ils s'arrêtoient à l'entrée de l'estomac, où il les sentoit ; & il ne pouvoit les faire descendre plus bas, qu'à force de boissons, qui sans doute les délayoient, ou du moins leur frayoient le passage.

Je soupçonnai, d'abord qu'il y avoit quelque tumeur qui comprimoit l'œsophage ; en effet tout sembloit indiquer, chez cet homme un épaisfissement de la lymphe : il avoit un squirrhe gros comme la moitié d'un œuf, à chaque mammelle ; son poulx étoit petit, & un peu intermittent, ce qui dénotoit une grande viscosité dans le sang. D'ailleurs cet homme qui étoit bâtier de son métier, étoit exposé à avaler une grande quantité de poussiere & de bourre : il avoit même un peu bu ; mais ces causes étoient insuffisantes

pour produire tout le désordre que je voyois : je soupçonnai donc quelque vice vénérien , qu'il avoit peut-être sucé avec le lait de sa nourrice , ou dont il avoit pu être infecté par la laine de quelque matelas qu'il avoit employée ; car quelques questions que je lui fisse , je ne pus jamais le faire convenir qu'il se fût exposé à prendre ce mal par quelque autre voie ; je fus confirmé dans cette idée par des douleurs nocturnes , qu'il éprouva les deux derniers mois de sa vie.

Quoi qu'il en soit , il lui survint une petite toux & une difficulté de respirer , qui augmentèrent insensiblement , sans fièvre cependant ; ses crachats furent cruds jusqu'au mois d'Avril , qu'il rendit , après une toux violente , un petit corps de la grosseur d'un pois , jaune , glanduleux , demi-pourri & très-puant , qui faisoit sans doute partie de la tumeur qui obstruoit l'œsophage ; car aussi-tôt après il commença à pouvoir avaler des alimens solides ; mais peu de tems après il fut attaqué d'une fièvre lente , de sueurs nocturnes ; la difficulté de respirer , augmenta , il perdit l'appétit ; en un mot , il eut tous les symptomes d'une phthisie aigue : enfin il mourut suffoqué & presque subitement le 20 du mois de Mai.

Son cadavre ayant été ouvert par M. Anglade , chirurgien & excellent anatomiste ,

il sortit de sa poitrine , environ une pinte d'une sérosité limpide & jaunâtre : les glandes de la trachée-artère étoient d'un volume extraordinaire : le lobe droit du poulmon étoit couvert , à sa partie convexe , de tubercules , dont les uns étoient de la grosseur d'une noix , les autres de celle d'une aveline ; il y en avoit qui avoient suppuré , d'autres qui étoient encore dans un état de crudité. Ayant enlevé les poulmons , nous nous hâtâmes de chercher la cause qui avoit paru s'opposer au passage des alimens solides : nous trouvâmes en effet dans l'œsophage , auprès de l'orifice supérieur de l'estomac , quelques tubercules liés ensemble & suppurés. C'est cette sup-puration , qui ayant diminué leur volume , avoit sans doute permis dans le dernier tems de la vie de cet homme , que les alimens solides passassent librement jusques dans l'estomac ; mais le pus qui sortoit de ces tubercules , ainsi que de ceux des poulmons , ayant passé dans le sang , produisit la fièvre lente & tous les autres symptomes de la phthisie qui le mit au tombeau.



O B S E R V A T I O N

Sur une Fille couverte de pustules de petite vérole , quoiqu'elle eût eu cette maladie depuis long-tems , par M. OLIVIER , médecin à Saint-Tropez.

Le retour de la petite vérole qui trouble la tranquillité des inoculés , peut être quelquefois occasionné par imprudence. La nommée Lucie Porre , âgée de vingt ans , portant sur le visage des cicatrices bien marquées de la petite vérole , & se rappelant fort bien l'avoir eue , fut attaquée de la fièvre : elle se coucha dans les draps qui avoient servi à un enfant de la maison où elle est domestique : dans les divers états de sa petite vérole , elle fut saignée , la fièvre disparut ; mais elle fut couverte dans le jour de boutons , qui dégénérèrent en pustules vraiment varioliques , suivant le même progrès & le même ordre , que ceux des petites véroles discrètes , toutefois sans fièvre.

Nous n'observons point en Provence, qu'on ait deux fois la petite vérole ; celle que nous appellons petite vérole volante , attaque quelquefois ceux qui ont eu la véritable ; & s'il arrive que quelques personnes soient

atteintes des boutons qui la caractérisent, ils sont ordinairement exempts de fièvre.

Cette fille sortoit, faisoit les affaires de la maison, quoique couverte de boutons, & vivoit à sa fantaisie, en s'exposant à toutes les variations de l'air, sans avoir souffert le moindre inconvénient.

La fièvre qui précéda les boutons, étoit une fièvre éphémère, & a fini dans les vingt-quatre heures, & n'auroit eu aucune suite, si elle n'avoit pas absorbé par sa peau l'infection des draps.

M. Huxam dans son Essai sur les fièvres, dit que le pus vérolique affecte souvent la peau des personnes qui ont eu la petite vérole, & produit un grand nombre de boutons entièrement semblables à ceux de la petite vérole, tant par rapport à la durée, que par rapport à la manière dont ils viennent à maturité, sans cependant leur causer la moindre fièvre; c'est ce qui arrive fort souvent à ceux qui soignent ces sortes de malades, sur-tout lorsqu'ils ont la peau tendre & délicate. La contagion n'affecte ici que les glandes cutanées; le sang ne s'en ressent point, & l'altération qu'il a souffert la première fois qu'on a eu la petite vérole, fait qu'il n'en est plus susceptible.

Je me rappelle avoir lu, je ne sçais plus où, qu'un malade qui avoit la petite vérole,

étant en phrénésie, & faisant des efforts pour sortir de son lit, fut serré entre les bras de sa garde, qui se trouva le sein couvert de pustules varioliques, par l'application du visage du varioleux.

Si les marques du visage de la fille qui fait le sujet de l'observation, n'eussent pas été des preuves de la petite vérole qu'elle avoit essuyée, j'aurois pris ces pustules pour une petite vérole véritable; & je ne sçavois à quoi attribuer cette éruption, lorsque la fille me tira de perplexité, en me faisant l'aveu de l'usage qu'elle avoit fait des draps du lit de l'enfant.

Il peut survenir une fièvre putride ou une inflammation lors de l'apparition de ces boutons, totalement indépendante de leur présence, & qui peut faire prendre le change. On sentira donc combien il importe, quand on ne peut douter qu'on a eu une fois la petite vérole, de ne point suivre le traitement attaché à cette maladie, quand on en a gagné les apparences par l'usage des linges des varioleux.

Comme la fièvre n'est point survenue, les marques des boutons ne sont pas beaucoup sensibles, & ne laisseront dans la suite aucune trace de leur séjour sur le corps de la malade; mais il en auroit été autrement, si une fièvre accessoire avoit alkalisé les

humeurs , le pus altéré auroit fait impression sur la peau.

Je ne publie pas cette observation pour éloigner les gens qui entreprennent de secourir ces sortes de malades , mais pour leur faire sentir qu'ils doivent le faire avec précaution , se laver souvent , & principalement avec une eau acidule , c'est-à-dire , à laquelle on ajoutera du vinaigre ou quelque esprit acide , qui s'opposera à l'acrimonie du pus variolique.

Nota. Cette observation paroît prouver que l'on a rarement , pour ne pas dire presque jamais , deux fois la petite vérole bien caractérisée. On ne sauroit cependant contester qu'il n'y en ait des exemples. Celui qui est rapporté par M. Macquart , dans le Journal de Médecine , volume VIII , page 49 , en est une preuve. Nous savons qu'un fameux praticien de cette ville a eu occasion de faire une observation de la même espèce ; mais ces faits sont si rares , que la cause de l'inoculation n'en est pas moins bonne. Nous profitons de cette occasion pour prévenir le public que c'est à tort que l'on déclare que nous sommes contraires à l'inoculation. Comme Journaliste , nous avons cru jusqu'à présent ne devoir prendre aucun parti , afin de laisser la liberté à tout le monde d'éclaircir la matière : comme Médecin , nous croyons cette opération utile au genre humain : comme citoyen , nous désirons sincèrement qu'elle puisse s'accréditer en France. Si quelqu'un doit être l'apologiste de l'inoculation , c'est assurément celui qui lui doit la vie : c'est le cas précisément dans lequel nous sommes.

OBSERVATION

Sur une Hydropisie de poitrine & du péricarde, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, médecin, à Aumale.

Il est désagréable de ne marcher qu'à tâton dans la pratique ; cependant il est des circonstances où le praticien ne peut éviter l'incertitude , dans laquelle le jettent des symptômes équivoques. Quel doit être son embarras, quand une maladie ne présente pas même ces signes qui pourroient faire naître des doutes ; l'hydropisie de poitrine est souvent de cette espèce : on la méconnoît presque toujours , parce que rien n'est si incertain que son diagnostic. Schenchiuss a rassemblé plusieurs observations. Il paroît que ce n'est que par l'ouverture des cadavres, qu'il a reconnu le vrai caractère de cette maladie. Il seroit à souhaiter qu'on pût découvrir quelque signe pathognomonique qui rendît la méprise impossible ou moins rare. Pour moi j'ai eu le sort de Schenchiuss, dans l'observation dont je vais rendre compte. Comment n'aurois-je pas été trompé par l'absence des signes sur lesquels Hip-

pocrate établit le diagnostic de cette maladie ? *

Une pauvre femme , âgée de quarante-huit ans , maigre & délicate , fut environ deux mois avant sa mort , attaquée d'une oppression très-forte à l'estomac ; elle étoit sans fièvre , mais travaillée de maux de cœur : elle craignoit une indigestion ; j'adoptai ses idées , n'appervant rien de plus vraisemblable : le thé & quelques lavemens la rétablirent ; elle fut guérie d'une nouvelle attaque par les mêmes secours.

Le 22 Mars elle fut saisie d'un frisson avec la même oppression , fièvre , nausées ; elle rendit par les selles quelques portions indigestes des nourritures qu'elle avoit prises deux jours auparavant : je la vis le second jour ; l'oppression subsistoit malgré la mollesse de l'épigastre , & la fièvre se foutenoit : je lui fis tirer deux poëlettes de sang ; la nuit suivante elle tomba en paralysie du côté droit : elle fut toute la nuit sans connoissance , avec une respiration égale , mais

* *Febris & tussis tenet , & acervatim respirat , & pedes tument , & ungues contrahuntur.... & si multo tempore , aure ad latera adhibitâ , audire tentaveris , ebullit intus velut acetum..... progressu temporis alvus intenditur.... aliqui etiam intumescunt ventre , scroto & facie. Hipp. lib. 2 de morbis.*

très-foible ; la fièvre baissa : je la revis le lendemain rendue à elle-même , mais avec un pouls débile , ne répondant que par signes , & articulant à peine un monosyllabe d'une voix éteinte ; la langue déclinait fortement du côté droit ; * l'œil étoit morne & languissant : l'oppression étoit transportée à la poitrine ; cependant la respiration étoit libre , & je ne remarquois qu'un peu de sifflement dans la trachée-artère ; elle touffoit peu , & d'ailleurs elle n'en avoit pas la force : je la fis transporter le 26 à l'hôpital ; le sifflement se convertit en sterteur ; elle tomba ensuite dans un assoupissement léthargique : je la fis vomir , & j'appliquai un vésicatoire à la nuque ; le râle diminua pour reparoître les jours suivans : le vésicatoire procura pendant quatre à cinq jours une suppuration louable ; une fébricule ne reparut que par intervalles ; la malade expectora quelques crachats verts & puriformes , qui me donnerent lieu de craindre une effusion de mauvais pus sur le diaphragme : la misère de cette femme , & ses assoupissemens me firent aussi soupçonner la présence des matières vermineuses : je la purgeai avec un cathartique vermifuge , dont elle ne tira aucun

* Ce phénomène m'a paru étrange , quoique ce ne soit pas la seule fois que je l'aie remarqué : les muscles paralysés doivent céder à leurs antagonistes.

soulagement : le 31 Mars elle rendit plusieurs crachats sanguinolens ; le râle augmenta, mais le pouls étoit si foible, que je m'abstins de la saignée : elle prit des infusions de vulnéraires & de balauftes ; la ster-
 teur se dissipa, mais la respiration com-
 mença à devenir plus laborieuse par inter-
 valles : le crachement de sang continua jus-
 qu'au 3 Avril, qu'elle mourut tranquille-
 ment & presque sans embarras de la poi-
 trine ; elle avoit seulement, dix à douze heu-
 res avant sa mort, essuyé des vomissemens
 bruns, & de très-mauvaise odeur, qui se
 répétoient chaque fois qu'elle prenoit des
 boissons.

Je fis l'ouverture de ce cadavre : les pou-
 mons étoient desséchés au point de ne pas
 rendre une goutte de sang ; à peine en trou-
 vai-je quelques caillots dans les plus gros
 troncs : le lobe droit, étoit taché de plusieurs
 tubercules noirs, très-durs, très-semblables
 à la substance d'une rate squirrheuse ; deux
 étoient gros comme des œufs : la cavité droite
 de la poitrine contenoit environ une pinte
 de sérosité ; le cœur nageoit dans un bon
 verre de sérosité épanchée dans le péri-
 carde ; elle étoit surmontée de bulles d'air,
 dont l'ensemble occupoit l'espace d'une
 grosse aveline : le cœur étoit de la tiffure la
 plus molle, & plus que double de l'état natu-
 rel ; l'oreillette droite, capable de contenir

un gros œuf d'oie, étoit remplie par une concrétion jaune adhérente à la cloison & à une partie des parois de ce sac ; * ce n'étoit autre chose qu'une lymphe coagulée, qui ressembloit assez à une graisse molle : le ventricule droit étoit vuide ; l'oreillette gauche étoit dans l'état naturel, capable de recevoir une noix : le ventricule postérieur étoit rempli de grumeaux de sang noir, sans une goutte de fluide : le lobe gauche des poumons étoit sain, mais adhérent par la moitié de sa surface à la plèvre ; il n'y avoit pas une goutte d'eau dans cette cavité : le foie n'avoit rien contre nature ; la vésicule contenoit peu de fiel, d'un vilain brun tirant sur le noir, & très-épais : il y avoit à environ huit lignes de son fond, un étranglement circulaire, au moyen duquel le fond formoit un cul de sac, du double plus large que le canal formé par cet étranglement : le col de la vésicule, à l'endroit de sa courbure, pour s'aboucher avec le canal cystique, étoit rempli par un corps noir, demi-pierreux, de la grosseur & de la figure d'une framboise ; le canal cystique me parut dilaté : la membrane externe de la vésicule, & le tissu cellulaire qu'elle recouvre, étoient

* Quoique l'oreillette droite soit toujours plus grande que la gauche, je n'ai jamais observé de disproportion si monstrueuse.

épaissis d'une ligne au moins , & d'une texture mollasse ; la rate , de grosseur naturelle , étoit squirrheuse , & aussi ferme que la substance du foie : il y avoit quelques verres de sérosités épanchées dans le bas-ventre : je n'en avois jamais eu le moindre soupçon , tant le ventre étoit plat ; les pieds & les jambes n'étoient rien moins qu'œdémateux.

E X T R A I T

Des Theses chymiques , soutenues à Montpellier , pour le concours de la chaire vacante de médecine.

Indépendamment des examens particuliers , auxquels sont soumis tous les docteurs qui veulent obtenir une chaire dans l'université de Montpellier , ils sont encore tenus de répondre chacun à un certain nombre de questions , ou de résoudre un nombre de problèmes , sur l'objet qu'ils aspirent d'enseigner. Ce sont les questions proposées à quatre docteurs concurrens pour remplir la chaire de professeur en chymie , vacante depuis un an environ , que nous communiquons au public , avec le précis des moyens que chacun d'eux a employé pour les résoudre.

MM. Venel, Le roy, Esteve & Broussouet

ont eu chacun douze points chymiques à discuter, dans le choix desquels nous admirons le discernement des sçavans préposés à assigner ces divers points, & à apprécier le mérite des disputans : le plus grand nombre roule sur l'examen de plusieurs produits animaux, de leurs humeurs, ou des moyens chymiques, de connoître, guérir, ou prévenir leurs altérations, leurs maladies. Dans l'idée de ces sçavans, la chymie n'est donc digne de l'attention du médecin, qu'autant qu'elle lui fournit plus de moyens d'être utile au genre humain; & nous serions bien fâchés de nous écarter d'une idée aussi sage & aussi vraie.

Les animaux contiennent naturellement diverses humeurs; entr'autres, l'urine & la bile ont été donnés à examiner à M. Vernel. Il observe donc d'abord que l'urine fraîche épaisit jusqu'à diminution de trente-neuf quarantiemes, puis redissoute ou délayée dans trente-neuf parties d'eau, est vraiment remise dans son premier état, & ressemble en tout point à l'urine fraîche; ensuite il fait l'analyse de ce magma, qui ne fait que le quarantieme du poids de l'urine, & il y trouve les mêmes produits que ceux des autres animaux, qui tous, comme l'urine, donnent du flegme, un esprit volatil, de l'huile fœtide, du sel volatil & même du phosphoré. Il entre ensuite dans le détail

des moyens proposés pour obtenir le fameux sel d'urine, ce sel dont la nature paroît à M. Brouffounet, amoniacal, & dont l'acide combiné avec le phlogistique, donne le phosphore, matiere qui, s'il en faut croire M. Brouffounet, n'y pouvoit bien regner qu'en forme d'atmosphère autour des animaux. M. Venel termine par une remarque essentielle sur la nature du dépôt que font les urines en vieillissant; c'est, dit-il, une terre subtile, calcaire, animale, enduite d'un peu de gluten lymphatique, & qui est la matiere des concrétions pierreuses, que l'on ne peut sans risque dissoudre dans la vessie, par des menstrues chymiques.

Quant à la bile, M. Venel s'en tient à l'analyse de Verrheyen; & se livrant ensuite à la pathologie & à la physiologie, il avance quatre opinions qu'il doit appuyer lors de la dispute. Les théories sur l'origine, & la sécrétion de la bile, sont toutes incertaines, s'il faut l'en croire; la même incertitude regne sur les théories qui expliquent ici comment se fait l'épanchement de la bile dans les hystériques; la bile est encore l'origine, la cause qui produit & entretient certaines maladies de la peau, des érysipeles & des ophthalmies chroniques; qu'on ne peut guérir que par les fondans, l'aloès, le mercure, &c. Enfin il est possible de voir des toux hépatiques qui n'alterent en rien

le poumon , & que les fondans seuls peuvent faire évanouir ; & M. Le roy ajoute que dans les concrétions bilieuses , les savons & les saponacées ne sont pas des remèdes suffisans pour les résoudre.

Nous ne sommes ici , ni pour disputer avec M. Venel , ni pour apprécier ses sentimens ; on nous dispensera donc à son sujet , comme vis-à-vis de ses autres concurrens , d'aucune discussion. Nous nous bornons à exposer leurs opinions.

Les humeurs des animaux en pourrissant , exhalent des vapeurs qui concourent à la production du nître. Existeroit-il donc dans ces mêmes humeurs du nître ? La question est délicate. Il paroît bien douteux à M. Venel , que cela puisse être. On trouve du nître pur dans les végétaux ; on n'en trouve pas dans les animaux ; si les végétaux pris comme aliment , portent ce sel dans l'estomac , il paroît vraisemblable qu'il s'échappe par la voie de l'excrétion , ou qu'il est altéré pendant la circulation.

Les animaux se nourrissent ; mais quelle que soit la nature de leurs alimens , la plus grande partie s'en sépare , & ne concourt pour rien à la nutrition ; mais il est dans ces divers alimens , une gelée plus ou moins abondante , analogue au suc des animaux , & cette gelée est leur partie nutritive , puisque les corps se trouvent être alimenteux ,

en proportion de la quantité qu'ils contiennent de cette gelée : tel est le système de M. Venel, qu'il a développé antérieurement dans un Mémoire présenté à l'académie des sciences, où il examine la partie des végétaux, qui ressemble à la gelée des animaux.

Puisque cette partie alimenteuse n'est pas la portion la plus abondante dans les corps, dont les animaux se nourrissent, il est possible qu'un corps soit en même tems alimenteux par sa gelée, & médicamenteux par ses sels & autres parties; aussi M. Broussounet ne soutient-il cette opinion, qu'en mettant dans la question suivante, une restriction très-grande : il regarde les vertus attribuées à la chair de vipere & à la corne de cerf comme des préjugés absurdes, puisque la plus grande partie de ces substances n'est qu'une gelée & de la terre, & que les sels volatils qui pourroient bien avoir ces vertus, ne sont que les produits de leurs distillations, & n'y préexistent pas sous la forme de sels.

Quelle que soit la nature actuelle des humeurs des animaux, leur production, leur altération naturelle, leur atténuation accidentelle, sont-elles des effets ou chimiques, ou analogues à quelque opération chimique? M. Le roy qui examine plusieurs de ces altérations, y voit un si grand rap-

port avec les opérations chymiques, qu'il n'hésite pas à décider que pour la plupart, ces opérations naturelles ont des altérations chymiques. Peut-être soupçonneroit-on, qu'à l'aide de la fermentation, toute l'économie animale dans laquelle entre pour beaucoup la production des humeurs, est facile à découvrir, & qu'on tient le secret de la nature; mais M. Esteve assure précisément le contraire, & fait voir à quelles absurdités entraîne l'existence de la fermentation appliquée à l'économie animale. Néanmoins il est certain par le détail qu'en donne M. Broussouet, que la chymie aide de beaucoup au médecin dans la connoissance des maladies, sur-tout lorsqu'il doit tirer son indication des altérations sensibles, ou de leurs phénomènes survenus dans les liquides.

Des produits chymiques que les animaux ou leurs parties fournissent, les sels volatils & leurs huiles ont & pour les effets, & pour les propriétés physiques, la préférence sur le flegme & la terre. Aussi MM. les docteurs concurrens à la chaire de chymie, ont-ils eu de quoi s'exercer à leur égard? Les sels des animaux sont concrets; cette qualité suppose un acide qui les neutralise, & cet acide peut être de diverse nature. M. Broussouet répond que si quelques insectes donnent d'abord un acide; si M. Pott a trouvé

de l'acide dans la plûpart des produits animaux, il n'en est pas moins vrai que cet acide ne constitue pas un sel neutre dans les sels volatils ; mais ces sels sont concrets par leur propre nature, & doivent d'autant moins leur concrétion à un acide, qu'il est très-possible de les rendre fluans, sans altérer leur nature.

Les sels volatils peuvent se retirer de différens corps. Les différentes parties des animaux en fournissent toutes : certains alcalis fixes sont convertis par l'art ; mais chacun des corps qui fournit un sel volatil, doit influencer sur sa nature, & faire par conséquent autant d'especes de sels volatils, qu'il y a de corps capables d'en donner par l'analyse. Ce préjugé tombe sous les raisons de M. Esteve, qui démontre que chaque corps ne devient propre à donner du sel volatil, que par quelqu'une de ses parties qui se combine avec une autre, & que la nature de ces parties des corps, est précisément la même dans tous, sur-tout dans l'état d'atténuation nécessaire pour la production d'un alcali volatil ; ce sel est donc le même en soi, quelle que soit son origine.

Suivant le même M. Esteve, & suivant la raison, il n'est pas conséquent de cet axiome, que les différentes parties des animaux qui fournissent toutes du sel volatil, en donnent aussi toutes une égale quantité.

La quantité de fel volatil produite par une substance animale quelconque , est proportionnelle à la quantité de terre calcaire , assez atténuée pour se combiner avec un peu de phlogistique : or cette quantité est bien moindre dans le sang , que dans les os.

Quant à la conversion des alcalis fixes en volatils , M. Brouffounet n'hésite pas à la reconnoître possible , soit par l'art chymique , soit par les voies de la digestion , & cette conversion consiste singulièrement dans l'atténuation ultérieure de la base terrestre du fel fixe ; atténuation qui la rend plus facile à se combiner avec une surabondance de phlogistique , d'où naît le volatil.

Ces mêmes sels volatils qui sont le produit de la putréfaction , jouissent d'une propriété singulière , que le docteur Pringle a observée le premier , & que M. Esteve met dans un beau jour : ils s'opposent à la putréfaction des corps , quand on les y plonge ; & cette propriété est telle , qu'elle est d'un secours merveilleux dans la guérison des gangrenes internes. On peut consulter à ce sujet l'observation de M. Majault , insérée dans notre Journal de année , page.

Dippel , chymiste célèbre , & persécuté , a beaucoup vanté les vertus de l'huile animale , préparée comme il l'indique , & rendue

limpide , suave & légère : après lui , on a beaucoup cherché les moyens d'abréger son procédé. M. Venel qui en passe beaucoup sous silence , adopte le procédé de M. Modell , apothicaire de Petersbourg , qui , dans le *Commercium Norimbergenſe* , indique de ſéparer la premiere huile qui diſtille , juſqu'à ce qu'il paroiffe des gouttes blanchâtres & troubles , qui en tombant dans cette premiere , en alterent la tranſparence ; & M. Venel en adoptant ce procédé , à ſoin d'ajouter qu'il n'eſt pas hors de propos de pouſſer les rectifications un plus grand nombre de fois que ne l'indique le chymiſte Moſcovite : cette altération en bien d'une huile empyreumatique , peut ſans doute ſervir à confirmer l'opinion que ſoutient le même M. Venel , que la chymie , en exerçant avec le feu les corps naturels , en améliore les vertus médicinales ; & M. Brouſſounet a pu ſ'en appuyer pour ſoutenir que la chymie peut en corriger avec utilité les médicamens.

Si les animaux ſoumis à la diſtillation , fourniffent indiffinctement une huile noire empyreumatique , qu'on a beaucoup de peine à rectifier ; lorsqu'on les conſidere ſans les détruire , on apperçoit qu'ils contiennent diverſes eſpeces d'huiles que l'analyſe approfond ; & chacune a ſes caracteres. La graiſſe ,

le gluten, la mucosité ont toutes des attributs particuliers, & ne sont constitués tels, que par la nature ou la quantité d'huile qui les accompagne ; du moins tel est le système de M. Leroy.

Peut-être demandera-t-on en quoi les huiles végétales different des huiles animales, & si l'art peut les confondre au point de se ressembler parfaitement. M. Broussounet assigne pour point de différence l'acide dans les huiles végétales, & l'alcali volatil dans les huiles animales ; & il conclut que puisqu'il est possible de détruire cet acide & cet alcali volatil dans les unes & les autres, il est possible aussi de réduire ces huiles à une ressemblance parfaite.

On voit par le détail précédent, combien les soins des docteurs de Montpellier se sont étendus à faire discuter ce qui est le plus utile dans la chymie, relativement à la guérison des infirmités humaines ; les autres questions roulent sur l'efficacité ou la préparation de certains médicamens ; & nous nous ferons un devoir d'en rendre compte dans le prochain Journal.



SUITE du Mémoire sur l'Amputation de la cuisse dans l'article, par M. MOUBLET, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien-major de l'hôpital de Tarascon, en Provence.

SECTION SECONDE.

De l'Amputation de la cuisse dans l'article.

Ce n'est qu'après avoir été pénétré de la vérité de ces connoissances, que j'ai été convaincu de la possibilité de l'amputation de la cuisse dans l'article. L'état désespéré auquel le malade est réduit, & l'inutilité des autres secours, rendent celui-ci plus grand, & sont comme autant de degrés d'assentiment. A mesure que j'ai plus approfondi mon sujet, j'ai étayé davantage mes idées; & la solution de toutes ces difficultés a réformé & rectifié ma manœuvre, toutes les fois que je l'ai exécutée sur le cadavre. Je me suis enfin fixé à celle que je vais exposer, qui me paroît avoir toutes les conditions nécessaires pour remplir nos vues.

J'ai tâché de ne me point écarter du plan qui regne dans ce discours, & de réduire en pratique dans cette seconde partie les principes & les regles que j'ai établis dans

la premiere ; pour mieux suivre cet ordre ; & en faire concevoir toute la liaison dans les deux paragraphes suivans qui composent cette seconde section , je commencerai par décrire la méthode d'opérer, qui me paroît la plus avantageuse pour faire l'amputation de la cuisse dans l'article ; & je rendrai ensuite raison de ma conduite & des principales circonstances de ma manœuvre.

§ I.

De la méthode d'amputer la cuisse dans l'article.

Dans les amputations des grandes extrémités , un chirurgien versé dans son art , ne doit pas s'attacher au plus ou moins de douleurs que le malade souffre ; c'est la durée & la longueur de l'opération qu'il faut considérer , parce qu'elles les redoublent , & rendent les accidens plus dangereux.

J'ai eu occasion de pratiquer plusieurs fois sur le vivant, la méthode de l'amputation ordinaire ; j'ai toujours trouvé celle-ci moins longue , toutes les fois que je m'en suis assuré sur le cadavre. Je pense , pour ne pas traîner en longueur cette dissertation , qu'il n'est pas nécessaire que je commence par décrire l'anatomie des parties qui entourent & garnissent l'articulation de la cuisse. On se représentera beaucoup mieux que je

438 MEMOIRE SUR L'AMPUTATION

ne le ferai, leur structure & leur position; à mesure que je les nommerai, & que l'instrument les coupera.

Supposé donc qu'un coup de feu ait brisé & fracassé l'os & les parties supérieures de la cuisse droite, & qu'il soit décidé que l'amputation de l'article est le seul moyen pour sauver la vie du blessé; voici comme je l'entreprendrai.

Avant de procéder au manuel de l'opération, il convient, autant que les accidens le permettent, de préparer l'appareil pour la célérité de l'opération, & la commodité de l'opérateur; cependant si l'éclat de la bombe avoit en même tems ouvert l'artere crurale, & que le malade perdît beaucoup de sang, il s'agit de ne point se déconcerter, il faut arrêter tout de suite l'hémorragie, faire la ligature de l'artere & l'opération; & quand toutes les chairs sont remises & contenues en leur place, on prépare & on applique l'appareil qui ne demande pas de longs apprêts.

Il convient d'affortir sur deux bassins tout ce qui est nécessaire pendant & après l'opération: sur le premier je prépare un bistouri droit, une longue aiguille courbe, fort évassée, à deux tranchans bien aigus, & des plus grosses de celles qu'on emploie dans les amputations; elle doit être enfilée d'un ruban tiré, composé de huit à dix brins de

fil, d'une petite compresse, d'un couteau droit, dont la lame ait environ huit pouces de long & un de large, & soit assujettie dans son manche, d'un bistouri courbe, un peu plus long que ceux dont on est en usage de se servir, d'une petite compresse quarrée un peu épaisse, pour mettre sur la ligature.

On doit ajouter par précautions, comme des secours accessoires, deux aiguilles moyennes, enfilées d'un ruban ordinaire, quelques boutons de vitriol, deux ou trois morceaux de champignon préparé, & quelques petites compresses quarrées; toutes ces choses peuvent avoir leur utilité.

L'appareil du second doit être fort simple; il consiste en un peloton de charpie brut, de deux grands plumaceaux un peu plus épais, une compresse quarrée, pliée en huit doubles, de la grandeur du moignon; une compresse fort épaisse d'environ trois pouces de long sur un de large; une autre grande compresse quarrée, pliée en quatre doubles, coupée en croix de Malte, seulement à deux de ses angles du même côté; deux languettes, & deux bandes larges d'environ trois ou quatre travers de doigt, & longues d'environ six à huit aunes chacune.

Je mettrai une table couverte d'un matelas au pied, & au niveau du lit, dans un endroit clair & bien exposé au jour; j'y

ferai coucher le malade, le corps tourné & appuyé sur la fesse gauche, la tête & la poitrine seront relevées par des oreillers; je disposerai mes aides de manière à tenir & à assujettir le malade immobile dans cette situation, & je réserverai pour soutenir la cuisse, le mieux entendu, que j'instruirai par avance des différentes attitudes & de tous les mouvemens qu'il faut qu'il fasse exécuter à la cuisse, pour faciliter ma manœuvre.

Cette opération est comme divisée en trois tems, distingués par le changement des trois principaux instrumens, dont le chirurgien a besoin pour l'accomplir.

Premier tems.

Tout étant ainsi disposé, je me place, ceint d'un tablier pour essuyer mes mains, de la façon la plus commode, afin de n'être point gêné à la partie extérieure de la cuisse blessée; je la plie à demi, de sorte qu'elle fait encore un angle obtus avec le tronc: je fais pincer & élever par un aide, autant qu'il est possible, les tégumens directs sur la ligne de l'artere crurale, du côté de la partie interne, deux ou trois travers de doigts au-dessous du ligament de fallope; je fais du côté de la partie externe la même manœuvre. Si on ne peut pincer la peau, je fais avec le bistouri droit sur les tégumens une incision longitudinale de

quatre à cinq travers de doigts, que je croise par une transversale d'égale longueur, à la hauteur du petit trochanter : je prends ma grosse aiguille, la pointe éloignée d'environ un pouce & demi de l'artere crurale, que j'enfonce profondément dans le bras externe de la croix des tégumens incisés, sans atteindre & sans racler l'os, de crainte de couper cette ligature, en séparant les chairs après, avec le couteau : je perce par-dessous l'artere, le grêle antérieur, & l'aiguille sort du côté opposé, par le muscle pectinæus, dans le bras interne de la croix : je coupe le ruban près de l'aiguille, & en joignant les deux bouts que je passe l'un sur l'autre, je fais le nœud du chirurgien, que je serre médiocrement, afin d'envelopper & de comprimer également de toute part l'artere crurale dans le troussseau de toutes les parties que comprend l'anse de la ligature, qui doit être distante de deux à trois travers de doigt, de la sortie de l'artere du bas-ventre ; je mets par-dessus ce premier nœud une petite compresse de linge, sur laquelle je pratique encore un second nœud simple, que je fortifie par un troisième ; ou par une petite rosette.

L'artere liée, l'hémorragie est arrêtée, & la colonne de sang suspendue, porte sur la ligature, par le moyen de laquelle le chirurgien est à couvert de tous les accidens

qui peuvent interrompre & troubler l'opération. Cette circonstance est si importante, qu'il examine en reconnoissant avec le doigt, immédiatement au-dessous de la ligature, s'il ne sent point de battement ; par cette sûreté, il agit avec plus de clairvoyance, & ses yeux éclairent & conduisent ses instrumens.

Second tems.

Pour exécuter avec art l'extirpation de la cuisse, je la fais étendre un peu, & écarter de la gauche, & je dirige ma manœuvre de façon à ménager les tégumens, à conserver autour de l'article beaucoup de chairs, & à former un lambeau assez ample : armé du couteau droit, je le porte à la partie interne de la cuisse, la pointe tournée en bas ; je l'applique environ un pouce au-dessous du petit trochanter, que je prends pour mon point fixe, afin que la coupe soit oblique, je veux dire, afin que la coupe des tégumens soit plus longue que celle des muscles : j'enfonce la lame en l'inclinant, & tenant le dos du couteau un peu relevé, de sorte qu'il fasse le plus grand angle obtus qu'il puisse, avec le plan supérieur des muscles, que je coupe en montant, & en ratissant presque l'os, prenant garde néanmoins de ne pas trop appuyer sur le fémur, de crainte d'en émousser le tranchant ; je forme en élevant, & poursuivant ma coupe, le lambeau com-

posé des muscles qui remplissent la concavité interne du col du fémur, & principalement du triceps, postérieurement du demi-membraneux, & quelquefois antérieurement de celle du pectinæus, suivant que le couteau biaise plus ou moins de côté.

Le couteau parvenu au rebord du cartilage de la cavité cotyloïde, qui fait la jonction du pubis avec l'ilæum, jusqu'à celui qui répond à l'éminence de l'ischium, & qui se trouve à la partie inférieure & postérieure de l'échancrure; je retire le lambeau latéralement vers la cuisse gauche, & un aide le soutient; ainsi ce lambeau, d'une figure conique, a sa base plus large que son extrémité, ou que sa pointe pyramidale qui doit être moufle, & les tégumens excèdent des deux côtés les muscles dans toute son étendue.

Le lambeau écarté, je coupe avec le même couteau, sans mettre aucun intervalle, au-dessus, & depuis la partie supérieure du petit trochanter, demi-circulairement les tégumens & les muscles postérieurs de la cuisse, jusqu'au grand trochanter; & les tendons des muscles pectinæus, psôas & iliaque, supposé qu'ils ne soient pas en partie enveloppés dans le lambeau: arrivé à la partie antérieure de la cuisse, en déviant le couteau en bas, sans l'incliner, je coupe soigneusement, & immédiatement

au-deffous de la ligature (que je prends garde de ne pas endommager) toutes les graiffes & les mufcles jufqu'à l'os.

Troifieme tems.

Je quitte alors le couteau, & je prends le biftouri à demi-courbe, la cuiffe étant à demi-fléchie, & un peu portée en dedans, pour relâcher la partie interne de la coëffe articulaire, que je coupe pour débrider tout autour : l'indicateur de la main gauche me fert en cette occafion de conducteur : j'ouvre également l'échancrure cotyloïdienne, en coupant le ligament tranfverfal, qui joint fes deux angles; enfuite je fais écarter la cuiffe en fens contraire, toujours à demi-fléchie, en la dirigeant en dehors, autant qu'il fe peut, pour faire paroître le ligament rond, qui attache la tête de l'os dans la cavité cotyloïdienne, que je coupe très-aifément; je continue de couper le contour de la membrane ligamenteufe dans toute fa circonférence, toujours de dedans en dehors; en commençant du côté de fa partie poftérieure, jufqu'à l'antérieure; j'ai l'attention de fléchir la cuiffe du côté que je la coupe, & je relève la tête du fémur du côté oppofé, en l'éloignant de la cavité cotyloïde.

La tête du fémur n'eft plus attachée intérieurement dans la cavité cotyloïde, & la cuiffe ne tient plus à l'os innominé, que

par le petit lambeau antérieur de la ligature, la portion de la capsule ligamenteuse qu'il couvre, & le tendon des fessiers. Je fais étendre la cuisse horizontalement, de sorte qu'elle fait un plus grand angle obtus, parce qu'elle n'est point sur le même plan du corps, dont le tronc est un peu relevé : je coupe avec le même bistouri toutes les chairs qui auroient pu échapper au couteau, à l'entour de l'articulation : j'introduis mon bistouri dans l'intérieur de la cavité cotyloïde ; je le fais passer par-dessus la tête du fémur, & je coupe de dedans en dehors, de haut en bas, le plus près de l'os qu'il est possible, les chairs antérieures (dans lesquelles sont enfouies l'artère, & comprise la ligature, qu'on observe de ne pas léser,) qu'on coupe jusqu'à l'incision transversale qu'a fait le couteau ; il ne reste plus désormais que les muscles fessiers, dont je coupe le tendon de dedans en dehors, & au-dessus du grand trochanter ; la cuisse est enfin entièrement détachée du tronc dans son articulation, & l'amputation achevée.

J'ai la précaution de ne point remuer le malade ; j'essuie tout de suite la plaie avec des morceaux de linge fin ; je replie, & j'applique le lambeau sur la cavité cotyloïde ; je rapproche & je rassemble toutes les chairs & les tégumens que j'ai conservés aux environs de l'articulation : je les arrange

au tour de sa circonférence, sans rien mettre entre deux, & on a la satisfaction de voir ce vuide fermé, & cette grande déperdition de substance exactement remplie : j'applique dessus la ligature une petite compresse quarrée, pour résister à l'impulsion du sang : je couvre les tégumens de charpie brute & de deux plumaceaux épais, qu'on soutient par une compresse quarrée, pliée en huit doubles, d'une largeur appropriée. Pour obvier à tous les inconvéniens qui peuvent survenir, il faut mettre une petite compresse quarrée, pliée en plusieurs doubles, de la longueur de trois travers de doigt, à l'aîne droite, appuyant précisément sur l'axe de l'artere crurale ; cette compression amortit la fougue & la force avec laquelle le torrent du sang s'y porte : je mets ensuite par-dessus la compresse du moignon une seconde compresse faite en demi-croix de Malte : on passe les chefs les uns sur les autres, & on place deux languettes qui se croissent par-dessus, & je contiens le tout par une bande large de trois ou quatre travers de doigt, longue de quatre à cinq aunes, que je roule deux ou trois fois autour du moignon, en forme de spica descendant ; j'en fais deux ou trois circulaires autour du corps, au-dessus des aînes, & enfin je passe une seconde bande pour mieux raffermir le bandage, qui doit rester

quelques jours sans être touché, sur l'épaule gauche, & toujours du côté opposé à celui de la cuisse amputée; je la descends au-dessus du moignon, & je l'attache à sa partie postérieure, que je serre médiocrement.

On couche le malade, & on met un oreiller sous la fesse du moignon, pour le relever un peu; il faut qu'on ait la précaution qu'un aide appuie la main sous le moignon, pour y maintenir une compression égale & modérée.

SCHOLIE.

J'ai accoutumé de donner au malade dans toutes les grandes opérations, une heure avant de les entreprendre, un grain d'opium, comme le prescrit Boerhaave (a), pour stupéfier les sens, relâcher le genre nerveux, & diminuer sa sensibilité; cette attention est nécessaire dans celle-ci. On peut encore, selon les indications & l'exigence des cas, lui faire prendre une potion cordiale au milieu de l'amputation, si les forces & le pouls s'affaiblissent, & semblent abbatus.

Si après avoir coupé le lambeau, quelque rameau d'artere considérable, ouverte, fournissoit beaucoup de sang, l'on feroit mettre dessus son embouchure le doigt de la personne qui est la plus à portée, & dès que

(a) Boerh. *aphor. de cur. morb.* §. 469, p. 76.

l'opération est finie, selon que le diamètre du vaisseau est plus ou moins grand; l'on applique sur son orifice un peu de champignon préparé, ou un petit bouton de vitriol, si on n'aime mieux en faire la ligature; car il est de fait, toutes réflexions faites, que le tronc de la crurale étant lié deux travers de doigt au-dessous du ligament tendineux; de toutes les ramifications qu'on est obligé de couper dans cette opération, qui naissent de cette artère, ou qui viennent de l'iliaque, & se répandent autour de l'articulation, il n'en est aucune assez considérable, dont l'ouverture puisse être suivie de quelque danger, & préjudicier à cette amputation, & dont on ne vienne facilement à bout d'arrêter le sang par ces moyens; lorsque toutes les hémorragies sont arrêtées, on dispose le lambeau & les chairs qui débordent l'articulation sur la cavité cotyloïde.

M. Garangeot dit que pour les tenir fermes dans la situation où l'on les place, on peut leur faire quelques points de suture (a). Paré dans la même vue, recommande, pour les mieux rapprocher, de coudre en forme de croix les extrémités opposées, avec quatre points de suture (b); mais je pense que ce moyen très-douloureux, & sujet

(a) Traité des Opér. tome II, ch. 49, p. 337.

(b) Ambr. Par. liv. 12, ch. 22, p. 307.

à des déchirures par la distraction des parties musculuses, est fort inutile ici, où la masse charnue conservée est très-considérable : on pourroit plutôt soutenir le renversement des chairs par des bandelettes d'emplâtres agglutinatifs, mises avec art & avec précaution ; ce moyen peut n'être encore d'aucune utilité, & leur simple disposition de la maniere décrite dans le pansément, suffit sans aucun autre secours.

Plusieurs auteurs sont d'avis, dès que la cuisse est séparée du tronc, de laver les chairs qui dépassent le rebord de l'article, avec l'eau tiède. M. Verduyn qui se servoit à cet effet d'une éponge, a compliqué & chargé son appareil d'un détail inutile & embarrassant, & quelquefois très-préjudiciable à un malade qui a essuyé des douleurs si violentes.

Pendant que j'ouvre la capsule ligamenteuse, & le tems qu'absorbe le reste de l'opération, les petits vaisseaux ouverts se dégorgent du sang qu'ils contiennent, & les fibres de leurs parois dans leur contraction simultanée & uniforme, se concentrent, se retirent vers l'axe du tuyau, & oblitérent le canal ; il suffit, avant de couvrir les chairs, de les essuyer avec un linge fin.

Ce ne seroit pas même un inconvénient, quand il resteroit quelques grumeaux de sang, qui par la chaleur du lieu & l'action

450 MEMOIRE SUR L'AMPUTATION
des vaisseaux, croupiroient & dégénéreroient en pus.

Des auteurs respectables conseillent, pour éviter cette suppuration, de tremper les compresses que l'on applique sur le moignon, dans l'eau-de-vie, qui pourra véritablement l'empêcher en répercutant & figeant les liqueurs; mais en roidissant & irritant les trames des fibres solides, on peut faire naître des crispations, des contractions spasmodiques, des engorgemens & des inflammations funestes : ainsi il vaut mieux laisser agir la nature; quelquefois une légère suppuration est avantageuse pour nettoyer la plaie; & si la constitution du malade, & l'état des chairs sont tels qu'elle ne doive point arriver, tous les lambeaux se colleront si bien ensemble, que leur adhérence qui n'aura point été forcée, mais naturellement contractée, sera assez intime & assez forte pour la détourner, parce que toutes ces chairs sont coupées d'un seul trait, que leurs vaisseaux ne sont point meurtris, mais sont entiers, & que leurs surfaces unies & exactement garanties des impressions de l'air, sont abouchées parfaitement les unes sur les autres, circonstances qui ne se trouvent point rassemblées dans les amputations ordinaires, *Recentia vulnera acuto telo inflicta possunt sine suppuratione curari* (a).

(a) Hipp. Charter. tome II, pag. 131.

Il faut suivre simplement le conseil d'Arétée (a), qui ordonne de faire des fomentations émollientes, des embrocations huileuses, des lotions calmantes sur toute la circonférence des parties tendues & enflammées qui ont beaucoup souffert.

Les suites & les accidens qui peuvent survenir à cette amputation, les soins & les précautions qu'elle exige, ne diffèrent point de ceux de la méthode ordinaire.

(a) Aret. Cappad. lib. II.

La fin pour le Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une Loupe de dix-huit pouces de long, placée sur le fémur d'une femme, extirpée par M. DAUCHI, chirurgien à Molliens en Beauvoisis.

Pourquoi n'ose-t-on toucher aux anciennes loupes, sur-tout lorsqu'elles sont considérables ? parce qu'on imagine que l'humeur va se porter sur quelqu'autre partie, & y créer de nouveaux dépôts, & de nouveaux accidens. Ces craintes le plus souvent ne sont-elles pas frivoles ? La main du chirurgien doit-elle s'arrêter pour une trop

timide prudence, quand, par un examen suffisant, il s'est assuré que le vice local n'est point entretenu par une discrasie universelle. Combien de malheureux qu'on ménage par un excès de précaution qui leur devient funeste ? La femme qui fait l'objet de cette observation, auroit été la victime d'une crainte mal fondée. L'opération l'a sauvée. Son exemple peut encourager d'autres malades à soutenir une opération, dont le succès est souvent moins douteux qu'on ne le pense.

Marguerite Bourdon, de la paroisse de Molliens en Beauvoisis, âgée de soixante-deux ans, portoit au genou une loupe depuis vingt-trois ans. Cette tumeur partoît de la partie inférieure du fémur, occupoit toute l'articulation du genou, & se terminoit à la tubérosité qui se rencontre à la partie moyenne & supérieure du tibia; elle avoit dix-sept à dix-huit pouces de longueur; il y avoit vingt ans qu'elle ne marchoit qu'avec la plus grande peine : elle fit une chute sur les genoux; la contusion lui fit de la douleur; mais accoutumée à souffrir depuis si long-tems, elle négligea tout secours pendant près de deux mois.

Le 22 Janvier 1758 elle me fit appeller : j'y fus, & trouvai un appareil épouvantable. Après avoir fait différentes impressions

autour de la tumeur, qui pour lors étoit creuse, & ressembloit à une gourde; j'en fis sortir un pus des plus âcre & mordicant, d'une odeur des plus insupportable. Je crus être obligé de me servir de la teinture de myrrhe, & je couvris l'ulcere d'un plumaceau, chargé d'un digestif animé de styrax liquide. Je continuai ce pansement pendant quinze jours, sans que le pus changeât en bien, au contraire il n'en devint que plus clair & plus puant. Le peu de succès de ces pansemens, & la crainte tant d'une carie très-prochaine à la rotule, que de la destruction des ligamens capsulaires, je crus être obligé d'en faire l'extirpation: je m'y résolus d'autant plus que je ne voyois d'autre parti à prendre dans un danger si imminent, & qu'à cette incommodité près, la malade étoit d'un assez bon tempérament.

Je fis l'opération le 18 Mars, elle dura quatre minutes, sans aucun accident dangereux. Le premier pansement se fit à l'ordinaire, & je ne levai l'appareil que le troisieme jour. La plaie, autant belle que je la pouvois souhaiter, fut couverte d'un plumaceau chargé de digestif simple. Deux heures après, on vint m'avertir que la malade perdoit tout son sang; l'hémorragie étoit si grande, que je ne pus voir d'où elle procédoit. J'appliquai le tourniquet à la partie inférieure de la cuisse, dans l'espoir

qu'il me seroit possible de pratiquer la ligature d'un vaisseau; mais la chose étoit impraticable : l'élévation de la rotule ne permettant pas de saisir les tibiales, les seules artères qui pussent verser une si grande quantité de sang; je n'avois pas de champignon de chêne : j'enveloppai dans la charpie, de l'alun calciné, & je tamponnai le plus fort qu'il me fut possible; je lâchai une heure après mon tourniquet, & je continuai de demi-heure en demi heure, jusqu'à ce que je pusse l'ôter tout-à-fait. Pour donner le tems au vaisseau de se contracter par son extrémité, & au caillot de s'y consolider, je ne levai l'appareil qu'au bout de quatre jours, & je saignai la malade deux fois au bras; je trouvai la plaie belle & vive; je pansai pendant huit jours avec un digestif simple; je purgeai le neuvième; le pus devint louable : je continuai les mêmes pansemens & la purgation, à quatre ou cinq jours d'intervalle. Le cinquième dimanche elle fut en état d'aller à l'église; & le sixième dimanche, se transporter à une lieue de distance, pour satisfaire à sa dévotion. Depuis ce tems, elle se porte très-bien.



O B S E R V A T I O N

Sur une Hydatide survenue à la suite d'un Circocele, adressée à M. GILET, chirurgien de la Marine du département de Nantes, par M. BISSON, son élève, maître ès-arts, & chirurgien résident à Paris.

La singularité de la maladie ; les causes qui l'ont produite ; la façon dont on l'auroit pu prévenir, en obviant à ces causes ; les réflexions sur ces mêmes causes ; enfin l'opération par laquelle on a enlevé cette maladie , pouvant être de quelque utilité dans la pratique , on s'est déterminé à en donner la description.

Un jeune homme de vingt-six ans, d'un tempérament bilieux, mélancolique, intérieur, inquiet, presque toujours sans raison, ingénieux, comme il le dit lui-même, à se forger de la peine, adonné à une étude sérieuse, sujet à des sécheresses d'entrailles & à des constipations, fut attaqué, il y a deux ans, d'un circocele.

L'éréthisme habituel & naturel qui constitue ce tempérament ; en conséquence un sang fouetté, & presque à sec, ont été les causes antécédentes & conjointes de cette

maladie : si elles produisent les autres engorgemens hémorrhoidaux, hypocondriaques, combien mieux ont-elles pu faire naître des embarras dans les vaisseaux du cordon spermatique, autant foibles qu'ils sont délicats, longs & dénués de point d'appui ? La constipation, suite nécessaire des causes susdites, n'y a pas peu contribué : elle auroit même été seule capable de les produire ; c'est ce que l'on peut aisément appercevoir, en considérant le rapport qu'il y a des testicules avec les intestins.

Personne n'ignore que les vaisseaux spermatiques, artère & veine, passent sous l'intestin colon, à l'endroit de son repli, dans la région iliaque gauche. Si cet (a) intestin est distendu par les flatuosités, ou farci par les excréments, il est de nécessité qu'il porte une compression sur ces vaisseaux. La

(a) Quand on cite les ventosités pour cause de compression, on n'avance rien que de vrai, & que l'expérience n'ait confirmé. M. Rufel ouvrit le corps d'un homme, mort à la suite d'une œdématie considérable des extrémités inférieures. Il trouva le cœcum, de la grosseur de la cuisse, distendu à ce point par de l'air, qui y étoit exactement emprisonné. L'œdème, dans ce cas, étoit occasionnée par la compression de la tumeur sur les veines iliaques : ici elle produit un engorgement sanguin : la mécanique de la production de l'un & l'autre effet, n'en est pas moins la même.

veine , dans laquelle la marche du sang est naturellement lente , & qui n'a point d'action , étant ainsi comprimée , devra donc souffrir un engorgement qui augmentera plus ou moins par le sang qu'elle reçoit successivement , & auquel il ne lui est plus permis de livrer un libre cours. Ne seroit-ce pas de cette compression , plus douce à la vérité , mais continuelle , puisque les excréments tiennent toujours la même route , que dépendroit un phénomène , autant singulier , qu'il est peu remarqué & paroît moins digne d'attention : je veux dire la grosseur d'un testicule plus considérable d'un côté que de l'autre ? Il n'y a aucun lieu d'en douter ; & l'infailibilité de cette induction est prouvée par cette disproportion qui se trouve constamment au testicule gauche , auquel elle n'est généralement respectivement (a) , parce qu'il est seul sujet à la com-

(a) Cette observation est presque invariable dans les sujets du tempérament qui vient d'être décrit : j'en ai plusieurs exemples. Je pourrois dire plus : Que les causes mentionnées , non seulement sont capables de produire le circocele , &c. mais encore donner lieu à la hernie inguinale. Je connois un jeune homme , dont la région iliaque gauche , par une suite de constipations & de ventosités , a été distendue de façon que l'anneau est dilaté & ouvert au point de faire appercevoir des dispositions très-prochaines à cette maladie qui arriveroit infailliblement par la moindre cause déterminante.

pression du colon qui ne peut avoir lieu que de ce côté-là. C'est donc par ce moyen que cette varice qu'on nomme ici circocele, par rapport aux vaisseaux où elle se trouve, a été produite.

Mais comme une maladie ne sçauroit subsister quelque tems, en troublant l'économie de la machine, sans attirer des accidens, il a donc dû nécessairement arriver des désordres secondaires. On ne devoit s'attendre qu'à l'œdeme, puisque c'est le sort des veines comprimées : on vient de le voir. L'hydrocele par infiltration ou par épanchement, en eût sans doute été une suite, si la texture très-ferrée des solides n'avoit présenté des mailles trop étroites, pour favoriser la transudation de la sérosité : il en est arrivé autrement ; car il falloit qu'il résultât un effet ; les vaisseaux lymphatiques recevant continuellement de l'artere sanguine, sans pouvoir se décharger dans les veines du même genre obstruées, ont été engorgés à leur tour. La rupture, ni l'exudation n'ayant pas lieu, il s'est fait une dilatation de ces vaisseaux, une hydatide que l'on pourroit nommer varice, comme aux vaisseaux sanguins-veineux, & qui peut-être étoit un anévrisme vrai d'une artere lymphatique.

Les accidens qui accompagnerent cette maladie compliquée, ne furent pas violens :

la fièvre étoit légère , la douleur supportable ; une sorte d'engourdissement plus important que douloureux , qui partoît du testicule , après s'être étendu jusqu'à la région lombaire , se répandoit dans toute l'extrémité inférieure du même côté. On distinguoit assez facilement au toucher , le circocele , comme un nœud , de la grosseur d'une noisette , au milieu du cordon des vaisseaux spermatiques. Des deux tumeurs dont on vient de parler , le circocele étoit alors le seul connu ; la petiteffe de l'autre , empêchant qu'elle se manifestât , ne la faisoit pas même soupçonner.

Le malade effrayé , en jugeant avec raison , de la conséquence de la maladie par son siège , ne tarda pas à demander du secours. Un célèbre chirurgien qui le vit d'abord , lui prescrivit les délayans en abondance : pour tout topique ; il lui fit faire de légères frictions mercurielles , souvent répétées sur la tumeur , & les secunda d'un suspensoire , pour supporter le testicule qui , abandonné à lui-même par la flaccité du scrotum , fatiguoit considérablement le cordon par des tiraillemens : il recommanda sur-tout l'usage des lavemens adoucissans & leur répétition.

Ce ne fut pas ce dernier secours qui eut le moins de part à la guérison du circocele ; car à peine le malade s'en fut-il servi , qu'il

commença à appercevoir de la diminution. La facilité avec laquelle la nature seconda l'effet de ce remède, ne prouve-t-elle pas qu'on a été fondé à reconnoître, comme cause éloignée de cette maladie, la constipation & la sécheresse des intestins ? Aussi cette réflexion paroît-elle venir tout naturellement. Que si les lavemens ont été de quelque utilité dans la cure radicale, ils auroient bien pu opérer la prophylactique, & exempter le malade de cette indisposition, qui est une suite de l'indifférence pour ces petits secours, dans un tems de besoin. Après quinze jours d'usage de ces différens remèdes, la tumeur avoit fait des progrès presque accomplis vers la résolution : alors on ne mit sur la partie qu'un emplâtre fondant; & quelque tems après, la dissipation de l'engorgement étant parfaite, le malade fut regardé comme guéri.

Il l'eût été en effet, si cette maladie avoit été seule ; mais comme il en restoit une autre, il ne fut affranchi que d'une partie des accidens. La douleur sourde ou fourmillement dans la cuisse & la région lombaire, continua à se faire sentir. Cette légère incommodité, que ce jeune homme imputoit à la sensibilité que les parties affectées pouvoient avoir réservée, ne lui parut pas digne de son attention. Cependant au bout de quelque tems, la persévérance de ces symp-

tômes , l'étonna : il en chercha la cause , & la découvrit , en observant le testicule , dans une petite tumeur de figure & de grosseur lenticulaire , qui étoit attachée à la base de l'épididime , par un pédicule étroit , & de la longueur d'une ligne. Lorsqu'il eut reconnu cette tumeur , il se détermina à se remettre à l'usage des remèdes , pour la faire dissiper comme la précédente. Ce jeune homme ayant quitté l'endroit où il étoit , dans le tems de sa première cure , & ne pouvant pas se procurer les secours de son chirurgien , me fit appeler : un hazard qui me fit connoître à lui , me fournit l'occasion de le traiter de sa maladie ultérieure.

Lorsque j'eus été instruit de toutes les circonstances qui l'avoient précédée , & que j'eus touché la tumeur , je ne pus que conjecturer qu'elle étoit un sarcocèle ou une hydatide. J'opinaï sur-tout pour la dernière : sa forme , le même volume qu'elle conservoit depuis très-long-tems , sa rénitence , la liberté qu'elle avoit de flotter en tout sens , par la longueur de son pédicule , furent les diagnostics qui m'appuyèrent dans cette idée. Quelle qu'elle dût être , n'étant pas de nature à suppurer , l'indication ne fut pas difficile à saisir : la résolution étoit le seul parti qu'il y eût à prendre. Pour cet effet , j'appliquai sur tout le scrotum un emplâtre fondant , & fis soutenir la partie

par le suspensoir. Je conseillai au malade de se tenir le ventre libre ; & je le purgeai de tems en tems , avec des purgatifs propres à la même fin : ces remèdes furent continués long - tems , mais infructueusement. La petite tumeur résista toujours , sans dégénérer de son état , ni par diminution , ni par augmentation. La résolution à la vérité étoit alors impossible : l'épaisseur des parois du kiste formé par le vaisseau , étoit , comme on le verra , trop considérable , & en conséquence son action organique trop affoiblie , pour qu'il fût sensible à l'impression des remèdes qui auroient pu l'opérer. Le malade , après plusieurs mois de ce traitement , sans apparence de mieux , s'en ennuya ; & découragé , il resta pendant quelques autres jours , sans se rien faire ; mais les fourmillemens ou douleurs sourdes , dont on a fait mention , retraçant sans cesse absolument l'idée d'une maladie existante ; les inquiétudes qui en résultoient , & qu'il étoit enclin à aggraver , l'obséderent au point de mettre sa patience à bout , & de lui faire prendre la résolution de s'en faire délivrer , à quelque prix que ce fût. Il me demanda donc ce qui restoit de plus à faire , pour y parvenir. Je lui répondis que je connoissois encore un moyen , mais violent , & qui alloit peut-être l'effrayer ; que c'étoit l'extirpation par l'instrument tranchant : il n'en

fut point ébranlé. Il fouscrivit fermement à ce parti, comme l'unique, dans la vue d'en obtenir fa guérifon, & nous affignâmes un jour pour l'opération.

Quoique je fuffe bien perfuadé que l'expédient que je lui propofois, étoit le feul, l'incertitude de fa juffeffe & de fon fuccès fixa ma réflexion : je n'ofai pas le mettre en exécution trop légèrement, & fans me faire étayer dans le jugement que j'en avois porté. La nature de la maladie, le voifinage de parties délicates, & qu'on ne fçauroit trop ménager, valoient bien la peine que je priffe des sûretés. J'appellai en confultation M. Louis. Après lui avoir fait l'exposé de la maladie, des circonftances qui y avoient donné lieu, & lui avoir communiqué le defsein où j'étois d'extirper cette petite tumeur, à la follicitation du malade : il confeilla de débiter par l'ufage des emplâtres fondans, & expofa qu'on pouvoit gagner beaucoup en les employant d'abord; mais lorsque je lui eus appris qu'on s'en étoit fervi pendant long-tems, qu'ils avoient été fecondés par d'autres remèdes, & que la maladie, dont je lui indiquai la date, avoit toujours éludé leur efficacité, il dit que, puifqu'elle étoit de nature à ne reconnoître aucun autre remède que l'extirpation, le malade y étant réfigné, on pouvoit la faire avec sûreté, là, comme en toutes autres parties.

Je ne dus pas peu me féliciter de me trouver d'accord avec ce célèbre maître, sur l'indication que présentait alors cette maladie. Le jugement qu'il porta sur la nature, favorisa aussi amplement mes conjectures sur ce même sujet; car il assura que la tumeur ne pouvoit être qu'une hydatide: ce qui fut confirmé par l'inspection qu'on en fit, après qu'elle fût extirpée.

Appuyé de son avis, je n'hésitai plus à me déterminer à l'opération; je n'eus pas besoin de beaucoup d'instrumens pour l'exécuter. Une lancette armée d'une bandelette, à la façon du lithotome ordinaire, des pinces & des ciseaux, furent ceux dont je me munis: je fis rester le malade dans le lit; car l'en ayant voulu faire sortir, afin d'être moins gêné, le scrotum se contractoit tellement par le contact de l'air, & je crois bien par un peu de crainte, qu'il n'étoit plus possible de distinguer & de saisir la petite tumeur: ce que la chaleur du lit, & la moiteur qu'elle procure, permit très-bien.

Pour faire l'opération, je fixai entre le pouce & le doigt indice, la tumeur; & sur ce dernier doigt, posé dessous l'autre, en le débordant de quelques lignes, afin de prêter un point d'appui & de jeter le testicule en dehors, en le laissant un peu pendre, pour allonger l'espace intermédiaire de la tumeur à l'épididyme: je fis une incision
avec

avec la lancette, au scrotum & au dartos : je ne tardai pas à arriver à l'enveloppe de la tumeur, qui lui étoit fournie par ses tuniques, vaginale & albuginée : à peine fut-elle ouverte, qu'il en sortit une sérosité très-limpide, & en petite quantité. Je crus que ce dégorgeement venoit de la tumeur, & qu'il se faisoit par une ouverture que je pouvois avoir faite à sa base; mais la sentant encore integre entre mes doigts; je ne conservai pas long-tems cette idée : l'essentiel de l'opération restoit encore à faire. Je continuai donc, en portant plus profondément les coups d'instrument, & je sentis qu'il rencontroit un petit corps, qui étoit tendu & qui résistoit; c'étoit le pédicule : aussi-tôt qu'il fut coupé entièrement, le testicule qu'il soutenoit avant sa section, tomba plus bas par son poids; & la tumeur qui n'avoit point d'adhérence dans la poche qui la contenoit, se présenta facilement à l'ouverture des tégumens : il suffit de la presser modérément entre les deux doigts. Au premier examen, on l'auroit prise volontiers pour être de nature cartilagineuse : sa polissure, sa blancheur, & la dureté par le fluide comprimé qu'elle renfermoit, paroissoient l'indiquer : indépendamment on insista pour l'hydatide, & bientôt on vit qu'on ne s'étoit pas trompé; car, après l'avoir ouverte, elle laissa échapper une eau très-claire, &

s'affaissa. Le kiste qui étoit formé par le vaisseau lymphatique, étoit beaucoup plus épais, que dans l'état naturel : la cause qui épaisoit tous les kistes des stéatomes, athéromes, &c. avoit contribué à l'épaisseur de celui-ci.

La plaie donna peu de sang : on jeta sur le scrotum de l'eau froide, pour le relever de sa flaccité, & afin qu'il ne se fît pas un épanchement ou une infiltration de sang dans sa capacité, par l'ouverture de quelque petit vaisseau intérieur. Un plumaceau couvert de baume d'Arcæus, & des compresses trempées dans un défensif de vin aiguisé de sel ammoniac, & soutenues par le suspensoire, firent tous les frais de l'appareil. On continua le même traitement par la suite ; & le malade guérit en quelques jours, sans qu'il survînt d'accidens, ni même de suppuration bien sensible.

V E R T U S

De la Plante appelée Sibadilla par quelques-uns, Cevadilla Mexicanorum, planta Mexicana hordeolum, par M. LOTTINGER, docteur en médecine, à Sarbourg.

Cette plante vient du Mexique, comme le porte son nom ; les Espagnols en font

commerce , & c'est d'eux que nous la tenons. Je n'ai point vu sa tige , mais seulement les gouffes ou capsules qui renferment une petite semence noire , assez semblable à celle du cerfeuil ; elle tient à une plante qui porte un épi semblable à celui de l'orge. Ces capsules mises en poudre fine , outre plusieurs vertus , comme celle de faire éternuer avec violence , ainsi que je l'ai souvent observé , ont éminemment celle de faire mourir ou d'extirper la vermine & sa semence. J'en ai fait l'expérience sur plus de cent personnes : je l'ai donnée dans les écoles où il se trouvoit beaucoup de pauvres ; je m'en suis servi pour ceux de l'hôpital de cette ville , & je puis assurer qu'elle n'a jamais manqué son effet. Je connois nombre de familles à qui je l'ai donnée , & qui , pour en avoir fait usage une fois ou deux , n'ont plus connu cette incommodité ; une pincée ou deux ont d'ordinaire suffi , non seulement pour quelques mois , mais encore pour plusieurs années.

Un effet aussi sûr , aussi prompt & aussi constant ; la modicité du prix de cette poudre , l'usage universel dont elle pourroit être ; la facilité d'en avoir & de la conserver , m'ont fait depuis long-tems souhaiter qu'elle fût plus connue qu'elle ne l'est , aux pauvres pour leurs besoins , aux riches pour en faire la charité aux malheureux ; dans

les hôpitaux, pour les malades convalescens ; & dans les armées , pour le soldat.

Je ne dirai rien pour faire voir de quelle utilité elle y feroit ; je prie seulement de faire attention aux incommodités qui résultent de la mal-propreté.

Celle dont je parle , si commune dans les armées & dans les hôpitaux , après la plûpart des maladies , est sans contredit , une des choses qui afflige le plus le soldat , & qui met les uns hors de service , & retarde la convalescence des autres.

L'on en conviendra , si l'on réfléchit sur l'utilité d'un sommeil doux & tranquille , & sur les inconvéniens & sur les suites fâcheuses d'un sommeil presque sans cesse interrompu. Dix ou douze deniers (a) peut-être moins , doivent suffire pour mettre à couvert des incommodités dont je viens de parler : il n'est question que d'appliquer , soit sur la tête , soit sur d'autres parties , cette poudre spécifique.

Une attention que l'on doit avoir , c'est de bien envelopper la poudre , crainte qu'elle ne s'évente ; car dans ce cas , elle ne feroit

(a) La livre de Cévadille se vend dans cette province trois livres douze sols. Je pense que dans les villes maritimes ou méridionales , elle ne coûte pas plus de trois livres , & peut-être moins : à trois livres , ce feroit moins de six deniers , attendu qu'un gros doit suffire pour une personne.

aucun effet ; pour parer à cet inconvénient , il conviendrait de ne la mettre en poudre , qu'à mesure que l'on voudrait s'en servir. Cette poudre est extrêmement caustique & brûlante : on ne s'en sert jamais intérieurement , mais on en applique sur les ulcères putrides pour ronger les chairs baveuses ; sur les parties attaquées de gangrene , elle produit le même effet que le sublimé ; on la tempere avec l'eau de plantain.

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail ; je crois celui-ci propre à faire pénétrer dans mes vues , & à remplir l'objet que je me suis proposé.

A V I S

Sur la Poudre du sieur AILLHAUD.

Depuis que M. Thierry, notre confrere , a fait part au public de ses réflexions sur l'usage dangereux de la poudre d'Aillhaud , il a reçu différentes lettres de la Province , où on lui détaille les effets funestes que cette poudre a produits dans plusieurs occasions. M. Rochard , chirurgien-major de l'hôpital de Bellisle-en-mer , a été témoin d'une mort inopinée , occasionnée par cette poudre. M. de la Forcade , bachelier de Sorbonne , chanoine de la collégiale

470 AVIS SUR LA POUDRE D'AILL.

de S. Martin de Meaux, mourut le 16 Janvier 1751, après avoir pris de la poudre d'Aillhaud, dans un délire & un éréthisme considérables, & des convulsions affreuses. Ce fait réuni à bien d'autres, nous oblige de conseiller aux personnes crédules qui se livrent trop facilement à un pareil remède, de se tenir en garde contre ses effets, si elles aiment à jouir de la vie. Voici la recette de cette poudre, telle qu'on l'a envoyée de Province à M. Thierry.

Recette des poudres d'Aillhaud, telle qu'on l'a envoyée à M. Thierry, par une Lettre datée du 12 Août 1759.

- R^l. De l'Auréole passée au vinaigre, une liv.
 Des fleurs de Sureau,
 D'Asinthe,
 De Veronique,
 De Verveine,
 De Pervenche, de chaque une
 livre & demie.
 De la Menthe de Jardin, quatre onces.
 Du Diagrede sulfuré,
 De l'Aloës hépatique,
 De la Gomme-gutte, de chaque une
 livre & demie.
 De la Manne desséchée, deux livres.
 Faites une poudre. La dose est de 12 grains
 pour les enfans d'un an, & d'un gros pour
 les adultes.

A V I S

Sur une Jambe de bois d'une nouvelle invention.

M. Beaulaton, avocat au Parlement, demeurant à Montaigu-lez-Combrailles, près Monluçon, a été obligé de se faire amputer une jambe à l'âge de dix-sept ans : il ne put marcher qu'à l'aide d'une jambe de bois, fort mal construite, ce qui le gênoit beaucoup. Il essaya inutilement d'en faire faire d'autres par les plus habiles Sculpteurs ; elles ne lui furent pas plus avantageuses. La nécessité lui donna de l'industrie : il en imagina, & fit exécuter une dont il se sert à présent avec beaucoup d'aisance. Cette jambe est conformée comme la naturelle ; elle ne fait point de bruit en marchant, elle ne gêne pas le mouvement du genou, ni celui de la rotule ; on peut descendre & monter facilement, & faire, en un mot, tous les mouvemens que l'on fait avec les jambes : elle est facile à mettre & à quitter ; il ne faut qu'une espece de ceinture pour la porter ; elle ne produit aucune difformité ; cette jambe artificielle est d'un prix & d'un entretien modiques.

M. Beaulaton, en homme de bien, s'offre à faire part de sa découverte, & à procurer les mêmes avantages que ceux dont il jouit, à ceux qui ont eu le malheur de perdre une jambe, soit pour la patrie, soit par accident ou par maladie.



LIVRES NOUVEAUX.

Œuvres métallurgiques de Chrétien J. Orschall, inspecteur général des mines & fonderies du Landgrave de Hesse, 1 volume in-12. A Paris, chez *Hardi*, Libraire, rue S. Jacques. Prix relié 3 livres.

Observations médicales par M. Charles Peyroux, maître en chirurgie ; première Partie. A Paris, chez *Boudet*, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques. Prix broché 1 liv. 4 s.

Eloges de MM. Baffuel, Malaval & Verdier, chirurgiens de Paris, prononcés aux écoles de chirurgie, par M. Louis, chirurgien-major-adjoint de la Charité, censeur royal, &c. A Paris, chez *Cavelier*, Libraire rue S. Jacques. Prix broché 1 livre 4 sols.

M. Louis a sçu réunir dans ces éloges le talent d'instruire à celui de plaire. On y trouve des détails vrais & utiles, des réflexions justes, des traits historiques intéressans, des préceptes judicieux, & des discussions très-importantes sur plusieurs points de la Chirurgie théorique & pratique, de façon qu'on peut dire que l'auteur n'a pas seulement le mérite d'avoir fait briller les sujets qu'il a traités, mais même de s'être rendu très-instructif à tous les chirurgiens.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	10	16	11	28	1	0	O. méd.	Serein le mat. couv. à midi.
2	11	17	13				S. très- fort par in- tervalles.	B. de nua- ges.
3	10	18	16				S.E. méd.	Serein le mat. couv. le soir.
4	12	18	14		3		O. <i>idem.</i>	B. de nuag.
5	12	14	15				S. S-E. <i>idem.</i>	Couv. pet. pl. presque tout le jour.
6	14	20	15		$\frac{1}{2}$		O. <i>id.</i>	B. de nuag.
7	14	20	16				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
8	14	21	16		4		O. au N- E. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
9	13	21	16		3	0	E. méd.	Serein.
10	13	22	18		2	$\frac{1}{2}$	E. au O. <i>idem.</i>	<i>Id.</i> Petit brouillard à à 8 h. du f.
11	15	15					O. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
12		15					<i>Idem.</i>	B. de nuag.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13		22	19	28	3	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
14	16	23	15			$\frac{1}{2}$	S-O. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
15	14	19	13		4		N. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
16	11	17	13		5		N-O. au N-E. <i>id.</i>	<i>Idem.</i>
17	10	18	14		4	0	N. au E. <i>idem.</i>	Peu de nua- ges.
18	10	19	14		3		O. <i>id.</i>	Beaucoup de nuages.
19	12	17	11 $\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$	O. au N. <i>idem.</i>	<i>Idem.</i>
20	8	16	11		2	0	E. fort le soir.	<i>Idem.</i>
21	8	16	11				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
22	8	15	10				N. très- fort le soir.	<i>Idem.</i>
23	8						N. méd.	<i>Idem.</i>
24	9	15	11		1	$\frac{1}{2}$	N. au O. <i>id.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. fine par in- terv. le mat. & le soir.
25	10	15	12		2	0	O. <i>idem.</i>	<i>Id.</i> Pl. <i>Id.</i> Un p. coup de tonnerre le soir.
26	10	15	12			$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	B. de nuag. quelq. gout- tes de pl. le soir.
27	10	13	11			0	O. au E. & au S. <i>id.</i>	Couv. pl. méd. par in- tervall. tout le jour.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
28	9	17	13	28	1	$\frac{1}{2}$	S. au E. idem.	Beauc. de nuages.
29	10	18	13				Idem.	Idem.
30	9	16	10		2	0	N. idem.	Idem.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 23 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 8 dégr. au-dessus du même point: la différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement de 28 pouces 1 ligne: la différence entre ces deux termes est de 4 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

2 fois du N-E.

7 fois E.

2 fois du S-E.

3 fois du S.

1 fois du S-O.

15 fois O.

1 fois du N-O.

Il y a eu 3 jours de tems serein.

25 jours de nuages.

2 jours de couvert.

5 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

2 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué une sécheresse qui n'est pas ordinaire au mois de Septembre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1759, par
M. VANDERMONDE.

La petite vérole qui avoit été assez bénigne le mois précédent, est devenue pendant celui-ci funeste. Il a régné quelques confluentes; l'ébullition étoit fongueuse & accompagnée d'une fièvre considérable, que ni les saignées répétées, ni les délayans, ni les anti-phlogistiques ne pouvoient calmer; l'éruption étoit tardive, les grains étoient petits, légèrement élevés, quelquefois d'un rouge noirâtre: les émériques soulageoient les malades, quand ils étoient placés à petite dose, comme fondans dans le période de la maladie. La suppuration étoit précédée pour l'ordinaire de violens maux de tête, de délire, & les boutons contenoient rarement un pus louable; c'est dans ces tems où les malades périssoient pour la plûpart. Nous nous sommes bien trouvés d'une décoction légère de quinquina pour boisson, avec un peu de sel de nitre; cette espece de tisane sembloit favoriser la suppuration. Au reste il paroît que la gravité des accidens venoit du levain des premières voies, qui traversoit la nature dans le travail qu'elle faisoit de celui de la petite vérole.

Il y a eu quelques maux de gorge de peu de conséquence, quelques attaques de rhumatismes, & des dévoiemens séreux assez considérables. Ces derniers maux cédoient au régime, aux purgations, aux stomachiques.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois d'Août 1759, par
M. BOUCHER, médecin.*

Le retour des pluies dès le commencement de ce mois, n'a pu déranger les travaux de la moisson, que la sécheresse antérieure avoit fort avancés. Il a plu par intervalles ou par grosses ondées les sept premiers jours du mois : de-là jusqu'au 19 il n'y a eu que deux jours de pluie ; mais il a plu tous les jours depuis le 19 jusqu'au 25 ; & le reste du mois il y a eu une alternative de pluie & de jours sereins.

Le barometre a été observé, les trois quarts du mois, au-dessous du terme de 28 pouces ; mais il n'a descendu au-dessous que de peu de chose, si ce n'est un seul jour. Nous avons eu encore ce mois des chaleurs assez vives, mais qui n'ont point été de durée. Du 9 au 13 le thermometre a été observé, dans le point de la plus grande chaleur du jour, au-dessus de 20 degrés ; le 11 & le 12 il a monté à 24 degrés : de-là jusqu'à la fin du mois il ne s'est pas élevé au-dessus de 20 degrés, & il n'a été observé que trois jours à ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la conge-

478 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

lation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés : la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 ligne , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $5\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

7 fois du Nord vers l'E.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud-Est.

5 fois du Sud.

7 fois du Sud vers l'O.

9 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux , & 19 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois d'Août 1759 , par M. BOUCHER.

La diarrhée bilieuse a été encore bien commune tout ce mois ; le *cholera morbus* s'y est joint ; mais cette dernière maladie a été moins générale : les astringens & les cordiaux ont été, dans l'une & l'autre maladie, le plus souvent pernicieux.

La petite vérole ne s'est guères étendue , & n'a pas été meurtrière : il n'en a pas été

de même de la fièvre rouge & de l'esquinancie gangréneuse , qui ont fait beaucoup de ravage parmi les enfans.

La fièvre putride-maligne a attaqué certains quartiers de la ville , ainsi que la campagne. Elle s'est emparée , tout au commencement du mois , des demoiselles pensionnaires d'une communauté considérable de cette ville ; cette fièvre n'a pas été du genre des fièvres à éruptions : une demoiselle de sept à huit ans , par laquelle elle a commencé , a eu une éruption miliaire rouge ; mais elle étoit vermineuse : le pòuls petit & fréquent , même dans le premier période de la maladie , n'a pas permis de pousser les saignées au-delà de deux , si ce n'est dans une ou deux demoiselles à qui on en a fait une troisième , quoiqu'il y eût le plus souvent oppression à la poitrine ou à la région épigastrique. On a tiré un parti favorable des épigastriques appliqués aux extrémités inférieures , & gradués selon la violence des symptômes & l'abbatement ou l'affaïssement : dans ce dernier cas , l'application des cantharides aux jambes , a très-bien réussi : on s'est encore bien trouvé en pareil cas , des émétiques , lorsqu'une langue chargée en a d'ailleurs indiqué l'usage. La crise a eu communément lieu par les selles : la maladie , dans une demoiselle , s'est terminée par une parotide critique , qui a beaucoup suppuré ;

& il y a eu le plus souvent une expectoration purulente & salutaire dans celles qui avoient eu de l'oppression à la poitrine. De vingt malades au moins, que j'ai traitées dans cette maison, pas une n'a succombé, quoique plusieurs ayent été très-mal; ce qui prouve que la malignité n'étoit pas du plus haut degré.

Il a regné aussi pendant ce mois, tant à la campagne qu'à la ville, des fièvres intermittentes-malignes, les unes tierces, les autres doubles-tierces-hémitritées, dont les accès étoient longs & orageux, avec délire ou assoupissement comateux, & suivis de sueurs colliquatives: il y avoit souvent des selles féreuses & fétides, & quelques-unes rendoient des vers: il se faisoit dans certains malades, pendant les accès, une éruption miliare-rouge, qui dispa-roissoit dans les intervalles de la fièvre. On a été obligé, pour mitiger la fougue ou la violence de ces accès, d'avoir recours de bonne heure aux décoctions de quinquina, rendues aigrettes, avec quelque acide végétal.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 24 Octobre 1759.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, ancien
Professeur en Chirurgie François, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

DECEMBRE 1759.

TOME XI.



À PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1759.

III^e ET DERNIER EXTRAIT.

Medical Observations and inquiries by à
society of physicians in London, vol. 1;
c'est-à-dire, *Recherches & Observa-
tions de Médecine, par une société de
Médecins de la ville de Londres, tome
premier.*

LE premier des articles dont il nous reste
à rendre compte dans ce dernier extrait,
contient l'histoire d'une femme des environs
de Mons en Hainault, qui depuis près de
dix-huit ans, dormoit régulièrement dix-
sept ou dix-huit heures par jour; dans tout

cet intervalle, elle n'avoit joui d'un sommeil naturel, que pendant quatre mois; & une autre fois elle eut sept accès de fièvre tierce, qui la tinrent si bien éveillée, qu'elle dormoit à peine deux ou trois heures par jour; dans tout le reste de ce long espace de tems, son sommeil étoit si profond, que rien n'étoit capable de l'éveiller, les sons les plus aigus, & les douleurs les plus vives étoient sans effet: ce qu'il y avoit de singulier, c'est que si on lui mettoit quelque liquide dans la bouche, par le moyen d'un entonnoir, elle l'avaloit, comme si elle eût été éveillée; mais tous ses membres étoient roides & immobiles: ce sommeil avoit encore cela d'extraordinaire, qu'il commençoit tous les jours à deux ou trois heures du matin, & duroit jusqu'à sept ou huit heures du soir, de sorte que cette malheureuse femme n'avoit pas vu la lumière du soleil depuis très-long-tems. Cette lumière avoit-elle quelque influence sur ses organes? Peut-on lui attribuer ce sommeil extraordinaire? C'est ce que nous n'oserions décider.

Dans l'article suivant, un ecclésiastique, d'un tempérament robuste, & d'une vivacité extraordinaire, mais qui menoit une vie sédentaire, étant très-appliqué à l'étude, rend compte à M. Graham, d'une affection scorbutique, qu'il avoit portée à la

jambe pendant plus de vingt ans ; affection qui avoit résisté à toute sorte de remèdes , dont il n'avoit cessé de faire usage pendant tout ce tems , & qui céda enfin à l'eau de chaux , prise à la dose de trois chopines par jour.

Il y a peu d'exemples de paralysies guéries par la cause même qui les produit ; en voici cependant un que M. Russel a observé à Alep. Un jeune homme de vingt-six ans , grand , mince , & d'un tempérament atrabilaire , fut attaqué tout-à-coup d'un violent mal de tête , qui le laissa sans mouvement & sans sentiment ; il revint cependant de cet état au bout de quelques heures ; mais le mal de tête persista , & il retomba bientôt dans un accès semblable au premier. Pendant l'accès , il avoit tout le côté gauche du visage , aussi rouge que de l'écarlate : la cornée opaque ne l'étoit pas moins que le reste ; le pouls & la respiration étoient assez naturels ; en un mot , il avoit l'air d'un homme plongé dans un profond sommeil : la rougeur du visage & de l'œil diminuoit considérablement avec l'accès ; les saignées , les ventouses , les vésicatoires , les lavemens irritans furent employés presque sans succès , & cet homme eut pendant quinze jours deux accès par jour : dans l'intervalle des accès , son côté gauche tomboit en paralysie ; mais cette paralysie étoit dissipée par

l'accès suivant ; cependant il lui resta une hémiplegie qui affectoit tout le côté gauche : les remèdes qu'on lui fit , rétablirent le mouvement dans ce côté ; il n'y eut que la jambe qui resta toujours paralytique. Au bout d'un an & un jour , qu'il s'étoit assis dans sa boutique , il sentit qu'il pouvoit remuer sa jambe ; il se soutint même dessus , ce qui ne dura qu'un instant : la nuit suivante il eut un accès d'apoplexie , pendant lequel sa jambe fut agitée de fortes convulsions ; cet accès revint le lendemain , & la nuit suivante , le dernier emporta entièrement la paralyse ; & il y a huit ans que cet homme jouit du mouvement de cette jambe comme de l'autre.

A ce sujet , M. Ruffet rapporte l'histoire d'une autre paralyse , qui eut cela de singulier , que le mouvement du bras recommença par les doigts , & s'étendit ensuite par degrés à tout le bras , tandis que celui de la cuisse & de la jambe commença par les muscles les plus voisins du tronc , & s'étendit ensuite à la cuisse & au pied , en sens contraire du bras.

On a pu voir dans notre second extrait , que M. Fordye avoit employé , avec le plus grand succès , le quinquina dans les affections écrouelleuses. M. Fothergill donne ici de nouvelles observations qui confirment cette doctrine. En général , il résulte de ses

observations, qu'on peut employer ce remède non seulement avec sûreté, mais même avec avantage dans plusieurs affections scrophuleuses; qu'il emporte ordinairement les ophthalmies invétérées; qu'il résout fréquemment les tumeurs de ce genre, lorsqu'elles ne sont pas trop anciennes, ou du moins qu'il en arrête le progrès; qu'il guérit l'enflure des lèvres, les gales produites par cette cause, & qu'il corrige les dispositions scrophuleuses. M. Fothergill prend occasion de ses observations, pour faire quelques remarques sur l'action des remèdes qu'on a employés jusqu'ici contre cette maladie; ces remèdes sont ordinairement de nature saline: or tous les sels étant exposés à souffrir du dérangement dans l'estomac, on peut rarement se promettre qu'ils portent toute leur vertu jusques dans le sang; d'ailleurs l'affection écrouelleuse étant toujours accompagnée d'un relâchement général de tous les solides, & d'un épaisissement des humeurs, sur-tout de celles qui sont contenues dans un certain ordre de vaisseaux, on ne peut guères se promettre que les substances salines conservent leur vertu irritante & tonique, au-delà des premières voies. M. Fothergill pense donc que, quelque éloigné que soit de l'estomac le siége des maladies chroniques, on ne réussit jamais plus sûrement à les déraciner,

qu'en rétablissant l'estomac ; en effet , si les digestions se font bien ; le chyle est bien conditionné : le sang produit de ce chyle est naturel ; les sécrétions , la nutrition & les excrétiions se font régulièrement , d'où doivent s'ensuivre la santé , la vigueur & l'activité ; par conséquent la maladie doit cesser nécessairement : le contraire doit arriver , si les digestions se font mal , malgré tous les spécifiques qu'on pourroit employer , à moins qu'une partie de leur action ne servît à corriger les vices de l'estomac , d'où il est aisé de conclure que le quinquina étant par son amertume & par l'adstriction qu'il produit , un des remèdes les plus efficaces pour rétablir les digestions , il doit produire de très-bons effets dans la plûpart des maladies chroniques. On m'objectera , continue M. Fothergill , que les écrouelles sont produites par l'obstruction des glandes lymphatiques , & qu'il est reconnu de tous les médecins , que le quinquina augmente les obstructions. Il est vrai que Sydenham croyoit que ce remède étoit capable de produire des rhumatismes , n'ayant pas fait attention sans doute , que les personnes sujettes aux fièvres intermittentes , le sont aussi aux rhumatismes , & qu'elles passent aisément de l'une de ces maladies à l'autre ; mais il y a bien de l'apparence que si on eût continué l'usage du quinquina , on auroit emporté le

rhumatisme, ou on en auroit prévenu le retour. Boerhaave n'a pas moins contribué que Sydenham, à entretenir ce préjugé ; comme le quinquina qu'on débite en Hollande, est ordinairement de la plus mauvaise espece, il n'est pas étonnant qu'il se soit prévenu contre un remede dont il n'avoit pu éprouver l'efficacité. Les expériences de M. Fothergill sont bien propres à faire revenir de cette prévention, Il est constant qu'il n'a jamais observé que le quinquina produisît aucun mauvais effet, lors même que la maladie trop invétérée, résistoit à son action ; cependant on auroit tort d'espérer qu'il réussira toujours ; par exemple, il n'a paru produire aucun effet, lorsque les os ont été affectés, ou lorsque les tumeurs scrophuleuses ont été accompagnées de beaucoup de douleur, comme lorsqu'elles sont situées dans les articulations ou dans quelque partie membraneuse, parce qu'alors le périoste est toujours de la partie. Ici le quinquina est sans effet : il y a plus ; il semble augmenter les progrès du mal. M. Fothergill préfere de le donner en décoction, parce que c'est la forme la moins dégoûtante.

Nous allons rendre compte maintenant de l'histoire d'un anévrisme de l'aorte, & des temarques de M. Hunter sur cette maladie ; un homme d'ailleurs bien constitué,

portoit depuis trois ans , une tumeur oblongue entre les cartilages de la seconde & de la troisieme côte du côté droit ; la peau qui la recouvroit , avoit sa couleur naturelle : la tumeur étoit très-dure , mais elle dispa-roissoit , lorsqu'on la pressoit ; & pour lors le malade éprouvoit une vive douleur : on y sentoit & on y appercevoit même une pulsation très-sensible qui répondoit à celle du pouls ; cette tumeur augmenta peu-à-peu , & trois mois avant sa mort , elle étoit de la grandeur de la main : alors la couleur de la peau sembloit indiquer le lieu où elle devoit percer ; elle étoit pâle & œdémateuse ; cette couleur devint de plus en plus foncée , & sa mollesse augmenta jusqu'environ six semaines avant sa mort , qu'on sentit un fluide prêt à s'échapper au travers d'une peau morte , de la grandeur d'une pièce de douze sols. En effet , au bout de deux jours ; il sortit d'abord une grande quantité d'eau , & ensuite un sang aqueux : on arrêta le sang par des compresses , mais il revint de tems en tems ; la tumeur n'en fut point diminuée , & on appercevoit à peine l'ouverture par où cet écoulement s'étoit fait : la peau de cette partie devint sèche & cornée , semblable à l'escarre produite par un cautere. Quinze jours avant sa mort , cette peau morte commença à se détacher ; il suintoit un peu de sang par la fente , suintement qui

augmenta à mesure qu'elle s'aggrandissoit. La veille de sa mort, cette escarre étoit entièrement détachée, & ne tenoit plus qu'au sang coagulé qui remplissoit le sac, & qu'on voyoit s'efforcer de vouloir sortir à chaque pulsation du cœur : enfin il survint une toux qui fit partir ce bouchon, & termina sa vie.

Cette tumeur ayant été ouverte, on trouva l'intérieur du sac, lisse & poli ; il étoit plein de sang coagulé, & paroissoit formé par l'épaississement du tissu cellulaire : au fond de ce sac, on voyoit le sternum & les cartilages des côtes, dépouillés de leur périoste & de leur péricondre, & laissant une ouverture par où le sac communiquoit avec l'aorte qui étoit prodigieusement dilatée : outre cette ouverture, il y en avoit une autre à la partie postérieure de cette artère, dans l'endroit où elle porte sur les vertèbres qui étoient à nud, & même détruites en partie ; le périoste & les tuniques de l'artère étant entièrement détruites en cet endroit, les dernières adhéroient fortement au périoste : outre cela, la partie de cette artère qui répondoit à la trachée-artère, étoit mince & prête à crever, si le malade eût vécu plus long-tems.

M. Hunter voudroit qu'on distinguât trois especes d'anévrismes : l'anévrisme vrai, produit par la simple dilatation de l'artère, l'anévrisme faux, occasionné par le déchire-

ment de ses tuniques, & l'anévrisme mixte ; produit par l'une & par l'autre de ces causes ; l'anévrisme vrai se fait reconnoître par sa figure oblongue , la force de ses pulsations , & parce qu'il disparoît entièrement , quand on le comprime. On peut distinguer deux especes d'anévrismes faux ; l'un qu'on peut appeller *épanchement* , lorsque le sang s'extravase dans le tissu cellulaire , il fait des progrès très-rapides , s'étend plus que tous les autres , & n'a presque pas de pulsation ; l'autre , qu'on peut désigner par le nom d'*anévrisme circonscrit* , ressemble en tout à l'anévrisme vrai , dont on ne le distingue bien qu'après la mort , par la dissection du sujet ; il est composé d'un sac formé par le tissu cellulaire qui communique par une ouverture avec l'artere ; la troisieme espece ou l'anévrisme mixte ne sçauroit être distingué , pendant la vie , de l'espece d'anévrisme faux , que nous avons appellé circonscrit , ni de l'anévrisme vrai. Il peut se faire que ce soit la tunique externe de l'artere qui soit percée , & que l'interne ne fasse que se dilater , ou que l'interne soit percée , & que l'externe forme le sac ; du moins cela paroît-il s'accorder avec la description que les auteurs nous ont donnée de ces tuniques.

M. Hunter demande s'il ne peut pas arriver , lorsqu'on pique l'artere au travers d'une veine , qu'il se conserve une véritable anastomose entre ces deux vaisseaux ; il croit du

moins en avoir vu un exemple. Les veines du pli du bras, & sur-tout la basilique qui étoit celle qui avoit été ouverte, étoient considérablement dilatées, un pouce au-dessus, & un pouce au-dessous de ce pli; lorsqu'on les vuidoit par la pression, elles se remplissoient de nouveau avec une promptitude étonnante, lors même qu'on appliquoit une forte ligature à l'avant-bras; mais elles restoit vuides, lorsqu'on appliquoit la ligature sur l'ouverture de l'artere, ou qu'on continuoit la compression: l'artere paroissoit battre avec plus de force, & on sentoît dans la veine une espece de frémissement, qui diminuoit à mesure qu'on s'éloignoit de l'ouverture.

Quelques écrivains ont nié qu'il y eût d'anévrisme vrai; mais M. Hunter en a vu cinq exemples, dans lesquels les tuniques de l'artere étoient évidemment distendues; & celui qui fait le sujet de son observation, en est une preuve convaincante. Il a remarqué que dans les anévrismes de l'aorte, les tuniques de cette artere étoient plus distendues, & formoient plus souvent des cellules du côté où la résistance étoit la plus grande, que de celui où elle étoit moindre en apparence, sans doute, parce que ces tuniques sont affoiblies par la pression qu'elles souffrent entre l'impulsion du cœur, d'une part, & la résistance de l'autre: le désordre du

sternum & du corps des vertebres, n'avoit rien qui ressembloit à une carie ; ils paroissent plutôt usés, comme si le sang les eût dissous peu-à-peu. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les cartilages des côtes n'avoient point du tout été affectés. M. Hunter fait observer à ce sujet, que les cartilages sont de toutes les parties de notre corps, celles que la compression dérange le moins, & il en donne pour preuve les cartilages articulaires.

L'observation que nous venons de rapporter, prouve que les compressions peuvent être très-dangereuses dans les anévrismes de l'aorte, dont la tumeur s'étend au dehors ; car par-là on peut accélérer la rupture de l'artere dans l'intérieur ; on pourroit seulement, lorsqu'on verroit que les tégumens ne seroient plus en état de résister à l'impulsion du sang, avoir recours à un bandage approprié, qui pourroit prolonger la vie pendant quelque tems. Dans les anévrismes qui demandent l'opération, on fait bien d'avoir d'abord recours à la compression, parce qu'elle détermine le sang à passer dans les vaisseaux collatéraux, & à les charger ; mais il ne faut pas insister trop longtemps, parce qu'elle peut avoir des suites fâcheuses, encore faut-il qu'elle se borne uniquement à la partie affectée, afin que le sang trouve un passage libre dans les vaisseaux

qui servent à l'anastomose des arteres. Il peut arriver que l'artere brachiale se divise en deux branches au-dessus du pli du bras, pour lors il peut se faire qu'on lie ces deux branches, au lieu d'une; mais un accident encore plus ordinaire, c'est de lier le nerf avec l'artere. M. Hunter conseille, pour éviter ces inconvéniens, de faire tenir le bras plié, & de soulever l'artere avec une erhine ou avec une sonde, qu'on introduira dans l'ouverture. Il conseille encore de faire une ligature au-dessous de cette ouverture, comme au-dessus,

On trouve à la suite de ces remarques, une Lettre de M. Fothergill, dans laquelle il donne la description d'une gomme astringente, qu'on trouve en Afrique. « Elle est, dit-il, « dure & cassante, d'un rouge foncé » tirant sur le noir, & opaque; mais quand » on la casse en petits morceaux, elle est » transparente, & ressemble à des fragmens » de grenats: elle n'a point d'odeur; lorsqu'on la met sur la langue, on y remarque » un goût astringent: elle se dissout en partie dans la bouche, sous la forme d'un » mucilage, dont la douceur, jointe à sa » stipticité, la rend très-agréable; réduite » en poudre grossiere, & mise dans un peu » plus que parties égales d'eau, elle s'y » dissout en partie, donne une teinture rouge, & un goût astringent à l'eau; ce qui

» reste sans se dissoudre , paroît résineux ;
 » cette gomme differe de la gomme du Séné-
 » gal , parce qu'elle est plus cassante ; & du
 » sang de dragon , par sa solubilité dans l'eau ;
 » de l'un & de l'autre , par son goût astringent.

Le seul auteur qui ait parlé de cette gomme, est Moore, dans son *Voyage de l'intérieur de l'Afrique*, où il dit qu'elle découle des incisions qu'on fait à un arbre dont l'écorce est raboteuse & rouge, & que les naturels du pays appellent *Pau de sangue*, sans doute par corruption du mot Portugais *Palo-bois*, c'est-à-dire, *bois de sang*. M. Fothergill croit que cette gomme, si on pouvoit en avoir assez pour en faire usage, pourroit convenir dans les diarrhées & les fleurs blanches habituelles dans les pertes des femmes, en un mot, dans toutes les maladies produites par le relâchement & l'acrimonie.

Les troupes Angloises ayant formé en 1756 divers camps dans l'intérieur de l'Angleterre, M. Pringle qui avoit la direction de l'hôpital, de celui de Schroton, dans le comté de Dorset, profita de cette occasion pour faire l'épreuve du sublimé corrosif, administré à la façon de M. le Baron de Van-Swieten, pour la guérison des maladies vénériennes ; ce camp qui étoit composé de six régimens d'infanterie, & de deux régimens de dragons, lui fournit
soixante

soixante soldats attaqués de cette maladie ; le remède leur ayant été administré par les chirurgiens de chaque régiment, ils guérirent tous, à l'exception de trois ou quatre, dont la maladie étoit apparemment plus invétérée ; c'est ce qu'attestent les lettres des chirurgiens des six régimens d'infanterie, qu'on a insérées en entier dans ce Recueil. Il résulte de leurs observations, que le sublimé corrosif convient principalement dans les maladies vénériennes récentes, qu'il opère très-rarement par la salivation, mais plus ordinairement par la sueur & les urines ; il ne demande d'autre préparation que quelques saignées, lorsque le sujet est pléthorique, ou qu'il y a de l'inflammation. On le donnoit d'abord dans la proportion d'un grain, par deux onces d'eau-de-vie de sucre, de France, ou celle de grain, dont on faisoit prendre une demi-once deux fois le jour ; mais ensuite on augmenta cette dose jusqu'à une once, deux fois le jour. Il y eut même un chirurgien qui employa 16 grains de sublimé, sur 14 onces d'eau-de-vie, de sorte qu'il donnoit un grain de sublimé chaque jour, sans que cela produisît aucun mauvais effet : le régime qu'on faisoit observer à ces malades, étoit exact, & on leur faisoit boire une grande quantité d'eau d'orge dans la journée.

Nous allons terminer cet Extrait, en
Tome XI. I i

rendant compte des expériences de M. Boyle French, apothicaire à Londres ; sur le mélange des huiles, des résines & des substances grasses avec l'eau, par le moyen des mucilages. M. Fothergill conjecturant que l'ambre n'étoit qu'une résine végétale imprégnée d'acide vitriolique, chercha à s'en assurer, en mêlant l'acide vitriolique avec différentes huiles essentielles ; mais il trouva que l'huile de vitriol, pour peu qu'elle fût concentrée, agissoit si fort sur ces huiles, qu'elle les décomposoit, & que lorsqu'on l'étendoit jusqu'à un certain point, elle n'avoit plus aucune action : il chercha donc à tempérer l'action de cet acide, sans la détruire, & c'est ce qu'il obtint par le moyen du mucilage de la gomme Arabique ; cela lui fit présumer que ce mucilage pourroit être un moyen d'union entre les huiles, les résines & l'eau, & l'engagea à prier M. Boyle French d'en faire l'expérience. En effet, cet industrieux apothicaire trouva le moyen de mêler avec l'eau non seulement les huiles essentielles, mais encore les huiles par expression, les baumes, les résines solides, le musc, le camphre, le blanc de baleine, &c. par le moyen de la gomme Arabique, soit en les agitant dans un matras, soit en les battant ensemble dans un mortier ; il éprouva aussi la gomme adragant, le mucilage de semences de coing, les syrops, l'empois, &c.

mais rien ne lui réussit comme la gomme Arabique, sur-tout lorsqu'on y joignoit un peu de quelque syrop & d'esprit de vin. Voilà donc un nouveau moyen d'administrer toutes ces substances sous une forme liquide : il est bien vrai que les émulsions ne sont qu'un mélange d'une huile avec l'eau, par le moyen d'un mucilage ; mais on avoit fait peu d'attention au rôle que le mucilage joue dans cette opération : il est vrai encore qu'on fait entrer tous les jours des huiles essentielles, des baumes & des résines dans les loochs, & qu'on triture les résines dans les émulsions ; mais il semble qu'on n'avoit pas encore regardé les gommes comme un moyen d'union aussi prompt, aussi facile, ni aussi sûr ; que le sucre & les jaunes d'œufs : on ne sçauroit donc qu'être obligé à ceux qui prennent le soin de constater ces sortes de vérités.



OBSERVATION

*Sur un Squirrhe invétéré dans les intestins ;
guéri par l'usage de la bella-dona,
pris intérieurement, par M. DARLUC,
docteur en médecine, à Caillan.*

Un homme d'un moyen âge, d'un tempérament mélancolique, ayant l'habitude

du corps maigre & délicate, attaché par état à l'étude, & d'une vie sédentaire, fut attaqué, il y aura bientôt quatre ans, d'une douleur fixe au côté droit du bas-ventre, immédiatement à la région du colon; cette douleur augmentoit constamment après les repas, avec une tension, des tiraillemens, des irritations marquées dans les parties, & ne se dissipoit que par la chaleur du lit, ou par la situation horizontale que le malade gardoit plus volontiers pendant le paroxysme : la sécheresse des déjections, une constipation opiniâtre s'étant jointes à cette affection, on la traita comme une colique spasmodique & venteuse.

Il paroissoit en effet que le gonflement douloureux du colon devoit son origine à un resserrement inégal & spasmodique du canal intestinal, moyennant quoi l'air arrêté & condensé dans la cavité du colon, venant à se raréfier par la chaleur du lieu, & le trop long séjour des matieres fécales, amenoit les tranchées, l'anxiété, les vives souffrances qui accompagnoient cette colique. On en accusoit d'autant plus volontiers cette cause, que le malade naturellement fort venteux, avoit l'estomac affoibli, & les digestions souvent dérangées : le soulagement qu'il éprouvoit presque toujours dans le plus fort de ses douleurs, après s'être couché, ne faisoit pas imaginer d'autre

explication à cet effet, que la chaleur du lit, ou la situation horizontale relâchant la tension des tuniques intestinales, & diminuant leur éréthisme, permettoit à l'air arrêté, d'en parcourir librement leur cavité; d'autant mieux que si le malade pressoit alors la région du colon, & surmontoit forcément la résistance de l'air condensé entre ses parois, on entendoit des borborygmes, suivis très-souvent d'une explosion des vents par bas : telle étoit la cause qu'on assignoit à cette colique, sans que son état local, & nullement affecté aux autres parties du bas-ventre, fit soupçonner encore quelque vice organique antérieur.

Le malade fut mis conséquemment à l'usage des carminatifs anti-spasmodiques; les relâchans, les anodins, les calmans, la saignée, les doux minoratifs, les délayans nîtreux, les fomentations, les lavemens appropriés, le petit lait chalibé, le lait d'ânesse n'amenerent que des soulagemens momentanés, pendant plus de six mois qu'il fit usage de tous ces remèdes, avec un régime convenable. L'ayant visité dans ces circonstances, & examiné les parties affectées avec beaucoup d'attention, & à diverses reprises, le matin sur-tout, que le relâchement du colon, toujours en spasme dans la journée, & moins douloureux alors, en permettoit la recherche avec beaucoup plus de facilité : je

sentis échapper sous mes doigts quelque chose de dur & de rénitent, qui se cachoit sous les replis des intestins, lorsque je les pressois, & où le malade se plaignoit d'une vive douleur. Invité lui-même à faire cet examen, après diverses postures les plus commodes, il découvrit une trainée de glandes squirrheuses, dont la plus grosse excédoit le volume d'un œuf, & qui s'étendoit dans le colon même, depuis son insertion avec l'iléum, jusqu'à sa courbure supérieure; un autre squirrhe, beaucoup plus considérable, sembloit partir du mésentère, & occuper la membrane inférieure du colon: l'on ne pouvoit bien le reconnoître, qu'en faisant plier tout le corps au malade, ce que les gonflemens habituels du colon, ne lui avoient pas permis de faire jusqu'alors, quoiqu'il y portât plusieurs fois la main dans la journée, pour en faire sortir les vents arrêtés dans les replis de ses cellules.

La vraie cause du mal mieux connue, il fut question de mettre en usage des remèdes plus actifs. Les apéritifs, les sels neutres, les fondans de toute espece, les emplâtres discutifs furent employés pendant tout l'hiver, sans aucun succès apparent: le malade maigrissoit à vue d'œil; il étoit foible, languissant, avoit des retours de fièvre, & ses douleurs ne trouvoient du soulagement que

par un régime exact, & par l'exercice à cheval. Au mois de Janvier ayant lu dans le Journal des Sçavans, l'Extrait du livre de M. Alston, médecin Anglois, sur la vertu de l'eau de chaux, pour le calcul de la vessie, il s'imagina qu'elle pourroit fondre également ses squirrhes, & voulut en faire usage, contre mon avis; mais il fut obligé de l'abandonner bientôt, parce qu'il en perdoit l'appétit, qu'il maigrissoit encore plus, & que les constipations devenues plus opiniâtres, amenoient des tranchées & des douleurs plus considérables.

En Mai, je l'envoyai aux eaux thermales de Gréoux, dont il prit long-tems les bains, la douche & la boisson, sans autre amendement, que de lui donner un peu plus d'appétit. En Août, ayant rapporté une consultation faite par un vieux médecin qui lui conseilloit l'usage de l'élixir de Paracelse, où il falloit dissoudre quelque peu de borax & d'un alcali fixe, il voulut le mettre en œuvre tout de suite : vainement lui fis-je observer que cette recette incendiaire & caustique n'étoit point relative à son tempérament, que les chaleurs considérables de l'atmosphère lui interdissoient également un fondant aussi actif; d'autant mieux que l'alcali fixe, dont l'usage fait dégénérer souvent les humeurs en dissolution putride, secondé par l'action de l'air, qui causoit actuellement une

fâcheuse dyffenterie dans tous les environs , pourroit bien lui occasionner une pareille incommodité , si même il ne lui arrivoit quelque chose de pis. Il ne fut point ébranlé par mes raisons ; & plein de l'envie de guérir , il voulut du moins faire l'essai d'un remède qu'on lui donnoit pour efficace. Quinze jours après , l'ayant visité , il vint à moi avec un empressement des plus vifs. Il me dit de le féliciter d'être délivré enfin d'une maladie aussi rebelle que celle-là ; qu'il devoit sa guérison à une diarrhée glaireuse , qui depuis huit jours lui avoit fondu & emporté entièrement toutes les glandes squirrheuses : ayant examiné bientôt ses déjections , j'observai en effet qu'il rendoit à chaque selle , un amas de colles , ou d'especes de glaires sanguinolentes , & que je reconnus être la mucosité des intestins , ou cette humeur qui enduit la superficie interne de leurs parois. Je dis alors au malade , que cette diarrhée n'étoit qu'un effet de l'alcali fixe , dont l'action s'étoit portée principalement sur les vaisseaux excrétoires des glandes intestinales , dont elle avoit rongé l'orifice , & emporté l'humeur muqueuse , qu'ils séparent plutôt que d'attaquer le corps des squirrhes : il n'en voulut rien croire jusqu'au matin , qu'aynt examiné le colon , il tâta encore ses glandes , dont le sentiment lui parut plus vif & plus douloureux , sans doute par

Irritation de l'alcali fixe : il m'avoua alors qu'il s'étoit trompé , & parut vouloir redoubler de confiance à mon égard.

Il fallut quelque tems pour réparer ce désordre : le lait prudemment administré , ramenoit déjà les choses au premier état ; mais le malade , extrême en tout , ayant passé , sans trop de ménagement , à la diète lactée , il fut pris au bout de quinze jours , d'une colique violente , dont la douleur se communiquoit par sympathie , du colon habituellement en souffrance , jusqu'aux autres parties de l'abdomen : les squirrhes augmentèrent en volume : la fièvre se déclara ; & après s'en être délivré par un minoratif & la diète , il fut quelque tems avec des courbatures , sans pouvoir marcher & fléchir le tronc , qu'avec des épreintes & des vives douleurs au colon : les fomentations , les anodins , les calmans , &c. ramenèrent encore la maladie dans le même état , à cela près que les squirrhes se monstroient plus considérables au tact.

En Octobre , le malade prit les eaux minérales acidules de Vals , avec plus de succès que tout autre remède : les intestins acquirent un peu plus de ressort ; les digestions s'opérèrent avec moins de trouble , & les douleurs qui étoient continuelles , devinrent souvent périodiques : de - là jusqu'au printems de l'année suivante , je lui

fis prendre diverses préparations martiales ;
 dont son estomac s'accommodoit mieux que
 de tout autre fondant tonique & discutif ;
 leur usage dissipa quelque peu le gonfle-
 ment & la tension flatueuse du colon. En
 Mai, il reprit les eaux de Vals, avec le
 même succès, & continua encore quelques
 jours les préparations du mars, après quoi,
 s'étant apperçu que les glandes squirrheuses
 n'avoient pas diminué ; que les gonflemens
 n'étoient que relatifs à l'état actuel de ses
 douleurs, variant du plus au moins ; suivant
 qu'il étoit en souffrance, devenu plus in-
 quiet & mélancolique, désespérant de son
 état, il eut recours aux charlatans, & em-
 ploya tous les remèdes qu'on lui offrit, sans
 choix & sans discernement : il fit usage, à
 mon insçu, des frictions mercurielles sur la
 partie tendue du colon, y appliqua l'em-
 plâtre de Nicotiane, & prit deux mois de
 suite une poudre qu'un moine d'une Pro-
 vince éloignée, qui se faisoit afficher depuis
 long-tems dans les Gazetes, débitoit dans
 le public, pour une recette spécifique &
 nouvellement découverte par lui, contre
 toute sorte de glandes squirrheuses, avec
 un emplâtre fondant, de sa composition. En
 examinant ce prétendu spécifique, je recon-
 nus que ce n'étoit autre chose que l'éponge
 calcinée, dont tout médecin connoît assez
 la vertu contre les glandes scrophuleuses ;

mais il s'en faut bien que ce soit-là un spécifique assuré, & qu'on doive le donner pour tel au public, qui, toujours dupe de pareilles assertions, blâme souvent les médecins éclairés qui cherchent à le détromper : il en étoit de même de l'emplâtre qui ne me parut être que le suc d'un végétal, tel que la ciguë, ou la grande scrophulaire faisant corps avec des gommes férulacées, & déguisé avec des aromates.

L'observation de M. Lambergen, sur un cancer à la mammelle, guéri par l'usage des feuilles de la bella-dona en infusion, ayant paru dans le Journal de Médecine du mois de Mars de cette année, je jugeai que si ce végétal avoit eu la vertu d'amener une suppuration louable dans un cancer ouvert, & de résoudre le restant de la tumeur squirrheuse de la mammelle, je pourrois bien attaquer avec le même succès, celles de mon malade : convaincu par moi-même de l'inutilité de tout autre remède, & sachant combien il est dangereux & contraire à la saine pratique, de s'obstiner à vouloir fondre les vieux squirrhes ; le voyant d'ailleurs prêt à devenir la victime de sa confiance aux charlatans, je lui montrai l'observation de M. Lambergen, comme l'unique ressource qui lui restoit à mettre en œuvre, après quoi il ne falloit plus s'en tenir qu'à la cure palliative, s'il ne vouloit bientôt accélérer

la putréfaction de la lympe arrêtée dans les glandes squirrheuses , & les changer en autant de cancers , ce que de vifs élancemens , une augmentation de chaleur & de sensibilité sembloient déjà lui présager : le malade consentit de bonne grace à prendre l'infusion de la bella-dona ; mais sans doute effrayé des ménagemens qu'il falloit observer pendant son administration , ou des suites inévitables que pouvoit avoir un poison aussi redoutable que celui-là , il chercha à rassurer son imagination trop alarmée par le récit de M. Lambergen ; il me pria d'en faire également l'essai moi-même pendant dix à douze jours , afin qu'enhardi par la façon dont j'en ménagerois la dose sur moi , il pût le prendre avec confiance : plein du desir à mon tour d'accréditer un remède nouveau , dans un cas sur-tout où la médecine est dénuée de tout secours , je voulus bien me prêter à ses instances , & je procédai à mon essai , dans le même goût de son inventeur.

Comme la bella-dona ne vient que dans les plus hautes montagnes de la Provence , telles que les Alpes , la Sainte-Baume , je ne pus me servir de ses feuilles aussi séches , & gardées aussi long-tems qu'avoit fait M. Lambergen ; m'en étant procuré heureusement par le moyen de M. de Selles , jeune seigneur de Grasse , qui cultive la

botanique avec succès, j'eus soin de les exposer tous les jours pendant plus d'un mois au soleil, afin de les délivrer de leur viscosité, & d'une odeur virulente & narcotique qu'elles exhalent; mais malgré ces attentions, je ne pus les dépouiller entièrement de leur odeur, & gardées encore aujourd'hui dans un bocal de verre fermé, elles font à-peu-près la même impression sur le nez, que le tabac: je mis dix tasses d'eau sur un scrupule de ses feuilles, que je laissai infuser toute la nuit sur les cendres chaudes; mais n'ayant pu donner à l'eau qu'une teinte très-foible, je fus obligé de la réduire à cinq verres, qui me parurent suffisans pour en obtenir une infusion médiocrement colorée: j'en pris le matin un demi-verre devant mon malade; une heure après, je sentis à peine une légère sécheresse dans la bouche, & qui s'évanouit en peu de tems: le lendemain & les jours suivans, je pris le verre entier, qui ne me causa qu'un peu plus de sécheresse au gosier, jusqu'à l'heure du dîner: enhardi par ce succès, je fis une décoction de la plante, que je pouffai presque à l'ébullition, & en pris un peu plus du verre cette matinée-là; peu de minutes après, une très-grande sécheresse se fit sentir à la bouche, & tout le long du canal de la déglutition; ma langue devint blanche, aride,

& se colloit contre les parois du gosier ; lorsque je voulois avaler la salive , ayant peine à parler , & n'articulant que d'une maniere très - rauque & sombre : j'eus recours à quelques boissons acides , pour dissiper cette sécheresse qui me devenoit de plus en plus incommode ; tant que je tenois ces liqueurs dans la bouche , & que j'en humectois les papilles de la langue , j'étois légèrement affecté de la sécheresse ; mais lorsque je les avalois , une âcreté vive & piquante sembloit m'excorier le gosier. Il n'en étoit pas de même des alimens solides , que je ne pouvois avaler par le défaut de véhicule & de souplesse dans cet organe qui paroissoit frappé d'une atonie paralytique : je passai de la sorte jusqu'à midi , affectant bonne contenance devant mon malade , que je visitai un instant : de retour chez moi , je m'apperçus que j'avois tout le corps vacillant , ne pouvant demeurer stable sur mes pieds , sans vertige pourtant , ni que les objets me tournassent : le cours des urines totalement suspendu , ne me permettoit dans le besoin , que de les rendre goutte à goutte ; ma vue me servoit difficilement , & j'avois peine à déchiffrer les lettres , étant obligé de tenir le papier plus éloigné qu'à l'ordinaire ; ainsi qu'on l'observe dans la vue sénile ; tous ces symptomes durèrent jusqu'au soir ;

& ce fut sans appétit & sans trouver du goût aux alimens, que je pris ma réfection ordinaire : le lendemain, je modérai la dose de mon infusion, moyennant quoi tous les accidens furent moindres ; ma vue seule en étoit plus affectée ; & tandis que tous les autres symptômes s'évanouissoient, après midi, j'avois peine à lire jusques bien avant dans la nuit : cette manœuvre ayant enhardi le malade, & voyant par lui-même que je n'avois point discontinué de vaquer à mes affaires, il prit avec confiance l'infusion de la bella-dona : les symptômes qu'il éprouva, furent à-peu-près semblables aux miens ; & comme il est d'un tempérament plus tranquille, il les supporta avec plus de patience : il n'observa même plus en peu de tems de peser scrupuleusement la dose de ces feuilles, dont il employa jusqu'à demi-gros & plus, sur les quatre à cinq verres d'eau, sans en être plus sensiblement affecté : la diminution de sa vue, lui faisoit le plus de la peine ; la sécheresse du gosier, la perte du goût, le défaut d'appétit, les vertiges passagers, l'engourdissement paralytique du canal de la déglutition, la suspension des évacuations ne lui paroissant rien en comparaison de ce symptôme-là ; ce qui devenoit plus considérable, lorsqu'il ne faisoit infuser les feuilles qu'à froid, perdant sans

§12. OBS. SUR UN SQUIRRE

doute de leur vertu par l'ébullition, ou par la chaleur de l'eau.

Deux mois après les gonflemens du colon, les douleurs, les tiraillemens parurent s'évanouir, & cette partie revenue à son ton naturel, permettoit aisément de reconnoître les squirres. Encouragé par cette lueur de succès, le malade continua jusqu'au quatrième mois, qu'ayant été obligé de faire un petit voyage & de quitter son régime ordinaire, des vives tranchées se firent sentir aussi-tôt dans les intestins : il crut d'abord que c'étoit une colique d'indigestion, parce que les tranchées s'étoient déclarées à la région de l'estomac ; mais ayant porté sa main sur la partie ordinairement affectée, il reconnut le colon attaqué d'une contraction spasmodique, si différente de l'ordinaire, que ses douleurs s'étendoient sympathiquement jusqu'à l'estomac, tandis que les autres fois elles étoient comme circonscrites aux environs des squirres : la fièvre s'étant mise de la partie, nous fûmes obligés de recourir à la saignée, aux lavemens, aux fomentations, qui dissipèrent peu-à-peu ces nouveaux symptomes ; mais les douleurs durerent beaucoup plus de tems, & trois semaines après, à peine pouvoit-il marcher & fléchir le tronc, sans une extrême sensibilité : nous avons suspendu l'usage de la
belladonia ;

GUÉRIPAR DE LA BELLA-DONA. 513

bella-dona ; les squirrhes se montroient très-grossis & augmentés du double pendant ce tems d'irritation ; & ce ne fut que plusieurs jours après , qu'ils revinrent à leur état ordinaire.

Nous reprîmes la bella-dona : mêmes symptômes que la première fois ; les gonflemens étoient disparus : les squirrhes effuyoient de deux en deux mois une alternative de vives douleurs , de tension , de spasme accompagné de fièvre & de rémission ; ce trouble duroit quelques jours : le malade gardoit la diète seulement , en suspendant tout remède , & reprenoit bientôt la bella-dona ; insensiblement ce tems de trouble fut de moindre durée : l'on avoit plus de peine à reconnoître les squirrhes , dont le volume si considérable dès le commencement , se faisoit sentir à la moindre pression ; tout cela augmentoit merveilleusement l'espoir du malade : il s'arma de constance ; & ne discontinuant plus son infusion , lors même que la nature amenoit régulièrement la révolution périodique dont j'ai parlé , il eut la consolation de voir enfin tous ses squirrhes dissipés ; & après vingt mois d'usage de la bella-dona , je reconnus avec lui la partie du colon , & tout l'abdomen aussi flexible , aussi souple que dans l'état naturel ; nulles douleurs se font fait sentir dans cette partie , depuis le mois d'Avril dernier que

nous avons fini le traitement, & le malade en a acquis même plus d'embonpoint.

Cette observation, d'après les faits annoncés par M. Lambergen, prouve que l'on peut user de la bella-dona un très-long-tems, sans aucune suite fâcheuse; que sa vertu amène constamment les mêmes effets; bien différente de l'opium qui, pour s'accoutumer insensiblement, ne laisse pas que d'être dangereux par sa continuité, & de jetter le genre nerveux dans l'atonie & le relâchement : la bella-dona, semblable à la plupart des poisons, agit directement sur les nerfs de l'estomac; à peine en a-t-on avalé la décoction, que la foule des symptômes anomaux décrits ci-dessus, s'annonce aussitôt. Cette plante analogue aux solanum, aux pavots, à la juquame, à la cigue, & fournit à-peu-près les mêmes principes; un esprit volatil huileux, & un sel volatil & concret, qui, par la quantité de l'huile fétide dont elle abonde (a); sembleroit approcher de la nature de l'alcali volatil. Que ce soit par l'action de ces sels âcres, dont l'art ne peut apprécier au juste la combinaison avec les autres principes, ou par quelque vapeur

(a) Cette plante est si chargée de suc, que ses feuilles cueillies avant la pousse des fleurs, n'ont pas laissé que de végéter encore, & de faire des fleurs & des baies, dont les graines mêmes ont levé l'année d'après.

analogue à ces exhalaisons dangereuses qu'on appelle moufetes , ainsi que le pensent quelques praticiens : que cette plante excite les troubles , qu'on observe dans l'œconomie animale , il nous suffit de sçavoir que par le moyen de plusieurs spasmes lents , presque insensibles , & réitérés journellement , on voit naître tout-à-coup les vives douleurs , les irritations , la fièvre , d'où les mouvemens des liqueurs accélérés , & l'oscillation des fibres redoublée , amènent peu-à-peu la fluidité des premières , la souplesse & l'élasticité naturelle des autres.

L'on sçait combien les tumeurs dures , indolentes , tels que les ganglions , les tubercules , les squirrhes invétérés , éludent l'action de tout remède , combien elles triomphent des ressources de l'art : ces tumeurs arrachées des cadavres humains , n'ont montré le plus souvent qu'une lymphe épaissie , & qui avoit acquis par la coalescence de ses globules une densité & une consistance semblable à la corne (a) , & les vaisseaux sécrétoires des glandes où elles prennent naissance ordinairement , entièrement oblitérés , & faisant corps avec elle ; les lessives alcalines , les fondans savonneux , le sel armoniac , qui agissent si bien sur les

(a) Voyez le premier volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

§ 16 OBS. SUR UN SQUIRRE

humeurs muqueuses concrètes, le suc des végétaux les mieux appropriés, les gommes férulacées, les préparations métalliques, les acides minéraux & végétaux préparés, modifiés & combinés avec d'autres corps, &c. ne mordent point, ou difficilement sur cette lymphe épaissie; & malgré cette foule de charlatans & d'empyriques qu'on trouve toujours prêts à nous donner un spécifique assuré contre ces sortes de maux, l'on est malheureusement réduit encore à leur cure palliative, tirée des remèdes les plus doux, & les moins propres à accélérer les mouvemens des fluides. Combien d'événemens funestes ne préviendrait-on pas, si l'effet de la bella-dona est invariable? Il y a tout lieu de présumer qu'en la donnant à bonne heure, qu'en augmentant son activité par l'application topique de cette même plante en emplâtre, ou en lotion, l'on accélérera plutôt la résolution de la lymphe épaissie. Mais que seroit-ce, si, mettant à profit cette heureuse découverte, l'on tiroit de la bella-dona un remède applicable à plusieurs sortes de maux analogues entr'eux, & qu'après lui avoir assuré par des épreuves suffisantes la vertu anti-cancéreuse qu'on lui attribue récemment, l'on parvint à combattre avec le même succès d'autres affections également rebelles? Chercher à étendre la sphere des

nouvelles découvertes par le sceau de l'expérience, & rectifier ce que l'empyrisme & le hazard produisent le plus souvent, c'est un travail digne d'un vrai citoyen.

Avant M. Lambergen, plusieurs praticiens ont fait des recherches sur le virus cancéreux (a). Les uns conseillent l'usage de l'alun. M. Quesnay (b) s'est très-bien trouvé du suc du sedum acre lutheum. Riviere vante l'onguent des grenouilles vertes. M. Norford (c) a fait un heureux essai du suc de cataputia, &c. De tous ces secours & de leurs combinaisons respectives, l'on parviendra quelque jour à combattre plus sûrement un mal aussi terrible que le virus cancéreux, lequel tantôt isolé dans les recoins d'une glande squirrheuse, semble n'emprunter son degré d'acrimonie & de contagion, que de l'épaississement local & de la putréfaction de la lymphe dans la glande obstruée, sans infecter autrement la masse des humeurs; ce que l'emploi heureux des caustiques ou du fer, en détruisant la glande entière, & la guérison subséquente prouvent aisément, ou bien tirer son origine d'un vice caché & d'une dépravation totale de la lymphe, contre lesquels les se-

(a) Recherches sur le Cancer, par M. Louis.

(b) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome III.

(c) Journal de Médecine, tome VII, p. 446.

cours de la chirurgie les mieux appliqués ne sont souvent que des palliatifs aussi peu assurés que les autres.

Dans l'observation de M. Lambergen , la bella-dona procure une suppuration louable dans un cancer ouvert, cela ne pouvoit être autrement ; la tumeur squirrheuse ne pouvoit se résoudre , qu'en séparant des parties saines les fibres putréfiées , & l'humour âcre & sanieuse qui les corrodoit ; ouvrage d'une bonne suppuration : dans notre malade , nulle évacuation spontanée , nulle excrétion d'humeurs au dehors ; ce n'est qu'au moyen des vives douleurs , des spasmes réitérés , que ces squirrhes qu'on pouvoit regarder comme autant de cancers occultes , souffrent une altération visible dans leur parenchyme , se gonflent , se tuméfient , s'élèvent ; que leurs fibres vasculaires & le système nerveux , froncés , irrités , passent de l'état d'inertie , dans celui d'érétisme , & qu'à la faveur de leur oscillation redoublée , la lymphe se résout & reprend le canal de la circulation ; mais ces deux effets sont produits par la même cause ; & les douleurs périodiques , les spasmes réitérés sont également annoncés par M. Lambergen , ce qui prouve l'uniformité d'action dans ce remède.

Le relâchement des fibres intestinales de notre malade ayant donné lieu à la collection

d'air accumulée dans la cavité du colon, à ses gonflemens douloureux, à l'engorgement des glandes intestinales & mésentériques, & à leur endurcissement, ainsi que l'on voit bien souvent la passion flatueuse & rebelle, la tympanite, amener les épanchemens lymphatiques, les hydatides, les collections séreuses enkistées, l'hydropisie ascite : l'on a pu remarquer que l'action de la bella-dona se porta d'abord sur le premier vice qu'il détruisit en peu de tems, auparavant de résoudre les squirrhes. Ces considérations me font présumer avec fondement, qu'on pourra appliquer avec succès la bella-dona contre plusieurs sortes d'affections spasmodiques, telles que les tensions abdominales, les coliques hypochondriaques, la passion flatueuse, la tympanite même, qui dépendent bien plus souvent d'un vice organique des solides & des nerfs, que d'une altération dans les humeurs. Je puis citer là-dessus une expérience qui, si elle n'est pas totalement décisive, du moins sert beaucoup à appuyer mes vues.

Une femme attaquée depuis long-tems d'une tympanite que j'ai cru jusqu'ici être vraiment abdominale, où elle est tombée par quantité de squirrhes & de tumeurs dures, répandues dans tout le corps du péritoine, dans quelques-unes desquelles on

§ 10 OBS. SUR UN SQUIRRE

fentoit, en pressant les tégumens du bas-ventre, un mouvement d'ondulation, & dans les autres, une espece de frémissement & de crépitation, & qu'on pouvoit regarder les unes comme autant d'hydatides, & les autres comme des tumeurs venteuses, des vrais emphysemes du tissu cellulaire du péritoine, ayant toute la partie inférieure de l'abdomen aussi dure & rénitente que la peau d'un tambour, avec de vives tranchées depuis plus d'un an, la fièvre lente, perte d'appétit & marasme : après une foule de remedes inutiles ou contraires, cette femme s'est déterminée à prendre l'infusion de la bella-dona, par mon conseil. Depuis plus de trois mois qu'elle en use, le ventre est devenu plus souple, plus mol, sans aucune explosion des vents par haut & bas; les tumeurs se tâtent avec plus de facilité, la fièvre, les douleurs sont évanouies; & cette femme qui étoit un vrai squelette, a recouvré son appétit; elle fort, & commence à s'acquitter de ses fonctions ordinaires. Je n'oserois prononcer que ce remede-là dût la guérir totalement; mais c'est ici que la maxime de Celse est principalement applicable : *Melius est anceps experiri remedium quam nullum*; c'est à l'expérience, encore un coup, à confirmer ces essais innocens, & aux médecins éclairés à les mettre en œuvre, lorsqu'ils n'auront pas des secours plus efficaces

à opposer à des maladies aussi rebelles , & le plus souvent incurables.

Nota. Nous ne sçaurions trop marquer notre reconnoissance en particulier à M. Darluc, des soins généreux qu'il a pris pour constater de plus en plus l'efficacité de la bella-dona. La cure qu'il vient de faire par l'usage continué de cette plante, prouve que la vertu que M. Lambergen lui a attribuée de guérir du cancer , n'est pas imaginaire , & que si elle ne réussit pas toujours , c'est qu'il faut, outre les circonstances favorables, avoir beaucoup de lumieres , de prudence & de constance , pour en faire l'application.

Nous fûmes appelés l'année dernière , conjointement avec MM. Bouvart & Pibrac , pour visiter une dame attaquée d'un cancer considérable à la mamelle : nous lui prescrivîmes l'usage intérieur de la bella-dona ; elle le continua plus de trois mois , & nous n'apperçûmes aucun changement sensible en bien , dans l'état de la maladie. M. Bouvart nous dit cependant que la bella-dona lui avoit réussi quelquefois dans le cancer. On peut bien s'en rapporter à la bonne foi de ce grand praticien. Nous avons eu quelques autres occasions de prescrire l'usage de ce remede : nous n'avons pas eu la consolation de le voir couronné d'un succès complet ; mais nous avons presque toujours observé

522 OBS. SUR UN SQUIRRHE, &c.

que cette infusion calmoit les douleurs ; qu'elle diminuoit le volume du squirrhe , & qu'elle excitoit un travail utile dans toute la machine. La longueur du tems nécessaire pour que ce remede produise un soulagement ou une guérison constante , le dégoût des malades , la fausse terreur que l'usage intérieur de cette plante inspire , la persuasion où l'on est , que le cancer est incurable , sont des obstacles continuels qui retardent la notoriété des effets salutaires qu'on a tout lieu d'en attendre. Il faut avoir été aussi amis de l'humanité , aussi attachés aux progrès de la médecine & à l'honneur de cette profession , que l'ont été MM. Lambergen & Darluc , pour avoir osé franchir tous ces obstacles , en éprouvant d'abord sur eux-mêmes les propriétés d'une plante aussi dangereuse. Nous croyons qu'on ne sçauroit trop s'attacher à suivre de près un objet si intéressant pour les malades , & si digne de recherches pour les médecins. Voilà des expériences bien constatés des succès qui ne sont pas équivoques : nous espérons que le tems & de nouvelles expériences fixeront nos doutes , dirigeront nos vues , & nous apprendront à connoître toute l'efficacité de ce remede , fait pour détruire le plus cruel & le plus funeste de tous les maux.

L E T T R E

De M. SUAU, médecin, à Grenade-sur-Garonne, à M. VANDERMONDE, sur la barbe d'un épi d'orge rendu par les urines.

MONSIEUR,

L'observation que je prends la liberté de vous adresser, m'a paru mériter que vous lui accordassiez une place dans votre Journal, étant également propre à exercer le médecin & l'anatomiste.

Le nommé Jean-Baptiste Demons, du lieu de Saint-Rustice, en Languedoc, près Grizoles-sur-Garonne, âgé d'environ vingt ans, fut attaqué, il y a trois ans, d'une douleur aux reins, accompagnée de difficulté d'uriner, qui l'obligea d'avoir recours à M. Deltit, chirurgien & apothicaire de Grizoles. Après l'avoir examiné, M. Deltit jugeant que c'étoit une colique néphrétique, lui fit deux saignées au bras, afin de désenfler les vaisseaux, & par-là faciliter la circulation dans les reins : la douleur persistant malgré cela avec une certaine violence, il le fit mettre dans un bain émollient, qui le soulagea en effet, au point qu'il fut six mois

§24 LETTRE SUR UN ÉPI D'ORGE

sans rien sentir, quoiqu'il fût livré à des travaux pénibles.

Au bout de ce tems, le sieur Demons fut affligé d'une ardeur d'urine qui l'obligeoit à se présenter sans cesse pour uriner; ses urines ne venoient que par goutte, & chaque fois en petite quantité; elles étoient tantôt rouges, tantôt de couleur naturelle: quoiqu'il eût quelques intervalles où il souffroit moins; cependant comme il craignoit pour les suites, il vint me consulter à Grenade. Il me rapporta que les urines qu'il rendoit après avoir fatigué, étoient fort chaudes & fort colorées; que dans tout autre tems elles avoient leur couleur naturelle, quoiqu'il les rendît toujours avec beaucoup de douleur & goutte à goutte; que jamais il n'avoit rendu de sable; qu'il ne sentoit aucun poids ni dans le bas ventre, ni au périnée; qu'il n'éprouvoit aucun chatouillement au gland.

Sur ce récit, je jugeai qu'il n'y avoit ni sable, ni pierre, ni glaire dans la vessie; que sa maladie n'étoit causée que par l'acrimonie des sels de l'urine, qui produisoient de fortes irritations sur les fibres de la vessie & de l'uretre. Je lui ordonnai en conséquence une saignée, l'usage des délayans, des adoucissans, des narcotiques, les bains émolliens, &c. ces remèdes le soulagerent tellement, qu'il a été près d'un an sans rien sentir; mais au mois de Mai dernier, sa

Dysurie l'ayant repris, il fut obligé de venir me consulter une seconde fois. Je lui conseillai, avant d'entreprendre de nouveaux remèdes, de se transporter à Toulouse, pour se faire sonder. A son retour, il me rapporta que les deux lithotomistes qui l'avoient sondé, l'avoient assuré qu'il n'avoit point la pierre. Je lui prescrivis donc une ou deux saignées, un minoratif en lavage, une tisane adoucissante & rafraîchissante, des bouillons de même espèce, le petit lait matin & soir, des eaux minérales appropriées, & enfin l'usage des bains.

Lorsqu'il eut fait usage quinze jours de ces remèdes, M. Deltit qui les dirigeoit, s'aperçut que les urines que cet homme rendoit, étoient épaisses & blanchâtres; les ayant laissé reposer, il y observa parmi beaucoup de matières glaireuses un peu de pus, ce qui lui fit juger qu'il devoit y avoir quelque ulcère dans le canal de l'urètre. Pour s'en convaincre, il introduisit une sonde qui s'arrêta vers le milieu du canal, où il sentit de la résistance; il crut, tant pour conserver la liberté du canal, que pour déterger & consolider l'ulcère, devoir employer des bougies; ces bougies, toutes les fois qu'on les retiroit, étoient chargées de pus. Dix jours après qu'il eut commencé à en faire usage, le malade pressé d'une forte envie d'uriner, ayant voulu retirer

celle qu'il avoit actuellement dans le conduit, s'aperçut qu'elle avoit entraîné après elle un corps étranger qui lui caufoit les plus vives douleurs ; ayant voulu examiner ce que c'étoit, il apperçut à l'extrémité du gland, un corps mince & rond qu'il s'efforça de faisir avec le bout de ses doigts. La tentative lui ayant réussi, il en fit l'extraction, non sans éprouver les douleurs les plus cruelles. Après avoir bien examiné ce corps étranger, on reconnut que c'étoit une barbe d'épi d'orge, d'environ deux travers de doigt de longueur.

Depuis l'extraction de cette barbe d'épi, la douleur a considérablement diminué ; les envies d'uriner ne sont plus si fréquentes : on fit des injections adoucissantes & déterfives, qui ont à la fin consolidé les parties. Le malade croit avoir avalé cette barbe d'épi, en buvant à la regalade d'une eau chargée d'ordure, dans le tems de la moisson.

Quelle foule de difficultés n'offre point à un médecin-anatomiste l'observation que je viens de rapporter, dont on ne trouve pas d'exemple dans aucun auteur (a). Cette barbe d'épi, en supposant que le sieur Demons

(a) On trouve dans la Collection de Theses de M. le baron de Haller, tome 3, pag. 216, de l'édition françoise, l'histoire d'un enfant, qui ayant avalé un épi de bled, eut un abcès dans l'hypocondre droit, par où il sortit.

l'aît avalée, s'est-elle portée au rein, & de-là à la vessie, par la voie de la circulation ? Ou a-t-elle passé avec la partie la plus grossière du chyle, dans les gros intestins, & a-t-elle enfilé les prétendus vaisseaux de communication, que certains auteurs supposent entre eux & la vessie, & dont ils se glorifient même d'avoir fait la découverte ? L'espece de colique néphrétique que cet homme a éprouvée trois ans, avant d'avoir été attaqué de sa dysurie, semble indiquer que cette barbe a été portée dans le rein, avant de parvenir à la vessie : mais est-il concevable que ce corps ait pu parcourir le nombre infini de vaisseaux qui font la communication de l'estomac ou des intestins avec les reins, en suivant la voie ordinaire de la circulation ? Ne pourroit-on pas imaginer avec plus vraisemblance, que cette barbe d'épi étant descendue avec le chyle, dans les gros intestins, s'est arrêtée dans le colon, en a écarté peu-à-peu les fibres ; que ces fibres arrêtées par cet écartement, ont poussé ce corps étranger, & l'ont forcé de s'insinuer entre les fibres musculieuses du rein, d'où, par le même mécanisme, elle a été portée dans le bassinet, ou bien que cette barbe d'épi retenue dans les anfractuosités de l'iléon, avoit pénétré au travers de ses tuniques, du péritoine, & jusques dans l'uretère.

Le fait qu'on trouve dans votre Journal du mois de Juillet 1757, d'une épingle retirée d'une tumeur qui s'étoit formée au-deffous de l'ombilic de la femme d'un nommé Housset, & celui que je vais rapporter ci-après, me paroissent autoriser ces conjectures.

Une demoiselle qui habite dans une ville voisine de Grenade, m'a raconté que dix ans après avoir essuyé une vive attaque de colique néphrétique, dont elle fut guérie par les remedes ordinaires, il lui survint une petite tumeur dans l'aîne droite; cette tumeur ayant grossi peu-à-peu, son chirurgien fit tout ce qu'il put pour la résoudre ou l'amener à suppuration. Il s'y forma en effet une espece d'abcès, que le chirurgien ouvrit: il apperçut dans le fond une pierre grosse comme une noix muscade, qu'il arracha assez aisément; la plaie fut guérie en peu de jours.

N'est-il pas vraisemblable que la femme de Housset avoit par mégarde avalé l'épingle; qu'elle étoit descendue dans les intestins, s'y étoit fichée, en avoit écarté les fibres, pénétré peu-à-peu entre les muscles abdominaux, & formé ladite tumeur? N'est-il pas de même probable que la pierre qui avoit occasionné la vive douleur de colique néphrétique à la demoiselle dont j'ai parlé ci-dessus, ayant enfilé l'uréter, s'y engagea, & y occasionna une suppuration; que
cette

cette suppuration s'étant communiquée aux muscles voisins , facilita l'issue de la pierre vers l'habitude du corps ? Est-il en effet de voie plus courte ? & peut-on concevoir que d'un & l'autre de ces corps se soient portés vers l'habitude du corps , par la voie de la circulation ?

J'ai l'honneur d'être , &c.

MARQUE SINGULIERE

*De la grosseffe du sexe , par M. GODART ,
docteur en médecine , à Vervier , pays
de Liège.*

Si les marques de la grosseffe sont incertaines au commencement , & laissent quelquefois encore bien de l'équivoque dans le progrès , & même jusqu'à la fin du terme ; celles du sexe du fruit que porte une femme , seront encore moins fidelles ; cependant des auteurs , tels que *Cardan* , l. 12 de la *Subtilité* ; *Albert-le-Grand* , chap. VIII de ses *Secrets* , & leurs échos n'ont pas hésité de nous transmettre des signes qu'ils disent assurés , pour reconnoître si une femme est enceinte d'un garçon ou d'une fille.

Un lait séreux ou épais ; la mamelle gauche ou droite plus replette ; le visage pâle ou vermeil ; le poids , le volume de la grosseffe , incliné du côté gauche ou droit , & en

conséquence plus ou moins de gêne dans les mouvemens d'une jambe , que dans ceux de l'autre , &c. établissent , selon eux , la regle par laquelle on reconnoît le sexe du fœtus renfermé dans la matrice ; enforte que la femme , en qui se rencontrent une ou plusieurs des premieres marques , est grosse d'une fille , & l'est d'un garçon , si les secondes ont lieu.

Il seroit à souhaiter , ne fût-ce que pour contenter la curiosité humaine , que l'événement répondît aux prophéties fondées sur de pareils indices : la physiologie en auroit bientôt fait des regles sûres. Ce seroit un problème bien digne d'être proposé en physique : *Pourquoi tels symptômes accompagnent une grossesse masculine ? pourquoi tels autres , une feminine ; & celui qui auroit le bonheur de le résoudre , éclaireroit sans doute beaucoup le mystere ténébreux de la génération ; mais , par malheur , l'observation a si souvent trouvé de la discordance entre les marques données , & le sexe qu'elles doivent indiquer , que toutes ces prédictions sont enfin tombées dans un discredit absolu , & qu'il n'y a plus qu'une populace ignorante , & quelques personnes présomptueuses & d'une crédulité grossiere , qui daignent y prêter quelque attention : néanmoins je ne voudrois pas en inférer , que les dispositions d'une femme enceinte sont*

absolument les mêmes, lorsqu'elle porte un enfant mâle, que lorsqu'elle a conçu une femelle, & que la différence du sexe de son fruit, n'eût pas la moindre influence sur son corps, vu qu'il arrive certainement à quelques-unes d'avoir des symptômes constans d'une espece, dans une sorte de grossesse, qui ne se retrouvent plus, ou qui sont remplacés par des contraires dans d'autres; ce qui, sans établir des loix d'un diagnostic général, suffit au moins pour faire sentir qu'il y a un fond réel de différence de la grossesse masculine à la féminine; & par conséquent que, quoique cette différence soit presque toujours absorbée ou troublée par le nombreux assemblage des phénomènes qui accompagnent les grossesses en général, on ne doit pas moins ramasser les cas particuliers, où, par un heureux hazard & le concours fortuit de certaines circonstances, cette différence s'élève assez sur la somme des autres symptômes, pour se laisser saisir, dans l'espoir qu'ayant rassemblé un nombre suffisant de ces faits, on pourra peut-être parvenir à trouver des marques plus sûres que celles des anciens, ou des modifications qui donneront à celles-ci le degré de certitude qui leur manque. C'est dans cette vue que j'ai cru devoir publier l'observation suivante.

Une dame, étant la première fois grosse;

se trouve constipée, de façon qu'elle restoit quelquefois deux & même trois jours, sans aller par bas. Elle accouche à terme d'une fille. La même chose lui arrive à sa seconde grossesse, & elle accouche encore d'une fille : au contraire, pendant sa troisième grossesse, elle a le ventre si libre, qu'elle va souvent deux fois par jour ; elle accouche à terme d'un garçon : se trouvant grosse la quatrième fois, avec égale liberté de ventre, elle soupçonne qu'elle porte un garçon, ce qui s'est trouvé vrai ; & la même liberté de ventre ayant lieu pendant sa cinquième grossesse, elle prédit qu'elle accouchera d'un garçon, & le fait en effet. Enfin, enceinte pour la sixième & dernière fois, & se trouvant constipée, comme pendant la première & seconde, elle infère qu'elle donnera le jour à une fille, & sa prédiction a été juste.

*CONTINUATION de l'Extrait des quatre
Dissertations chimiques qui ont été pré-
sentées pour le concours des deux chaires
de professeur en chimie, à Montpellier.*

Nous reprenons notre Extrait avec satisfaction ; & comme il ne nous est plus possible de réunir, pour ainsi dire, en un seul corps, les propositions soutenues par nos quatre athlètes, nous rangerons ce qui nous reste

à examiner, le plus méthodiquement qu'il nous sera possible.

Les plantes ont chacune un sel particulier, le sel nîtreux y est le plus communément; lorsqu'on brûle une plante, ce sel nîtreux déflagre & forme l'alcali fixe qui résulte de l'incinération; mais les autres sels ne se décomposant pas si facilement, conservent après cette incinération leur nature, & ne sont pas alcalisés. Tachenius qui regardoit cette alcalisation complète, comme une destruction, vouloit, en étouffant la flamme & en brûlant les plantes dans des vaisseaux fermés, remédier à cette destruction, & conserver aux sels tous les principes de la plante: il est aisé de sentir, & en quel état ces principes sont conservés, & combien ils gâtent les sels. quelques des végétaux; le nître n'est jamais complètement alcalisé: le peu d'alcali formé, y est imbu d'huile empyreumatique, &c. C'est de toutes ces considérations que M. Vernel conclut, & que les sels préparés à la façon de Tachenius, ne sont pas les meilleurs, & que les sels lixiviels ne sont pas les mêmes dans toutes les cendres. Pour bien saisir cette dernière conclusion, il faut se rappeler qu'il s'agit des sels lixiviels, c'est-à-dire, de tout ce que l'eau peut enlever d'une cendre végétale, & non pas des sels alcalis fixes de cette même cendre qu'elle contient; car ces alcalis étant tous les débris du nître

534 EXTRAIT DES THÈSES CHYM.

contenu dans les plantes , se ressemblent tous , & ne peuvent avoir de différences que par les hétérogénéités qui les peuvent accompagner , hétérogénéités dont on sçait les débarrasser si complètement , qu'ils acquièrent tous le même degré de pureté , & une identité parfaite.

Le même M. Venel prouve dans une autre question , que cette huile qui jette de la fumée dans le charbon éternel de Vanhelmont , est le phlogistique contenu dans le charbon quelconque , qui , comme on sçait , se conserve dans les vaisseaux fermés sans altération , quelque violemment qu'on le chauffe.

Ces différens sels des plantes , connus sous le nom de sels essentiels , ont été déguisés de nos jours par un gentilhomme , qui a cru faire cette découverte , en préparant les extraits des plantes avec un mouffoir , & en les faisant sécher sur des assiettes. On a prétendu que Langelot , Kunckel , avoient tous deux donné l'idée du mouffoir , & que M. Geofroy l'apothicaire , démontra que sans tant d'appareil , on pouvoit préparer ces sortes d'extraits , qui au fond ne sont qu'une manipulation plus dispendieuse. M. Leroy prétend au contraire que personne n'a imaginé avant M. de la Garaye , le mouffoir dont il se sert ; que ses extraits sont une chose nouvelle & utile en chymie , & qu'on a eu tort de vouloir déprimer cette invention.

L'atmosphère est, comme on le sçait, une espèce de regne formé des débris ou des émanations des trois autres : or, puisque les trois regnes tiennent ou produisent différens sels, il est nécessaire qu'il s'en trouve de toute espèce dans l'atmosphère ; néanmoins, comme ces sels subissent avant d'y arriver, une espèce de décomposition, c'est-à-dire, qu'ils se dégagent de ce qui les constituoit de telle ou telle nature, il est très-probable que la plûpart se trouvent dans l'atmosphère dans leur premier degré de simplicité ; & en effet l'acide vitriolique est celui qu'on trouve le plus universellement répandu dans l'atmosphère ; c'est tout ce que M. Esteve recueille des expériences déjà faites, & on n'exigeoit pas de lui, qu'il portât plus loin ses vues pour le présent : cet acide vitriolique est tellement capable de se déguiser, que c'est celui des trois qui se combine avec le plus de substances terrestres ou métalliques : il est vrai que si la nature de ces substances met plus ou moins d'obstacles à ce qu'on l'en retire, ces difficultés n'influent pas sur sa nature ; qu'il soit tiré du soufre, de l'alun, des différens vitriols, il est toujours le même acide. M. Leroy le prouve d'une manière très-satisfaisante.

Détailler maintenant les moyens de reconnoître l'état de l'atmosphère, pour en tirer des conjectures dans les cas d'épidémie, ou pour procurer tout le soulagement qu'on

peut espérer d'un air sain, renouvelé, suffisamment élastique & bien dépuré, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est une tâche que M. Broussounet a rempli supérieurement; moyens physiques; moyens chymiques de découvrir la nature de l'air; expériences de Haller; machines de Gauger; ventilateur de Desauguilliers: on trouve, dans le petit nombre de pages que contient cette discussion, tous les éclaircissmens qu'on peut desirer. Le même M. Broussounet avoit aussi démontré plus haut, que la chymie fournit plus d'un moyen de découvrir les vertus des médicaments.

Ange Sala, célèbre chymiste, croyoit que le vitriol pouvoit servir de médecine universelle, & avoit imaginé mille moyens de préparer cette substance: non seulement M. Leroy prouve l'absurdité qu'il y a à espérer jamais une médecine universelle, mais encore il apprécie ce nombre de préparations d'Ange Sala; & en démontrant l'inutilité ou le danger de la plupart, il fixe son attention sur quelques-unes qui peuvent être salutaires: enfin c'est l'examen critique de tout ce qu'Ange Sala a pu dire sur le vitriol & ses préparations, dans trois Dissertations qu'il a faites à ce sujet. Non-content d'avoir prouvé le ridicule d'une médecine universelle, il va jusqu'à combattre la spéculation d'un spécifique pour chaque maladie; il

s'appuie, entr'autres, sur l'expérience journalière, qui fait déchoir du titre de spécifique, des médicamens qu'un succès hazardé avoit fait préconiser avec enthousiasme : ce n'est pas qu'il n'y ait des maladies auxquelles le spécifique soit très-aisé à rencontrer ; mais on auroit tort d'en conclure trop universellement, qu'on en trouvera autant pour chaque maladie, sans exception.

Le fer a été traité de plusieurs manières, & sur-tout sous la forme de teinture ; il s'agit toujours de diviser tellement le fer, qu'il puisse passer dans les humeurs. Ludovic, en traitant le vitriol martial ; Sthall, en traitant le fer par la dissolution dans un alcali, ont formé chacun une teinture qui porte leur nom ; & M. Venel qui examine scrupuleusement leur mérite particulier, donne la préférence à la teinture de Sthall, sur celle de Ludovic. En effet le sel est dissoluble par tant de moyens, que l'eau seule le peut dissoudre, & c'est ce qu'on apperçoit aisément dans les eaux minérales, dont la plupart sont martiales : cependant cette dissolution s'opère à l'aide d'un acide vitriolique, c'est pour cela que plusieurs eaux minérales laissent déposer leur fer si aisément ; c'est ce qu'expose M. Broussouet, en faisant néanmoins mention du système de M. Venel, qui croit que l'air seul tient le fer en suspension dans les eaux minérales,

& que c'est lorsque cet air se dégage, que le mars se précipite. M. Esteve, d'autre part, remarque que le phlogistique se sépare très-aisé-
ment du fer, & que c'est ce qui fait qu'il n'y a aucun rapport entre le fer & l'acier, & les safrans martiaux quelconques, même le safran préparé à l'eau, suivant la méthode de Lemery, puisque le phlogistique est séparé de sa base.

L'antimoine ouvre un vaste champ à la chymie médicinale, puisqu'il fournit lui seul le plus grand nombre des médicamens tirés du regne minéral; nous les passerons légèrement en revue. Le soufre d'antimoine se précipite à diverses reprises, & ce n'est qu'à la douzième précipitation qu'il est jaune; chaque précipitation fournit donc un soufre différent, & la différence consiste dans la proportion de régule qui se précipite avec le soufre; c'est cette observation qui peut faire croire que tout l'antimoine peut être converti en kermes; & M. Esteve ajoute que, quoiqu'on ne puisse absolument pas appercevoir de différence entre les kermes préparés par différens sels alcalis, il faut néanmoins préférer l'alcali du nître. C'est encore M. Esteve qui donne le meilleur moyen de préparer le tartre émétique, en remarquant qu'il ne l'emporte pas sur les autres émétiques connus; c'est lui qui blâme absolument le prétendu adoucissement du

mercure de vitriol : c'est encore lui qui indique la préparation du verre d'antimoine , & le moyen de l'adoucir ; mais il le bannit absolument du traitement de la colique de Poitou , en assurant qu'on peut ôter à l'antimoine sa vertu émétique , & lui laisser une vertu catartique ; il se tait sur le procédé.

Enfin M. Leroy , en indiquant comme il croit qu'on doit préparer le sublimé corrosif , l'admet pour la cure des maladies vénériennes , & le regarde comme très-efficace , quoi qu'en disent quelques medecins , pourvu qu'on l'administre avec prudence. Le sentiment de M. Leroy est confirmé , comme on le voit , par les expériences répétées de M. Pringle qui sont citées au commencement de ce Journal. M. Leroy prouve que tel dépuré que soit le mercure , il excite toujours le ptialisme , & qu'on a observé que le mercure uni au camphre , n'excitoit pas si certainement la salivation.

Nous regrettons de n'avoir pu nous étendre , autant que nous l'eussions désiré , & d'avoir été obligés d'indiquer seulement bien des questions ; la carrière étoit remplie par de brillans athletes ; & dans pareilles disputes , on sçait que les essais sont des coups de maître. Nous nous sommes trompés , en n'annonçant qu'une chaire vacante ; il y en avoit deux : elles sont aujourd'hui remplies par MM. Venel & Leroy , dont on a couronné les travaux & les talens.

OBSERVATION

*Sur les diversités anatomiques , par
M. MOREL , démonstrateur en chirurgie ,
anatomie & en l'art des accouchemens , à
Colmar, adressée à M. VANDERMONDE,
docteur en médecine, & auteur du Journal,*

MONSIEUR,

Il est inutile d'insister sur les avantages que procureroit à ceux qui professent l'art de guérir, une collection suivie & raisonnée des variétés qui s'observent dans le corps humain. Ces variétés sont plus fréquentes, qu'on ne le pense d'ordinaire ; & il est très-rare de trouver deux sujets, dont la conformation soit exactement uniforme. Il est donc important de mettre les personnes de l'art à portée de connoître quelles sont les variations les plus ordinaires. Je me borne aujourd'hui à donner celles que j'ai observées l'hiver dernier dans la myologie.

J'ai remarqué dans un même sujet , 1^o que le muscle sternoyôdien avoit son point fixe dans la face interne, & partie moyenne de la clavicule ; conséquemment devoit se nommer cléido-hyoïdien.

2^o Que le muscle costo ou omo-hyoïdien prenoit naissance par deux portions

charnues : la première étoit attachée dans la face interne de l'extrémité scapulaire de la clavicule : la deuxième portion partoît à l'ordinaire de la côte supérieure de l'omoplate.

3^o Que le troisieme des muscles lombricaux étoit bifurqué : une portion (l'interne) se terminoit au tendon de l'extenseur commun, qui va au doigt annulaire : l'autre (l'externe & furnuméraire) au contraire alloit se terminer au tendon de l'extenseur commun, qui va au doigt du milieu ; ainsi ce doigt étoit pourvu de deux lombricaux.

4^o Que le muscle petit psoas, dans sa fin produisoit une large aponévrose, qui s'inséroit d'une part, au-dessous de l'épine antérieure & supérieure de l'os iléum, face interne, & de l'autre, alloit aboutir à l'épine de l'os pubis ; au moyen de ces deux attaches, cette aponévrose formoit un pont, sous lequel passaient l'artere, la veine & le nerf crural, ainsi que les tendons du grand psoas & du muscle iliaque.

5^o Que le tendon du péronier antérieur étoit double ; que le plus grand s'implantoit dans l'os cuboïde & la base du cinquieme os du métatarse, tandis que le plus grêle s'avancoit vers le petit orteil, se joignoit au tendon long de l'extenseur, & alloit finir à la base de la troisieme phalange ; ce tendon supplée au défaut de celui du court

extenseur, dont cet orteil est privé. J'ai maintes fois fait cette observation, & notamment dans le sujet qui suit.

Dans un squelette charnu que j'ai préparé en Février dernier, & que je conserve dans mon cabinet, j'ai observé :

1^o Que le muscle grand dorsal se confond & s'identifie en partie avec le muscle grand rond, & qu'ils vont conjointement s'insérer à la ligne qui part de la petite tubérosité de l'humerus, tandis que ce même muscle fournit un trousseau considérable de fibres charnues, qui va se perdre dans le coraco-brachial :

2^o Que le muscle biceps dans ce sujet, est un vrai triceps ; la troisième tête ou la surnuméraire, toute charnue & fort considérable, part de la partie moyenne & supérieure de l'humerus, au-dessous de l'insertion du muscle deltoïde, fait environ un pouce de chemin, & se confond ensuite avec le corps charnu :

3^o Un trousseau de fibres charnues assez considérable dans le sujet frais, pour mériter le nom de muscle ; il se trouve situé entre le long supinateur & le brachial interne, duquel il semble naître : ce petit muscle qu'on pourroit appeler brachio radial, après avoir côtoyé le tendon du biceps, s'implante en partie dans la tubérosité du radius, & se perd en partie dans le muscle sublime :

4° Un muscle furnuméraire, que j'appelle palmaire moyen, situé dans la face interne de l'avant-bras; il naît du tendon du rond pronateur par un principe tendineux, & se termine au ligament annulaire, interne & commun :

5° Que le radial externe ou bicornis, est formé de trois muscles; qu'ainsi il peut être furnommé tricornis : le muscle furnuméraire, placé entre le long supinateur & le long radial externe, a le même point fixe que celui-ci, mais plus inférieurement; il forme un tendon grêle & long, qui va s'insérer sous le tendon du court radial externe, à la base du second os du métacarpe :

6° Un autre petit muscle furnuméraire, que je nomme radio-syn-desmoïdien; il prend son origine extérieurement à la partie moyenne & inférieure du radius, & s'insère au ligament annulaire, externe & commun, au-dessus de la gaine du tendon du long radial externe, dont il paroît être un auxiliaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.



F I N du Mémoire sur l'Amputation de la cuisse dans l'article, par M. MOUBLET, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien-major de l'hôpital de Tarascon, en Provence.

§. I I.

Explication & avantages de la méthode décrite,

Les circonstances qui accompagnent cette amputation, semblent demander, de la part de l'opérateur, plus d'attention, plus de prudence, & même une plus grande industrie, que pour la méthode ordinaire.

On ne doit rien négliger de ce qui peut contribuer à sa sûreté. Il est d'une nécessité absolue dans les grandes opérations, de situer le malade commodement, la tête & la poitrine un peu élevées, pour qu'il ne soit point suffoqué, que la respiration soit aisée, & que les fonctions vitales s'exécutent sans peine.

Ces soins généraux influent sur le succès de l'opération; je fais après pincer & relever les tégumens, afin que l'artere ne risqué point d'être ouverte; d'ailleurs cette incision relâche la peau, & facilite la transversale qui coupe dans son milieu la longitudinale.

nale. On pourroit pratiquer cette incision en forme de T ; mais peut-être que la ligature placée dans les deux bras du T, gêneroit & distendroît trop la peau : cette seule raison m'engage à ne point embrasser la peau dans l'anse de la ligature, dont l'étranglement produiroit des douleurs considérables, des érysipeles & des inflammations.

Je me sers avec avantage du bistouri droit pour ces incisions parce que je puis, avec plus de liberté, en dégager, & débrider l'ouverture des lambeaux, les mettre au large, les séparer des cellules graisseuses, & prendre la distance convenable qui doit être entre l'artere & les fils, & les assujettir parfaitement.

J'enfvelis l'artere crurale dans les chairs voisines, selon la méthode de Paré ; plusieurs recommandent de faire la ligature double, & de passer par-dessous l'artere deux fils en croix, & on lie les opposés les uns sur les autres : outre que cette pratique est longue & dangereuse, elle n'est d'aucune utilité en ce cas, puisque je fortifie la ligature, & que je place immédiatement & supérieurement au-dessus d'elle une petite compresse ; & le nœud qui devient moins exposé à la pulsation de l'artere, est moins sujet à se lâcher : cette compression est le moyen le plus simple & le plus avantageux ; la ligature est le plus sûr ici, & l'un & l'autre

réunis ne peuvent être que d'un grand secours, & s'entr'aider mutuellement.

Cette ligature faite deux ou trois travers de doigts au-dessous du ligament de fallope, a au-dessus d'elle trois arteres libres qui naissent de la crurale, dont les divisions éparées & difféminées autour de la circonférence de l'article, suffisent pour nourrir toutes les parties du moignon : tous les petits capillaires collatéraux distendus dans la suite par la force de la circulation, s'enflent, se développent ; & leurs parois acquérant un plus grand diametre, il y passe plus de sang : l'artere crurale, liée au-dessous de ces trois principales ramifications, se trouve matelassée par les chairs comprises dans la ligature, qui compriment également le nerf de tout côté, sans crainte de déchirure.

On a, par ce moyen, une grande avance dans le manuel de l'opération, & on est dispensé de travailler sur le moignon découvert, pour chercher à sa surface l'artere, afin de la lier, comme on est obligé de faire ordinairement, & on ne risque point de voir arriver des hémorragies considérables, en se fiant sur la seule compression du lambeau, ainsi que le pratiquoient MM. Verduyn & Sabourin, qui ne faisoient point de ligature.

Le premier tems de l'opération fini, je prends le couteau droit : celui dont je me

j'ai servi dans tous mes essais, a huit pouces de long, & un de large; il me paroît très-convenable, & très-facile à manier: placé à la partie externe de la cuisse, je la fais écarter pour avoir plus de force & voir mieux tout ce que je fais.

Le petit trochanter est un point fixe qui me guide, & que je prends pour m'orienter: je commence à couper un travers de doigt au-dessous le lambeau qui doit s'ajuster à la plaie, parce que dans cet endroit je puis couper les muscles d'un seul trait, qu'ils sont d'un volume considérable, qu'ils ont leur origine supérieurement, qu'ils adhèrent parfaitement ensemble, qu'il leur reste des rameaux d'artere suffisans pour nourrir leur substance, & parce que je puis continuer de couper antérieurement jusqu'à la jonction de l'ileum avec le pubis, & postérieurement jusqu'à l'éminence postérieure de l'échancrure de la cavité cotyloïde, où le lambeau aboutit; sa base est ainsi large, & d'une grande étendue.

Quelque grande que soit la perte de substance que cause cette amputation, on conçoit assez que ce lambeau joint à toutes les chairs qu'on conserve, forme une masse charnue, assez considérable pour remplir le vuide de la cavité de l'article: il n'est donc pas nécessaire, dans cette amputation, de faire les deux lambeaux que conservoient, un à

chaque côté, MM. Ravaton & Vermales dans les leurs qu'ils prolongeoient par ce moyen ; ainsi le second tems de l'amputation est beaucoup plus court.

Dans le troisieme, après avoir coupé d'un seul trait, & non par une double incision, la peau & les muscles postérieurs & antérieurs de la cuisse, que j'écarte, je quitte le couteau, & je saisis un bistouri demi-courbe, que je choisis des plus longs, & dont la lame soit un peu large, pour agir avec plus d'aisance : je débriide toutes les aponévroses, en pliant un peu la cuisse, & la relâchant dans toute l'étendue de la circonférence de la capsule ligamenteuse ; à mesure que je l'ouvre, dès que la tête du fémur est découverte du côté de l'échancrure latérale de la cavité qui me donne jour pour y pénétrer intérieurement, en portant la cuisse en dehors, je coupe dans cette attitude le ligament interne qui se présente de lui-même.

La cuisse ramenée horizontalement, j'enleve avec circonspection les muscles qui occupent la partie antérieure & supérieure du fémur qui contiennent la ligature, en suivant de haut en bas, & raclant avec le bistouri le long du col de l'os ; & avec cette attention je ne crains point de l'endommager.

Le tendon des fessiers étant coupé, la cuisse est extirpée, je rapproche tout de

fuïte toutes les chairs ménagées autour de l'article, fans leur faire aucun point de suture, parce qu'on occasionneroit des nouvelles dilacérations ; l'amputation achevée, les douleurs que le blessé ressent, ne viennent plus de la section des parties, mais de leur distraction spontanée & consécutive, qu'on augmenteroit par les points de suture.

Je suis le sentiment de M. Heister, qui pense qu'il faut appliquer immédiatement après le lambeau, & sur lui, des plumaceaux secs, sans rien mettre entre deux, afin que les chairs se réunissent plutôt : la charpie brute que l'on applique sur le moignon, n'est que pour le comprimer avec plus d'exactitude, & s'imbiber du sang qui peut s'écouler de la plaie.

Cette compression est très-bien exécutée par les compresses graduées, & le bandage qui contient toutes les parties renversées dans la situation où elles sont arrangées ; je ne coupe la compresse quarrée, pliée en quatre, qui soutient l'appareil, que d'un côté, parce que les angles de celui qui regarde la partie interne ou la verge, doit rester dans son intégrité : les bandes doivent être fort longues, pour faire différentes circonvolutions autour du corps ; & afin de lui donner plus de force, & un point d'appui fixe, j'en fais passer une sur l'épaule gauche, & descendre en forme d'écharpe

vers le moignon de la cuisse droite, elle l'embrasse plus sûrement, & assujettit tout le bandage.

S C H O L I E.

L'art de cette amputation consiste à faire adroitement les différentes inflexions & les mouvemens combinés de la cuisse, pour en couper plus facilement les muscles & la capsule ligamenteuse, sur-tout le ligament interne de l'articulation : en pliant la cuisse à propos, on conserve plus de peau, & on cause moins de douleur ; points importants qu'il ne faut point négliger.

Je suis porté à croire avec M. Verduyn, que l'amputation à lambeau étant faite à l'articulation du membre, la cicatrice est moins difforme, parce que le moignon a une surface large, plane, que les os, les nerfs, les tendons & les muscles sont recouverts de leurs propres tégumens, que les accidens symptomatiques sont moins dangereux, & que la suppuration est plus facile.

Cette méthode préserve ainsi l'os d'une exfoliation, & il n'y a pas à craindre, quoiqu'il y ait une masse charnue si considérable, que la suppuration soit abondante, & excessive à un point à épuiser, & à faire tomber le malade dans un marasme & une fièvre lente, puisque nous avons vu qu'il est constant par les expériences de Ruisch, que

l'adossément & la réunion des chairs vives s'opèrent si promptement, que leur régénération & leur cicatrisation suivent de près.

Cette suppuration est douce & louable, parce que toutes les chairs sont saines & jouissent de leur organisation; que leurs vaisseaux qui ont tout leur ton & leur élasticité, exécutent des oscillations égales & modérées: elle est produite insensiblement par les grumeaux de sang épanchés par la fonte des graisses des muscles coupés, & par les extrémités des fibres & des vaisseaux qui se pourrissent, & se convertissent en pus; c'est ainsi que les gonflemens causés par l'effusion & la stagnation des liqueurs arrêtées & embarrassées dans le tissu cellulaire, forment des dépôts qui se dissipent peu-à-peu par la force de la nature, & le seul mouvement de la circulation augmenté, & de la fièvre: les chairs s'affaissent & se dépriment; les fibres musculaires à leur extrémité se flétrissent, se resserrent & se collent ensemble par un mécanisme naturel; la cure en est prompte, le pansement simple, suivant l'état du malade & les symptômes qui surviennent.

M. Garangeot ajoute à la description qu'il fait de l'amputation de l'humerus dans l'article, que pratiqua M. le Dran, que le malade fut rétabli en peu de tems, mais

qu'il mourut fix mois après ; de trop de sang.

Cette remarque qui n'est pas particuliere à cette opération , & qui regarde toutes les amputations des grandes extrémités , est très-utile dans celle-ci , parce que la partie amputée est la plus considérable qu'elle puisse être du corps , & que dans son intégrité elle doit absorber beaucoup de chyle & de sang.

Plusieurs auteurs ont tiré de-là l'indication & la nécessité de laisser dégorger les vaisseaux d'abord après l'amputation : ils ont cru que la masse du sang du corps étoit tout de suite augmentée de toute celle de la partie tronquée , & étoit d'autant plus considérable , que la somme des vaisseaux est moindre : ils ont pensé que cette révolution & cette différence étoit d'autant plus à craindre , que l'arrangement ou l'irruption de la circulation dans le moignon , devoit être instantané & subit , & se faisoit comme un orage , dont on ne pouvoit arrêter la fougue & les efforts , qu'en évacuant abondamment le système vasculaire , en laissant couler pendant quelques instans le sang de tous les vaisseaux ouverts , à la surface du moignon , avant que d'y appliquer l'appareil.

Pour détruire ce préjugé , il suffit de faire attention qu'en supposant l'amputation pra-

tiquée à la suite du fracas de la cuisse par un boulet, l'instant même avant la blessure, l'état du corps étant sain, la quantité du sang qui y circule, répond exactement au nombre & au diamètre de ses vaisseaux, & que par conséquent le rapport de celui que contient la cuisse, est en même raison avec la masse totale, comme le diamètre du tronc de l'artere crurale sous le ligament inguinal est avec le tronc de l'aorte à sa sortie du cœur, & en même proportion que leurs divisions le sont entr'elles.

Toutes ces choses étant égales, la combinaison & la relation du sang & des vaisseaux de la cuisse sont pour conserver l'équilibre avec tout le genre vasculaire du corps, comme la cuisse est au tronc plus les autres extrémités; de sorte qu'en amputant la cuisse, on emporte également les vaisseaux qui lui sont propres & la quantité de sang proportionnelle à ces vaisseaux.

Il ne reste donc au corps que la quantité précise & respective aux vaisseaux des parties existantes; donc si l'instant après la section du membre, il y a une égalité & une liberté parfaite dans la circulation du corps, s'il est quelque distinction à remarquer, nous pouvons assurer que le sang respectif manque, & que la somme & le calibre des vaisseaux lui est supérieure, parce que le malade a perdu beaucoup de sang pendant

l'opération , appartenant à la masse totale du corps , dont la diminution doit causer un vuide dans ses vaisseaux.

On pourroit m'objecter que l'artere crurale reçoit dans son principe autant de sang après qu'avant la section de la cuisse , proportion gardée à celui qui reste , & que son calibre qui étoit quelques instans auparavant en même raison que le diametre de toutes ses ramifications prises ensemble , ne conserve plus aucune proportion avec elles , puisque les principales ramifications sont coupées , & qu'ainsi la portion de sang qui leur étoit destinée & qui excède si fort le petit nombre de celles qui restent , doit produire une révolution prompte & un désordre subit dans les vaisseaux entiers du moignon , jusqu'à ce que la circulation y soit entièrement uniforme & rétablie.

Cette question demanderoit d'être discutée & d'être traitée dans une plus grande étendue ; mais ce n'est ici ni le tems ni le lieu de le faire : je me contenterai de dire que puisque la quantité du sang du corps , après l'extirpation du membre , est en équilibre avec les vaisseaux qui le contiennent , il n'est point de manque d'égalité dans le calibre respectif du tronc & des branches : le sang qui remplit la portion de l'artere crurale restante , est en proportion avec son diametre & ses divisions actuelles ; & sa

force & sa quantité parvenues à la ligature , se réduisent à rien , puisqu'on a emporté avec la partie amputée le sang de ses vaisseaux ; & en suivant cet axiome , Quand des choses égales on ôte des choses égales , les restes sont égaux.

Ainsi la nature n'a tout de suite , l'opération achevée , aucun nouvel arrangement à faire dans la circulation du moignon ; donc l'ordre physique n'est point dérangé , ni son mécanisme interrompu : le sang n'y trouve aucun obstacle dans son cours , par rapport aux canaux entiers du moignon ; les vaisseaux & le sang de la partie qui manque , deviennent comme zéro.

Les premiers jours après l'amputation , l'action des viscères est affoiblie , la quantité du sang n'augmente point ; donc la circulation est la même : la nature n'a encore aucun changement à opérer dans le moignon , parce que les veines congénérées sont en proportion par le nombre & le diamètre de leurs tuyaux avec les artères qui leur transmettent le sang qui y roule aisément.

Donc pendant tout ce tems les vaisseaux collatéraux de l'artère crurale ne s'enflent point & ne reçoivent pas plus de sang qu'auparavant , parce que la masse totale du sang n'est point augmentée , & que la capacité des vaisseaux suffit & est dans l'ordre natu-

rel , proportionné pour contenir le sang & entretenir la liberté de son cours.

Donc il n'arrive aucun changement subit dans le moignon dépendant du mécanisme & du reflux de la circulation , puisqu'il ne reste dans le corps que la masse du sang respectivement aux parties , & qui se trouve encore diminuée par les hémorragies que le malade a souffert pendant l'opération.

Donc la fièvre qui s'allume , les gonflemens , les arrêts inflammatoires qui surviennent , ne sont pas les effets de la gêne , de la plénitude des vaisseaux , du regorgement du sang dans les vaisseaux du moignon & du nouvel ordre de circulation que la nature cherche d'y établir , mais plutôt de l'effusion des liqueurs épanchées ou arrêtées dans des vaisseaux coupés , liés & comprimés , de l'éretisme des nerfs , des douleurs , de l'irritation , des mouvemens spasmodiques , du déchirement des chairs , du délabrement total de la partie.

Donc pour calmer ces accidens , il ne faut point , l'opération terminée & le moignon découvert , laisser dégorger les vaisseaux , en laissant couler sans règle & sans mesure , un sang nécessaire dont le malade n'a que trop perdu durant l'opération , ce qui l'épuiserait & lui causerait de plus grandes douleurs ; mais il vaut mieux répéter plus souvent les saignées qu'on règle selon ses for-

ces, la nature des symptomes & l'exigence des cas.

Quand les accidens de l'amputation sont apaisés & que les organes ont repris leurs fonctions, les sucres abondent insensiblement, comme on voit dans l'exemple cité, parce que l'énergie des organes digestifs & la faculté génératrice du sang qui n'ont point été altérées, mais seulement affoiblies & suspendues, se remettent, se fortifient; elles sont égales au mécanisme général du corps entier: elles élaborent, & produisent la quantité du sang nécessaire à l'entretien & à la vie des parties existantes, & plus de la partie tronquée.

Cette quantité de sang, propre au membre amputé, est un superflu qui, ramassé, surpasse tous les jours d'autant la masse proportionnelle du sang; elle surcharge la circulation: la nature opprimée fait un effort dans les divisions restantes de l'artere crurale où elle se porte, & où la force du sang est en même raison que sa quantité; il y arrive une pléthore particulière, alors les capillaires collatéraux, répandus dans l'étendue du moignon, s'étendent, se gonflent peu-à-peu, à mesure que le sang y aborde en plus grande quantité, leur calibre augmente jusqu'à un terme limité par la souplesse, & l'action tonique & musculaire de leurs parois; c'est-là le changement lent & successif

de la circulation qui arrive dans les vaisseaux du moignon , après l'amputation , déduit selon les regles ordinaires du mécanisme de la nature.

Pour prévenir cette accumulation & ce trop de sang , il faut que le chirurgien ne soit pas trop indulgent , qu'il réduise le malade au commencement à une diette sévère , & qu'il continue , long-tems après l'amputation , à le tenir à un régime exact , approprié à son tempérament , & à l'état de ses forces , qu'il seroit dangereux de rétablir trop tôt ; parce que si le blessé mangeoit beaucoup , & que la masse des humeurs augmentât trop vite , il en naîtroit bientôt une pléthore générale qui opprimerait les vaisseaux , forceroit leur jeu & leur ressort par une distension excessive , formeroit des stases , produiroit des hémorragies , des engorgemens & des embarras funestes , & suffoqueroit les forces vitales.

Le chirurgien pourroit saigner le malade par intervalle , & même par précaution , une fois le mois pendant la première année après l'amputation : il faudroit tâcher de diminuer la trop grande énergie des organes , soit en ne lui donnant que des alimens qui affoiblissent légèrement leur ton , relativement à la perte qu'a faite le corps , soit en ne lui accordant que peu de nourriture à la fois , & la moins analeptique , afin

que le corps revenu dans son état naturel, n'abonde point en trop de sucs, & ne travaille dans ses vaisseaux qu'autant de chyle & de sang qu'il en faut pour la nutrition de ses parties.

Est prudentis hominis primùm eum qui servari non potest non attingere, nec subire speciem occisi quem sors ipsius interemit; sed ubi gravis metus sine certâ tamen desperatione est, indicare necessariis periclitantis in difficile rem esse, ne si victa ars malo fuerit, vel ignorasse, vel fefellisse videatur..... & tentare dubia, & arctiora artis. Cornel. Cels. Medic. lib. V, cap. 26.

Incerta spes certâ desperatione potior habenda est. Id. lib. VII, cap. 33.



LIVRES NOUVEAUX.

Ornithologie, ou Méthode contenant la division des Oiseaux en ordres, sections, genres, especes & variétés; à laquelle on a joint une Description exacte de chaque espece, avec les citations des auteurs qui en ont traité: les noms qu'ils leur ont donnés; ceux que leur ont donné les différentes nations, & les noms vulgaires, en latin & en françois, par M. Brisson, ci-devant démonstrateur du cabinet de M. de Reaumur; avec 220 Planches gravées en taille-douce, six volumes in-4°. proposés par souscription. A Paris, chez *Claude-Jean-Baptiste Bauche*, Libraire, Quai des Augustins.

Conditions de la Souscription.

Cet ouvrage composera six volumes in-4°; & sera enrichi de 220 Planches gravées en taille-douce & très-bien exécutées. Le Libraire offre aux Souscripteurs qui voudront voir l'exécution du dessin & de la gravure, de leur montrer environ la moitié des Planches actuellement gravées.

Le prix des six volumes en feuilles sera de 90 liv. pour les Souscripteurs, qu'ils payeront de la manière suivante. En se faisant inscrire, 33 livres; en recevant les deux premiers volumes, avec les 80 Planches dont ces deux volumes seront ornés, en Décembre 1759, 24 livres; en recevant les tomes III & IV, avec 76 Planches, en Avril 1760, 18 liv. en recevant les tomes V & VI, avec 64 Planches, en Juillet 1760, 15. liv. Total 90 l.

L'on ne recevra des assurances que jusqu'au premier Janvier prochain. Ceux qui n'auront point souscrit, payeront les six volumes en feuilles, 120 liv. sans aucune espérance de remise.

Le

Le Libraire chargé de cette entreprise, & à qui elle coûte beaucoup, par la grande quantité de gravures, ne recevra que cinq cens souscriptions à ce prix.

Les Souscripteurs qui ne retireront point leurs exemplaires dans le courant de l'année 1761, perdront leurs avances ; condition expresse de la souscription, & sans laquelle le Libraire ne proposeroit point un si grand avantage.

Mémoire sur l'air, la terre & les eaux de Boulogne-sur-mer, & des environs, par M. Desmars, médecin-pensionnaire de la ville ; à Amiens, chez la veuve *Godart*. Cette brochure qui est intéressante, est dédiée à Monseigneur le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre.

Lettre d'un ancien professeur en médecine de la faculté de Paris, à M. Vandermonde, auteur du Journal de médecine, censeur royal, &c. pour servir de réponse à une Lettre, contenue dans une brochure, qui a pour titre, Recueil de plusieurs pièces, concernant le traité des Tumeurs, &c. On en trouve des Exemplaires en Province, chez tous les Libraires qui distribuent le Journal, & à Paris ; chez *Vincent*.

Rapport de MM. les Commissaires nommés par la faculté de médecine de Paris, pour l'examen des nouvelles Eaux de Passy. A Paris, chez la veuve *Quillau*, Imprimeur, rue Gallande.



COURS PUBLIC.

Le Jeudi, 15 du mois dernier, M. *Bomare* de *Valmont*, démonstrateur en histoire naturelle, & membre de l'académie des Belles-Lettres, Beaux Arts & Sciences de Clermont-Ferrand, a fait l'ouverture de son Cours dans son nouveau Cabinet, situé rue du Coq, à la Rose blanche, attenant la rue de la Verrerie. Il y expose toute la Collection d'histoire naturelle, qui a coutume de servir à ses démonstrations. Ce sçavant naturaliste ne néglige aucune occasion de multiplier les morceaux de cette Collection; il fait tous les ans des acquisitions considérables & curieuses.

On assure que le Cours que nous annonçons, est très-intéressant par la grande quantité d'objets que M. *Bomare* se propose d'y exposer & d'y développer relativement aux trois regnes.

Les Séances ordinaires seront à trois heures précises après midi. M. *Bomare* fera en outre des Conférences publiques & gratuites les dimanches & fêtes, vers le soir. Il préparera aussi, comme il l'a fait les années précédentes, des Collections assorties, dans chacun des trois regnes, pour ceux qui voudront se former un cabinet en petit ou en échantillon.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1759.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	6	13	9	28	1	$\frac{1}{2}$	N. méd.	Peu de nua- ges.
2	6	14	10		3	0	E. idem.	Idem.
3	8	15	10		4		N. au O. id.	Id. Pl. fine le soir.
4	13	15	11		3		O. au N. idem.	Couv. pet. pl. dès le m. jusqu'à 3 h. du soir.
5	8	14	10		4	$\frac{1}{2}$	N. idem.	Peu de nua.
6	6	14 $\frac{1}{2}$	10		5	0	S-E. id.	Brouillard épais le mat.
7	8	15	11		4	$\frac{1}{2}$	N-E. au E. id.	Serein.
8	8	16	11		5	0	E. idem.	Idem.
9	8	17	11		4	$\frac{1}{3}$	E. au S. idem.	Idem.
10	8	15	13		2	0	N. id.	Peu de nua.
11	12	16	14		0		S. id.	B. de nua ^g .
12	13	16	13 $\frac{1}{2}$	27	9	$\frac{1}{2}$	Id. très- fort.	Idem.
13	11 $\frac{1}{2}$	14	11		10	0	S-O. id.	Id. Pluie méd. par in- N n ij

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
14	8	13	10	27	10	0	S. id.	tervall. tout le jour.
15	8	8		28	0		S-O. id.	Peu de nua. Idem.
16		8					Idem.	B. de nuag. quelq. gout- tes de pl. le soir.
17		8	13		1		Idem.	Idem.
18	9	8½	7	27	9		S-O. au N-E. méd.	Couvert, petite pluie tout le jour.
19	5	9	7	28	2		S-S-O. id.	B. de nuag.
20	4	10	5½		3		N. au N- E. id.	Peu de nua
21	3½	9	7		½		N. idem.	Brouil. ép. beaucoup de nuages.
22	6	11	10		2		S. au O. idem.	Id. Bruine le matin.
23	9½	11½	7½		3		N-E. foi- ble.	B. de nuag.
24	3½	9½	9		1		Id. méd.	Peu de nua.
25	7	11	9	27	11	0	S-E. au S. idem.	B. nuag. pl. méd. le soir.
26	8	11½	8	18	1		S-O. mé- diocre.	Beaucoup nuag.
27	8½	9	10	27	8	½	S. S-E. idem.	Couv. pl. méd. le soir.
28	7	8	8½		10	0	S. idem.	Couv. pl. méd. tout le jour.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
29	9	11	10 $\frac{1}{2}$	28	1	$\frac{1}{2}$	S. S-E.	Couvert , bruiné le m.
30	9 $\frac{1}{2}$	10	8 $\frac{1}{2}$		4		O-N-O.	Couv. pet. pluie le soir.
31	5	8	6		5	0	E. méd.	Peu de nu- ages.

La plus grande chaleur marquée au thermomètre pendant ce mois , a été de 17 dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & son plus grand abaissement a été de 3 $\frac{1}{2}$ dégr. au-dessus du même point : la différence entre ces deux termes est de 13 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé

- 7 fois du N.
- 5 fois du N-E.
- 5 fois E.
- 4 fois du S-E.
- 7 fois du S.
- 7 fois du S-O.
- 4 fois O.

Il y a eu 3 jours de tems serein.

- 22 jours de nuages.
- 6 jours de couvert.
- 2 jours de bruine.
- 9 jours de pluie.
- 3 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué une humidité moyenne pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1759, par
M. VANDERMONDE.

Les petites véroles ont été assez communes pendant ce mois ; elles n'ont cependant pas été aussi funestes qu'elles l'avoient été dans le mois précédent ; l'éruption paroissoit moins lente & moins tumultueuse , la suppuration plus abondante & plus parfaite. On a observé des diarrhées séreuses dans quelques sujets , qui se déclaroient au milieu de la suppuration , & qui duroient pendant quelques jours ; elles cédoient aux purgations , aux décoctions de quinquina & au régime.

On a également observé des fièvres putrides qui se manifestoit par une langue très-chargée , des déjections fœtides , un pouls vis & serré , une respiration entrecoupée : malgré les saignées , les fondans , les purgatifs , ces sortes de fièvres dégénéroient pour la plupart en fièvres malignes ; ce qui s'annonçoit par un pouls petit & très-vis , un délire opiniâtre , des mouvemens convulsifs , un ventre boursé , & des évacuations de matiere crue & très-fœtide : les émétiques unis aux purgatifs légers , les vésicatoires & la saignée au pied , étoient les remèdes les mieux indiqués , quoiqu'ils ne fussent pas toujours aussi heureux qu'on auroit pu le désirer.

Les fièvres intermittentes ont été assez fréquentes , & sur-tout les tierces ; les apéritifs unis aux purgatifs , réussissoient assez bien : les émétiques n'apportoient aucun soulagement sensible , la nature sembloit se débarrasser par la voie des urines ,

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Septembre 1759, par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu ce mois une forte d'alternative de jours de pluie & de tems sec : la pluie cependant n'a guères été continuë, que la moitié de la journée du 5, la nuit du 25, & la matinée du 26.

Le vent, pendant la moitié du mois, a été le plus souvent au Sud & à l'Ouest ; & il a été presque toujours *Nord* l'autre moitié.

Je n'ai guères observé moins de variations dans le barometre, que ce mois ; le mercure s'est soutenu constamment dans le voisinage, de 28 pouces.

L'air a été presque toujours à une température moyenne. La liqueur du thermometre n'a monté à 20 degrés ou un peu au-dessus, que le 9, le 10, le 11 & le 13. Il y a eu plusieurs matinées froides vers la fin du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 $\frac{1}{2}$ degrés

568 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

grés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'E.

3 fois de l'Est.

2 fois du Sud-Est.

5 fois du Sud.

7 fois du Sud-Ouest.

3 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

9 jours de brouillards.

1 jour de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois , à l'exception des quatre ou cinq derniers jours.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Septembre 1759 , par M. BOUCHER.

Un grand nombre d'enfans ont succombé ce mois à la fièvre rouge , compliquée d'es-

quinancie gangreneuse. Des tumeurs glanduleuses ; soit des parotides , soit des maxillaires , en quelque tems que ce fût de la maladie , étoient ordinairement de bon augure ; il en a été de même de quelques pointes de suppuration franche , qui , dans quelques sujets , se sont établies immédiatement sous l'épiderme en diverses parties du corps. La plupart des malades ayant été des enfans au-dessous de dix ans , il n'a guères été possible d'employer pour les ulcères ou escarres de la gorge , les injections & gargarismes recommandés par les auteurs ; & néanmoins nous n'avons pas observé , toutes choses d'ailleurs égales , que l'omission de ces topiques ait apporté de changement sensible à l'état de la maladie ; au reste nous nous sommes bien trouvés , pour la cure , des demi bains , des cataplasmes émolliens & attractifs appliqués aux extrémités inférieures , & par-dessus tout , des épipastiques ou vésicatoires : une prise d'ipécacuanha ou de syrop émétique a aussi produit quelquefois de bons effets.

La petite vérole qui faisoit du ravage dans quelques cantons de la Nord-Flandre , a été jusqu'à présent , dans notre ville & dans les environs , bornée à un petit nombre de sujets. Une jeune demoiselle , confiée à mes soins , & qui étoit

affectée de la poitrine , en a été bien guérie par une diette humectante , anodine & absorbante, quoique tout son corps , & sur-tout le visage , en ayant été couverts , & qu'elle ait essuyé des symptomes fâcheux , tels que la diarrhée , le contre-tems des règles dans la suppuration , &c.

Il y a eu encore ce mois , dans le peuple , des fièvres malignes , du genre des doubles-tierces ou des fièvres hémitritées , mais sans éruption cutanée dans les adultes : elles ont commencé , dans quelques sujets , par les symptomes de la vraie péripneumonie.

Fin du Tome XI.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les fix derniers mois
de 1759.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

M É D E C I N E.

<i>P</i> R É C I S de la Médecine pratique. Par M. Lieutaud, médecin de Monseigneur le duc de Bourgogne, &c.	Page 16
<i>T</i> a b l e a u des maladies, traduit du latin de Lom- mus.	106
<i>R</i> e c h e r c h e s & o b s e r v a t i o n s de médecine. Par une société de médecins établis à Londres.	291
<i>S</i> u i t e des recherches & observations de médecine.	387
<i>F</i> i n d e s r e c h e r c h e s & o b s e r v a t i o n s de médecine.	484

C H I R U R G I E.

<i>R</i> e c u e i l de pieces pour le prix de l'académie de chirurgie.	191
--	-----

CHYMIE.

<i>Traité de physique, d'histoire naturelle, &c.</i>	
Par M. Lehmann.	3
<i>Dissertations chymiques de M. Pott, traduites par</i>	
M. de Machy.	99

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

<i>Sur une hydropisie ascite, terminée par les saignées</i>	
<i>& l'opium.</i> Par M. Porte.	20
<i>Sur quelques effets du tonnerre.</i> Par M. Marteau.	26
<i>Sur une fille cataleptique, guérie par les bains des</i>	
<i>piéds, & les frictions mercurielles.</i> Par M. Mi-	
chel.	109
<i>Sur deux phénomènes très-singuliers.</i> Par M. Du-	
moncheau.	117
<i>Sur les effets de la morelle.</i> Par M. Dumolin.	119
<i>Sur les fièvres malignes.</i> Par M. de Haen.	221
<i>Sur les effets de la momie d'Egypte.</i> Par M. de	
Sevelinges.	224
<i>Sur un ris sardonique, guéri par le quinquina.</i> Par	
M. Olivier.	312
<i>Sur quelques maladies incurables.</i> Par M. Odotant	
Desnoz. Par M. Brieu. Par M. Thienot.	407
<i>Sur une fille couverte de pustules de la petite vé-</i>	
<i>role, après avoir eu cette maladie.</i> Par M. Oli-	
vier.	417
<i>Sur une hydropisie de poitrine.</i> Par M. Marteau.	
	421
<i>Sur un squirrhe invétéré dans les intestins, détruit</i>	

DES MATIERES. 573

<i>par l'usage de la bella-dona.</i>	Par M. Darluc.	499
<i>Sur la barbe d'un épi d'orge rendu par les urines.</i>	Par M. Suau.	523
<i>Marque singuliere de la grosseffe du sexe.</i>	Par M. Godart.	529

CHIRURGIE.

<i>Sur quelques pierres sorties de la matrice.</i>	Par M. Gaubius.	32
<i>Sur une amputation spontanée de la cuisse.</i>	Par M. Gignoux.	37
<i>Sur des concrétions polypeuses sorties de la poitrine.</i>	Par M. Dalby.	43
<i>Sur une exfoliation, cinquante-sept ans après un coup reçu à la tête.</i>	Par M. Chevalier.	130
<i>Guérison d'un coup de fusil à la poitrine.</i>	Par M. Laugier.	136
<i>Sur un os avalé par une femme, & rendu par les urines.</i>	Par M. Dionis.	140
<i>Sur l'ouverture spontanée d'un abcès.</i>	Par M. Gignoux.	227
<i>Sur l'amputation de la cuisse dans l'article.</i>	Par M. Moublet.	240
<i>Sur un corps étranger resté dans une plaie quatorze ans.</i>	Par M. Courregeoles.	333
<i>Sur une matrice ossifiée.</i>	Par M. Des Gaux de Fobert.	336
<i>Suite de l'amputation de la cuisse dans l'article.</i>	Par M. Moublet.	339
<i>Sur une hernie avec inflammation, guérie par un vomissement spontané.</i>	Par M. Gignoux.	345
<i>Sur une fracture à la cuisse, par l'effort seul des muscles.</i>	Par M. Curet.	363
<i>Sur un morceau de chair sorti de la trachée-artère.</i>	Par M. Dalby.	370

574 TABLE GENERALE

<i>Suite de l'amputation de la cuisse dans l'article.</i>	
Par M. Moublet.	436
<i>Sur une loupe sur le fémur.</i> Par M. Danchy.	451
<i>Sur une hydatide à la suite d'un circocele.</i> Par M. Biffon.	455
<i>Diversités anatomiques.</i> Par M. Morel.	540
<i>Fin de l'amputation de la cuisse dans l'article.</i> Par M. Moublet.	545

C H Y M I E.

<i>Sur le sel anti-épileptique. de M. Weismann.</i> Par M. Lechandelier.	45
<i>Lettre sur les alcalis volatils.</i> Par M. Esteve.	124
<i>Dissertation sur les eaux d'Aumale.</i> Par M. Marteau.	231
<i>Theses soutenues à Montpellier pour le concours de deux chaires vacantes.</i>	427
<i>Suite de l'extrait des theses soutenues à Montpellier.</i>	532

MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

<i>Sur la maladie contagieuse qui a régné en 1757 à Plénée-Jugon.</i> Par M. Moucet.	57
<i>Sur les maux de gorge gangreneux qui ont régné en Picardie.</i> Par M. Marteau.	145

ACADEMIES.

<i>Séance de l'académie de chirurgie.</i>	74
<i>Extrait des Registres de l'académie des sciences de Paris.</i>	274

LETTRES.

<i>Lettre de M. Thiery sur les poudres d'Aillhaud.</i>	163 & 166
--	-----------

DES MATIERES. 575

<i>Lettre sur le Salop.</i>	264
<i>Lettre de M. Sanchez à l'auteur du Journal, sur la fausse époque des maladies vénériennes en Europe.</i>	352

AVIS.

<i>Avis sur les annonces des livres.</i>	87
<i>Sur la poudre d'Aillhaud.</i>	469
<i>Sur une jambe de bois, de nouvelle invention.</i>	470

RAPPORT.

<i>Rapport de l'ouverture du corps du fils cadet de M. de Caze.</i>	177.
---	------

REMEDES

<i>Sur la Cévadille. Par M. Lottinger.</i>	466
--	-----

COURS PUBLIC.

<i>Cours public de M. Bomare de Valmont.</i>	562
--	-----

LIVRES NOUVEAUX.

<i>Livres nouveaux. 85, 184, 279, 376, 472, 560.</i>	
--	--

OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

<i>Observat. météor. 89, 185, 281, 377, 453, 563.</i>	
---	--

MALADIES REGNANTES A PARIS.

<i>Maladies de Paris. 92, 188, 284, 380, 476, 566.</i>	
--	--

576 TABLE DES MATIERES.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Obs. mét. de Lille 93, 189, 285, 381, 477, 567.

MALADIES REGNANTES A LILLE.

Maladies de Lille. 94, 190, 287, 382, 478, 568.

ERRATA.

PAge 113, ligne 20, puisqu'il ne pouvoit l'administrer dans l'état présent de la malade, *lisez*, puisqu'il agit sans causer de raréfaction.

Pag. 309 $\frac{18}{24}$, & plus loin $\frac{12 \text{ on } 16}{24}$ *lisez* 19 parties d'un 24 & 19 parties du même 24

Pag. 475, une demoiselle, *lisez* une seule demoiselle.

Ibid. lign. 21, épigastriques, *lis.* épispastiques.

Pag. 480, lign. 11, doubles-tierces hémitritées, *lis.* doubles-tierces ou hémitritées.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre; & je lui en ai rendu compte. A Paris, ce 26 Novembre 1759.

BARON.